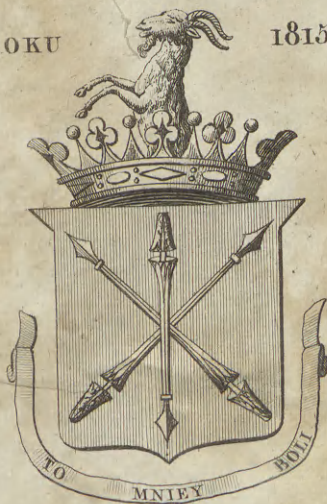
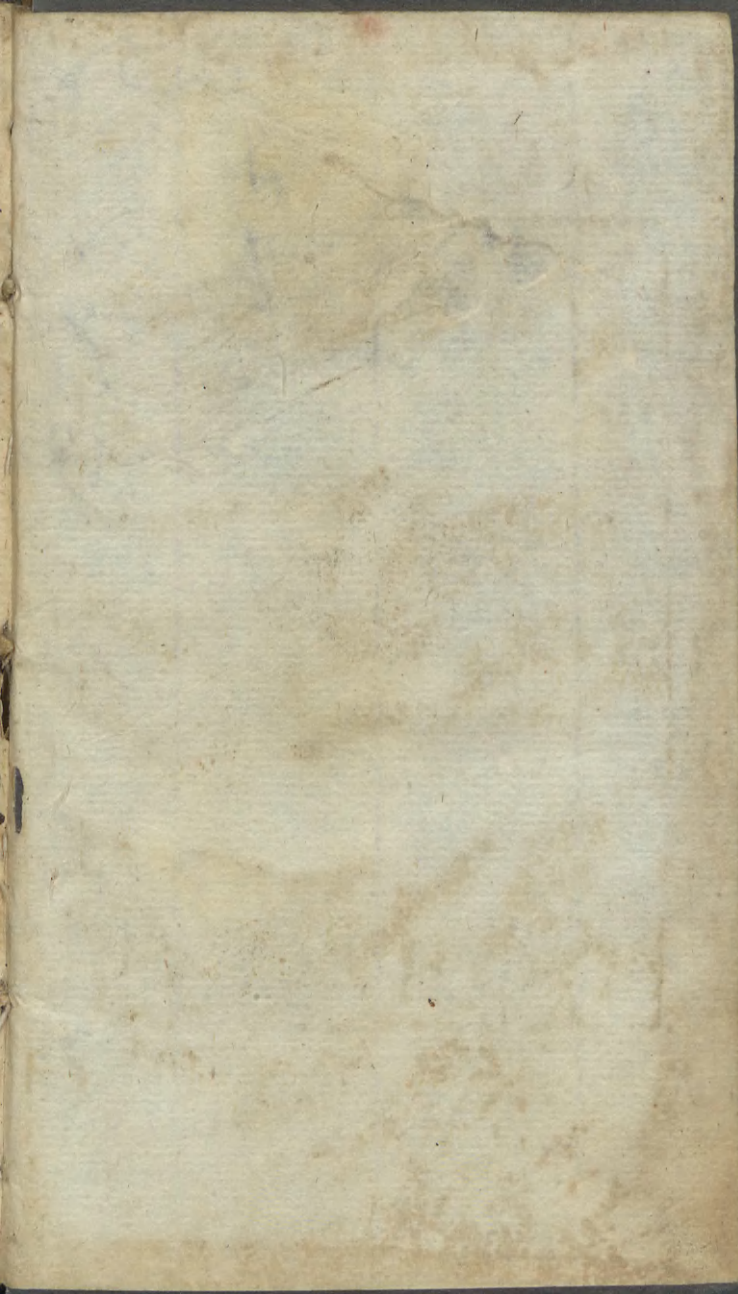


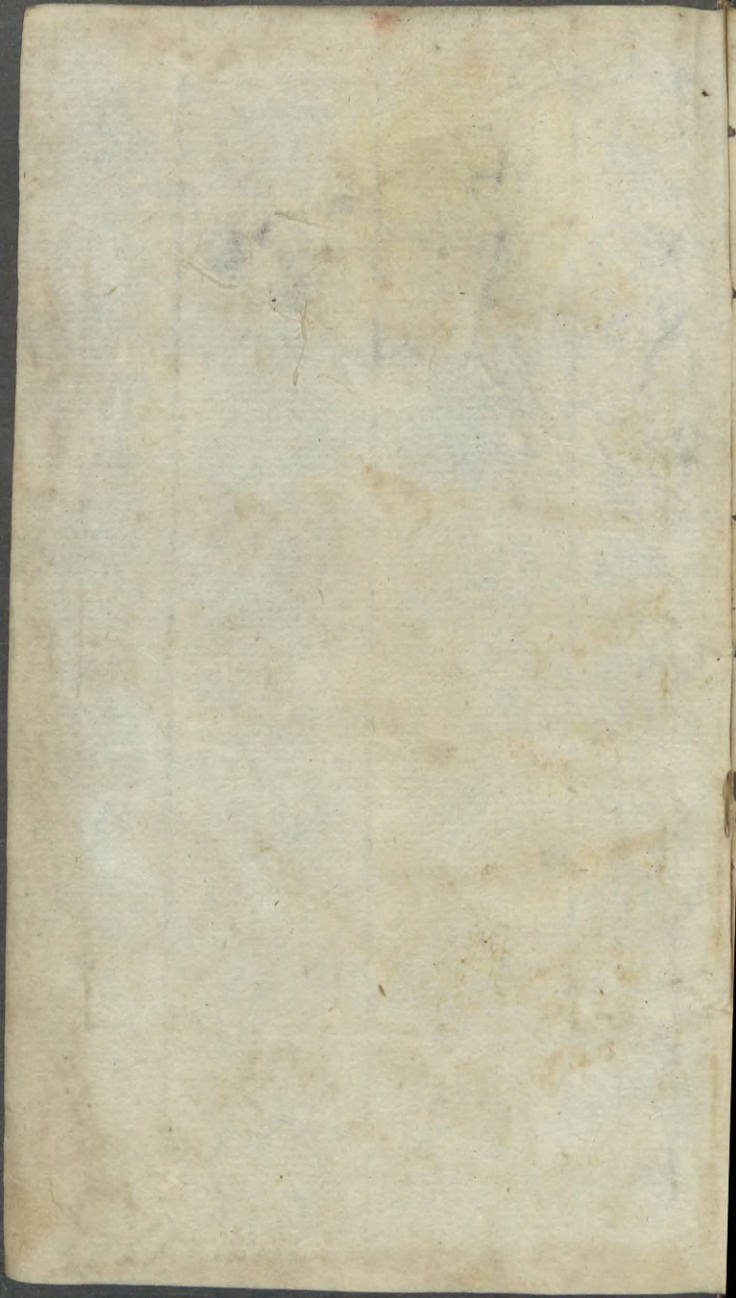


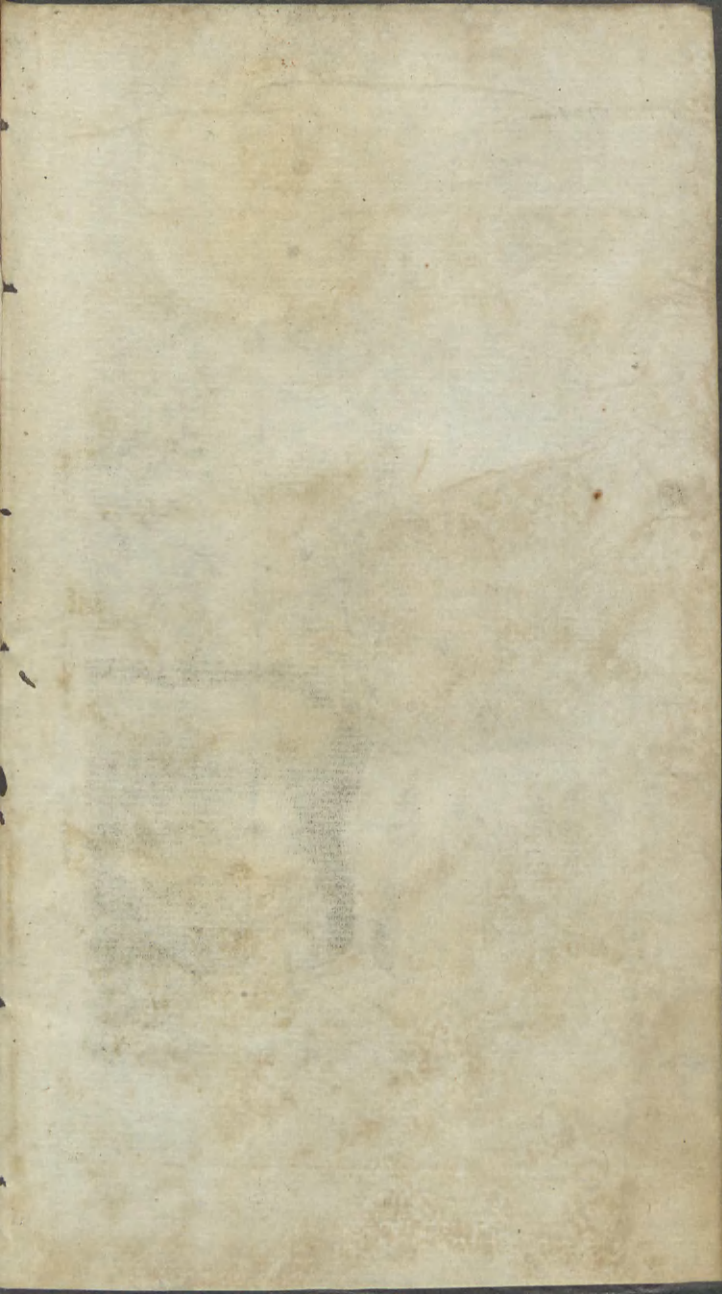
Z BIBLIOTEKI
ORDYNACYI ZAMOYSKIEY
ROKU 1815



STANISŁAW ORDYNAT ZAMOYSKI.









Œ U V R E S

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME SIXIÈME;

Contenant les Eloges des Académiciens
morts depuis 1718 jusqu'en 1739.

REVUE

DE L'ÉCONOMIQUE

ET DE LA STATISTIQUE

PAR M. L. J. B. DE L'ÉCONOMIQUE

ET DE LA STATISTIQUE

PAR M. L. J. B. DE L'ÉCONOMIQUE

ET DE LA STATISTIQUE

PAR M. L. J. B. DE L'ÉCONOMIQUE

ET DE LA STATISTIQUE

PAR M. L. J. B. DE L'ÉCONOMIQUE

ET DE LA STATISTIQUE

PAR M. L. J. B. DE L'ÉCONOMIQUE

ET DE LA STATISTIQUE

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoisé, des Sciences,
& des Belles-Lettres, & de la Societé
Royale de Londres.

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE.

TOME SIXIÈME.



andree Lamoyshi
A PARIS, AU PALAIS,

Chez **MICHEL BRUNET**, Pere, au Mercure
Galant.

M. DCC. XLII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



0-18-0-1258_{vi}
8°-6299



ELOGES
DES
ACADEMICIENS
DE L'ACADEMIE ROYALE
DES SCIENCES

Morts depuis l'an 1699.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE LA HIRE.



HILIPPE DE LA HIRE nâquit à
Paris le 18 Mars 1640. Son
Pere étoit Peintre ordinaire
du Roi, & Professeur en son
Academie de Peinture & de Sculpture.

Tome VI.

A

Il étoit parvenu à ces Titres , & ce qui est encore plus , à une grande réputation , sans avoir jamais eu d'autre Maître que son génie naturel.

Le Fils qui paroissoit aussi en avoir beaucoup , fut destiné à la même Profession. Il apprit parfaitement le Dessin , ensuite la Perspective , si nécessaire aux Peintres , & cependant assés négligée ; & quoique les Cadrans n'appartiennent guere à la Peinture , il étudia aussi la Gnomonique , peut-être parce que c'est une espece de Perspective. Le plus léger prétexte lui suffisoit pour étendre ses connoissances. Cet assemblage de Cercles qui forment la Sphere , & leurs Projections sur differens Plans , s'imprimoient dans son esprit avec une facilité surprenante , & il sembloit que selon le Système de Platon , ce ne fût qu'une reminiscence de ce que son Ame avoit scû autrefois. Il étoit aisé de prédire que ce jeune Peintre se changeroit en un grand Geometre.

Il perdit son Pere à l'âge de 17 ans. Il tomba dans des infirmités continuelles , sur-tout dans des palpitations de cœur très-violentes. Il crut que le

voyage d'Italie , qui lui étoit presque nécessaire pour son Art , pourroit aussi être utile à sa santé , & il l'entreprit en 1660.

Dans ce País où la sçavante Antiquité a laissé plus de restes qu'en aucun autre , & où ces précieux restes ont fait renaître plus d'excellens ouvrages modernes , il ne s'attacha d'abord qu'à se remplir les yeux de ces differens objets, qui jettoient dans son imagination des semences du Beau. Mais à Venise , où la vie est fort oisive , à moins qu'on n'y soit plongé dans des plaisirs qui n'étoient pas pour lui , & en ce cas-là même encore assés oisive , il s'appliqua fortement à la Geometrie , & principalement aux Sections Coniques d'Apollonius. La Geometrie commençoit à prévaloir chés lui , quoique revêtuë de cette forme épineuse & effrayante qu'elle a souverainement dans les Livres des Anciens. S'il n'y avoit presentement d'autres Maîtres qu'Apollonius & Archimede , la délicatesse de la plupart des Modernes ne s'en accommoderoit guere.

La vie retirée qu'on mene en Italie étoit fort du goût de M. de la Hire.

Son caractère sage & sérieux l'attachoit à un País où les dehors tout au moins sont sérieux & sages, & où l'air de folie n'est point un mérite qu'on affecte. Il aimoit les manières circonspectes & mesurées des Italiens, qui à la vérité leur retranchent les agrémens de la familiarité Françoisë, mais aussi leur en épargnent les périls. Il semble que le plus sûr pour les hommes seroit de s'approcher peu les uns les autres, & de se craindre mutuellement. Enfin il auroit volontiers prolongé son séjour en Italie, mais sa Mere, dont il étoit fort aimé, le rappelloit avec trop d'instance. Il revint au bout de quatre ans, bien résolu d'y retourner, ce qui cependant n'a pas eu d'exécution. Du moins quand il parloit de l'Italie, c'étoit toujours avec un plaisir dont les Italiens eussent pû tirer vanité, d'autant plus que l'éloge des mœurs étrangères est assez rare dans la bouche des François.

Etant de retour ici, il continua ses Etudes Geometriques, toujours plus profondes & plus suivies. M. Desargues qui étoit du petit nombre des Mathématiciens de Paris, & M. Bosse

fameux Graveur , avoient fait une premiere partie d'un Traité de la Coupe des Pierres , matiere alors toute neuve ; mais quand ils voulurent travailler à la seconde partie , ils sentirent que leur Geometre s'embarassoit , & ils s'adresserent à M. de la Hire , qui dans leur besoin les secourut de sept propositions tirées de la Theorie des Coniques. M. Bossé les fit imprimer en 1672 dans une Brochure in-folio. Ce fut par-là que M. de la Hire avoua au Public qu'il étoit Geometre.

Il soutint dignement ce nom par quelques Ouvrages qu'il donna ensuite en 1673 & 1676. Ils rouloient encore sur les Coniques , excepté un petit Traité de la Cycloïde , Courbe qui étoit à la mode , & qui le meritoit encore plus qu'on ne croyoit en ce tems-là.

Enfin la réputation de M. de la Hire fut en peu de tems au point de le faire souhaiter dans l'Academie des Sciences , & il y entra en 1678.

L'année suivante il publia en un Volume in-12. trois Traités qui ont pour titres ; le premier , *Nouveaux Elemens des Sections Coniques* ; le second , *Les Lieux*

Geometriques ; le troisiéme , *La Construction ou Effection des Equations*. Les deux derniers principalement étoient faits pour développer les misteres de la Geometrie de Descartes. Ce grand Auteur avoit laissé beaucoup à deviner , beaucoup à éclaircir , & selon le caractère des Livres originaux , son Livre étoit propre à en produire plusieurs autres , encore assés originaux. Tel fut celui de M. de la Hire. Les principes en étoient si bien posés , malgré la difficulté naturelle de ces matieres-là assés connue des Geometres , que quand plus de 30 ans après il en fut question dans l'Academie à l'occasion de quelques Ecrits de M. Rolle, M. de la Hire n'eût besoin que de consulter son ancien Ouvrage & d'en reprendre le fil. Il n'y auroit rien là de remarquable, s'il ne s'agissoit que de la verité des principes , mais il s'agit de leur universalité & de la maniere de leur application , ce qui est susceptible d'une infinité de degrés, de differences & de bizarreries apparentes dans la Pratique.

M. Colbert avoit conçu le dessein d'une Carte generale du Royaume plus exacte que toutes les précédentes. D'ha-

biles Ingenieurs avoient déjà travaillé à celles des Côtes, plus importantes que le reste à cause des Ports de Mer ; ces ouvrages n'avoient été faits que par parties détachées qu'il auroit fallu lier ensemble, mais cela ne se pouvoit guere executer que par des Observations Celestes, qui demandoient une certaine habitude scavante. Ce fut pour ce travail que Messieurs Picard & de la Hire nommés par le Roi allerent en Bretagne en 1679, & l'année suivante en Guyenne. Ils firent une correction très-importante à la Côte de Gascogne, en la rendant droite de courbe qu'elle étoit auparavant, & en la faisant rentrer dans les terres ; de sorte que le Roi eût sujet de dire en plaisantant, que leur voyage ne lui avoit causé que de la perte. C'étoit une perte qui enrichissoit la Geographie, & assûroit la Navigation.

En 1681 M. de la Hire eut ordre de se séparer de M. Picard, & d'aller déterminer la position de Calais & de Dunkerque. Il mesura aussi la largeur du Pas de Calais depuis la pointe du Bastion du Risban qui est du côté de la Mer en allant vers Boulogne, jusqu'au

Château de Douvre en Angleterre, & la trouva de 21360 toises. Il avoit mesuré actuellement sur le bord de la Mer une Base de 2500 toises, qui fut le fondement de ses Triangles. Ces sortes d'operations ne demandent pas une fine Theorie, mais une grande adresse, & une grande sureté à operer, quantité d'attentions délicates, & de précautions ingenieuses, & enfin leur grande utilité récompense le peu de brillant Geometrique. Le Public n'est jamais plus obligé aux grands Geometres que quand ils descendent à ces pratiques en sa faveur; ils lui sacrifient le plaisir & la gloire des hautes speculations.

Pour finir la Carte generale, M. de la Hire alla à la Côte de Provence en 1682. Dans tous ces voyages il ne se bornoit pas aux observations qui étoient son principal objet, il en faisoit encore sur la variation de l'Aiguille aimantée, sur les réfractions, sur les hauteurs des Montagnes par le Barometre. Il ne suivoit pas seulement les ordres du Roi, mais aussi son goût, & son envie de sçavoir.

Dans la même année 1682 il donna un Traité de Gnomonique, qu'il

réimprima en 1698 fort augmenté & fort embelli. Cette Science n'étoit presque qu'une pratique, abandonnée le plus souvent à des Ouvriers peu intelligens & grossiers, dont on ne reconnoît point les fautes, car chacun se contente de son Cadran, & ne le compare à rien. M. de la Hire éclaira la Gnomonique par des principes & des démonstrations, & la réduisit aux Operations les plus sûres & les plus aisées; & pour ne pas trop changer son ancien état, il eut soin de faire imprimer les Démonstrations dans un caractère différent de celui des Operations, & par-là donna aux simples Ouvriers la commodité de sauter ce qui ne les accommodoit pas; tant il faut que la Science ait de ménagemens pour l'ignorance qui est son Aînée, & qu'elle trouve toujours en possession.

Nous avons déjà parlé bien des fois de la fameuse Meridienne commencée par M. Picard en 1669. M. de la Hire la continua du côté du Nord de Paris en 1683, tandis que M. Cassini la pouffoit du côté du Sud, mais ni l'un ni l'autre ne finirent alors leur Ouvrage. M. Colbert étant mort en 1683, cette

grande entreprise fut interrompuë, & M. de Louvois appliqua les Geometres de l'Academie à de grands Nivellemens neccessaires pour les Aqueducs & les conduites d'eaux que vouloit faire le Roi. M. de la Hire en 1684 fit le Nivellement de la petite Riviere d'Eure qui passe à Chartres, & il trouva qu'en la prenant à 10 lieuës environ au de-là de Chartres, elle étoit de 81 pied plus haute que le Réservoir de la Grotte de Versailles. Cette nouvelle fut très-agréablement reçûë & du Ministre & du Roi; on voyoit déjà les Eaux d'Eure arriver à Versailles de 25 lieuës; mais M. de la Hire representa qu'avant que l'on entreprît des travaux aussi considerables, il étoit bon qu'il recommençât le Nivellement, parce qu'il pouvoit s'être trompé dans quelque operation, ou dans quelque calcul; sincerité hardie, puisqu'elle étoit capable de jetter dans l'esprit du Ministre des défiances de son scavoir. M. de Louvois impatient de servir le Roi selon ses goûts, soutenoit à M. de la Hire qu'il ne s'étoit point trompé, mais celui-ci s'obstinant dans sa dangereuse modestie, obtint enfin la grace de n'é-

tre pas crû infaillible. Il se trouva qu'il ne la meritoit pas, il recommença en 1685 le Nivellement, qui ne différa du premier que d'un pied ou deux.

Il fit plusieurs autres Nivellemens par les ordres du même Ministre, car alors il étoit fort question de conduire des Eaux, & l'on a l'obligation à celles de Versailles d'avoir porté à un haut point la Science du Nivellement & l'Hidraulique. Le Roi payoit les voyages & la dépense des Mathematiciens qu'il employoit; & M. de la Hire exact jusqu'au scrupule & jusqu'à la superstition, presentoit à M. de Louvois des Memoires dressés jour par jour, & où les fractions n'étoient pas négligées. Le Ministre avec un mépris obligeant les déchiroit sans les regarder, & il faisoit expedier des Ordonnances de sommes rondes, où il n'y avoit pas à perdre.

Il avoit assés accordé sa familiarité à M. de la Hire, qui n'eût pas manqué d'abandonner tout pour suivre ces ouvertures favorables, & pour en profiter, si l'esprit des Sciences & celui de la Cour n'étoient pas trop incompatibles. Dès qu'il avoit rendu conte

d'un travail qui lui avoit été ordonné; il ne songeoit qu'à regagner son Cabinet, qui le rappelloit avec force; en vain le Ministre vouloit le retenir, il n'avoit plus rien à lui dire. Il ne pouvoit ignorer qu'une assiduité muette mene à la fortune, mais il ne vouloit pas de fortune à ce prix-là, qui effectivement est cher pour quiconque sent qu'il a mieux à faire.

En 1685 parut son grand Ouvrage intitulé *Sectiones Conicae in novem libros distributæ*. C'est un *in-folio* qui contient toute la Theorie des Sections Coniques, sur laquelle il avoit déjà beaucoup présumé. On la voyoit pour la premiere fois toute entiere & en corps, déduite de principes très-simples & nouveaux. Cet Ouvrage eut une grande réputation dans toute l'Europe sçavante, & fit regarder M. de la Hire comme un Auteur original sur une matiere qui renferme elle seule presque tout ce que la Geometrie a de plus sensiblement utile, & qui en même tems sert assés souvent de base aux speculations les plus élevées.

Deux ans après M. de la Hire se montra comme Astronome, en don-

nant des Tables du Soleil & de la Lune, & des Methodes plus faciles pour le calcul des Eclipses. Il y joignit en 1689 un Problème important d'Astronomie, & la description d'une Machine de son invention qui montre toutes les Eclipses passées & à venir, & les Mois & les Années Lunaires avec les Epactes. Cette Machine est fort simple, on la peut mettre avec une Pendule dans la même Boîte, elle sera muë par le mouvement de la Pendule, & quand elle est disposée pour une certaine année, il n'y faut retoucher qu'au bout de l'an, ce qui ne consiste encore qu'en une operation d'un instant & presque imperceptible. On a executé plusieurs de ces Machines dans des Pendules. On en porta une à l'Empereur de la Chine avec d'autres curiosités d'Europe, qu'elle effaça toutes à ses yeux. Il dut sentir que tous ses Mandarins d'Astronomie, & tous ses Lettrés, quoique si reverés en ce pays-là, & si comblés d'honneurs, étoient bien éloignés d'en faire autant.

Ces Tables du Soleil & de la Lune que M. de la Hire donna en 1687, il les corrigea ensuite par un nombre



beaucoup plus grand d'Observations, & en même-tems il composa sur les mêmes fondemens celles de toutes les autres Planetes. Il publia le tout en 1702 sous le titre de *Tabula Astronomica Ludovici Magni jussu & munificentia exarata*. Nous en avons rendu conte en ce tems-là. Nous repeterons seulement que dans ces Tables tous les mouvemens des Astres sont tirés immédiatement d'une longue suite d'observations assiduës, & non d'aucune hypothese de quelques Courbes décrites par les Corps Celestes; ainsi l'on ne peut avoir en Astronomie rien de plus pur & de plus exempt de tout mélange d'imaginations humaines.

M. de la Hire donna en 1689, outre ses premieres Tables Astronomiques, un petit Traité de Geometrie pratique sous le titre d'*Ecole des Arpenteurs*. Il fut réimprimé en 1692 & fort augmenté. La promptitude de la réimpression prouve l'utilité de ce petit Livre, qui n'avoit guere pû être acheté que par ceux qui devoient s'en servir, & l'utilité justifie l'Astronome de s'être abaissé à l'Arpentage.

En 1694 parurent de lui quatre

Traités qui furent imprimés à la fin du second Volume des Memoires que l'Academie donna en 1692 & 1693.

Le premier de ces Traités est sur les Epicycloïdes, Courbes comprises dans la même formation generale que la Cycloïde, mais plus composées, & qui lui succederent, quand elle eut été presque épuisée par les Geometres. M. de la Hire entreprit cette matiere, qui avoit le double charme & de la nouveauté & de la difficulté. Il découvrit tout ce qui appartenoit aux Epicycloïdes, leurs Tangentes, leurs Rectifications, leurs Quadratures, leurs Developées. C'est-là tout ce que peut sur les Courbes la plus sublime Geometrie.

Nous avons dit dans l'Eloge même de M. de Tschirnhaus, que quoiqu'Inventeur des Caustiques il s'étoit trompé sur celle du Quart de Cercle qu'il avoit communiquée à M. de la Hire, en lui cachant néanmoins le fond de sa Methode, que celui-ci avoit toujours senti l'erreur malgré des envelopes specieuses & imposantes qui la couvroient, & qu'enfin il avoit démontré que cette Caustique, qui, à la verité,

étoit de la longueur déterminée par M. de Tschirnhaus , n'étoit pourtant pas la Courbe qu'il avoit crû , mais une Epicycloïde. Ce fut dans le Traité des Epicycloïdes qu'il fit cette démonstration, & qu'il remporta cet avantage sur un aussi grand Adversaire , vaincu dans le cœur de ses Etats.

Un fruit plus considérable , même selon son goût , de sa Theorie des Epicycloïdes , ce fut l'application utile qu'il en fit à la Mechanique , bonheur assés rare en fait de Courbes curieuses. Il fit reflexion que dans les Machines où il y a des Rouës dentées , c'est à ces dents que se fait tout l'effort , & que par consequent le frottement , qui détruit toujours une grande partie de l'effet des Machines , est à ces endroits plus grand & plus nuisible que par tout ailleurs. On auroit pû diminuer les frottemens , & ce qui est encore un avantage , rendre les efforts toujours égaux , en donnant aux dents des Rouës une certaine figure qu'il auroit falu déterminer par Geometrie. Mais c'est de quoi l'on ne s'avisoit point , au contraire , on abandonnoit absolument à la fantaisie des Ouvriers la figure de ces dents

dents comme une chose de nulle consequence , aussi les Machines trompoient-elles toujours l'esperance & le calcul des Machinistes. M. de la Hire trouva que ces dents pour avoir toute la perfection possible, devoient être en figure d'ondes formées par un arc d'Epicycloïde. Il fit executer son idée avec succès au Château de Beaulieu à huit lieuës de Paris dans une Machine à élever de l'eau.

Il faut avoüer que cette idée n'a été executée que cette fois-là, une certaine fatalité veut qu'entre les Inventions il y en ait peu d'utiles , & entre les utiles peu de suivies. L'application de la Cycloïde à la Pendule a été fort pratiquée , du moins en apparence, mais on commence à en reconnoître l'inutilité ; l'application d'une Epicycloïde aux dents des Rouës seroit certainement utile, mais elle est negligée.

Le second Traité des quatre dont nous parlons est une *Explication des principaux effets de la Glace & du Froid* ; le troisieme est sur les *Differences des Sons de la Corde & de la Trompette Marine* ; le quatrieme sur les *differeus accidens de la Vûë*.

Le dernier est le plus curieux & le

plus interessant. C'est une Optique entiere, non pas une Optique Geometrique qui ne considere que des rayons réfléchis ou rompus, réunis ou écartés selon certaines loix, mais une Optique Phisique qui suppose la Geometrique, & qui ne considere qu'une Lunette vivante, animée, fort compliquée dans sa construction, sujette à mille changemens, c'est-à-dire l'Œil. M. de la Hire examine tout ce qui peut arriver à la Vûë suivant la differente constitution de l'Œil, ou les differens accidens qui lui peuvent survenir. Ces sortes de recherches particulieres, quand elles sont bien approfondies, embrassent un si grand nombre de Phenomenes la plupart fort compliqués, singuliers, contraires en apparence les uns aux autres, qu'elles n'ont ni moins de difficulté que les recherches les plus generales, ni peut-être même moins d'étendue; les principes generaux sont bien-tôt saisis, quand ils peuvent l'être, le détail est infini, & souvent il déguise tellement les principes, qu'on ne les reconnoît plus.

M. de la Hire en 1695 donna son *Traité de Méchanique*. Il ne se conten-

te pas de la Theorie de cette Science qu'il fonde sur des démonstrations exactes , il s'attache fort à tout ce qu'il y a de principal dans la pratique des Arts. Il s'éleve même jusqu'aux principes de cet Art divin , qui a construit l'Univers.

Ceux qui ne voyent les Mathématiques que de loin, c'est-à-dire, qui n'en ont pas de connoissance, peuvent s'imaginer qu'un Geometre , un Mécanicien , un Astronome , ne sont que le même Mathematicien ; c'est ainsi à peu près qu'un Italien , un François & un Allemand passeroient à la Chine pour Compatriotes. Mais quand on est plus instruit , & qu'on y regarde de plus près , on sçait qu'il faut ordinairement un Homme entier pour embrasser une seule partie des Mathématiques dans toute son étendue , & qu'il n'y a que des Hommes rares & d'une extrême vigueur de genie qui puissent les embrasser toutes à un certain point. Le genie même , quel qu'il fût , n'y suffiroit pas sans un travail assidu & opiniâtre. M. de la Hire joignit les deux , & par-là devint un Mathematicien universel. Il ne se bornoit pas en-

core là , toute la Phisique étoit de son ressort , j'entens jusqu'à la Phisique expérimentale , qui est devenue si vaste. De plus il avoit une grande connoissance du détail des Arts, pays très-étendu, & très-peu fréquenté. Un Roi d'Armenie demanda à Neron un Acteur excellent & propre à toutes sortes de personnages, pour avoir , disoit-il , en lui seul une Troupe entiere. On eût pû de même avoir en M. de la Hire seul une Academie entiere des Sciences.

On eût eu encore plus. Il étoit depuis long-tems Professeur de l'Academie d'Architecture , dont l'objet est presque entierement different de tous ceux qu'on se propose ici , & il remplissoit cette place comme si elle eût fait son unique occupation. On eût eu de surcroit en M. de la Hire un bon Dessinateur & un habile Peintre de Paysage , car il réussissoit mieux en ce genre de Peinture , peut-être parce qu'il a plus de rapport à la Perspective, & à la disposition simple & naturelle des objets, telle que la voit un Phisicien qui observe. Il est vrai qu'il faut d'ailleurs un goût que le Phisicien peut bien n'avoir pas.

Il fit en 1702 graver deux Planispheres de 16 pouces de diametre sur les desseins qu'il en avoit faits. Les positions principales ont été déterminées par ses propres observations. La projection de ces Planispheres est par les Poles de l'Ecliptique, & il l'avoit choisie comme la plus commode, parce que les Etoiles fixes tournant autour de ces Poles, suivent toujours un même Cercle.

En 1704 le Roi le chargea de placer dans les deux derniers Pavillons de Marli les deux grands Globes qui y sont presentement. Comme l'ouvrage dura quelque tems, le Roi avoit souvent la curiosité de l'aller voir. Il en demandoit conte à M. de la Hire, & l'engageoit dans des explications & dans des discours de science, dont on s'apperçut qu'il étoit fort content. C'est un avantage rare à un Sçavant d'être goûté par un Prince, & pour tout dire aussi, c'est un avantage rare à un Prince de goûter un Sçavant.

Outre tous les Ouvrages que nous avons rapportés de M. de la Hire, & dont le dénombrement n'est pas entièrement exact à cause de la multitude,

on trouve une grande quantité de morceaux importans qu'il a répandu soit dans les Journaux, soit dans les Histoires de l'Academie, mais sur tout dans ces Histoires, où il n'y a point d'année qu'il n'ait enrichie de plusieurs presens, également considerables, & par leur beauté, & par leur varieté. Nous en avons trop parlé quand il en a été question, pour en parler encore.

Il a fait infiniment plus que donner au Public tant d'excellens Ouvrages de sa composition, il lui a aussi donné les ouvrages d'autrui, & il n'y a pas plaint son tems & ses peines. M. Picard qui avoit beaucoup travaillé sur le Nivellement, étant tombé malade, remit à M. de la Hire tout ce qu'il avoit fait sur cette matiere, & le pria de le faire imprimer avec les changemens & les additions qu'il jugeroit à propos. M. de la Hire executa son intention par un Livre qui parut en 1684 intitulé *Traité du Nivellement de M. Picard mis en lumiere par M. de la Hire avec des additions*. Pareillement il mit au jour en 1686. le *Traité du Mouvement des Eaux & des autres Corps*

Fluides, Ouvrage posthume de M. Mariotte, dont une partie étoit au net quand il mourut, & l'autre y fut mise sur les papiers qu'on trouva de l'Auteur, & selon ses vûës. On pourroit croire que la generosité de travailler à ces sortes d'ouvrages n'a pas été si grande, parce qu'il avoit vécu en liaison d'amitié avec les Auteurs, mais on ne diminuera la gloire de sa generosité qu'en lui accordant une autre sorte de gloire qui la vaut bien.

Tout ce que nous avons dit de ses differens travaux a dû donner l'idée non-seulement d'un extrême assiduité dans son Cabinet, mais encore d'une santé très-ferme & très-vigoureuse. Telle aussi étoit la sienne, depuis qu'il avoit été guéri des infirmités de sa jeunesse, & de ses grandes palpitations de Cœur par une Fievre quarte, remede inespéré, qui lui avoit donné beaucoup de confiance à la Nature, & diminué d'autant son estime pour la Medecine. Toutes ses journées étoient d'un bout à l'autre occupées par l'étude, & ses nuits tres souvent interrompues par les Observations Astronomiques. Nul divertissement que celui de

changer de travail, encore est-ce un fait que je hazarde sans en être bien assuré. Nul autre exercice corporel que d'aller à l'Observatoire, à l'Academie des Sciences, à celle d'Architecture, au College Royal dont il étoit aussi Professeur. Peu de gens peuvent comprendre la felicité d'un Solitaire qui l'est par un choix tous les jours renouvelé. Il a eu le bonheur que l'âge ne l'a point miné lentement, & ne lui a point fait une longue & languissante vieillesse. Quoique fort chargé d'années il n'a été vieux qu'environ un mois, du moins assés pour ne pouvoir plus venir à l'Academie; quant à son Esprit, il n'a jamais vieilli. Après des infirmités d'un mois ou deux il mourut sans agonie & en un moment le 21 Avril 1718 âgé de plus de 78 ans.

Il a été marié deux fois & a eu huit enfans. Chacun de ses deux mariages nous a fourni un Academicien.

Dans tous ces ouvrages de Mathématique, il ne s'est presque jamais servi que de la Synthese, ou de la maniere de démontrer des Anciens par des Lignes & des Proportions de Lignes, souvent difficiles à suivre à cause

cause de leur multitude, & de leur complication. Ce n'est pas qu'il ne scût l'Analise moderne, plus expeditive, & moins embarrassée, mais il avoit pris de jeunesse l'autre pli. De plus comme les verités Geometriques découvertes par les Anciens sont incontestables, on peut croire aussi que la methode qui les y a conduits ne peut être abandonnée sans quelque peril, & enfin les methodes nouvelles sont quelquefois si faciles, qu'on se fait une espee de gloire de s'en passer. On peut juger par-là qu'il n'employoit pas le Calcul de l'Infini, qu'il n'a pourtant jamais desaprouvé le moins du monde. Au contraire certains sujets l'ont quelquefois obligé à l'employer, mais tacitement & presque à la dérobée, & c'étoit alors une sorte de triomphe pour les partisans zelés de ce Calcul.

Il ne croyoit pas que dans les matieres de pure Phisique le secret de la Nature soit aisé à attraper. Son Explication, par exemple, des effets du Froid, il ne la donnoit que pour un Sistême où un principe vrai-semblable étant posé, tout le reste s'en déduisoit assez bien.

Si on lui contestoit ce principe, on étoit tout étonné qu'il n'en prenoit pas la défense. Il se contentoit d'avoir bien raisonné, sans prétendre avoir bien deviné.

Il avoit la politesse extérieure, la circonspection, la prudente timidité de ce País qu'il aimoit tant, de l'Italie, & par-là il pouvoit paroître à des yeux François un peu réservé, un peu retiré en lui-même. Il étoit équitable & desintéressé, non seulement en vrai Philosophe, mais en Chrétien. Sa raison accoutumée à examiner tant d'objets différens, & à les discuter avec curiosité, s'arrêtoit tout court à la vûe de ceux de la Religion, & une piété solide, exemte d'inégalité & de singularité, a regné sur tout le cours de sa vie.



E L O G E
DE MONSIEUR
DE LA FAYE.

JEAN-ELIE LERIGET DE LA FAYE
nâquit à Vienne le 15 Avril 1671,
de Pierre Leriget de la Faye, Ecuyer,
Receveur General des Finances de
Dauphiné, & d'Anne Heraut. Le Pere
étoit homme de belles Lettres, mal-
gré un genre de vie & des occupations
qui en paroissent assés éloignées. Deux
Fils qu'il a eus heriterent de lui cette
inclination, mais la nature fit leurs
partages, de sorte que l'Aîné eut plus
de goût pour les Sciences serieuses,
& le Cadet pour les agréables.

Le P. Loup Jesuite, habile Mathe-
maticien, trouvant beaucoup d'ouver-
ture d'esprit à cet Aîné dont nous par-
lons, lui apprit les Elemens de Geome-
trie. Le Disciple se portoit à ces con-
noissances avec d'autant plus d'ardeur,
qu'il les croyoit utiles au métier de la

Guerre, qu'il vouloit embrasser. Son impatience d'y entrer fut si vive, qu'à l'âge de 19 ans il s'enrôla comme simple Cavalier, action où un jeune Homme sacrifioit une petite délicatesse d'honneur à l'empressement d'acquérir un honneur plus solide. A peine étoit-il Soldat, qu'il se trouva à la Bataille de Fleurus.

Peu de tems après il prit une route plus convenable. Il entra dans les Mousquetaires du Roi, de-là il fut Enseigne dans le Regiment des Gardes, & il étoit Lieutenant & servoit dans l'Armée du Maréchal de Boufflers, lorsque se donna le Combat d'Ekrem près d'Anvers en 1703. Sa Compagnie n'étoit point commandée, & il la laissa au Camp pour aller joindre comme Volontaire un détachement de Grenadiers. Quiconque cherche ces occasions, où son devoir ne l'appelle point, sçait assez qu'il ne suffiroit pas d'y bien faire.

Il fut Capitaine aux Gardes en la même année 1703. Il étoit à la Bataille de Ramilli, & à celle d'Oudenarde. Dans cette dernière il commandoit un Bataillon, & se distingua beaucoup,

Il s'est trouvé aussi au Siège de Douai & du Quesnoy dans une même campagne.

La plûpart des gens de guerre font leur métier avec beaucoup de courage, il en est peu qui y pensent ; leurs bras agissent aussi vigoureusement que l'on veut, leur tête se repose, & ne prend presque part à rien. M. de la Faye se battoit comme eux, mais hors de-là il étoit plus occupé qu'eux de vûës & de reflexions. Il ne laissoit pas sa Geometrie oisive, il levoit des Plans, il imaginoit des Machines pour le passage des Rivières, ou pour le transport des pièces d'Artillerie ; enfin il faisoit des découvertes dans la Science de la Guerre, qui comme toutes les autres peut encore être perfectionnée, & ne le sera guere plus promptement, quoiqu'elle soit la plus cultivée de toutes. Par-là il se fit un accès fort agréable auprès de Feu Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui aimoit que l'on pensât, & qui goûtoit ses idées. En dernier lieu M. de la Faye lui avoit présenté un Projet pour enregimenter un nombre d'Ouvriers capables d'exécuter tous les Ouvrages nécessaires à la guerre, & le

Prince l'avoit approuvé au point de promettre à l'Auteur qu'il lui feroit donner le commandement de ce Corps. Mais la Paix se fit en ce tems-là, le Projet demeura inutile, & celui même qui l'avoit conçu n'y eût pas de regret. Seulement feroit-il à souhaiter qu'il ne fût pas perdu pour toujours, comme il le sera apparemment avec une infinité d'autres choses utiles, qu'il semble que quelque Genie malin nous tire d'entre les mains.

La Paix rendit entierement M. de la Faye aux Mathematiques, dont il commença à faire une étude plus suivie. Il s'appliqua particulièrement à la Méchanique & à la Phisique Experimentale, & il n'y plaignit pas les dépenses qu'il pouvoit dérober aux besoins indispensables de sa condition, témoin entre autres curiosités de son Cabinet, une Pierre d'Aiman de 2000 livres, que beaucoup d'autres gens de guerre n'auroient pas gardée long-tems. Aussi avoit-il assés étudié cette matiere de l'Aiman, & il préparoit sur cela des experiences & des reflexions nouvelles, qui auroient ou encore augmenté, ou expliqué en

partie, mais plutôt augmenté cette Merveille.

Un dernier Reglement donné à l'Academie au commencement de 1716, lui produisit aussi-tôt de nouveaux Sujets, & M. de la Faye fut du nombre. Son assiduité prouva qu'il ne se contentoit pas du simple titre d'Academicien. La premiere année il ne fut qu'assidu, peut-être s'étudioit-il dans le silence à prendre le ton de la Compagnie; la seconde, il commença à parler, & à donner des morceaux de sa composition, mais il les donnoit avec une modestie & une espece de timidité, qui seyoit tout-à-fait bien à un Homme de guerre, transplanté dans une Assemblée de Scavans.

La premiere chose qu'il ait fait voir ici, a été une Machine à élever les Eaux, qu'il avoit fondée sur une idée Geometrique assés fine & fort neuve. Quand le Czar honora l'Academie de sa presence, elle se para de tout ce qu'elle avoit de plus propre à frapper les yeux de ce Prince, & la Machine de M. de la Faye en fit partie.

Il a expliqué aussi la formation des Pierres de Florence, qui sont des Ta-

bleaux naturels de Plantes, de Buif-
fons, quelquefois de Clochers & de
Châteaux. Quel Peintre les a dessinés !
M. de la Faye traite cette question ,
qui dépend d'une Phisique affés deliée,
& d'une observation curieuse de faits
souvent negligés , même par les Phi-
losophes.

Ces deux Memoires sont imprimés
dans le Volume de 1717, auquel ils
appartiennent. Ils donnoient beaucoup
d'esperance pour les années suivantes ,
mais l'Auteur n'a pas affés vécu. Il
faut avoüer que sa vie étoit un peu
trop conforme à sa principale pro-
fession , & apparemment elle en a été
plus courte. Sa santé vint à s'affoiblir
considerablement & promptement , &
il mourut âgé de 47 ans le 20 Avril
1718.

Il n'a laissé qu'un Fils de son maria-
ge avec Demoiselle Marie le Gras
d'une ancienne famille de Robe déjà
connuë sous Henry II. Dame d'une
vertu & d'un merite respectable.

Il avoit une gayeté naturelle , un
ton agréable de plaisanterie, qui dans
les occasions les plus perilleuses faisoit
briller son courage , & hors de-là ca-
choit un sçavoir qu'il ne lui convenoit

pas d'étaler. On pouvoit sentir qu'il eût été volontiers jusqu'à l'Ironie, mais il dissimuloit ce penchant sous des dehors fort polis, & même flatteurs. Il sçavoit bien reparer par ses manieres le tort qu'il avoit d'être Geometre & Phisicien. Les faveurs que la Fortune lui devoit dans son métier, il les attendoit sans agitation & sans inquietude, parce qu'il les attendoit comme des faveurs dûës par la Fortune. Une ambition si éclairée n'alteroit pas la tranquillité de son ame, & en general rien ne l'alteroit. Ce courage interieur & raisonné appartenoit plus au Sçavant & au Philosophe qu'au Guerrier même. Il étoit fort charitable, sur tout à l'égard des honnêtes gens que les malheurs publics ou particuliers réduisoient à implorer le secours d'autrui; & les liberalités qu'il leur faisoit, étoient ordinairement proportionnées à leur condition. La plus grande valeur guerriere n'égale point cette vertu. Il est sans comparaison plus commun & par conséquent plus facile d'exposer sa vie à des perils évidens & presque inévitables, que de secourir en pure perte, non pas un inconnu, mais son ami.

E L O G E
DE MONSIEUR
F A G O N.

GUY CRESCENT FAGON nâquit à Paris le 11 Mai 1638. de Henry Fagon , Commissaire ordinaire des Guerres , & de Louïse de la Brosse. Elle étoit nièce de Guy de la Brosse , Medecin ordinaire du Roy Louïs XIII. & petit-fils d'un Medecin ordinaire de Henry IV.

Dès le tems de Henry IV. on s'étoit apperçû que la Botanique , si nécessaire à la Medecine , devoit être étudiée , non dans les Livres des Anciens , où elle est fort confuse , fort défigurée & fort imparfaite , mais dans les Campagnes , reflexion qui , quoique très-simple & très-naturelle , fut assés tardive. On avoit vû aussi que le travail d'aller chercher les Plantes dans les Campagnes étoit immense , & qu'il seroit d'une extrême commodité d'en

rassembler le plus grand nombre qu'il se pourroit dans quelque Jardin, qui deviendroît le Livre commun de tous les Etudians, & le seul Livre infailible. Ce fut dans cette vûë que Henry IV. fit construire à Montpellier en 1598. le Jardin des Plantes, dont l'utilité se rendit bien-tôt très-sensible, & qui donna un nouveau lustre à la Faculté de Medecine de cette Ville. M. de la Brosse piqué d'une loüable jalousie pour les interêts de la Capitale, obtint du Roy Louis XIII. par un Edit de 1626 que Paris auroit le même avantage. Il fut fait Intendant de ce Jardin dont il étoit proprement le Fondateur ; il passa ensuite dix ans à disposer le lieu tel qu'il est presentement, à en faire les Bâtimens, à y rassembler des Plantes au nombre de plus de 2000. Il y logeoit, & il avoit chés lui Madame Fagon sa Nièce, lorsqu'elle mit au monde M. Fagon. Deux ans après sa naissance, c'est-à-dire, en 1640, M. de la Brosse fit l'ouverture du Jardin Royal pour la démonstration publique des Plantes. Ainsi M. Fagon nâquit & dans le Jardin Royal, & presque en même tems que lui.

Les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux , ce furent des Plantes , les premiers mots qu'il beguaya ce furent des noms de Plantes , la langue de la Botanique fut sa langue maternelle. A cette premiere habitude se joignit un goût naturel & vif, sans quoi le Jardin eût été inutile. Après ses études faites avec beaucoup d'application & de succès , ce goût fortifié encore par l'exemple & les conseils de M. de la Brosse, le déterminâ à la profession de la Medecine. Etant sur les bancs , il fit une action d'une audace signalée , qui ne pouvoit guere en ce tems-là être entreprise que par un jeune homme , ni justifiée que par un grand succès , il soutint dans une These la circulation du Sang. Les vieux Docteurs trouverent qu'il avoit défendu avec esprit cet étrange Paradoxe. Il eut le bonnet de Docteur en 1664.

Comme la Surintendance du Jardin Royal étoit attachée à la place de premier Medecin , & que ce qui dépend d'un seul homme dépend aussi de ses goûts, & a une destinée fort changeante , un premier Medecin peu touché de la Botanique, avoit negligé le Jar-

din Royal, & heureusement l'avoit assés negligé pour le laisser tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le souffrir. Il étoit si dénué de Plantes, que ce n'étoit presque plus un Jardin. M. Vallot devenu premier Medecin, entreprit de relever ce bel établissement, & M. Fagon ne manqua pas de lui offrir tous ses soins qui furent reçûs avec joie. Il alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes & sur les Pyrénées, & n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de Plantes destinées à repeupler ce Desert. Quoique sa fortune fût fort médiocre, il fit tous ses voyages à ses dépens, poussé par le seul amour de la Patrie; car on peut dire que le Jardin Royal étoit la sienne. En même-tems M. Vallot employoit tous les moyens que lui donnoit sa place pour rassembler le plus qu'il étoit possible de Plantes étrangères, & des Païs les plus éloignés.

On publia en 1665 un Catalogue de toutes les Plantes du Jardin, qui alloient à plus de 4000. Nous en avons déjà parlé ailleurs. Il est intitulé *Hortus Regius*, M. Fagon y avoit eu la principale part, & il mit à la tête un petit

Poëme Latin. Ce concours de Plantes qui de toutes les parties du monde sont venues à ce rendez-vous commun, ces differens Peuples vegetaux qui vivent sous un même climat, le vaste Empire de Flore dont toutes les richesses sont rassemblées dans cette espece de Capitale, les Plantes les plus rares & les plus étrangères, telles que la Sensitive, qui a plus d'ame, ou une ame plus fine que toutes les autres, le soin du Roi pour la santé de ses Sujets, soin qui auroit seul suffi pour rendre la sienne infiniment précieuse, & digne que toutes les Plantes salutaires y travaillassent, tout cela fournit assés au Poëte, & d'ailleurs on est volontiers Poëte pour ce qu'on aime.

A peine M. Fagon étoit-il Docteur, qu'il eut les deux places de Professeur en Botanique & en Chimie au Jardin Royal, car on y avoit joint la Chimie qui fait usage des Plantes à la Botanique qui les fournit. Comme il avoit repeuplé de Plantes ce Jardin, il le repeupla aussi de jeunes Botanistes que ses leçons y attiroient de toutes parts.

Un jour qu'il devoit parler sur la Theriaque, l'Apotiquaire qui étoit

chargé d'apporter les Drogues, lui en apporta une autre presque aussi composée, dont je n'ai pu sçavoir le nom, sur laquelle il n'étoit point préparé. Il commença par se plaindre publiquement de la supercherie, car il avoit lieu d'ailleurs de croire que c'en étoit une; mais pour corriger l'Apotiquaire de lui faire de pareils tours, il se mit à parler sur la Drogue qu'on lui presentoit comme il eût fait sur la Theriaque, & fut si applaudi, qu'il dut avoir beaucoup de reconnoissance pour la malignité qu'on avoit eüe.

En même tems il exerçoit la Medecine dans Paris avec tout le soin, toute l'application, tout le travail d'un homme fort avide de gain, & cependant il ne recevoit jamais aucun payement malgré la modicité de sa fortune, non pas même de ces payemens déguifés sous la forme de presens, & qui font souvent une agréable violence aux plus desintereffés. Il ne se proposoit que d'être utile, & de s'instruire pour l'être toujours davantage.

Sa réputation le fit choisir par le feu Roi en 1680 pour être premier Medecin de Madame la Dauphine. Quelques

mois après il le fut aussi de la Reine, & après sa mort il fut chargé par le Roi du soin de la santé des Enfans de France. Enfin le Roi après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier Medecin en 1693, dignité qui jouit auprès de la personne du Maître d'un accès que les plus hautes dignités lui envient.

Depuis qu'il avoit été attaché à la Cour, il n'avoit pû remplir par lui-même les fonctions de Professeur en Botanique & en Chimie au Jardin Royal, mais du moins il ne les faisoit remplir que par les Sujets les plus excellens & les plus propres à le représenter. C'est à lui qu'on a dû M. de Tournefort, dont il eût été jaloux, s'il avoit pû l'être.

Dès qu'il fut premier Medecin, il donna à la Cour un spectacle rare & singulier, un exemple qui non-seulement n'y a pas été suivi, mais peut-être y a été blâmé; il diminua beaucoup les revenus de sa Charge. Il se retrancha ce que les autres Medecins de la Cour ses subalternes payoient pour leurs Sermens, il abolit des tributs qu'il trouvoit établis sur les nominations

tions aux Chaires Royales de Professeur en Medecine dans les differentes Universités , & sur les Intendances des Eaux Minerales du Royaume. Il se frustra lui-même de tout ce que lui avoit préparé avant qu'il fût en place une avarice ingenieuse & inventive , dont il pouvoit assés innocemment recueillir le fruit , & il ne voulut point que ce qui appartenoit au Merite lui pût être disputé par l'Argent , rival trop dangereux & trop accoutumé à vaincre. Le Roi en faisant la Maison de feu Monseigneur le Duc de Berry , donna à M. Fagon la Charge de premier Medecin de ce Prince pour la vendre à qui il voudroit , ce n'étoit pas une somme à mépriser , mais M. Fagon ne se démentit pas , il representa qu'une place aussi importante ne devoit point être venale , & la fit tomber à feu M. de la Carliere , qu'il en jugea le plus digne.

La Surintendance du Jardin Royal avoit été détachée de la Charge de premier Medecin , & unie à la Surintendance des Bâtimens qu'avoit M. Colbert. Le premier Medecin n'avoit plus que la Surintendance des Exercices du

Jardin , sans la nomination des Places. Quand M. de Villacerf eut quitté en 1698 la Surintendance des Bâtimens , M. Fagon obtint du Roi que celle du Jardin Royal seroit réunie à la Charge de premier Medecin , en laissant néanmoins au Surintendant des Bâtimens la disposition des fonds necessaires à l'entretien du Jardin. Il eût pû facilement se faire accorder aussi cette disposition , & tout autre ne l'eût pas negligée , mais ces sortes d'avantages ne touchent pas tant ceux qui ne feroient précisément qu'en bien user.

Il a toujours eu une tendresse particulière pour ce Jardin , qui avoit été son Berceau. Ce fut dans la vûe de l'enrichir , & d'avancer la Botanique, qu'il inspira au Roi le dessein d'envoyer M. de Tournefort en Grece, en Asie & en Egypte. Quand les fonds destinés au Jardin manquoient dans des tems difficiles , M. Fagon y suppléoit , & n'épargnoit rien, soit pour conserver les Plantes étrangères dans un Climat peu favorable , soit pour en acquérir de nouvelles, dont le transport coûtoit beaucoup. Ce petit coin de terre ignoroit presque sous sa protection les malheurs du reste de la France.

Il avoit aussi beaucoup d'affection pour la Faculté de Medecine de Paris, dont il étoit membre, elle trouvoit en lui dans toutes les occasions un Agent fort zelé auprès du Roi, il maintenoit en vigueur les privileges qui lui ont été accordés, & que des usages contraires, si on les toleroit, aboliroient aisément, même sous quelque apparence du bien public. Peut-être dans des cas particuliers n'a-t-il été que trop ferme en faveur de sa Faculté contre ceux qui n'en étoient pas, mais tous les cas particuliers seroient d'une discussion infinie, & les exceptions d'une dangereuse consequence. Si la Loi est juste en general, il faut lui passer quelques applications malheureuses.

On peut juger par-là que M. Fagon n'aura pas fait beaucoup de grace aux Empiriques. Ces sortes de Medecins d'autant plus accredités qu'ils sont moins Medecins, & qui ordinairement se font un titre ou d'un sçavoir incomprehensible & visionnaire, ou même de leur ignorance, ont trop souvent puni la crédulité de leurs Malades, & malgré l'amour des hommes pour l'extraordinaire, malgré quelques succès

D ij

de cet extraordinaire , un sage préjugé est toujours pour la Regle.

Ce n'est pas que M. Fagon rejettât tout ce qui s'appelle Secrets, au contraire il en a fait acheter plusieurs au Roi, mais il vouloit qu'il fussent véritablement Secrets , c'est-à-dire inconnus jusque-là , & d'une utilité constante. Souvent il a fait voir à des gens qui croyoient posséder un trésor , que leur trésor étoit déjà public , il leur montrait le Livre où il étoit renfermé ; car il avoit une vaste lecture , & une mémoire qui la mettoit toute entiere à profit.

Aussi pour être parvenu à la première dignité de sa Profession , ne s'étoit-il nullement relâché du travail qui l'y avoit élevé. Il vouloit la mériter encore de plus en plus après l'avoir obtenuë. Les Fêtes , les Spectacles, les Divertissemens de la Cour , quoique souvent dignes de curiosité , ne lui causoient aucune distraction ; tout le tems où son devoir ne l'attachoit pas auprès la personne du Roi , il l'employoit ou à voir des Malades , ou à répondre à des Consultations, ou à étudier. Toutes les maladies de Versailles lui passaient par

les mains, & sa Maison ressembloit à ces Temples de l'Antiquité où étoient en dépôt les Ordonnances & les Recettes qui convenoient aux maux differens. Il est vrai que les suffrages des Courtisans en faveur de ceux qui sont en place sont assés équivoques, qu'on croyoit faire sa cour de s'adresser au premier Medecin, qu'on s'en faisoit même une espece de loi, mais heureusement pour les Courtisans ce premier Medecin étoit aussi un grand Medecin.

Il avoit besoin de l'être pour lui-même, il étoit né d'une très-foible constitution, sujet à de grandes incommodités, sur-tout à un Asthme violent. Sa santé ou plutôt sa vie ne se soutenoit que par une extrême sobriété, par un regime presque superstitieux, & il pouvoit donner pour preuve de son habileté qu'il vivoit.

Après la mort du Roi il se retira au Jardin Royal, dont il avoit conservé la Surintendance. Son Art ceda enfin à une necessité inévitable, il mourut le 11 Mars 1718 âgé de près de 80 ans.

L'Academie des Sciences l'avoit choisi en 1699 pour être un de ses Honoraires

Outre un profond sçavoir dans sa Profession , il avoit une érudition très-variée , le tout paré & embelli par une facilité agréable de bien parler. La raison même ne doit pas dédaigner de plaire , quand elle le peut. Il étoit attaché à ses devoirs-jusqu'au scrupule , & quelquefois au milieu de douleurs assés vives , il ne laissoit pas d'être auprès du Roi dans les tems où il y devoit être ; l'assiduité d'un homme aussi desintereffé , & qui au lieu de demander refusoit , n'étoit pas celle d'un Courtisan. Quelquefois il ne se défioit pas assés des instructions qu'il recevoit dans les choses de son ministère, car il étoit dans un poste trop élevé pour avoir la verité de la premiere main, & l'amour qu'il se sentoit pour la justice , le témoignage qu'il s'en rendoit , l'attachoit beaucoup aux idées qu'il avoit prises. Il a toujours souffert ses longues & cruelles infirmités avec tout le courage d'un sage Phisicien , qui sçait à quoi la machine du Corps humain est sujette , & qui pardonne à la Nature.

Il avoit épousé Marie Nozercau , dont il a laissé deux Fils , l'ainé Evêque de Lombez , & le second Conseiller d'Etat.

E L O G E

DE M. L'ABBÉ

DE LOUVOIS.

CAMILLE LE TELLIER nâquit le 11 Avril 1675 de Michel le Tellier, Marquis de Louvois, Ministre d'Etat, & de Dame Anne de Souvré. Il étoit leur quatrième Fils, & fut destiné de bonne heure à l'Eglise. Des Benefices considerables suivirent promptement cette destination. De plus dès l'âge de 9 ans il fut pourvû de la Charge de Maître de la Librairie, à laquelle M. de Louvois en fit unir deux autres en sa faveur, celle de Garde de la Bibliothèque du Roi, & celle d'Intendant & de Garde du Cabinet des Medailles. Tout le tournoit du côté des Sciences, & heureusement ses inclinations & ses dispositions naturelles s'y accordoient.

On alla chercher pour lui les Maîtres que la voix de la Renommée in-

diquoit ; tous ceux qui brilloient le plus dans la Litterature , & qu'on ne pouvoit pas lui attacher de si près, on les attiroit chés lui , ou plutôt on les y admettoit ; car il n'étoit guere besoin de violence ni d'adresse pour les mettre en liaison avec le Fils d'un Ministre tel que M. de Louvois. Ils n'arrivoient là que parés de tout ce qu'ils avoient de plus exquis , ils y apportoit les premices de leurs Ouvrages , leurs Projets , leurs reflexions , le fruit de leurs longues lectures , & le jeune homme qu'ils vouloient instruire , & à qui ils ne cherchoient guere moins à plaire , n'étoit nourri que de Sucs & d'Extraits les plus fins & les plus agréables. Il fit des exercices publics sur Virgile , Homere & Theocrite , qui répondirent à une si excellente éducation ; aussi M. Baillet ne l'oublia-t-il pas dans son Livre des Enfans celebres par leur sçavoir , cet Enfant avoit bien des titres pour y tenir une place.

Il achevoit sa premiere année de Philosophie en 1691 , lorsqu'il perdit avec beaucoup de douleur M. de Louvois son Pere. Il prouva bien que ses études jusque-là n'avoient pas été forcées ,

cées, il les continua avec la même ardeur, & embrassa même celles qui ne lui étoient pas absolument nécessaires; il apprit de M. de la Hire la Geometrie, & de M. du Verney l'Anatomie. Il ne crut pas, ce que d'autres auroient cru volontiers en sa place, que son Nom, sa Richesse, le Crédit d'une Famille très-puissante, fussent un mérite suffisant.

Dans son Cours de Theologie il trouva un Concurrent redoutable, M. l'Abbé de Soubize, aujourd'hui Cardinal de Rohan. Il se mit entre eux une émulation dont ils profiterent tous deux, & par une espèce de reconnaissance de l'utilité dont ils avoient été l'un à l'autre, ils contracterent une étroite liaison.

Après que M. l'Abbé de Louvois eut terminé cette carrière, en recevant le Bonnet de Docteur de Sorbonne, Feu M. l'Archevêque de Rheims son Oncle lui donna de l'emploi dans son Diocèse pour le former aux affaires Ecclesiastiques. L'école étoit bonne, mais severe, & à tel point, qu'elle eût pû le corriger des défauts même que l'on reprochoit au Prélat qui le formoit.

Ce fut dans l'Assemblée du Clergé tenuë en 1700, à laquelle présida l'Archevêque de Rheims, que M. l'Abbé de Louvois parut pour la première fois sur un grand Theatre. Son caractère y fut généralement goûté, on retrouvoit en lui la Capacité, le Sçavoir, l'Esprit de gouvernement, enfin toutes les bonnes qualités de son Oncle, accompagnées de quelques autres qu'il pouvoit avoir apprises de lui, mais qu'il n'en avoit pas imitées.

Vers la fin de la même année il partit pour l'Italie. Il y fut reçu par les Princes & les Gouverneurs en Fils de M. de Louvois & en Frere de M. de Barbezieux Secrétaire d'Etat de la Guerre, & par les Sçavans & les Illustres en homme déjà fort instruit, & digne de leur commerce. Il fit par tout, & principalement à Rome, une dépense aussi noble que son nom la demandoit; il y joignoit une extrême politesse, & ce qui acheva de lui gagner les cœurs des Italiens, leurs manieres mêmes, qu'il sçut prendre en assés peu de tems, quoique François.

Il chercha dans toute l'Italie les bons Livres qu'il sçavoit qui man-

quoient à la Bibliothèque du Roi, & il en acheta environ 3000 Volumes qu'il fit apporter en France. Dans le cours de son voyage il eut la douleur d'apprendre la mort de M. de Barbezieux, arrivée en 1701.

Après son retour d'Italie il reprit sous M. l'Archevêque de Rheims l'administration de ce grand Diocèse. Il fut plusieurs années Grand Vicaire, & Official; mais le Prélat étant mort en 1710 M. l'Abbé de Louvois sentit plus que jamais par tant de pertes importantes combien il est à propos d'avoir un mérite qui soit à soi.

Quoiqu'il se fût toujours conduit avec sagesse entre les deux partis qui depuis un Siècle font tant de bruit dans l'Eglise, l'Archevêque peu favorable au plus puissant des deux, lui avoit rendu son Neveu fort suspect. M. l'Abbé de Louvois eut beau garder toute la moderation que l'obscurité des matieres, & l'esprit du Christianisme sembleroient exiger de tout le monde, on ne s'en contenta pas, & les canaux par où passaient les graces Ecclesiastiques paroissoient mal disposés à son égard. Il n'en espera plus aucune, & ne

reconça pourtant pas au genre de vie qui convenoit aux esperances qu'il n'avoit plus. Il n'eût pas été trop extraordinaire que le grand monde dans lequel il étoit né, beaucoup de liaisons différentes, l'oïfiveté, une liberté entière, l'inutilité de la contrainte, eussent changé fort sensiblement ses premieres allûres.

Le talent naturel qu'il avoit pour les affaires fut du moins occupé à gouverner celles de Madame de Louvois sa Mere, qui par leur étendue, leur nombre & leur importance demandoient en quelque sorte un Ministre, & le talent des Sciences se tourna principalement du côté de la Bibliotheque du Roi, qu'il s'appliqua fort à embellir. Il l'augmenta non-seulement de plus de 30000 Imprimés, mais d'un grand nombre de Manuscrits, dont les plus considerables sont ceux de feu M. l'Archevêque de Rheims, de Messieurs Favre, Bigot, Thevenot, de Gannieres, d'Hozier.

Dès l'année 1699. il étoit entré dans cette Academie en qualité d'Honoraire. Il n'y étoit pas Etranger après les leçons qu'il avoit reçues de quelques-

uns des principaux Sujets de la Compagnie, & l'on reconnut qu'il avoit bien appris d'eux la Langue, ou plutôt les différentes Langues du Païs. Il entra ensuite & dans l'Academie Françoisé en 1706, & dans celle des Inscriptions en 1708, si l'on y joint la Sorbonne, qui étoit pour ainsi dire, sa Patrie, on verra qu'il étoit en fait de Sciences une espece de Cosmopolite, un Habitant du Monde sçavant.

Après la mort du feu Roi, M. l'Abbé de Louvois redevint un Sujet propre à la Prélature. Aussi fut-il nommé en 1717 à l'Evêché de Clermont; mais sa santé, qui malgré son peu d'âge & la force apparente de sa constitution devenoit fort mauvaise, l'empêcha d'accepter cette place. Il sentoit déjà des atteintes de la Pierre. Quand il en fallut venir à l'operation, il s'y prépara comme à une mort certaine, & en effet après l'avoir soufferte, il mourut le 5 Novembre 1718 dans toutes les dispositions les plus édifiantes.

Tout ce qu'on peut desirer de plus sage & de plus sensé dans un Testament se trouve dans le sien, des Legs aux Pauvres, à ses Abbaïes, à ses Domest-

tiques, à ceux de ses Amis, dont la fortune étoit trop médiocre, tous Créanciers à qui les Loix ne donnent point d'action, & qui ne le font qu'autant que les Débiteurs ont des sentimens de vertu.

E L O G E

DE MONSIEUR

DE MONTMORT.

PIERRE REMOND DE MONTMORT né quit à Paris le 27 Octobre 1678 de François Remond, Ecuyer Sieur de Breviande, & de Marguerite Rallu. Il étoit le second de trois freres.

Après le College on le fit étudier en Droit, parce qu'on le destinoit à une Charge de Magistrature, pour laquelle il avoit beaucoup d'aversion. Son Pere étoit fort severe, & fort absolu, & lui fort ennemi de la contrainte, d'un esprit assés haut, ardent pour tout ce qu'il vouloit, courageux pour prendre les moyens d'y réussir. Las du Droit,

& de la maison paternelle il se sauva en Angleterre, dès que la Paix de Riswick eut rendu l'Europe libre aux François, il passa dans les Païs-Bas, & de-là en Allemagne chés M. de Chamoy son Parent, Plenipotentiaire de France à la Diete de Ratisbonne.

Ce fut-là que *la Recherche de la Verité* lui tomba entre les mains. On ne lit guere ce Livre - là indifferemment, quand on est d'un caractere qui donne prise à la Philosophie; il faut presque necessairement ou se rendre au Sისტême, ou se croire assés fort pour le combattre. M. de Montmort s'y rendit absolument, & en éprouva les deux bons effets inseparables, il devint Philosophe & veritable Chrétien.

Il revint en France en 1699, & deux mois après son retour son Pere mourut & le laissa à l'âge de 22 ans maître d'un bien assés considerable, & de lui-même; mais *la Recherche de la Verité*, & les autres Ouvrages de la même main, les conseils de l'Auteur qui l'avoient engagé dans l'étude des Mathematiques, prévinrent les perils d'un état si agréable; il n'avoit pas des goûts foibles, ni des demi volontés, il se plongea en-

tièrement dans les exercices d'une piété sincere, dans la Philosophie & dans les Mathematiques; il vivoit dans un desert, puisqu'il ne voyoit plus que ses pareils, sur-tout le P. Malebranche, son Maître, son Guide, & son intime Ami.

En 1700 il fit un second voyage à Londres, & il étoit beaucoup plus digne de le faire. Il n'avoit été en Angleterre la premiere fois que pour sortir de France, & alors il y alla pour voir un País si fertile en Scavans; il osa dès ce tems-là rendre visite à M. Newton.

C'étoit de M. Carré & de M. Guiffnée qu'il avoit appris les premiers Elements de Geometrie, & d'Algebre, & rien de plus. Il n'avoit fallu que lui ouvrir la route, une grande penetration d'esprit naturelle & la premiere ardeur d'une jeunesse fort vive, appliquées toutes deux ensemble & sans interruption à un seul objet, devoient faire, & firent effectivement un chemin prodigieux. M. de Montmort se ménagea encore un secours très-utile, il s'associa M. Nicole, jeune homme qui avoit déjà quelque teinture de Geometrie,

& qui promettoit beaucoup ; ils s'instruisoient l'un l'autre , s'éclairioient , s'animoient , se communiquoient du goût & de la passion. Dans ce cas-là le Compagnon d'un travail le rend plus tendu , & cependant plus agreable ; ils passerent trois ans dans l'yvresse du plaisir des Mathematiques , ils penetrerent jusque dans le Calcul Integral , qui les piquoit d'autant plus , qu'il étoit plus épineux , & moins connu ; mais toute cette felicité fut troublée , quoiqu'elle ne parût pas devoir être fort exposée à la jalousie de la Fortune.

On avoit revêtu d'un Canoniat de Nôtre-Dame de Paris le Frere cadet de M. de Montmort , sans trop consulter son inclination ; il voulut renoncer à l'état Ecclesiastique , & se donner pour successeur , ou M. de Montmort , s'il le vouloit être , ou un autre à qui les suffrages des gens de bien n'étoient pas si favorables. Ils agirent auprès de M. de Montmort pour le resoudre à prendre le Canoniat , lui qui vivoit déjà comme le meilleur Ecclesiastique du monde. Il n'avoit à leur opposer que l'assujettissement pénible & perpetuel de la vie de Chanoine , très-adouci à la verité

par l'usage ordinaire, mais dont il voudroit porter tout le poids, & dans le fond il étoit retenu aussi par ses cheres Mathematiques, qui devoient souffrir beaucoup de son assiduité au Chœur. Mais enfin sa délicatesse de conscience, même pour autrui, lui fit tout surmonter. Il fut Chanoine, & le fut à toute rigueur. Les Offices du jour n'avoient nulle préférence sur ceux de la nuit, ni les assiduités utiles sur celles qui n'étoient que de piété. Seulement le peu de tems qui pouvoit être de reste étoit soigneusement menagé pour ce qu'il aimoit.

Il avoit reçu de la Nature des inclinations nobles, genereuses, & bienfaisantes, & tout ce qui pouvoit les porter à un haut degré de perfection se réunissoit en lui, la Philosophie, la Religion, les engagements encore plus étroits de l'état Ecclesiastique. Il faisoit imprimer à ses frais des Livres d'autrui, qui, quoique bons, n'eussent pas trop été recherchés par les Libraires, comme celui de M. Guisnée sur l'*Application de l'Algebre à la Geometrie*, ou des Ouvrages rares, qui par certaines circonstances ne se fussent pas aisément répandus,

comme le Traité de M. Neuton sur la *Quadrature des Courbes* ; il marioit ou faisoit Religieuses des filles , qui faute de bien n'eussent trouvé que des Amans, & pas même des Monasteres ; & pourvû que les besoins ne fussent pas tout-à-fait disproportionnés à son pouvoir , il ne manquoit jamais ni à l'amour des Sciences , ni à celui du Prochain. Cependant il faut avoïer qu'au milieu de la douceur inséparable des bonnes actions , il n'étoit point pleinement content ; sa vie rigoureuse de Chanoine , sur laquelle il ne se faisoit aucun quartier , le gênoit trop , il ne sentoît point qu'il fût où il auroit voulu être.

Vers la fin de 1704 il acheta la Terre de Montmort. A celle de Mareüil qui est dans le voisinage , demeuroit Madame la Duchesse d'Angoulême , qui par un paradoxe Chronologique étoit Bru de Charles IX mort il y avoit alors 130 ans. M. de Montmort alla rendre ses respects à cette Princesse , & il vit chés elle Mademoiselle de Romicourt sa petite Nièce & sa Filleule. Après cette visite son Canoniat lui fut plus à charge que jamais , & enfin il se défit de l'importune Prébende pour pouvoir

prétendre à cette Demoiselle, dont il étoit toujours plus touché, parce qu'il la connoissoit davantage, & il l'épousa en 1706 au Château de Mareüil. Avant le mariage, & malgré une extrême envie de conclurre, il lui declara de lui-même & sans aucune nécessité qu'il avoit dépensé vingt-cinq mille écus de son bien, tant il avoit peur de tromper, même en cette occasion, où l'usage autorise les tromperies en ne les punissant pas par le deshonneur qu'elles meritoient. Il fut facile de juger à quoi ces vingt-cinq mille écus avoient été employés; sans cela on n'auroit jamais scû jusqu'où il avoit poussé la générosité, ou la charité Chrétienne, & il arriva qu'une vertu fut trahie par une autre.

Etant marié il continua sa vie simple & retirée, & d'autant plus que par un bonheur assés singulier le mariage lui rendit sa Maison plus agréable. Les Mathematiques en profiterent. Plein de differentes vûës, il se fixa sur une matiere toute neuve, car le peu que Messieurs Pascal & Huguens en avoient effleuré ne l'empêchoit pas de l'être, & il se mit à en composer un Ouvra-

ge, qui ne pouvoit manquer d'être original. Feu M. Bernoulli avoit eu à peu près le même dessein, & l'avoit fort avancé, mais rien n'en avoit paru.

L'esprit du Jeu n'est pas estimé ce qu'il vaut. Il est vrai qu'il est un peu deshonoré par son objet, par son motif, & par la plupart de ceux qui le possèdent, mais du reste il ressemble assez à l'Esprit Geometrique. Il demande aussi beaucoup d'étendue pour embrasser à la fois un grand nombre de differens rapports, beaucoup de justesse pour les comparer, beaucoup de sûreté pour déterminer le résultat des comparaisons, & de plus une extrême promptitude d'operer. Souvent les plus habiles Joueurs ne jugent qu'en gros, & avec beaucoup d'incertitude, sur tout dans les Jeux de Hazard où les partis qu'il faut prendre dépendent du plus ou moins d'apparence que certains cas arrivent, ou n'arrivent pas; on sent assez que ces differens degrés d'apparence ne sont pas faciles à évaluer, il semble que ce seroit mesurer des idées purement spirituelles, & leur appliquer la regle & le compas. Cela ne se peut qu'avec des raisonnemens

d'une espece particuliere , très-fins , très-gliffans , & avec une Algebre inconnuë aux Algebristes ordinaires. Aussi ces sortes de sujets n'avoient-ils point été traités ; c'étoit un vaste Païs inculte, où à peine voyoit-on cinq ou six pas d'hommes. M. de Montmort s'y engagea avec un courage de Christophle Colomb , & en eût aussi le succès. Ce fut en 1708 , qu'il donna son *Essai d'Analyse sur les Jeux de Hasard* , où il decouvroit ce Nouveau Monde aux Geometres. Au lieu des Courbes qui leur sont familiares , des Sections Coniques , des Cycloïdes , des Spirales , des Logarithmiques , c'étoient le Pharaon , la Bassette , le Lasquet , l'Ombre , le Triètrac , qui paroissoient sur la Scene assujettis au Calcul , & domptés par l'Algebre.

Dans ce même tems un autre jeune Geometre tourna ses vûës de ce même côté ; c'est M. Nicolas Bernoulli Neveu des deux celebres Jacques & Jean Bernoulli. Jacques qui étoit mort , avoit laissé un Manuscrit imparfait intitulé de *Arte conjectandi* , & quand le Neveu soutint à Basle en 1709 sa These de Docteur en Droit , il prit pour sujet

de Arte conjectandi in jure. Comme il étoit habile Geometre, aussi-bien que Jurisconsulte, il ne put s'empêcher de choisir dans le Droit une matiere qui admît de la Geometrie. Il traitoit du prix où l'on doit legitîmement mettre des rentes viageres & des usufruits selon les differens âges, du tems où un absent doit-être censé mort, des Assurances entre Marchands, de la probabilité des Temoignages, &c. Il appliquoit à tout cela les principes de son Oncle qui lui étoient connus; & ensuite entraîné par le charme de la nouveauté & de la difficulté, il s'enfonça dans les mêmes Theories que M. de Montmort. Cette conformité de goûts & d'études fit naître entre eux l'amitié & l'émulation. M. Bernoulli vint à Paris, & M. de Montmort l'emmena chez-lui à sa Campagne, où ils passerent trois mois dans un combat continuel de Problèmes dignes des plus grands Geometres. Il s'agissoit toujours d'estimer les hasards, de regler des paris; de calculer ce qui se déroboit le plus au calcul. Leurs journées passoient comme des momens, grace à ces plaisirs, qui ne sont pourtant pas

compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs.

Les Problèmes qui occupoient ces deux Geometres, conduisent necessairement à des combinaisons très compliquées, & à des Suites de nombres formées selon certaines conditions, & composées d'une infinité de termes, dont tantôt il falloit trouver les sommes finies, ou infinies, tantôt, ce qui est souvent plus difficile, les sommes, d'un nombre déterminé de termes, tantôt un terme quelconque.

La Theorie de ces Suites infinies est une clef de la plus sublime Geometrie des Courbes, car elles se resolvent en des Suites conditionnées d'une certaine maniere, & leurs circonferences ou les espaces qu'elles renferment sont des sommes de ces Suites. Mais outre ces usages sçavans, les Theories de M. de Montmort en peuvent encore avoir une infinité de politiques & de civils. Le Chevalier Petty Anglois a fait voir dans son *Aritmetique politique*, combien de connoissances necessaires au Gouvernement se réduisent à des calculs du nombre des Hommes, de la quantité de nourriture qu'ils doivent consommer,

sumer, du travail qu'ils peuvent faire, du tems qu'ils ont à vivre, de la fertilité des Terres, de la quantité des Naufrages dans les Navigations, &c. Ces connoissances, & beaucoup d'autres pareilles étant acquises par l'expérience, & posées pour fondemens, combien de conséquences en tireroit un habile Ministre pour la perfection de l'Agriculture, pour le commerce tant interieur qu'exterieur, pour les Colonies, pour le cours de l'Argent, &c. mais il faudroit qu'il passât par les Combinaisons & par les Suites de nombres, à moins qu'un grand genie naturel ne le dispensât d'une marche si lente & si pénible, sans conter que la nature des affaires ne demande pas la précision Geometrique. Enfin il est certain, & les Peuples s'en convaincront de plus en plus, que le Monde Politique, aussi-bien que le Phisique, se regle par poids, nombre, & mesure.

Après le Livre de M. de Montmort il en parut un en Angleterre sur la même matiere, intitulé *De mensura Sortis*. Il est de M. Moivre, fameux Geomettre, que la France a droit,

puisqu'il est François, de revendiquer sur l'Angleterre, d'ailleurs fort riche. Je ne dissimulerai point que M. de Montmort fut vivement piqué de cet Ouvrage, qui lui parut avoir été entièrement fait sur le sien, & d'après le sien. Il est vrai qu'il y étoit loué, & n'étoit-ce pas assez, dira-t-on? Mais un Seigneur de Fief n'en quittera pas pour des louanges celui qu'il prétend lui devoir foi & hommage des Terres qu'il tient de lui. Je parle selon sa prétention, & ne décide nullement s'il étoit en effet le Seigneur.

M. de Montmort, voisin à sa Campagne de Madame la Duchesse d'Angoulême, s'étoit fort attiré son estime & sa confiance, peut-être aussi avoit-il pour elle une sorte de reconnoissance de ce que son mariage étoit heureux. Après qu'elle eut vendu sa Terre de Mareuil pour l'arrangement de ses affaires, il lui offrit la plus belle partie du Château de Montmort pour sa demeure, & elle l'accepta. Elle y fut trois ans, au bout desquels elle mourut en 1713, ayant encore augmenté de dix ans la merveille d'être Belle-Fille de Charles IX. Elle laissa son

Hôte chargé d'une Lettre pour le Roi, & son Exécuteur Testamentaire. Il fallut que le Philosophe allât à Versailles, & , ce qui est encore plus terrible, au Palais, & fort souvent; car il se trouva sur les bras deux Procès que le Testament avoit fait naître. Il avoit pour les affaires la double haine & d'honnête Homme & de Sçavant, cependant il en fit parfaitement son devoir, & gagna les deux Procès. En comparaison de ces sortes d'honneurs funebres qu'il rendit à la mémoire de la Princesse, les Obsèques dignes d'elle qu'il lui fit faire, & l'Epitaphe qu'il composa, ne méritent pas d'être contés.

En 1714 il fit une nouvelle Edition de ses Jeux de Hazard très-considérablement augmentée, & enrichie de son Commerce Epistolaire avec Messieurs Bernoulli Oncle & Neveu, sur-tout avec le Neveu, qui ne respiroit alors comme lui que Combinaisons, & Suites infinies de Nombres.

Ce n'étoit pas seulement avec ces deux illustres Mathématiciens qu'il étoit en commerce, mais avec tous les autres de l'Europe, Messieurs

Neuton , Leibnitz , Halley , Craige , Taylor , Herman , Poleni. Tous les plus grands noms dans ce genre composoient la Liste de ses Amis. Il ap- prenoit par eux les nouvelles les plus fraîches des Mathematiciens , leurs vûës particulieres, leurs projets d'Ou- vrages , leurs Reflexions sur ce qui pa- roissoit au jour , l'Histoire anecdote des Sciences; il recevoit & rendoit des so- lutions de Problèmes difficiles, des Ju- gemens raisonnés , des Dissertations meditées avec soin. Un Geometre me- diocre auroit été souvent fort embarras- sé de pareils commerces; pour lui il ne pouvoit l'être que quand il falloit se ménager entre des Scavans broüillés ensemble , comme dans la querelle qui s'éleva sur l'invention des nouveaux Calculs , & dont nous avons parlé en 1716. D'un côté étoit toute l'Angle- terre en armes pour M. Neuton, & de l'autre M. Leibnitz , & après sa mort M. Jean Bernoulli , qui aussi-bien que Jacques son Frere ayant pris les pre- mieres idées de ces Calculs dans des Ecrits de M. Leibnitz , où tout autre qu'eux ne les eût pas prises , les avoit poussées si loin , qu'il y pouvoit pren-

dre le même intérêt que M. Leibnitz. M. Bernoulli seul, comme le fameux Coclès, soutenoit sur le Pont toute l'Armée Angloise. On en étoit venu aux grandes hostilités, à des défis de Problèmes, & M. de Montmort toujours posté entre les deux partis ennemis dont chacun tâchoit de l'attirer à soi, reconnu presque pour Juge en quelques occasions, avoit besoin de toute sa sagesse. Il étoit peut-être plus lié avec les Anglois qu'il connoissoit personnellement; cependant il se maintint parfaitement neutre en usant du seul artifice qui pût réussir; il disoit toujours vrai de part & d'autre, mais du ton qui fait passer la vérité. Les Sçavans avec qui il a eu le commerce le plus étroit, sont Messieurs Bernoulli, Oncle & Neveu, & M. Taylor.

En 1715 il fit un troisième voyage en Angleterre pour y observer l'Eclipse solaire qui devoit être totale à Londres. La Société Royale ne le voulut pas laisser partir sans se l'être acquis, & sans l'avoir reçu dans son Corps.

A quelque point que cet honneur le flatât, il ne le séduisit pourtant pas en

faveur des *Attractions*, abolies, à ce qu'on croyoit, par le Cartesienisme, & ressuscitées par les Anglois, qui cependant se cachent quelquefois de l'amour qu'ils leur portent. M. de Montmort eut de grandes querelles sur ce sujet avec M. Taylor son Ami particulier, & lui composa même avec soin une assez longue Dissertation, par laquelle il renvoyoit les *Attractions* dans le néant, d'où elles tâchoient de sortir. M. Taylor y répondit peu de tems après. Il est certain que si l'on veut entendre ce qu'on dit, il n'y a que des Impulsions, & si on ne se soucie pas de l'entendre, il y a des *Attractions*, & tout ce qu'on voudra, mais alors la Nature nous est si incompréhensible, qu'il est peut-être plus sage de la laisser là pour ce qu'elle est.

M. de Montmort, pour remplir quelque devoir de membre de la Société Royale de Londres, lui envoya un grand Ecrit fort curieux & fort profond sur les Suites infinies qu'elle fit imprimer dans ses *Transactions* en 1717. M. Taylor très-versé aussi dans cette matiere, comme il paroît par son *Traité De Methodo Incrementorum*, y fit

une addition , ce qui marquoit entre deux Geometres vivans une liaison affés tendre , & une espece de fraternité.

M. de Montmort destinoit aussi un pareil morceau à l'Academie des Sciences , où il avoit été reçu Associé libre en 1716 , mais étant venu de sa Campagne à Paris au mois de Septembre 1719 pour des affaires , il fut pris de la petite Verole , qui faisoit alors beaucoup de ravage , & en mourut le 7 Octobre suivant.

Quand il fut extrêmement mal , & que selon la coutume on l'envoya recommander aux Prieres de trois Paroisses , dont il étoit Seigneur , les Eglises retentissoient des gemissemens & des cris des Païsans. Sa mort fut honorée de la même Oraison funebre , Eloges les plus précieux de tous , tant parce qu'aucune contrainte ne les arrache , que parce qu'ils ne se donnent ni à l'esprit , ni au sçavoir , mais à des qualités infiniment plus estimables.

Il travailloit depuis un tems à l'*Histoire de la Geometrie*. Chaque Science , chaque Art devoit avoir la sienne. Il est très-agréable , & ce plaisir renferme beaucoup d'instruction , de voir la

route que l'Esprit humain a tenuë, & pour parler geometriquement, cette espece de progression, dont les intervalles sont d'abord extrêmement grands, & vont ensuite naturellement en se serrant toujours de plus en plus. L'Histoire de la Geometrie ancienne auroit été d'une discussion & d'une recherche fort pénible, & il eût fallu beaucoup travailler pour ne rien apprendre que des Methodes embarrassées qui ont conduit les plus grands Genies à ce qui n'est presentement qu'un jeu. La Geometrie moderne, dont l'Epoque est à Descartes, qui a changé la face de tout, eût été plus agréable, & plus intéressante, mais en même-tems plus dangereuse à traiter. Non-seulement les Particuliers, mais les Nations mêmes ont des jalousies. Heureusement M. de Montmort étoit assés intelligent & assés laborieux pour la premiere partie de son Ouvrage, assés instruit & assés équitable pour la seconde. Il n'étoit pas encore fort avancé. Puisse-t-il avoir un digne Successeur !

Le fort de son travail n'étoit qu'à sa Campagne, où il passoit la plus grande partie de l'année, la vie de Paris lui paroissoit

paroissoit trop distraite pour des Méditations aussi suivies que les siennes. Du reste il ne craignoit pas les distractions en détail. Dans la même Chambre où il travailloit aux Problèmes les plus embarrassans , on jouoit du Clavecin , son fils couroit & le lutinoit , & les Problèmes ne laissoient pas de se résoudre. Le Pere Malebranche en a été plusieurs fois témoin avec étonnement. Il y a bien de la force dans un esprit qui n'est pas maîtrisé par les impressions du dehors , même les plus légères.

Il faisoit volontiers les honneurs de Paris aux Sçavans Etrangers , qui la plupart s'adrescoient d'abord à lui. Quoique vif , & sujet à des coleres d'un moment , sur-tout quand on l'interrompoit dans ses études pour lui parler d'affaires , il étoit fort doux , & à ces coleres succédoit une petite honte , & un repentir gai. Il étoit bon Maître même à l'égard de Domestiques qui l'avoient volé , bon Ami , bon Mari , bon Pere , non-seulement pour le fond des sentimens , mais , ce qui est plus rare , dans tout le détail de la vie.

E L O G E
DE MONSIEUR
R O L L E.

MICHEL ROLLE nâquit à Ambert petite Ville de la Basse Auvergne le 21 Avril 1652. Son Pere, Marchand peu aisé, après lui avoir fait bien apprendre à écrire, & un peu d'Arithmetique, le mit chés un Notaire, & ensuite chés differens Procureurs du Pais, pour le former aux affaires & à la Pratique, qui devoient être le principal fond de sa subsistance. Mais il se lassâ bien-tôt de ces sortes d'occupations, qui en effet ne sont pas medioirement dégoûtantes, pour qui n'y est pas appelé par la Nature, & à l'âge de 23 ans il vint à Paris avec la seule ressource d'écrire assés bien pour en pouvoir donner des leçons.

Le peu d'Arithmetique qu'il scavoit, & qui est communément joint à cette Profession, étoit une foible semence

qui germa bien vite chés lui par la bonne disposition du terroir. Il entra plus avant, & toujours plus avant dans la science des Nombres, & enfin sans avoir eu l'intention & presque sans s'en appercevoir, il se trouva conduit jusqu'à l'Algebre. C'étoit-là où la Nature le vouloit. Il s'enfonça dans la plus abstraite Analise, la difficulté n'étoit que de trouver du tems; sa Profession, devenue d'autant plus necessaire qu'il étoit déjà chargé de famille, l'occupoit beaucoup; mais tout ce qu'elle pouvoit lui laisser de loisir, tout ce qu'il pouvoit dérober à son sommeil, la passion dominante le prenoit, & l'on sçait que les passions font toujours leur part assez bonne.

Feu M. Ozanam avoit proposé ce Problème, *Trouver 4 nombres tels que la difference de deux quelconques, soit un carré, & que la somme de deux quelconques des trois premiers soit encore un carré.* Il avoit ajouté que le moindre de ces nombres n'auroit pas moins de 50 chiffres, & qu'il ne croyoit pas qu'on en pût trouver de plus petits. M. Rolle en 1682, c'est-à-dire âgé de 30 ans, résolut le Problème par quatre Formules Alge-

briques qui exprimoient les quatre nombres, & n'avoient que deux inconnuës ou indéterminées, telles qu'en supposant d'abord que la premiere étoit 1, & la seconde 2, ce qui est la plus simple des suppositions, il venoit 4 nombres conditionnés comme on les demandoit, & qui n'avoient chacun que 7 chiffres au lieu de 50, espece d'insulte sçavante qu'on faisoit au Problême. M. Rolle donnoit de plus la maniere d'avoir 10 millions de fois mille milliars de résolutions dans lesquelles le plus grand nombre n'auroit pas 50 chiffres, insulte infiniment redoublée. Aussi-tôt M. Colbert, qui avoit des espions pour découvrir le mérite caché ou naissant, déterra M. Rolle dans l'extrême obscurité où il vivoit, & lui donna une gratification qui devint ensuite une pension fixe.

Encouragé par une récompense si prompte, & en quelque sorte si prévenante, & plus encore par la gloire d'un début si brillant, il se dévoua entièrement à l'Algebre, & y fit de si grands progrès, qu'en 1685, trois ans seulement après que son nom eut paru pour la premiere fois, il fut reçu dans

l'Academie des Sciences pour y tenir une place qu'un autre eût peut-être eu de la peine à remplir.

Il n'y a point d'habiles Mathématiciens qui ne sçachent beaucoup d'Algebre, ou du moins assés pour l'usage indispensable. Mais cette science poussée au-delà de cet usage ordinaire est si épineuse, si compliquée de difficultés, si embarrassée de calculs immenses, & pour tout dire, si affreuse, que très-peu de gens ont un courage assés héroïque pour s'aller jeter dans ces abîmes profonds & tenebreux. On est plus flatté de certaines Theories brillantes, où la finesse de l'esprit semble avoir plus de part que la dureté du travail. De plus, il ne s'agit dans l'Algebre que de l'art de démêler une grandeur inconnue au travers de mille nuages qui la couvrent, supposé qu'on ait dessein de la connoître; mais ce dessein, ce sont d'autres parties des Mathématiques, des interêts particuliers, pour ainsi dire, qui le font naître en certaines occasions, & on les attend pour se donner la peine d'employer l'Algebre; ou, ce qui est encore plus court, quand l'affaire en est venue là,

on se contente de la renvoyer à l'Algebre, qui est obligée de s'en charger. M. Rolle ne la traita pas ainsi, il l'aima pour elle-même, & en brava toutes les horreurs, sans se proposer autre chose que de les surmonter; cependant comme l'Algebre & la haute Geometrie sont devenuës inséparables, il penetra aussi jusqu'à cette Geometrie, mais il n'alla jamais jusqu'à celle qui est mêlée de Phisique, peut-être parce que l'Algebre, à laquelle il étoit si fidele, ne l'y conduisoit pas necessairement.

M. de Louvois, dont un des fils avoit appris de lui les Elemens de Mathematique, lui donna au Bureau de l'Extraordinaire des Guerres une seconde place, qui valoit mieux que celle de l'Academie, & pouvoit le mener plus loin. Il tâcha pendant quelque tems de les accorder toutes deux, & même M. de Barbezieux voulut bien lui permettre de s'absenter deux fois la semaine pour venir aux Assemblées de la Compagnie. Mais tout cela étoit forcé, il s'accabloit de travail, il prenoit trop sur son sommeil; enfin il sentit l'impossibilité absolue de servir à deux Maîtres, & dans la necessité de

choisir, il préfera celui que sa fortune étroite ne lui conseilloit pas, mais que son goût demandoit. Il a fait encore d'autres sacrifices courageux à l'Algebre, & à sa liberté, ou plutôt à l'Algebre seule, car il n'avoit besoin de liberté que pour elle. Il y a entre les Sciences & les Richesses une ancienne & irréconciliable division.

En 1690 il publia un *Traité d'Algebre* in-4°. Ce qui en a le plus brillé, a été sa Methode des *Cascades*, qui résout les Equations déterminées de tous les degrés. On approche toujours de la valeur de l'inconnue par des Equations différentes & successives, qui vont toujours en baissant ou en tombant d'un degré, & de-là est venu le nom de *Cascades*. Il enrichissoit encore le Dictionnaire de l'Algebre de quelques termes nouveaux, tels que l'*Arbre de direction*, l'*Arbre de retour*, &c. la nouveauté des choses avoit produit nécessairement celle des mots.

Comme il s'étoit contenté d'exposer sa Methode des *Cascades* sans la démontrer, il donna l'année suivante un nouvel Ouvrage, *Démonstration d'une Methode pour résoudre les Egalités de tous*

les degrés, suivie de deux autres Methodes, dont la premiere donne les moyens de résoudre ces mêmes Egalités par la Geometrie, & la seconde pour résoudre plusieurs Questions de Diophante qui n'ont point été résolues. Il arrive quelquefois dans ces matieres que l'on trouve de bonnes Methodes, & qu'il n'est pas aisé d'en trouver la démonstration assez précise, ou assez claire. On voit la route qu'il faut tenir, on voit que l'on arrivera, on arrive toujours, mais à toute rigueur on pourroit douter, & on ne forceroit pas un incrédule, triomphe indispensable pour les Mathematiques. Il manquoit aux Cascades, & leur Auteur le leur assura. Quant aux Questions de Diophante, que la propriété des Quarrés des 3 côtés du Triangle rectangle a fait naître, & qui regardent les nombres quarrés, elles ont exercé plusieurs Geometres modernes, qui en avoient encore laissé à M. Rolle une assez grande quantité des plus difficiles à résoudre. La multitude de calculs, & de combinaisons dont il avoit l'esprit plein, le rendoit singulierement propre à cette entreprise.

En 1699 il publia encore un Ou-

vrage intitulé , *Methode pour résoudre les questions indéterminées de l'Algebre*. Il les avoit promises dans son grand Traité de 90 ; le Journal des Sçavans assura qu'elles étoient les seules generales que l'on eût jusqu'alors pour résoudre par des lignes les Equations indéterminées, & qu'elles étoient de plus fort utiles , & quelquefois necessaires pour résoudre aussi par des lignes toutes les Equations déterminées. On sçait assés que les indéterminées expriment des Courbes , & que les déterminées se résolvent par des intersections de Courbes , ce qui fait le grand & important commerce de l'Algebre & de la Geometrie. Mais il semble que M. Rolle avoit soin d'y donner toujours beaucoup d'avantage à l'Algebre , & de lui faire jouer le personnage le plus considerable.

En ce tems-là le Livre de M. le Marquis de l'Hôpital avoit paru , & presque tous les Mathematiciens commençoient à se tourner du côté de la nouvelle Geometrie de l'Infini , jusque-là peu connue. L'universalité surprenante des Methodes , l'élégante brieveté des démonstrations , la finesse & la promptitude des solutions les plus difficiles ,

une nouveauté singuliere & imprévûë, tout attiroit les esprits, & il se faisoit dans le Monde Geometre une révolution bien marquée. Elle n'étoit pourtant pas absolument generale ; dans le Pais même des Démonstrations on trouve encore le moyen de se diviser. Feu M. l'Abbé Galois, comme nous l'avons dit même dans son Eloge, ne goûtoit point la nouvelle Geometrie, mais il étoit bien aise de ne la combattre qu'avec le secours ou à l'abri d'un Geometre de nom, & heureusement il trouva dans M. Rolle les dispositions nécessaires pour s'unir à lui. Il mit dans la Société le courage d'entreprendre la Guerre, & l'art de la conduire, qui tous deux auroient peut-être manqué à M. Rolle, & celui-ci ne fut obligé que de fournir les raisonnemens. La contestation éclata dans l'Academie, qui eut d'abord la sagesse d'écouter tout, & ensuite celle d'assoupir par son autorité une dispute qui n'en devoit pas être une, du moins de la maniere dont elle l'étoit ; car il pouvoit bien y avoir, & il y a certainement encore des difficultés à éclaircir dans le Système de la nouvelle Geometrie, mais on parloit

de renverser le Siftême total, & la proposition offensoit trop les oreilles sçavantes.

Quand la paix des Infiniment-Petits fut faite, ou le silence ordonné, M. Rolle donna son application à d'autres sujets de Geometrie, où l'Algebre dominoit toujours; il ne laissoit pas d'y glisser encore adroitement des accusations d'insuffisance ou même de fausseté contre le nouveau Calcul, avec lequel il ne s'est jamais bien réconcilié, & les Infinitaires étoient au guet pour ne lui rien passer qui les interessât trop. Il se mit aussi à examiner, & pour ne rien dissimuler, il attaqua ouvertement la Geometrie de Descartes sur sa merveilleuse Theorie de la construction des Egalités; feu M. de la Hire s'en rendit le défenseur, comme Messieurs Varignon & Saurin l'étoient des Infiniment-Petits. Cette matiere produisit des discussions fort fines & fort délicates, dont la plus curieuse est dans l'Histoire de 1710, & il est vrai que malgré un grand zele pour la gloire de Descartes, il fallut accorder à M. Rolle quelques-unes de ses prétentions, & reconnoître ce qu'on lui devoit sur des points assés

importans. Il résultoit de tout cela que quand il ouvroit une matiere dans l'Academie, il sembloit qu'on dût se préparer à combattre ; une legere difference de forme dans ce qu'il proposoit eût prévenu cet inconvenient, l'objection la plus fulminante peut sans rien perdre de sa force, devenir un simple éclaircissement qu'on demande, mais il déclaroit trop nuëment & trop geometriquement le fond de sa pensée sur des Ouvrages reverés. La Geometrie n'a qu'un ton, mais peut-être feroit-elle bien elle-même d'en changer quelquefois un peu, puisqu'elle parle à des hommes.

Quelques-uns soupçonnoient M. Rolle de tendre des pièges aux autres Mathematiciens par des Questions artificieusement conçûes, où il vouloit se donner le plaisir de les voir plus embarrassés que la chose ne méritoit ; cependant il s'est trouvé dans des occasions importantes que ces soupçons étoient injustes, les questions très-réelles, & les solutions très-solides, témoin le cas nouveau & paradoxé de l'intersection de deux Sections Coniques en quatre points du même côté

de l'Axe dont nous avons parlé dans l'Histoire de 1713.

Il croyoit l'Algebre encore fort imparfaite, & susceptible d'une étendue que l'on ne pense pas même à y desirer. Il en méditoit des Elemens tout nouveaux, mais dans ce qu'il communiquoit à l'Academie, il rapportoit quelquefois certaines choses à ces Elemens inconnus, ou les supposoit, ce qui donnoit à ses Ecrits une apparence de simples Projets, & même de l'obscurité. Ses idées pouvoient se nuire les unes aux autres par leur multitude, & l'espace borné de nos Memoires ne suffisoit pas toujours pour les contenir toutes, le champ étoit trop petit pour y ranger l'Armée en bataille. C'est dommage qu'il n'ait fait ses Elemens où il auroit pû se développer en liberté, on ne peut douter que l'Ouvrage n'eût été fort considerable, & un homme capable comme lui de se sacrifier entièrement à l'Algebre, n'est pas un présent que la Nature fasse tous les jours aux Sciences.

Il eut en 1708 une attaque d'Apoplexie, dont il sortit avec tout son es-

prit , & presque la même force pour le travail. Mais dix ans après une seconde attaque le jetta dans une Paralysie , qui ne lui permit plus de sortir , & dont il mourut le 8 Novembre 1719 , âgé de 68 ans , après avoir donné toutes les marques d'une solide piété. Ses mœurs avoient toujours été telles que les forment un grand attachement à l'étude , & l'heureuse privation du commerce du monde.



E L O G E
DE MONSIEUR
R E N A U.

BERNARD RENA U D'ELISAGARAI nâ-quit dans le Bearn en 1652, d'un Pere qui avoit peu de bien & beaucoup d'Enfans. On croit que ce fut par Madame de Gassion, femme d'un Président à Mortier du Parlement de Pau, & fille de M. Colbert du Terron, Intendant de Rochefort, qu'il fut connu, fort jeune encore, de cet Intendant, qui conçut aussi-tôt beaucoup d'affection pour lui. Il avoit une très-petite taille, mais très-bien proportionnée, & qui tiroit de l'agrément de sa petitesse même, l'air adroit, vif, spirituel, courageux. M. du Terron le prit chés lui, où il devint le Frere de Madame la Princesse de Carpegne, & de Madame de Barbançon ses deux Filles cadettes, car elles l'ont toujours appelé de ce nom, & pour

Madame de Gassion l'aînée des trois sœurs , il étoit son Fils. Quelque aimable que fût naturellement un jeune Enfant étranger dans une maison , il falloit encore que pour y être aimé de tout le monde il scût bien se rendre aimable. On lui fit apprendre les Mathématiques , apparemment parce que le séjour de Rochefort lui avoit donné lieu de faire paroître des dispositions à entendre la Marine ; enfin on avoit très-bien rencontré , & l'on vit par son application & par ses progrès qu'il étoit dans la route où son génie l'appelloit.

Il ne s'instruisoit pas par une grande lecture , mais par une profonde méditation. Un peu de lecture jettoit dans son esprit des germes de pensées , que la méditation faisoit ensuite éclore , & qui rapportoient au centuple. Il cherchoit les Livres dans sa tête , & les y trouvoit. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'il pensoit beaucoup , & passoit peu de tems dans son Cabinet , & dans la retraite. Il pensoit d'ordinaire au milieu d'une conversation , dans une Chambre pleine de monde , même chés des Dames. On se

se mocquoit de sa rêverie, & de ses distractions, & on ne laissoit pas en même tems de les respecter. Il faisoit naturellement & sans affectation, ce qu'avoit fait pour une épreuve ou pour une ostentation de ses forces, ce Philosophe qui se retiroit dans un Bain public où il alloit méditer.

Il y a apparence que M. Renau lut *la Recherche de la Verité*, dès qu'il fut en état de la lire. Son goût pour ce fameux Système, & son attachement pour la personne de l'Auteur ont toujours été si vifs, qu'on ne les scauroit croire fondés sur une impression trop ancienne. Quoiqu'il en soit, jamais Malebranchiste ne l'a été plus parfaitement; & comme on ne peut l'être à ce point sans une forte persuasion des verités du Christianisme, & ce qui est infiniment plus difficile, sans la pratique des vertus qu'il demande, M. Renau suivit le Système jusque-là. Son caractère ferme & vigoureux ne lui permettoit ni des pensées chancelantes, ni une exécution foible.

Quand il fut assés instruit dans la Marine, M. du Terron le fit connoître

de M. de Seignelai , qui devint bientôt son Protecteur , & un Protecteur vif & agissant. Il lui procura en 1679 une place auprès de M. le Comte de Vermandois Amiral de France , qu'il devoit entretenir sur tout ce qui appartient à cette importante Charge. Il en eut une pension de mille écus.

Le feu Roi , voulant perfectionner les constructions de ses Vaisseaux , ordonna à ses Generaux de Mer de se rendre à la Cour avec les Constructeurs les plus habiles , pour convenir d'une methode generale , qui seroit établie dans la suite. M. Renau eut l'honneur d'être appelé à ces Conferences qui durerent 3 ou 4 mois. M. de Seignelai y assistoit toujours ; & quand les matieres étoient suffisamment préparées , M. Colbert y venoit pour la décision , & quelquefois le Roi lui-même. Tout se réduisit à deux methodes , l'une de M. du Quesne , si fameux & si experimenté dans la Marine , l'autre de M. Renau , jeune encore & sans nom. La concurrence seule étoit une assez grande gloire pour lui , mais M. du Quesne en presence du Roi lui donna la préférence , &

tira plus d'honneur d'être vaincu par son propre jugement, que s'il eût été vainqueur par celui des autres.

Sa Majesté ordonna à M. Renau d'aller avec M. de Seignelai, M. le Chevalier de Tourville, depuis Maréchal de France, & M. du Quesne le Fils à Brest & dans les autres Ports, pour y executer en grand ce qui avoit été fait en petit devant Elle. Il n'instruisit pas seulement les Constructeurs, mais encore leurs Enfans, & les mit en état de faire à l'âge de 15 ou 20 ans les plus gros Vaisseaux, qui demandoient auparavant une experience de 20 ou 30 années.

En 1680 les Algeriens nous ayant déclaré la guerre, M. Renau imagina qu'il falloit bombarder Alger, ce qui ne se pouvoit faire que de dessus des Vaisseaux, & paroïssoit absolument impraticable, car jusque-là il n'étoit tombé dans l'esprit de personne que des Mortiers pussent n'être pas placés à terre, & se passer d'une assiette solide. Les Esprits originaux ont un sentiment naturel de leurs forces, qui les rend entreprenans, même sans qu'ils s'en apperçoivent; il osa in-

venter les Galiotes à Bombes. Aussitôt éclata le soulèvement general dû à toutes les nouveautés , principalement à celles qui ont un Auteur connu , que le succès élèveroit trop au-dessus de ses pareils. Cependant après que dans les Conseils il eut été traité en face de visionnaire & d'insensé , les Galiottes passèrent , & dès-là la meilleure fortification d'Alger fut emportée. On chargea l'Inventeur de faire construire ces nouveaux Bâtimens , deux à Dunkerque , & trois au Havre. Il s'embarqua sur ceux du Havre pour aller prendre ceux de Dunkerque ; & comme on doutoit encore qu'ils pussent naviguer avec sûreté , celui qu'il montoit , les deux autres étant déjà arrivés à Dunkerque , fut battu presque à l'entrée de la Rade d'un coup de vent des plus furieux , & le plus propre que l'on pût souhaiter pour une épreuve incontestable. L'Ouragan renversa un Bastion de Dunkerque , rompit les Dignes de Hollande , submergea 90 Vaisseaux sur toute la Côte , & la Galiotte de M. Renau cent fois abîmée échapa contre toute apparence sur les Bancs de Fles-

singue , d'où elle alla à Dunkerque.

Il se rendit devant Alger avec ses cinq Bâtimens de nouvelle fabrique , déjà bien sûr de leur bonté ; il ne s'agissoit plus que de leurs opérations , & c'étoit le dernier retranchement des Incrédules ou des Jaloux. Ils eurent sujet d'être bien contens d'une première épreuve. Un accident fut cause qu'une Carcasse que M. Renau vouloit tirer , mit le feu à la Galiotte toute chargée de Bombes , & l'Equipage qui voyoit déjà brûler les cordages & les voiles , se jeta à la Mer. Les autres Galiottes , & les Chaloupes armées voyant ce Bâtiment abandonné , crurent qu'il alloit sauter dans le moment , & ne perdirent point de tems pour s'en éloigner. Cependant M. de Remondis Major voulut voir s'il n'y avoit plus personne , & si tout étoit absolument hors d'esperance. Il força l'épée à la main l'Equipage de sa Chaloupe à nager , il vint à la Galiotte , sauta dedans , & vit sur le Pont M. Renau travaillant lui troisième à couvrir de cuir vert plus de 80 Bombes chargées ; rencontre singulière de deux hommes d'une rare valeur également étonnés , l'un qu'on lui

porte du secours , l'autre qu'on se soit tenu en état de le recevoir , & peut-être même de s'en passer. M. de Remondis alla dans le moment aux Chaloupes , & les fit revenir. On jeta dans la Galiotte 200 hommes , & quoiqu'en même-tems 300 pieces d'Artillerie de la Ville , sous le feu desquelles elle étoit , tirassent dessus , & fort juste , on vint à bout de la sauver.

Le lendemain M. Renau plus animé par ce mauvais succès obtint de M. du Quesne qui commandoit , que l'on fit une seconde épreuve. On remit les Galiottes près de terre , on bombarda toute la nuit , un grand nombre de personnes furent écrasées dans les Maisons , la confusion fut horrible aux portes de la Ville , d'où tout le monde vouloit sortir à la fois pour se dérober à un genre de mort imprévu , & les Algeriens envoyerent demander la Paix. Mais les vents & la mauvaise saison vinrent à leur secours , & l'Armée Navale ramena en France les Galiottes à Bombes victorieuses , non pas tant des Algeriens que de leurs Ennemis François. Le Roi en fit faire un plus grand nombre , & forma pour elles un nou-

veau Corps d'Officiers d'Artillerie , & de Bombardiers , dont les rangs avec le reste de la Marine furent réglés.

Une seconde expedition d'Alger termina cette guerre , & les Galiottes à Bombes , qui foudroyerent Alger , en eurent le principal honneur. M. Renau avoit encore inventé de nouveaux Mortiers qui chassoient les Bombes plus loin , & jusqu'à 1700 toises. Mais nous supprimons désormais des détails qui seroient trop longs , il y a du superflu dans sa gloire.

Il se crut dégagé de la Marine après la mort de M. l'Amiral à qui il étoit attaché , il demanda au Roi & obtint la permission d'aller joindre M. de Vauban en Flandre. Le Roi le destina à servir en 1684 au Siège de Luxembourg , mais l'expédition de Gennes ayant été résoluë , M. de Seignelai qui la devoit commander , jugea que M. Renau lui étoit nécessaire , & le redemanda au Roi. Après le bombardement de Gennes , il fut envoyé à M. le Maréchal de Bellefonds qui commandoit en Catalogne , & qui lui donna la conduite du Siège de Cadaquiers , que M. Renau lui livra au bout de quatre jours.

De-là il retourna trouver M. de Vauban, qui fortifioit les frontieres de Flandre & d'Allemagne. La vûë continuelle des ouvrages de ce sublime Ingenieur, & de la maniere dont il les conduisoit, auroit seule suffisamment instruit un Disciple aussi intelligent que M. Renau, mais de plus le Maître passionnément amoureux du bien public ne demandoit qu'à faire des Eleves qui l'égalassent; & ce qui forma encore entre eux une liaison plus étroite, ce fut la conformité de mœurs & de vertus plus puissante que celle de genie.

En 1688 ils furent envoyés l'un & l'autre à Philisbourg, dont M. de Vauban devoit faire le Siège sous les ordres de Monseigneur; & parce que le Roi écrivit à Monseigneur de ne permettre pas que M. de Vauban s'exposât, ni qu'il mît seulement les pieds à la tranchée, M. Renau, qui avoit sa part aux projets, eut de plus tout le soin de l'exécution, & tout le péril.

Il conduisit ensuite les Sièges de Manheim, & de Frankendal.

On n'imagineroit pas qu'au milieu d'une vie si agitée, & si guerriere il faisoit un Livre. Il y travailloit cependant,

dant, puisqu'en 89 parut sa *Theorie de la Manœuvre des Vaisseaux*.

L'Art de la Navigation consiste en deux parties ; le Pilotage qui regarde principalement l'usage de la Bouffole , & la Manœuvre qui regarde la disposition des Voiles , du Gouvernail , & du Vaisseau par rapport à la Route qu'on veut faire, & aux avantages qu'on peut tirer du Vent. Le Pilotage qui ne demande que la simple Geometrie Elementaire , avoit été assés traité & assés bien , mais aucun Geometre n'avoit touché à la Manœuvre, il y falloit une fine application de la Geometrie à une Mechanique épineuse & compliquée. M. Renau moins effrayé que flatté de la difficulté de l'ouvrage , l'entreprit , & il fut donné au Public de l'express commandement du Roi , parce qu'on le jugea original & nécessaire. Il contient deux déterminations difficiles & importantes ; l'une de la situation la plus avantageuse de la Voile par rapport au Vent & à la Route , l'autre de l'angle le plus avantageux du Gouvernail avec la Quille. Le Calcul differentiel a une methode generale pour ces sortes de Questions, que l'on appelle *De Maxi-*

mis & Minimis, mais M. Renau ignoroit alors ce Calcul qui étoit encore naissant, & l'on voit avec plaisir qu'il a l'art de s'en passer, ou plutôt qu'il sçait le trouver à son besoin sous une forme un peu différente.

Cependant M. Huguens condamna une des propositions fondamentales du Livre, qui est que si un Vaisseau est poussé par deux forces dont les directions fassent un angle droit, & qui aient chacune une vitesse déterminée, il décrit la Diagonale du Parallelogramme dont les deux côtés sont comme ces vitesses. Le défaut de cette proposition qui paroît d'abord fort naturelle, & conforme à tout ce qui a été écrit en Méchanique, étoit selon M. Huguens que les côtés du Parallelogramme sont comme les forces, & que les forces supposées ne sont pas comme les vitesses, mais comme les quarrés des vitesses, car ces forces doivent être égales aux résistances de l'eau, qui sont comme ces quarrés, de sorte qu'il en résulte une autre Parallelogramme, & une autre Diagonale. Et afin que l'idée de M. Renau subsistât, il falloit que quand un Corps poussé

par deux forces décrit la Diagonale d'un Parallelogramme, les deux forces fussent non comme les côtés, mais comme leurs quarrés, ce qui étoit inoüi en Mechanique.

Une preuve que cette matiere étoit assés délicate, & qu'il étoit permis de s'y tromper, c'est que malgré l'autorité de M. Huguens qui devoit être d'un poids infini, & qui plus est, malgré ses raisons, M. Renau eut ses Partisans, & entre autres le P. Malebranche. Peut-être l'amitié en gaignoit-elle quelques-uns, qui ne s'en appercevoient pas, peut-être la chaleur & l'assurance qu'il mettoit dans cette affaire en entraînoit-elle d'autres, mais enfin ils étoient tous Mathematiciens. M. le Marquis de l'Hôpital en écrivit à M. Jean Bernoulli alors Professeur à Groningue, & lui exposa la question de maniere, que celui-ci qui n'avoit pas vû le Livre de M. Renau, se declara pour lui, autorité d'un poids égal à celle de M. Huguens, & qui rassuroit bien l'Auteur de la Theorie, sans conter que l'exposition favorable de M. de l'Hôpital marquoit tout au moins une inclination secrette pour ce sentiment. Enfin

de quelque côté que la vérité pût être, puisque le Geometre naissant avoit partagé des Geometres si consommés, son honneur étoit à couvert. Ce sera un sujet de scandale ou plutôt de joie pour les profanes, que des Geometres se partagent, mais ce n'est pas sur la pure Geometrie, c'est sur une Geometrie mixte, où il entre des idées de Physique, & avec elles quelquefois une portion de l'incertitude qui leur est naturelle. De plus après quelque discussion toute question de Geometrie se décide & finit, au lieu que les plus anciennes questions de Physique, comme celle du Plein & du Vuide, durent encore, & ont le malheureux privilege d'être éternelles.

En 1689 la France étant entrée dans une Guerre où elle alloit être attaquée par toute l'Europe, M. Renau entreprit de faire voir au Roi contre l'opinion generale, & sur-tout contre celle de M. de Louvois, très-redoutable Adversaire, que la France étoit en état de tenir tête sur Mer à l'Angleterre & à la Hollande unies. Son courage pouvoit d'abord rendre suspecte l'audace de ses idées, mais il les prouva si bien

que le Roi en fut convaincu , & fit changer tous les Vaisseaux de 50 ou 60 Canons qui étoient sous les Chantiers , pour n'en faire que de grands , tels que M. Renau les demandoit. Il inventa en même-tems ou exposa de nouvelles Evolutions navales , des Signaux , des Ordres de Bataille , & il en fit voir au Roi des representations très-exactes en petits Vaisseaux de cuivre qui imitoient jusqu'aux differens mouvemens des Voiles.

Tant de vûës nouvelles & importantes qu'il avoit données , celles que son genie promettoit encore , ses services continuels relevés par des actions brillantes , déterminèrent le Roi à lui donner une commission de Capitaine de Vaisseau , un Ordre pour avoir entrée & voix délibérative dans les Conseils des Generaux , ce qui étoit singulier , & pour comble d'honneur une Inspection generale sur la Marine , & l'autorité d'enseigner aux Officiers toutes les nouvelles Pratiques dont il étoit l'Inventeur ; le tout accompagné de 12000 livres de pension. La maladie de M. de Seignelai retardâ l'expédition des Brevets necessaires , & M. Renau

peu impatient de jouir de ses récompenses , ne chercha point à prendre adroitement quelque moment pour en parler à ce Ministre , qui étoit en grand péril , & dont la mort pouvoit tout renverser. Il mourut en effet , & M. de Pontchartrain , alors Contrôleur General , & depuis Chancelier de France , eut la Marine. M. Renau inconnu au nouveau Ministre ne se fit point présenter à lui , il abandonna sans regret ce qu'il tenoit déjà presque dans sa main , & ce qu'il avoit si bien mérité , & ne songea qu'à retourner servir avec M. de Vauban , vers qui un charme particulier le rappelloit.

Quand les Officiers Generaux de Mer eurent donné au Roi leurs Projets pour la Campagne de 1691 , il demanda à M. de Pontchartrain où étoit celui de M. Renau. Le Ministre répondit qu'il n'en avoit point reçu de lui , & qu'il ne l'avoit même pas vû. Le Roi lui ordonna de le faire chercher , & M. Renau s'excusa à M. de Pontchartrain sur ce qu'il n'étoit pas du Corps de la Marine ; qu'à la vérité M. de Seignelai avoit eu ordre de lui expedier une Commission de Capitaine de Vaisseau

avec d'autres Brevets fort avantageux , mais que n'en ayant eu de lui qu'une promesse verbale , il n'avoit pas crû que ce fût un titre suffisant auprès d'un nouveau Ministre , qui n'étoit pas obligé de l'en croire sur sa parole. Comme il se trouva par l'éclaircissement qu'il disoit vrai , il reçut de M. de Pontchartrain tout ce que lui avoit promis M. de Seignelai , & le Roi lui fit l'honneur de lui dire que quoiqu'il eût voulu s'échaper de la Marine , son intention étoit qu'il continuât d'y servir , ce qui n'empêcheroit pas qu'il ne servît aussi par terre. Sa Majesté eut alors la bonté de lui confier le secret du Siège de Mons qu'Elle alloit faire en personne , & où Elle l'employa avec M. de Vauban. De-là Elle l'envoya faire la Campagne sur l'Armée Navale , espece d'Amphibie Guerrier , qui partageoit sa vie & ses fonctions entre l'un & l'autre Element.

Il vint à Brest , où il voulut user de ses droits , & enseigner aux Officiers ses nouvelles Pratiques. Ils se crurent deshonorés s'ils se laissoient envoyer à l'Ecole , & résolurent unanimement d'écrire à la Cour , pour faire leurs re-

montrances. Deux d'entre eux , & d'ailleurs fort amis de M. Renau , M. le Chevalier des Adrets, & M. le Comte de Saint Pierre , aujourd'hui premier Ecuyer de Madame la Duchesse d'Orleans , quoiqu'ils ne fussent pas au fond plus coupables que tous les autres , en furent distingués par de très-legeres circonstances qui leur étoient particulières , & elles leur attirèrent une punition qui ne pouvoit pas tomber sur tous. Ils furent un an prisonniers au Château de Brest , & ensuite cassés. M. Renau se jeta aux pieds du Roi pour obtenir leur grace qui lui fut refusée. Il eût pû agir par politique , & quoique cette espece de politique soit assés rare , & qu'elle ait quelque air de vertu , son caractere prouve assés qu'il agissoit par un principe infiniment plus noble. Il leur rendit dans la suite tous les services dont il put trouver l'occasion , & eux de leur côté ils eurent la generosité de les recevoir. L'ancienne amitié ne fut point alterée. Il est vrai qu'il ne falloit que de l'équité de part & d'autre ; mais la pratique de l'équité est si opposée à la Nature humaine , qu'elle fait les plus grands Heros en Morale.

Au Siège de Namur, que le Roi fit en personne, il servit encore sous M. de Vauban. Le Roi lui parloit plus sur le Siège qu'à M. de Vauban même qui étoit trop occupé, & cet avantage, qui fait la souveraine félicité des Courtisans, flatte toujours beaucoup les gens les plus raisonnables. De Namur il courut sauver S. Malo, & trente Vaisseaux qui s'y étoient retirés après le Combat de la Hougue, si glorieux, & si malheureux tout ensemble pour la Nation. Les ordres qu'il mit par tout avec une prudence & une promptitude égales, rompirent l'entreprise des Ennemis très-bien concertée, & prête à éclater.

En 1693 le Projet de la Campagne navale dressé par les Officiers Généraux, & après bien des délibérations approuvé par le Roi même, fut communiqué par son ordre à M. Renau, qui eut la hardiesse de lui refuser nettement son suffrage, & d'en présenter un autre à la place. Il est vrai qu'il se fit soutenir par M. de Vauban, qui entra pleinement dans sa pensée; mais en l'état où étoient les choses le secours de M. de Vauban lui-même étoit foi-

ble. Comment revenir contre ce qui a été décidé si murement ? N'y aura-t-il donc jamais rien d'arrêté ? Un homme ou deux sont-ils seuls infailibles ? Cependant il fallut céder aux raisons de M. Renau, & à la vigueur dont ils les employoit, sans quoi peut-être elles n'eussent pas opéré le miracle. Ce changement prévint tous les mauvais événemens qu'on auroit eûs à craindre, & valut à M. de Tourville la défaite du Convoi de Smirne, & la prise d'une partie des Vaisseaux. Le Roi fut payé du courage qu'il avoit eu de se retracter, & marqua à l'Auteur de sa retraction combien il en étoit satisfait.

M. Renau avoit fait construire à Brest un Vaisseau de 54 canons parfaitement selon ses vûes, & il vouloit l'éprouver contre les meilleurs Voiliers Anglois. La fortune le servit à souhait. Il fut averti de deux Vaisseaux Anglois qui revenoient des Indes Orientales richement chargés. Il en apperçut un à qui il donna chasse, & qu'il joignit en trois heures de tems, parce que son Vaisseau se trouva en effet excellent de Voile. L'Anglois qui étoit de 76 pieces de canon, & avoit toute sa batterie

basse de 24 livres de balle , au lieu que
 M. Renau n'avoit que quelques canons
 de 18 , mit en usage toute la science de
 la Mer , & toute la valeur possible ,
 animée par les trésors qu'il avoit à con-
 server ; cependant au bout de trois
 heures de combat M. Renau le prit à
 la vûe de trois Gardes-côtes , qui n'é-
 toient qu'à trois lieuës sous le vent. Il
 eut plus de 100 Hommes tués sur le
 Pont , au nombre desquels fut un frere
 de M. Cassini , & 150 Hommes hors
 de combat. Le Vaisseau ennemi criblé
 de coups ne put être sauvé , & coula
 bas le lendemain. Le Capitaine mit
 neuf paquets de Diamans cachetés en-
 tre les mains de M. Renau , qui lui dit
 qu'il ne les prenoit que pour les lui
 garder , mais le Capitaine ayant ajou-
 té qu'un Bombardier qu'il designa par
 un coup de sabre reçû au visage dans le
 combat , lui avoit arraché un autre pa-
 quet qui valoit plus de 40000 pistoles ,
 M. Renau lui demanda si ceux qu'il lui
 avoit remis valoient autant ; & sur ce
 qu'il apprit qu'il n'y en avoit pas un
 qui ne valût davantage , il retira sa pa-
 role de les lui rendre , & en fit faire un
 Procès-verbal en presence de ses Offi-

ciers. Le paquet volé par le Bombardier se retrouva , mais décacheté ; il en laissa à ses Officiers un autre qui étoit tombé entre leurs mains.

Par l'usage établi alors dans la Marine les Diamans appartenoient à M. Renau ; mais la grandeur de la somme , qui le devoit faire insister sur son droit , le lui fit abandonner. Il les porta au Roi , qui en jugeant la question contre lui-même , les accepta , & lui donna 9000 livres de rente sur la Ville , non comme un équivalent d'un present de plus de quatre millions , mais comme une legere gratification que la difficulté des tems excusoit. Il demanda pour véritable récompense , & obtint l'avancement de ses Officiers , & de plus la confirmation du don qu'il leur avoit fait du paquet de Diamans.

Il s'étoit trouvé sur le Vaisseau Anglois une Dame nièce de l'Archevêque de Cantorbery , avec une Femme de chambre , & une petite Indienne. Comme elle avoit tout perdu par le pillage du Vaisseau , M. Renau se crut obligé de pourvoir à tous ses besoins , & même à ceux de sa condition , tant qu'elle fut prisonniere en France. Il en

usa de même à l'égard du Capitaine , & il lui en coûta plus de 20000 livres , pour les avoir pris.

Nous passons sous silence un grand dessein qu'il avoit formé sur l'Amerique , où il alla , & d'où la peste le fit revenir en 1697 , & un second voyage qu'il y fit après la Paix de Riswick , pour y mettre nos Colonies en sureté. Tout changea de face bientôt après par la mort de Charles II Roi d'Espagne. Le nouveau Roi Philippe V ne fut pas plutôt à Madrid , qu'il demanda M. Renault au Roi son Grand-Pere , qui le lui envoya en toute diligence. Il ne devoit être en Espagne que quatre ou cinq mois.

Son principal objet étoit de mettre en état de sureté les plus importantes Places , comme Cadix. Depuis longtemps cette Puissance n'avoit eu rien à craindre dans l'Espagne même , hormis du côté de la Catalogne ; & cette longue sécurité , le mauvais ordre des Finances , & la negligence inveterée du Gouvernement , avoient presque anéanti les Fortifications les plus indispensables. On disoit bien que l'on étoit résolu de remédier à tout , on montroit

de grands Projets bien disposés sur le papier ; mais au moment de l'exécution , les fonds & les magasins promis manquoient absolument. M. Renau , après y avoir été trompé une fois ou deux , apprit nettement au Roi , mais inutilement selon la coutume , d'où venoit un si prodigieux méconte. Sa sincérité n'épargna rien , quoique son silence seul eût pû lui faire une fortune.

En 1702 les Galions d'Espagne revenus d'Amerique , étant dans le Port de Vigo en Galice , escortés par une Flotte Françoisé , M. Renau cria que les deux Flottes étoient perduës , si elles ne sortoient incessamment. Le Conseil d'Espagne opposoit quelques raisons à cet avis , du moins des raisons qui alloient à différer , & il étoit rassuré par les Generaux des deux Flottes , qui ignoroient leur péril. De plus ils se mirent bien-tôt eux-mêmes hors d'état de sortir. M. Renau obtint tout au moins , mais avec des peines qu'on ne se donne point pour les affaires publiques , dont on n'est pas chargé , que l'on transporterait à terre trente millions d'Ecus , que les Galions apportoitent. Il y vola , & y mit une vivacité d'execu-

tion, que l'on n'avoit point vûë en Espagne de tems immemorial. Il fit marcher trois ou quatre cens Chariots de toute la Galice , & dix-huit millions étoient déjà déchargés, quand les Ennemis parurent devant Vigo. Heureusement ils donnerent encore un demi jour à M. Renau qui s'en servit à leur enlever les douze millions restans. Quand ils furent maîtres de Vigo , & débarqués, ils voulurent marcher à l'argent, qui fuyoit dans les terres, mais M. Renau les contint avec trois cens Chevaux seuls qu'il avoit; car toutes les Milices avoient fui au premier coup de canon. Il couvrit les Chariots, dont le dernier n'étoit pas à deux lieues, & sauva près de cent millions à l'Espagne, moins glorieux de les avoir sauvés, qu'affligé d'avoir pû sauver la Flotte, & d'en avoir été empêché.

Le Siège de Gibraltar, qu'il fit en 1704, mériteroit une Histoire particulière. Tous les événemens heureux qui avoient justifié ses entreprises, ne suffisoient qu'à peine pour le mettre en droit d'en proposer une si hardie. Il promettoit, par exemple, qu'une Tranchée passeroit en sûreté au pied d'une

montagne, d'où l'on étoit vû de la tête jusqu'aux pieds, & d'où huit pieces de Canon & une grosse Mousqueterie plongeoiént de tous côtés, il promettoit que sept canons en feroient taire quarante; il fut cru, & remplit toutes ses promesses. La Ville alloit se rendre, mais l'arrivée d'une puissante Flotte Angloise fit lever le Siege. Quant à ce qui regardoit M. Renau, Gibraltar qu'on avoit cru imprenable, étoit pris.

Le Siege de Barcelone, où il ne se trouva pas, lui fit encore un honneur plus singulier. Il étoit destiné à y suivre le Roi d'Espagne; & en effet, il l'accompagna assés loin, mais des Cabales de Cour l'arracherent de-là. On prenoit pour prétexte qu'il étoit nécessaire à Cadix; car on ne lui pouvoit nuire que sous des prétextes honorables. Il étoit fort naturel qu'en quittant la partie, il souhaitât qu'on s'aperçût de son absence devant Barcelone; mais au contraire, il fit tout ce qu'il put pour n'y être pas regreté, il laissa au Roi en presence de ses principaux Ministres les vûes particulieres qu'il avoit pour la conduite de ce Siege,

ge, & qu'il croyoit indispensables. Cependant c'étoit-là peut-être une vengeance qu'il prenoit de ses ennemis, il tâchoit d'assurer le bien des affaires qu'ils traversoient.

Il arriva à Cadix, où selon les magnifiques promesses de ceux qui l'y faisoient envoyer, il devoit trouver deux cens mille Ecus de fonds pour les Fortifications. Il n'y trouva pas un sol, & il eut recours à un expedient qu'il avoit déjà pratiqué en d'autres occasions pareilles, il s'obligea en son nom à des Negocians pour les affaires publiques, & les soutint tant qu'il eut du bien & du credit. On peut croire que les Ministres même qui le desservoient, le connoissoient assez bien pour conter sur cette generosité, comme sur un secours qui ne leur coûteroit rien. Quand il eut achevé de s'épuiser, il fut réduit, après cinq ans de séjour & de travaux continuels en Espagne, à demander son congé, faute d'y pouvoir subsister plus long-tems. Il vendit tout ce qu'il avoit pour faire son voyage, & arriva en France à Saint Jean Pied-de-Port avec une seule Pistole de reste; retour dont la misere doit

donner de la jalousie à toutes les ames bien faites.

Il avoit trouvé en Espagne un Gentilhomme du nom d'Elisagaray, qui lui apprit qu'il étoit son parent, & lui communiqua des Titres de Famille, dont il n'avoit jamais eu nulle connoissance. La Maison d'Elisagaray étoit ancienne dans la Navarre, & il y a apparence que quand Jean d'Albret, Roi de Navarre, se retira en Bearn, après la perte de son Royaume, quelqu'un de cette Maison l'y suivit, & de-là étoit descendu M. Renau. Toutes ses actions lui avoient rendu cette Genealogie assés inutile.

Il rapportoit aussi d'Espagne le Titre de Lieutenant General des Armées du Roi Catholique, qu'il auroit eu plutôt, si on n'eût pas imposé à S. M. Malgré les états de la Guerre, qui faisoient foi du tems où il avoit été Maréchal de Camp en Espagne, on l'avoit fait passer pour moins ancien qu'il n'étoit, tant on est hardi dans les Cours; il est vrai que ces hardiesses y sont d'ordinaire impunies & heureuses. Le Feu Roi lui avoit promis que ses services d'Espagne lui seroient contés comme rendus en France.

Il se trouva donc ici accablé de dettes, dans un tems qui ne lui permettoit presque pas de rien demander de plusieurs années de ses appointemens qui lui étoient dûs, sans aucun avancement, ni aucune grace de la Cour, seulement avec une belle & inutile réputation. Il ramassa comme il put les débris de sa fortune, & enfin la Paix vint.

Dès qu'il eut quelque tranquillité, il reprit la question, si long-tems interrompue, de la route du Vaisseau. M. Huguens étoit mort, mais un autre grand Adversaire lui avoit succédé, M. Bernoulli, qui mieux instruit par la lecture du Livre de la Manœuvre, avoit changé de sentiment, & en étoit d'autant plus redoutable. De plus, il soutenoit la cause commune de tous les Mécaniciens, dont tous les Ouvrages péroient par le fondement, si M. Renau avoit raison. Il faisoit même sur la Theorie de la Manœuvre une seconde difficulté, que M. Huguens n'avoit pas apperçue; mais on ne traita que de la premiere. M. Renau accoutumé à des succès qu'il devoit à l'opiniâtreté de son courage, ne le sentit

point ébranlé dans cette occasion ; aussi terrible en son espece que toutes celles où il s'étoit jamais exposé ; il avoit peut-être encore sa petite troupe , mais mal assurée, & qui ne levoit pas trop la tête. La contestation où il s'engagea par Lettres en 1713 avec M. Bernoulli , fut digne de tous deux , & par la force des raisons, & par la politesse dont ils les assaisonnèrent. Ceux qui jugeront contre M. Renau, ne laisseront pas d'être surpris des ressources qu'il trouva dans son genie ; il paroît que M. Bernoulli lui-même se sçavoit bon gré de se bien démêler des difficultés où il le jettoit. Enfin celui-ci voulut terminer tout par son *Traité de la Manœuvre des Vaisseaux* , qu'il publia en 1714, & dont nous avons rendu compte dans l'Histoire de cette année. La Theorie de M. Bernoulli étoit beaucoup plus compliquée que celle de M. Renau , mais beaucoup moins que le vrai, qui pris dans toute son étendue échaperoit aux plus grands Geometres. Ils sont réduits à l'alterer & à le falsifier pour le mettre à leur portée. Après l'impression de cet ouvrage, M. Renau ne se tint point encore pour vaincu, &

s'il avoit cru l'être, il n'auroit pas manqué la gloire de l'avoir.

Pendant le séjour d'Espagne, il avoit perdu le fil du service de France, & une certaine habitude de traiter avec les Ministres, & avec le Roi même, infiniment précieuse aux Courtisans. On devient aisément inconnu à la Cour. Cependant il se flatoit toujours de la bonté du Roi, & l'état de sa fortune le forçoit à faire auprès de S. M. une démarche très-pénible pour lui; il falloit qu'il lui demandât une audience pour lui représenter ses services passés, & la situation où il se trouvoit. Heureusement il en fut dispensé par un événement singulier. Malte se crut menacée par les Turcs, & le Grand Maître fit demander au Roi par son Ambassadeur M. Renau, pour être le défenseur de son Isle. Le Roi l'accorda au Grand Maître; & M. Renau en prenant congé de S. M. eut le plaisir de ne lui point parler de ses affaires, & de s'assurer seulement d'une audience à son retour.

L'alarme de Malte étoit fautive, & le Roi mourut. M. Renau qui avoit l'honneur d'être connu de tout tems,

& fort estimé de M. le Duc d'Orleans Regent , & qui même avoit servi sous lui en Espagne , n'eut plus besoin de solliciter des audiences. Il fut fait Conseiller du Conseil de Marine, & Grand-Croix de l'Ordre de Saint Louis.

S. A. R. ayant formé le dessein de faire dans le Royaume quelques essais d'une Taille proportionnelle , ou Dixme, qu'avoit proposée feu M. de Vauban , & qui devoit remedier aux anciens & intolerables abus de la Taille arbitraire , M. Renau accepta avec joye la Commission d'aller avec M. le Comte de Chateauthiers travailler à un de ces essais dans l'Election de Niort. Rien ne touchoit tant son cœur, que le bien public , & il étoit Citoyen comme si la mode ou les récompenses eussent invité à l'être. De plus , il ne croyoit pas pouvoir l'être mieux , qu'en suivant les pas de M. de Vauban , & en executant un Projet , qui avoit pour garant le nom de ce Grand Homme. Tout le zele de M. Renau pour la Patrie fut donc employé à l'ouvrage dont il étoit chargé , & ceux qui à cette occasion se sont le plus élevés contre lui, n'ont pû l'accuser que d'er-

reur, accusation toujours douteuse par elle-même , & du moins fort legere par rapport à la nature humaine. C'est un homme rare que celui qui ne peut faire pis que de se tromper.

Il étoit sujet depuis un tems à une retention d'urine, pour laquelle il alla aux Eaux de Pougues au mois de Septembre 1719. Dès qu'il en eut pris, ce qu'il fit avec peu de préparation, la fièvre survint, la retention augmenta, & il s'y joignit un gonflement de ventre, pareil à celui d'une Hidropisie Timpanite. Il fit presque par honnêteté pour ses Medecins, & par maniere d'acquit les remedes usités en pareil cas, mais il fit avec une extrême confiance un remede qu'il avoit appris du Pere Malebranche, & dont il prétendoit n'avoir que des experiences heureuses, soit sur lui, soit sur d'autres; c'étoit de prendre une grande quantité d'eau de riviere assez chaude. Les Medecins de Pougues étoient surpris de cette nouvelle Medecine, & il étoit lui-même surpris qu'elle leur fût inconnue. Il leur en expliquoit l'excellence par des raisonnemens Phisiques, qu'ils n'avoient pas coutume d'entendre faire

à leurs Malades , & par respect , soit pour les autorités qu'il citoit , soit pour la sienne , ils ne pouvoient s'empêcher de lui passer quelques pintes d'eau ; mais il alloit beaucoup au de-là des permissions , & contrevenoit même aux défenses les plus expressees. Enfin ils prétendent absolument qu'il se noya. Il mourut le 30. Septembre 1719 , sans douleur , & sans avoir perdu l'usage de sa raison.

La mort de cet Homme qui avoit passé une assés longue vie à la Guerre , dans les Cours , dans le tumulte du monde , fut celle d'un Religieux de la Trappe. Persuadé de la Religion par sa Philosophie , & incapable par son caractère d'être foiblement persuadé , il regardoit son corps comme un voile qui lui cachoit la Verité éternelle , & il avoit une impatience de Philosophe & de Chrétien , que ce voile importun lui fût ôté. *Qu'elle difference , disoit-il , d'un moment au moment suivant ! Je vais passer tout à coup des plus profondes tenebres à une lumiere parfaite.*

Il avoit été choisi pour être honoraire dans cette Academie , dès qu'il y en avoit eu , c'est-à-dire , en 1699. La nature

nature presque seule l'avoit fait Geometre. Les Livres du Pere Malebranche, dont il étoit plein, lui inspirerent assés le mépris de l'érudition, & d'ailleurs il n'avoit pas eu le loisir d'en acquérir. Il fauvoit son ignorance par un aveu libre & ingenu, qui, pour dire le vrai, ne devoit pas coûter beaucoup à un homme plein de talens. Il ne démor-
doit guere ni de ses entreprises, ni de ses opinions; ce qui assuroit davantage le succès de ses entreprises, & donnoit moins de credit à ses opinions. Du reste, la valeur, la probité, le desintereffement, l'envie d'être utile soit au Public, soit aux Particuliers, tout cela étoit chés lui au plus haut point. Une pieté toujours égale avoit regné d'un bout de sa vie à l'autre, & sa jeunesse aussi peu licentieuse, que l'âge plus avancé, n'avoit pas été occupée des plaisirs qu'on lui auroit le plus aisément pardonnés.



E L O G E
DE M. LE MARQUIS
DE DANGEAU.

PHILIPPE DE COURCILLON nâquit le 21 Septembre 1638, de Louïs de Courcillon, Marquis de Dangeau, & de Charlotte des Noïes, petite fille du fameux du Pleffis Mornai. Dès le tems de Philippe Auguste, les Seigneurs de Courcillon sont appellés *Milites*, ou Chevaliers. Leurs Descendans embrasserent le Calvinisme.

M. le Marquis de Dangeau fut élevé en homme de sa condition. Il avoit une figure fort aimable, & beaucoup d'esprit naturel, qui alloit même jusqu'à faire agréablement des Vers. Il se convertit assés jeune à la Religion Catholique.

En 1657 ou 58, il servit en Flandre Capitaine de Cavalerie, sous M. de Turenne. Après la Paix des Pirenées un grand nombre d'Officiers François, qui

ne pouvoient souffrir l'oïfiveté, allerent chercher la Guerre dans le Portugal, que l'Efpagne vouloit remettre fous fa domination. Comme ils jugeoient que malgré la Paix les vœux de la France au moins étoient pour le Portugal, ils préférèrent le Service de cette Couronne; mais M. de Dangeau avec la même ardeur militaire eut des vûës tout oppofées, & fe donna à l'Efpagne. Peut-être crut-il qu'il étoit à propos pour la juftification de la France, qu'elle eût des Sujets dans les deux Armées ennemies, ou que la Reine Mere du Roi, & celle qu'il venoit d'époufer, étant toutes deux Efpagnoles, c'étoit leur faire fa Cour d'une maniere affés adroite, que d'entrer dans le Parti qu'elles favorifoient. Il fe signala au Siege & à la Prife de Giromena fur les Portugais, il s'étoit trouvé par tout, & Dom Juan d'Autriche crut ne pouvoir envoyer au Roi d'Efpagne un Courier mieux instruit, pour lui rendre conte de ce succès de fes Armes. Le Roi d'Efpagne voulut s'attacher le Marquis de Dangeau, & lui offrit un Regiment de 1200 Chevaux, avec une groffe Penfion; mais il trouva un François trop

passionné pour son Roi & pour sa Patrie.

A son retour en France M. de Dangeau sentit l'utilité de son Service d'Espagne. Les deux Reines, qui étoient bien-aïse de l'entendre parler de leur País, & de la Cour de Madrid, & même en leur Langue, qu'il avoit assés bien apprise, vinrent bien-tôt à goûter son esprit & ses manieres, & le mirent de leur jeu, qui étoit alors le *Reversy*. Cette grace d'autant plus touchante en ce tems-là, que le jeu n'avoit pas encore tout confondu, auroit suffi pour flatter vivement un jeune Courtisan qu'elle auroit ruiné, mais ce fut pour lui la source d'une fortune considerable.

Il avoit souverainement l'esprit du jeu. Quand Feu M. Leibnits a dit que les hommes n'ont jamais marqué plus d'esprit que dans les differens jeux qu'ils ont inventés, il en penetrait toute l'Algebre, cette infinité de rapports de nombres qui y regnent, & toutes ces combinaisons délicates & presque imperceptibles qui y sont enveloppées, & quelquefois compliquées entre elles d'une maniere à se dérober

aux plus subtiles speculations ; & il est vrai que si tous ceux qui jouient étoient de bons joueurs , ils feroient ou grands Algebristes , ou nés pour l'être. Mais ordinairement ils n'y entendent pas tant de finesse , ils se conduisent par des vûës très-confuses , & à l'avanture ; & les jeux les plus scavans , les Echets même , ne sont pour la plupart des gens que de purs jeux de hazard. M. de Dangeau avec une tête naturellement Algebrique , & pleine de l'Art des combinaisons , puisé dans ses reflexions seules , eut beaucoup d'avantage au jeu des Reines. Il suivoit des Theories qui n'étoient connuës que de lui , & resolvoit des Problèmes , qu'il étoit seul à se proposer. Cependant il ne ressembloit pas à ces Joueurs sombres & serieux , dont l'application profonde découvre le dessein , & blesse ceux qui ne pensent pas tant ; il parloit avec toute la liberté d'esprit possible , il divertissoit les Reines , & égayoit leur perte. Comme elle alloit à des sommes assés fortes , elle déplut à l'œconomie de M. Colbert , qui en parla au Roi , même avec quelque soupçon. Le Roi trouva moyen d'être un jour té-

moins de ce jeu , & placé derrière le Marquis de Dangeau , sans en être aperçu. Il se convainquit par lui-même de son exacte fidélité , & il fallut le laisser gagner tant qu'il voudroit. Ensuite le Roi l'ôta du jeu des Reines , mais ce fut pour le mettre du sien , avec une Dame qu'il prenoit grand soin d'amuser agréablement. L'Algebre & la fortune n'abandonnerent pas M. de Dangeau dans cette nouvelle partie. Si l'on veut joindre à cela d'autres agrémens qu'il pouvoit trouver dans une Cour pleine de galanterie , & que l'air de faveur , où il étoit alors , lui auroit seul attirés , quand sa figure n'auroit pas été d'ailleurs telle qu'elle étoit , il fera impossible de s'imaginer une vie de Courtisan plus brillante & plus délicate.

Un jour qu'il s'alloit mettre au jeu du Roi , il demanda à S. M. un Appartement dans Saint Germain , où étoit la Cour. La grace étoit difficile à obtenir , parce qu'il y avoit peu de logemens en ce lieu-là. Le Roi lui répondit qu'il la lui accorderoit pourvu qu'il la lui demandât en cent Vers qu'il feroit pendant le jeu , mais cent Vers bien

contés, pas un de plus, ni de moins. Après le jeu, où il avoit paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cent Vers au Roi. Il les avoit faits, exactement contés, & placés dans sa mémoire, & ces trois efforts n'avoient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes attentions promptes & vives qu'il demande à chaque instant.

Sa Poësie lui valut encore une autre aventure, précieuse pour un Courtisan, qui sçait que dans le lieu où il vit rien n'est bagatelle. Le Roi & Feue Madame avoient entrepris de faire des Vers en grand secret, à l'envi l'un de l'autre. Ils se montrèrent leurs ouvrages qui n'étoient que trop bons; ils se soupçonnerent reciproquement d'avoir eu du secours; & par l'éclaircissement où leur bonne foi les amena bien-tôt, il se trouva que le même Marquis de Dangeau, à qui ils s'étoient adressés chacun avec beaucoup de mystere, étoit l'Auteur caché des Vers de tous les deux. Il lui avoit été ordonné de part & d'autre de ne pas faire trop bien; mais le plaisir d'être doublement employé de cette façon ne lui permet-

toit guere de bien obéir, & qui sçait même s'il ne fit pas de son mieux exprès pour être découvert ?

Quand la Bassette vint à la mode, il en conçut bien-tôt le fin par son Algebre naturelle; mais il conçut aussi que la veritable Algebre étoit encore plus sûre, & il fit calculer ce jeu par feu M. Sauveur, qui commença par là sa réputation à la Cour, ainsi qu'il a été dit dans son Eloge. L'Algebriste naturel ne méprisa point l'Algebriste sçavant, quoiqu'il arrive assés ordinairement que pour quelques dons qu'on a reçûs de la nature, on se croit en droit de regarder avec dédain ceux qui en ont reçû de pareils, & qui ont pris la peine de les cultiver par l'étude.

Avant cela, un autre Homme devenu fort celebre, mais alors naissant, avoit songé à se faire par M. de Dangeau une entrée à la Cour, c'est M. Despreaux qui lui adressa le second Ouvrage, qu'il donna au Public, sa Satire sur la Noblesse. Le Heros étoit bien choisi, & par sa naissance, & par sa réputation de se connoître en Vers, & par la situation où il étoit, & par son inclination à favoriser le merite.

Les plus fatiriques & les plus misantropes sont assés maîtres de leur bile pour se ménager adroitement des Protecteurs.

En 1665 le Roi fit M. de Dangeau Colonel de son Regiment, qui depuis quatre ou cinq ans qu'il étoit sur pied, n'en avoit point eu d'autre que S. M. elle-même, dont un simple Particulier devenoit en quelque sorte le Successeur immédiat. On sçait que le Feu Roi a toujours regardé ce Regiment comme lui appartenant plus que le reste de ses Troupes. Le nouveau Colonel y fit une dépense digne de sa reconnoissance, & de la prédilection du Roi. Il servit à la tête de sa Troupe à la Campagne de Lille en 1667. Mais au bout de quelques années, il se défit du Regiment pour s'attacher plus particulièrement à la seule personne du Roi, qu'il suivit toujours dans ses Campagnes, en qualité de son Aide de Camp.

Comme il étoit fort instruit dans l'Histoire, sur-tout dans la moderne, dans les Genealogies des grandes Maisons, dans les intérêts des Princes, enfin dans toutes les Sciences d'un Hom-

me de Cour, si cependant elles conservent encore long-tems cette qualité, le Roi eût la pensée de l'envoyer Ambassadeur en Suede ; mais il supplia très-humblement S. M. de ne le pas tant éloigner d'Elle, & de ne lui donner que des negociations de moindre durée, & dans des Pais plus voisins, si Elle jugeoit à propos de lui en donner quelques-unes. Les Rois aiment que l'on tienne à leur personne, & ils se désient avec raison de leur dignité. Il fut donc employé selon ses desirs ; il alla plusieurs fois Envoyé Extraordinaire vers les Electeurs du Rhin ; & ce fut lui, qui avec le même caractère conclut, malgré beaucoup de difficultés, le Mariage du Duc d'Yorc, depuis Jacques II. avec la Princesse de Modene. Il fut chargé de la conduire en Angleterre, où il fit encore dans la suite un autre voyage par ordre du Roi.

Le reste de sa vie n'est plus que celle d'un Courtisan, à cela près, selon le témoignage dont le Feu Roi l'a honoré publiquement, qu'il ne rendit jamais de mauvais office à personne auprès de S. M. Il a eu toutes les graces & toutes

les dignités auxquelles , pour ainsi dire, il avoit droit , & qu'une ambition raisonnable lui pouvoit promettre. Il n'a jamais eu le désagrément qu'elles ayent fait une nouvelle surprenante pour le Public. Il a été Gouverneur de Touraine , le premier des six Menins que le Feu Roi donna à Monseigneur , Grand-Pere du Roi , Chevalier d'honneur des deux Dauphines de Baviere & de Savoye , Conseiller d'Etat d'Espagne , Chevalier des Ordres du Roi , Grand-Maître des Ordres Royaux & Militaires de Notre-Dame du Mont Carmel , & de Saint Lazare de Jerusalem.

Quand il fut revêtu de cette dernière Dignité, il songea aussitôt à relever un Ordre extrêmement négligé depuis long-tems , & presque oublié dans le monde. Il apporta plus d'attention au choix des Chevaliers, il renouvela l'ancienne pompe de leur réception, & de toutes les ceremonies, ce qui touche le Public plus qu'il ne pense lui-même; il procura par ses soins la fondation de plus de vingt-cinq Commanderies nouvelles; enfin il employoit les revenus & les droits de sa grande Maîtrise à

faire élever en commun dans une grande Maison destinée à cet usage, douze jeunes Gentilshommes des meilleures Noblesses du Royaume. On les appelloit les Eleves de Saint Lazare, & ils devoient illustrer l'Ordre par leurs noms, & par le merite, dont ils lui étoient en partie redevables. Cet établissement dura près de dix ans; mais il lui auroit fallu pour subsister des tems plus heureux, & des secours de la part du Roi, dont les Guerres continues ôterent entierement l'esperance. Ainsi M. de Dangeau eut le déplaisir de voir sa generosité arrêtée dans sa course, & ses revenus appliqués à ses seuls besoins. Il a laissé l'Ordre en état que M. le Duc de Chartres ait daigné être son Successeur.

Son goût déclaré pour les Lettres, & pour tous ceux qui s'y distinguoient, & un zele constant à les servir de tout son pouvoir, firent juger que la place d'Honoraire, qui vint à vaquer ici en 1704 par la mort de M. le Marquis de l'Hôpital, lui convenoit, & que l'Academie des Sciences pouvoit le partager avec l'Academie Françoisé. Il n'accepta la Place, qu'en faisant bien sentir la

noble pudeur qu'il avoit de succeder à un des premiers Géometres de l'Europe , lui qui ne s'étoit nullement tourné de ce côté-là; & il n'a jamais paru ici , sans y apporter une modestie flatteuse pour l'Academie, & cependant accompagnée de dignité.

Il mourut le 9 Septembre 1720. âgé de 82 ans. Il avoit soutenu dans un âge assez avancé les plus cruelles Operations de la Chirurgie , & deux fois l'une des deux , toujours avec un courage singulier. Ce courage est tout different de celui qu'on demande à la guerre , & moins suspect d'être forcé. Il est permis d'en manquer dans son lit.

M. le Marquis de Dangeau avoit été en liaison particuliere avec les plus Grands Hommes de son tems, le Grand Condé , M. de Turenne , & les autres Heros de toute espece que le siecle du Feu Roi a produits. Il connoissoit le prix , si souvent ignoré ou négligé , d'une réputation nette & entiere , & il apportoit à se la conserver tout le soin qu'elle merite. Ce n'est pas-là une legere attention, ni qui coûte peu, surtout à la Cour, où l'on ne croit guere à la probité & à la vertu , & où les

plus foibles apparences fussent pour fonder les jugemens les plus décisifs, pourvû qu'ils soient désavantageux. Ses discours, ses manieres, tout se sentoît en lui d'une politesse, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme né officieux & bien-faisant.

Il avoit épousé en premieres noces Françoise Morin, Sœur de la Feue Maréchale d'Etrées, dont il n'a eu que Feue Madame la Duchesse de Montfort; & en secondes noces la Comtesse de Leuvestein, de la Maison Palatine, dont il n'a eu que Feu M. de Courcillon.



E L O G E
DE MONSIEUR
DES BILLETTES.

GILLES FILLEAU DES BILLETTES naquit à Poitiers en 1634 de Nicolas Filleau, Ecuyer, & d'une Dame qui étoit d'une bonne Noblesse de Poitou. L'Ayeul paternel de Nicolas Filleau étoit parti de la Ville d'Orleans avec sa Famille, dans le tems que les Calvinistes y étoient les plus forts; il se déroba à leur persecution, qu'il s'étoit attirée par son zele pour la Religion Catholique, & il abandonna tout ce qu'il avoit de bien dans l'Orleanois. Le Pere de M. des Billettes établi à Poitiers, entra dans les affaires du Roi, & y fit une fortune assez considerable, quoique parfaitement légitime. Il eut trois garçons, & deux filles mariées dans deux des meilleures Maisons de la Haute & Basse Marche.

Les deux Freres de M. des Billettes,

qui étoient ses Aînés, ont été M. de la Chaîse, & M. de Saint Martin, totts deux connus par deux Ouvrages fort differens, l'un par la Vie de Saint Louis, l'autre par la Traduction de Dom Quichotte. Les trois Freres avoient un esprit hereditaire de Religion, des mœurs irréprochables, de l'amour pour les Sciences; & tous trois étant venus vivre à Paris, ils s'attachèrent à Madame de Longueville, à M. le Duc de Roanés, à un certain nombre de personnes dont l'esprit & les lumieres n'ont pas été contestées, & dont les mœurs ou les maximes n'ont été accusées que d'être trop rigides.

M. des Billettes, né avec une entiere indifference pour la fortune, soutenu dans cette disposition par un grand fonds de piété, a toujours vécu sans ambition, sans aucune de ces vûes qui agitent tant les hommes, occupé de la lecture & des études, où son goût le portoit, & encore plus des pratiques prescrites par le Christianisme. Telle a été sa carriere d'un bout à l'autre; une de ses journées les representoit toutes. La Religion seule fait quelquefois des conversions surprenantes, & des chan
gemen

gemens miraculeux ; mais elle ne fait guere toute une vie égale , & uniforme , si elle n'est entée sur un naturel Philosophe.

Il étoit fort versé dans l'Histoire , dans les Genealogies des grandes Maisons de l'Europe , même dans la connoissance des Livres , qui fait une Science à part. Il avoit dressé le Catalogue d'une Bibliotheque generale , bien entendüe , œconomisée & complete , pour qui n'eût voulu que bien sçavoir. Sur-tout il possédoit le détail des Arts , de ce prodigieux nombre d'industries singulieres inconnuës à tous ceux qui ne les exercent pas , nullement observées par ceux qui les exercent , negligées par les Sçavans les plus universels , qui ne sçavent pas même qu'il y ait là rien à apprendre pour eux , & cependant merveilleuses & ravissantes , dès qu'elles sont vûës avec des yeux éclairés. La plûpart des especes d'animaux , comme les Abeilles , les Araignées , les Castors ont chacune un art particulier , mais unique , & qui n'a point parmi eux de premier Inventeur ; les hommes ont une infinité d'arts differens , qui ne sont point nés avec

eux , & dont la gloire leur appartient. Comme l'Academie avoit conçu le dessein d'en faire la description , elle crut que M. des Billettes lui étoit nécessaire , & elle le choisit pour être un de ses Pensionnaires Mechaniciens à son renouvellement en 1699. Il disoit qu'il étoit étonné de ce choix , mais il le disoit simplement , rarement , & à peu de personnes , ce qui attestoit la sincérité du discours ; car s'il l'eût fait sonner bien haut , & beaucoup repeté , il n'eût cherché que des contradicteurs. Les Descriptions d'Arts qu'il a faites paroîtront avec un grand nombre d'autres dans le Recueil que l'Academie en doit donner au Public. Aucun Ouvrage de M. des Billettes n'aura été imprimé qu'après sa mort , & c'est une circonstance convenable à son extrême modestie.

Un regime exact , & même ses austerités , lui valurent une santé assez égale. Elle s'affoiblissoit peu-à-peu par l'âge , mais elle ne degeneroit pas en maladies violentes. Il conserva jusqu'au bout l'usage de sa raison , & le 10 Août 1720 il prédit sa mort pour le 15 suivant , où elle arriva en effet. Il

étoit âgé de 86 ans. Il s'étoit marié deux fois, & toutes les deux à des Demoiselles de Poitou. Il n'en a point laissé d'enfans vivans.

Une certaine candeur, qui peut n'accompagner pas de grandes vertus, mais qui les embellit beaucoup, étoit une de ses qualités dominantes. On sentoît dans ses discours, dans ses manieres le vrai orné de sa plus grande simplicité. Le bien public, l'ordre ou plutôt tous les differens établissemens particuliers d'ordre que la société demande, toujours sacrifiés sans scrupule, & même violés par une mauvaise gloire, étoient pour lui des objets d'une passion vive & délicate. Il la portoit à tel point, & en même-tems cette sorte de passion est si rare, qu'il est peut être dangereux d'exposer au Public, que quand il passoit sur les marches du Pont-Neuf, il en prenoit les bouts qui étoient moins usés, afin que le milieu qui l'est toujours davantage, ne devînt pas trop tôt un glacié. Mais une si petite attention s'ennoblissoit par son principe; & combien ne seroit-il pas à souhaiter que le bien public fût toujours aimé avec autant de superstition? Personne n'a ja-

mais mieux scû soulager & les besoins d'autrui , & la honte de les avouer. Il disoit que ceux dont on refusoit le secours avoient eu l'art de s'attirer ce refus , ou n'avoient pas eu l'art de le prévenir , & qu'ils étoient coupables d'être refusés. Il souhaitoit fort de se pouvoir dérober à cet Eloge funebre , dont l'usage est établi parmi nous ; & en effet il a eu si bien l'adresse de cacher sa vie , que du moins la brieveté de l'Eloge répondra à son intention.



E L O G E
DE MONSIEUR
D'ARGENSON.

MARC RENÉ DE VOYER DE PAULMY D'ARGENSON nâquit à Venise le 4 Novembre 1652 de René de Voyer de Paulmy, Chevalier, Comte d'Argenson, & de Dame Marguerite Houllier de la Poyade, la plus riche heritiere d'Angoumois.

La Maison de Voyer remonte par des titres & par des filiations bien prouvées jusqu'à Etienne de Voyer Sire de Paulmy, qui accompagna S. Loüis dans ses deux voyages d'Outre-mer. Il avoit épousé Agathe de Beauvau. Depuis lui on voit toujours la Seigneurie de Paulmy en Touraine possédée par ses Descendans, toujours des Charges Militaires, des Gouvernemens de Villes ou de Provinces, des Alliances avec les plus grandes Maisons, telles que celles de Montmorency, de La-

val, de Sancerre, de Conflans. Ainsi nous pouvons négliger tout ce qui précède cet Etienne, & nous dispenser d'aller jusqu'à un Basile, Chevalier Grec, mais d'origine François, qui sous l'Empire de Charles le Chauve sauva la Touraine de l'invasion des Normands, & eut de l'Empereur la Terre de Paulmy pour récompense. S'il y a du fabuleux dans l'origine des grandes Noblesses, du moins il y a une sorte de fabuleux qui n'appartient qu'à elles, & qui devient lui-même un Titre.

Au commencement du regne de Louis XIII. René de Voyer fils de Pierre, Chevalier de l'Ordre & Grand-Bailly de Touraine, & qui avoit pris le nom d'Argenson d'une Terre entrée dans sa Maison par sa Grand'mere paternelle, alla apprendre le métier de la Guerre en Hollande, qui étoit alors la meilleure Ecole militaire de l'Europe. Mais l'autorité de sa Mere, Elisabeth Huraut de Chiverni, Nièce du Chancelier de ce nom, les conjonctures des affaires generales & des siennes, des esperances plus flatteuses & plus prochaines qu'on lui fit voir dans le parti

de la Robe , le déterminèrent à l'embrasser ; il fut le premier Magistrat de son nom , mais presque sans quitter l'Epée ; car ayant été reçu Conseiller au Parlement de Paris en 1620 âgé de 24 ans, & bien-tôt après ayant passé à la Charge de Maître des Requêtes , il servit en qualité d'Intendant au siege de la Rochelle , & dans la suite il n'eut plus ou que des Intendances d'Armées, ou que des Intendances de Provinces, dont il falloit réprimer les mouvemens excités soit par les Seigneurs , soit par les Calvinistes. Les besoins de l'Etat le firent souvent changer de poste, & l'envoyèrent toujours dans les plus difficiles. Quand la Catalogne se donna à la France , il fut mis à la tête de cette nouvelle Province , dont l'administration demandoit un mélange singulier , & presque unique , de hauteur & de douceur , de hardiesse & de circonspection. Dans un grand nombre de marches d'Armées , de Retraites , de Combats, de Sieges, il servit autant de sa personne , & beaucoup plus de son esprit , qu'un homme de guerre ordinaire ; l'enchaînement des affaires l'engagea aussi dans des Negociations de-

licates avec des Puissances voisines, surtout avec la Maison de Savoye alors divisée. Enfin après tant d'Emplois & de Travaux, se croyant quitte envers sa Patrie, il songea à une retraite qui lui fût plus utile que tout ce qu'il avoit fait, & comme il étoit veuf, il se mit dans l'Etat Ecclesiastique; mais le dessein que la Cour forma de ménager la Paix du Turc avec Venise, le fit nommer Ambassadeur Extraordinaire vers cette République, & il n'accepta l'Ambassade que par un motif de Religion, & à condition qu'il n'y seroit pas plus d'un an, & que quand il en sortiroit, son Fils, que l'on faisoit dès-lors Conseiller d'Etat, lui succéderoit. A peine étoit-il arrivé à Venise en 1651, qu'il fut pris, en disant la Messe, d'une fièvre violente dont il mourut en quatorze jours. Son Fils aîné, qui avoit eu à 21 an l'Intendance d'Angoumois, Aunis & Saintonge, se trouva à 27 ans Ambassadeur à Venise. Il fit élever à son Pere dans l'Eglise de Saint Job un Mausolée, qui étoit un ornement, même pour une aussi superbe Ville, & le Senat s'engagea par un Acte public à avoir soin de le conserver.

Pendant

Pendant le cours de son Ambassade, qui dura cinq ans, nâquit à Venise M. d'Argenson. La République voulut être sa Maraine, lui donna le nom de Marc, le fit Chevalier de Saint Marc, & lui permit à lui, & à toute sa posterité, de mettre sur le tout de leurs Armes celles de l'Etat avec le Cimier & la Devise, témoignages authentiques de la satisfaction qu'on avoit de l'Ambassadeur.

Son Ambassade finie, il se retira dans ses Terres, peu satisfait de la Cour, & avec une fortune assés mediocre, & n'eut plus d'autres vûes que celles de la vie à venir. Le Fils trop jeune pour une si grande inaction, vouloit entrer dans le Service; mais des convenances d'affaires domestiques lui firent prendre la Charge de Lieutenant General au Présidial d'Angoulême, qui lui venoit de son Ayeul Maternel. Les Magistrats que le Roi envoya tenir les Grands Jours en quelques Provinces, le connurent dans leur voyage, & sentirent bien-tôt que son genie & ses talens étoient trop à l'étroit sur un si petit theatre. Ils l'exhorterent vivement à venir à Paris, & il y fut obligé par

quelques démêlés qu'il eut avec la Compagnie. La véritable cause n'en étoit peut-être que cette même supériorité de génie & de talens un peu trop mise au jour & trop exercée.

À Paris il fut bien-tôt connu de M. de Ponchartrain alors Contrôleur Général, qui pour s'assurer de ce qu'il valoit, n'eut besoin ni d'employer toute la finesse de sa pénétration, ni de le faire passer par beaucoup d'essais sur des affaires de Finances, dont il lui confioit le soin. On l'obligea à se faire Maître des Requêtes sur la foi de son mérite, & au bout de trois ans il fut Lieutenant General de Police de la Ville de Paris en 1697.

Les Citoyens d'une Ville bien polie jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent, ou le conservent, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des Mouvements Célestes sans en avoir aucune connoissance ; & même plus l'ordre d'une Police ressemble par son uniformité à celui des Corps Célestes, plus il est insensible, & par conséquent il est toujours d'autant plus ignoré, qu'il est

plus parfait. Mais qui voudroit le connoître & l'approfondir , en seroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une Ville telle que Paris une consommation immense dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques sources ; réprimer la tyrannie des Marchands à l'égard du Public , & en même-tems animer leur commerce ; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres , souvent difficiles à démêler ; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse , en purger la société , ou ne les tolerer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeroient pas , ou ne s'acquitteroient pas si bien ; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir , les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés , & ne les en tirer pas même par des châtimens trop éclatans ; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir , & ne punir que rarement & utilement ; pénétrer par des conduit souterrains dans l'interieur des Familles , & leur

garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage; être présent par tout sans être vû; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense & tumultueuse, & être l'ame toujours agissante, & presque inconnue de ce grand corps; voilà quelles sont en general les fonctions du Magistrat de la Police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vûes qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, & des caracteres qu'il faut prendre; mais la voix publique répondra si M. d'Argenson a suffi à tout.

Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la Ville furent portées au plus haut degré. Aussi le Feu Roi se reposoit-il entièrement de Paris sur ses soins. Il eût rendu conte d'un inconnu qui s'y seroit glissé dans les tenebres, cet inconnu, quelque ingenieux qu'il fût à se cacher, étoit toujours sous ses yeux; & si enfin quelqu'un lui échapoit, du moins, ce

qui fait presque un effet égal, personne n'eût osé se croire bien caché. Il avoit mérité que dans certaines occasions importantes, l'autorité souveraine & indépendante des formalités appuyât ses démarches; car la Justice seroit quelquefois hors d'état d'agir, si elle n'osoit jamais se débarrasser de tant de sages liens dont elle s'est chargée elle-même.

Environné & accablé dans ses Audiences d'une foule de gens du menu peuple pour la plus grande partie, peu instruits même de ce qui les amenoit, vivement agités d'intérêts très-legers & souvent très-mal entendus, accoutumés à mettre à la place du discours un bruit insensé, il n'avoit ni l'inattention, ni le dédain qu'auroient pû attirer les personnes ou les matieres; il se donnoit tout entier aux détails les plus vils, ennoblis à ses yeux par leur liaison nécessaire avec le bien public; il se conformoit aux façons de penser les plus basses & les plus grossieres; il parloit à chacun sa langue, quelque étrangere qu'elle lui fût; il accommodoit la raison à l'usage de ceux qui la connoissoient le moins; il concilioit

avec bonté des esprits farouches , & n'employoit la décision d'autorité qu'au défaut de la conciliation. Quelquefois des contestations peu susceptibles ou peu dignes d'un jugement sérieux , il les terminoit par un trait de vivacité plus convenable & aussi efficace. Il s'égayoit à lui-même , autant que la Magistrature le permettoit , des fonctions souverainement ennuyeuses & désagréables , & il leur prêtoit de son propre fonds de quoi le soutenir dans un si rude travail.

La cherté étant excessive dans les années 1709 & 1710, le Peuple injuste parce qu'il souffroit , s'en prenoit en partie à M. d'Argenson, qui cependant tâchoit par toutes sortes de voyes de remédier à cette calamité. Il y eut quelques émotions qu'il n'eût été ni prudent ni humain de punir trop severement. Le Magistrat les calma, & par la sage hardiesse qu'il eut de les braver, & par la confiance que la Populace , quoique furieuse , avoit toujours en lui. Un jour assiégué dans une Maison , où une Troupe nombreuse vouloit mettre le feu , il en fit ouvrir la porte , se presenta , parla , & apaisa tout. Il

ſçavoit quel eſt le pouvoir d'un Magiſtrat ſans armes; mais on a beau le ſçavoir, il faut un grand courage pour ſ'y fier. Cette action fut récompénſée ou ſuivie de la Dignité de Conſeiller d'Etat.

Il n'a pas ſeulement exercé ſon courage dans des occaſions où il ſ'agiſſoit de ſa vie autant que du bien public, mais encore dans celles où il n'y avoit pour lui aucun peril que volontaire. Il n'a jamais manqué de ſe trouver aux Incendies, & d'y arriver des premiers. Dans ces momens ſi preſſans & dans cette affreuſe confuſion, il donnoit les ordres pour le ſecours, & en même-tems il en donnoit l'exemple, quand le peril étoit affés grand pour le demander. A l'embraſement des Chantiers de la Porte Saint Bernard, il falloit, pour prévenir un embraſement general, traverser un eſpace de chemin occupé par les flammes. Les gens du Port & les Détachemens du Regiment des Gardes héſitoient à tenter ce paſſage. M. d'Argenſon le franchit le premier, & ſe fit ſuivre des plus braves, & l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ſes habits brûlés, & fut plus de

vingt heures sur pied dans une action continuelle. Il étoit fait pour être Romain, & pour passer du Senat à la tête d'une Armée.

Quelque étendue que fût l'administration de la Police , le Feu Roi ne permit pas que M. d'Argenson s'y renfermât entierement , il l'appelloit souvent à d'autres fonctions plus élevées & plus glorieuses , ne fût-ce que par la relation immédiate qu'elles donnoient avec le Maître , relation toujours si précieuse & si recherchée. Tantôt il s'agissoit d'accommodemens entre Personnes importantes , dont il n'eût pas été à propos que les contestations éclatassent dans les Tribunaux ordinaires , & dont les noms exigeoient un certain respect auquel le Public eût manqué. Tantôt c'étoient des affaires d'Etat qui demandoient des expédiens prompts , un mystère adroit , & une conduite déliée. Enfin M. d'Argenson vint à exercer règlement auprès du Roi un Ministère secret & sans Titre, mais qui n'en étoit que plus flatteur , & n'en avoit même que plus d'autorité.

Comme la Jurisdiction de la Police le rendoit maître des Arts & Métiers

que l'Academie a entrepris de décrire & de perfectionner, ce qui la mettoit dans une relation necessaire avec lui pour les détails de l'exécution, & que d'ailleurs il avoit pour les Sciences tout le goût, & leur accordoit toute la protection que leur devoit un homme d'autant d'esprit & aussi éclairé, la Compagnie voulut se l'acquérir, & elle le nomma en 1716 pour un de ses Honoraires. Bien tôt après, comme si une Dignité si modeste en eût dû annoncer de plus brillantes, le Regent du Royaume qui avoit commencé par l'honorer de la même confiance & du même Ministère secret que le Feu Roi, le fit entrer dans les plus importantes affaires; & enfin au commencement de 1718 le fit Garde des Sceaux & Préfident du Conseil des Finances. Il avoit été Lieutenant de Police vingt-un an, & depuis long-tems les suffrages des bons Citoïens le nommoient à des places plus élevées; mais la sienne étoit trop difficile à remplir, & la réputation singuliere qu'il s'y étoit acquise devenoit un obstacle à son élévation. Il falloit un effort de justice pour le récompenser dignement.

Il fut donc chargé à la fois de deux Ministères , dont chacun demandoit un grand homme , & tous ses talens se trouverent d'un usage heureux. L'expédition des affaires du Conseil se sentit de sa vivacité ; il accorda ou refusa les graces qui dépendoient du Sceau selon sa longue habitude de sçavoir placer la douceur & la severité ; sur-tout il soutint avec sa vigueur & sa fermeté naturelle l'Autorité Royale , d'autant plus difficile à soutenir dans les Minorités , que ce ne sont pas toujours des mal-intentionnés qui résistent. Sa grande application à entrer dans le produit effectif des revenus du Roi , le mit en état de faire payer dès la premiere année qu'il fut à la tête des Finances seize millions d'arrerages des Rentes de la Ville , sans préjudice de l'année courante ; & outre le crédit qu'il redonnoit aux affaires , il eut le plaisir de marquer bien solidement aux Habitans de Paris l'affection qu'il avoit prise pour eux en les gouvernant. Dans cette même premiere année il égala la recette & la dépense ; équation , pour parler la langue de cette Academie , plus difficile que toutes celles de l'Algebre. C'est sous lui

qu'on a appris à se passer des Traités à forfait, & à établir des Regies qui font recevoir au Roi seul ses revenus, & le dispensent de les partager avec des especes d'Associés. Enfin il avoit un projet certain pour diminuer par des remboursemens effectifs les dettes de l'Etat; mais d'autres vûes & qui paroissoient plus brillantes, traverserent les siennes, il ceda sans peine aux conjonctures, & se démit des Finances au commencement de 1720.

Rendu tout entier à la Magistrature, il ne le fut encore que pour peu de tems; mais ce peu de tems valut à l'Etat un Reglement utile. Les Bénéfices tombés une fois entre les mains des Réguliers, y circuloient ensuite perpétuellement à la faveur de certains artifices ingénieux, qui trompoient la Loi en la suivant à la lettre. M. d'Argenson remedia à cet abus par deux Déclarations qui prévennoient, si cependant on ose l'assurer, sur-tout en cette matiere, tous les stratagêmes de l'interêt.

Le bien des affaires generales, qui changent si souvent de face, parut demander qu'il remît les Sceaux, & il les

remit au commencement de Juin 1720. Il conservoit pleinement l'estime & l'affection du Prince dont il les avoit reçûs, & il gaignoit de la tranquillité pour les derniers tems de sa vie. Il n'eût pas besoin de toutes les ressources de son courage pour soutenir ce repos, mais il employa pour en bien user toutes celles de la Religion. Il mourut le 8 de Mai 1721.

Il avoit une gayeté naturelle & une vivacité d'esprit heureuse & féconde en traits, qui seules auroient fait une réputation à un homme oisif. Elles rendoient témoignage qu'il ne gémissoit pas sous le poids énorme qu'il portoit. Quand il n'étoit question que de plaisir, on eût dit qu'il n'avoit étudié toute sa vie que l'Art si difficile, quoique frivole, des agrémens & du badinage. Il ne connoissoit point à l'égard du travail la distinction des jours & des nuits; les affaires avoient seules le droit de disposer de son tems, & il n'en donnoit à tout le reste que ce qu'elles lui laissoient de momens vuides, au hazard & irrégulièrement. Il dictoit à trois ou quatre Secretaires à la fois, & souvent chaque lettre eût mérité par sa matiere

d'être faite à part, & sembloit l'avoir été. Il a quelquefois accommodé à ses propres dépens des Procès, même considérables; & un trait rare en fait de Finances, c'est d'avoir refusé à un renouvellement de Bail cent mille écus qui lui étoient dûs par un usage établi; il les fit porter au Tresor Royal pour être employés au payement des Pensions les plus pressées des Officiers de Guerre. Quoique les occasions de faire sa cour soient toutes sans nulle distinction infiniment chères à ceux qui approchent les Rois, il en a rejeté un grand nombre, parce qu'il se fût exposé au péril de nuire plus que les fautes ne méritoient. Il a souvent épargné des événemens desagréables à qui n'en sçavoit rien, & jamais le récit du service n'alloit mandier de la reconnoissance. Autant que par sa severité, ou plutôt par son apparence de severité il sçavoit se rendre redoutable au Peuple dont il faut être craint, autant par ses manieres & par ses bons offices il sçavoit se faire aimer de ceux que la crainte ne mène pas. Les personnes dont j'entens parler ici sont en si grand nombre & si importantes, que j'affoiblirois son Eloge en

y faisant entrer la reconnoissance que je lui dois , & que je conserverai toujours pour sa mémoire.

Il avoit épousé Dame Marguerite le Fevre de Caumartin , dont il a laissé deux Fils , l'un Conseiller d'Etat & Intendant de Maubeuge , l'autre son Successeur dans la Charge de la Police , & une Fille mariée à M. de Colande , Maréchal de Camp & Commandeur de l'Ordre de Saint Louis.



E L O G E

DE MONSIEUR

C O U P L E T.

CLAUDE-ANTOINE COUPLET nâquit à Paris le 20 Avril 1642 d'Antoine Couplet, Bourgeois de Paris. Son Pere le destina au Bareau, sans consulter, & apparemment sans connoître ses talens & son goût, qui le portoient aux Mathematiques, & principalement aux Méchaniques. Elles lui causerent beaucoup de distraction dans ses études; cependant il fut reçu Avocat, mais il quitta bien-tôt cette profession forcée, & se donna entierement à celle que la Nature lui avoit choisie.

Il chercha de l'instruction & du secours dans le commerce de M. Buhot Cosmographe, & Ingenieur du Roi, qui, après avoir reconnu ses dispositions, se fit un plaisir de les cultiver; il voulut même serrer par une alliance la liaison que la science avoit commen-

cé entre eux, & en 1665 il fit épouser sa Belle-fille à son Eleve âgé alors de 24 ans.

En 1666 fut formée l'Académie des Sciences. M. Buhot fut choisi par M. Colbert pour en être, & quelque tems après M. Couplet y entra; on lui donna un logement à l'Observatoire, & la Garde du Cabinet des Machines. Il semble qu'un certain respect doive être attaché aux noms de ceux qui ont les premiers composé cette Compagnie.

En 1670 M. Couplet acheta de M. Buhot la Charge de Professeur de Mathématique de la grande Ecurie. Il étoit obligé d'aller fort souvent à Versailles, & dans ces tems-là le Feu Roi y fit faire ces grandes Conduites d'eau qui l'ont tant embelli. La Science des Eaux & des Nivellemens fut perfectionnée au point qu'elle en devint presque toute nouvelle, & M. Couplet qui ne demandoit qu'à s'instruire & à s'exercer, en eut des occasions à souhait. Nous avons parlé en 1699 (*p. 112 & suiv.*) d'un Niveau qu'il s'étoit en quelque maniere rendu propre, en le rendant d'une exécution beaucoup plus facile.

Employé souvent à des ouvrages de
Particuliers,

Particuliers, ils s'y conduisoit toujours d'une maniere dont sa Famille seule pouvoit se plaindre ; il ne vouloit que réussir, & il mettoit de son argent pour hâter, ou pour perfectionner les travaux ; loin de faire valoir ses soins & ses peines, il en parloit avec une modestie qui enhardissoit à le récompenser mal, & ce n'étoit jamais un tort avec lui que le peu de reconnoissance.

Ce qu'il a fait de plus considerable a été à *Coulanges la Vineuse*, petite Ville de Bourgogne à trois lieuës d'Auxerre. Coulanges est riche en Vins, & de-là vient son épithete, qui lui convient d'autant mieux, qu'elle n'avoit que du vin, & point d'eau. Les Habitans étoient réduits à des Mares, & comme elles étoient souvent à sec, ils alloient fort loin chercher un Puits qui tarissoit aussi, & les renvoyoit à une Fontaine éloignée de-là d'une lieuë. Afin que l'on ne manquât pas d'eau dans les Incendies, chaque Habitant étoit obligé par Ordonnance de Police à avoir à sa porte un Tonneau toujours plein, & malgré cette précaution la Ville avoit eu trois grands Incendies en trente ans, & à l'un on avoit été obligé de jeter

du Vin sur le Feu. Ils avoient obtenu en 1716 un Arrêt du Conseil qui leur permettoit de lever sur chaque Pièce de Vin qui sortiroit de leur Territoire, un Impôt dont le produit seroit employé à chercher de l'Eau, & à toutes les Dépenses nécessaires; mais tous les Ingenieurs qui avoient tenté cette entreprise, l'avoient tenté sans succès, quoique vivement animés, & par l'utilité, & par la gloire.

M. Daguesseau alors Procureur General, & aujourd'hui Chancelier de France, ayant acquis le Domaine de cette Ville, voulut faire encore un effort, ne fût-ce que pour s'assurer qu'il n'en falloit plus faire, & en 1705 il s'adressa à M. Couplet, qui partit pour Coulanges au mois de Septembre; ce mois est ordinairement un des plus secs de toute l'année; 1705 fut une année fort sèche; & si l'on pouvoit alors trouver de l'eau, il n'étoit pas à craindre qu'on en manquât jamais.

En une infinité d'endroits de la terre il court des veines d'eau, qui ont effectivement quelque rapport avec le sang qui coule dans nos veines. Si ces

eaux trouvent des terres sablonneuses, elle se filtrent au travers, & se perdent, il faut des fonds qui les arrêtent, tels que sont des lits de Glaise. Elles sont en plus grande quantité selon la disposition des terrains. Si, par exemple, une grande Plaine a une pente vers un Côteau & s'y termine, toutes les eaux que la Plaine recevra du Ciel seront déterminées à couler vers ce Côteau, qui les rassemblera encore, & elles se trouveront en abondance au pied. Ainsi la recherche & la découverte des Eaux dépend d'un examen des terrains fort exact & assés fin, il y faut un coup d'œil juste & guidé par une longue expérience.

M. Couplet arrivé à quelque distance de Coulanges, mais sans la voir encore, & s'étant seulement fait montrer vers quel endroit elle étoit, mit toutes ses connoissances en usage, & enfin promit hardiment cette Eau si désirée, & qui s'étoit dérobée à tant d'autres Ingenieurs. Il marchoit son Niveau à la main, & dès qu'il put voir les maisons de la Ville, il assura que l'eau seroit plus haute. Quelques-uns des principaux Habitans, qui par in-

patience ou par curiosité étoient allés au-devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs Concitoyens, ou pour leur avancer la joye, ou pour se donner une espece de part à la gloire de la découverte. Cependant M. Couplet continuoit son chemin en marquant avec des Piquets les endroits où il falloit fouïller, & en prédisant dans le même tems à quelle profondeur précisément on trouveroit l'Eau, & au lieu qu'un autre eût pû prendre un air imposant de divination, il expliquoit naïvement les principes de son Art, & se privoit de toute apparence de Merveilleux. Il entra dans Coulanges où il ne vit rien qui traversât les idées qu'il avoit prises, & il repartit pour Paris, après avoir laissé les instructions nécessaires pour les travaux qui se devoient faire en son absence. Il restoit à conduire l'Eau dans la Ville par des tranchées & par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de besoin, & tout cela emportoit mille détails de Pratique, sur quoi il ne laissoit rien à desirer, il promit de revenir au mois de Décembre pour mettre à tout la dernière main.

Il revint en effet, & enfin le 21. Décembre l'Eau arriva dans la Ville. Jamais la plus heureuse Vendange n'y avoit répandu tant de joye. Hommes, Femmes, Enfans, tous couroient à cette Eau pour en boire, & ils eussent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier Juge de la Ville devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ses mains qu'il y plongea plusieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les Cloches furent sonnées avec tant d'empportement, que la plus grosse fut démontée, l'allegresse publique fit cent folies. La Ville, auparavant toute défigurée par des maisons brûlées qu'on ne réparoit point, a pris une face nouvelle, on y bâtit, on vient même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnoit peu à peu, & pour tout cela M. Couplet n'a pas fait 3000 livres de dépense à cette même Ville, qui auroit été ravie de se charger d'un impôt perpétuel, aussi crut-elle bien lui devoir une Inscription & une Devise. L'inscription est ce Distique Latin.

*Non erat ante fluens populis sitientibus unda ,
Ast dedit æternas arte Cupletus aquas.*

La Devise représente un Moyse qui

tire de l'Eau d'un Rocher entourné de
seps de Vignes , avec ces mots *Utile
dulci.*

Auxerre & Courson , qui sont dans
le voisinage de Coulanges , se senti-
rent aussi de son voyage , il donna à
Auxerre les moyens d'avoir de meil-
leure Eau , & à Courson ceux de re-
trouver une Source perdue.

C'est dans ces sortes de fonctions, &
dans celles qu'il devoit à l'Academie
& à sa Charge , qu'il a passé une vie
toujours occupée & toujours labo-
rieuse. Une complexion d'une force
singuliere le soutenoit dans ses fati-
gues. Enfin âgé de 79 ans il eut une
premiere attaque d'Apoplexie , &
quelque tems après une seconde, aux-
quelles succeda une Paralyse , qui
tomba particulièrement sur la langue
& sur l'Œsophage , de sorte qu'il ne
pouvoit ni parler ni avaler sans beau-
coup de peine. Il fut deux ans à lan-
guir , mais avec courage. Il employa
toujours à des prieres & à des dis-
cours édifiants le peu qui lui restoit
d'usage de la parole , & il mourut le
25 Juillet 1722 , âgé de 81 an.

Ce qu'on appelle précisément bon-

té étoit en lui à un haut point , & avec cet avantage qu'elle étoit sensiblement marquée dans sa phisionomie , dans son air, dans ses manieres, on se fût fié à lui sans autres garans que ceux-là. Heureuses , du moins par rapport aux effets extérieurs , les vertus dont la preuve est courte & prompte ! Il étoit Trésorier de l'Academie, titre trop fastueux , & assés impropre, il étoit plutôt le contraire d'un Trésorier , il n'avoit point de fonds entre les mains, mais il faisoit des avances assés considerables par rapport à sa fortune , & ne les retiroit pas sans peine. Il a laissé un Fils, qui lui a succédé dignement dans cette place.



E L O G E
DE MONSIEUR
M E R Y.

JEAN MERY nâquit à Vatan en Berry le 6. Janvier 1645, de Jean Mery, Maître Chirurgien, & de Jeanne Mores. On lui fit commencer ses études, mais il s'en d'égoûta bien-tôt par le peu de secours qu'il trouva dans de mauvais Maîtres, par le peu d'émulation, apparemment aussi par le peu d'inclination naturelle. Il ne passa pas la Quatrième, & s'attacha uniquement à la profession de son Pere. Il vint à Paris à dix-huit ans s'instruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les Ecoles pour de jeunes Chirurgiens. Non content de ses exercices du jour, il déroboit subtilement un Mort quand il le pouvoit, l'emportoît dans son lit, & passoit la nuit à le dissequer en grand secret.

En 1681 il fit à la priere de M.
Lamy

Lamy Docteur en Medecine, qui donnoit une seconde Edition de son Livre sur l'*Ame sensitive*, une description de l'Oreille. Il reconnoît dans une Lettre préliminaire adressée à ce Docteur & imprimée aussi, qu'il n'est qu'un *simple Chirurgien de l'Hôtel-Dieu*, & par-là il insinuë qu'il est bien hardi d'oser décrire une partie aussi délicate que l'Oreille, & aussi inconnuë aux plus habiles Anatomistes, qu'on ne le croira pas en droit de faire des découvertes; mais si on veut bien ne s'en pas tenir à des préjugés ordinairement si concluans, il s'engage à convaincre tout incrédule les pièces à la main. Dans la même année il fut pourvû d'une Charge de Chirurgien de la Feuë Reine.

En 1683 M. de Louvois le mit aux Invalides en qualité de Chirurgien Major.

L'année suivante le Roi de Portugal ayant demandé au Feu Roi un Chirurgien capable de donner du secours à la Reine sa Femme qui étoit à l'extrémité, M. de Louvois y envoya M. Mery en poste, mais la Reine mourut avant son arrivée. Il n'y eut à Lisbonne aucun Malade qui

ne voulût le consulter, quelque peu digne qu'il en fût par son mal, ou au contraire quelque desespéré qu'il fût. On lui fit les offres les plus avantageuses pour l'arrêter en Portugal, on en fit autant en Espagne à son passage, mais rien ne put vaincre l'amour de la Patrie.

A son retour M. de Louvois le fit entrer dans l'Academie des Sciences en 1684.

Cette même année la Cour allant à Chambord, le Roi demanda à M. Fagon un Chirurgien qu'il pût mettre pendant le voyage auprès de M. le Duc de Bourgogne encore Enfant. M. Fagon fit choix de M. Mery. On ne peut pas mettre en doute s'il s'acquitta de cet Emploi avec toute l'application & tout le zele possible, mais il se trouvoit encore plus étranger à la Cour qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Espagne; & il revint, aussi-tôt qu'il le put, respirer son véritable air natal, celui des Invalides, & de l'Academie.

En 1692 il fit un voyage en Angleterre par Ordre de la Cour; &, ce qui paroîtra sans doute surprenant, on en

ignore absolument le sujet. Peut-être s'est-on déjà apperçû que les faits rapportés jusqu'ici ont été assés dénués de circonstances, assés décharnés; c'est la faute de celui qu'ils regardent. Après qu'il avoit rempli dans la dernière exactitude ses fonctions nécessaires, il se renfermoit dans son Cabinet, où il étudioit non pas tant les Livres que la Nature même; il n'avoit de commerce qu'avec les Morts, & cela dans un sens beaucoup plus étroit qu'on ne le dit d'ordinaire des Scavans. Il s'instruisoit donc infiniment, mais personne n'en eût rien scû, si les opérations qu'il faisoit tous les jours n'eussent trahi le secret de son habileté. Ceux qui sont fortement occupés à exercer une profession ou un talent, parlent du moins plus volontiers dans l'intérieur de leur famille, soit de leurs occupations présentes, soit de leurs projets, on est obligé de les écouter, & ils ont une liberté entière de se faire valoir, mais il n'usoit point de ses droits à cet égard, on ne le voyoit qu'aux heures des repas, & il n'y tenoit point de discours inutiles. Enfin je le repête, on ne fait rien du voia-

ge d'Angleterre , dont il auroit dû , au moins à sa Femme & à ses Enfans, vanter ou excuser le succès. Tout étoit enseveli dans un profond silence , & il est presque étonnant que M. Mery ait été connu. Il n'a rien mis du sien dans sa réputation que son mérite , & communément il s'en faut beaucoup que ce ne soit assés.

En 1700 , M. de Harlay Premier Président le nomma premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Il n'accepta cette place que quand il fut bien sûr qu'elle n'étoit pas incompatible avec celle de l'Academie , & je lui ai ouï dire que les deux ensemble remplissoient toute son ambition , aussi l'ont-elles uniquement occupé. Des Malades quelque importans qu'ils fussent , & quelque utiles qu'ils dussent être , n'ont jamais pû le faire sortir de chés lui. Tout au plus a-t-il traité quelques Amis , mais en amis , & en leur faisant très-peu de chose. Des Etrangers , qui fouhaitoient passionnément qu'il leur fit des Cours particuliers d'Anatomie , n'ont pû le tenter par les promesses les plus magnifiques & les plus sûres. Il ne vouloit point d'une augmen-

tation de fortune, qui lui eût coûté un tems destiné à de nouveaux progrès dans la science.

Mais ce même tems, qu'il estimoit plus que la richesse, il ne l'épargnoit point à ses devoirs, il conçut volontairement le dessein d'en donner à l'Hôtel-Dieu beaucoup plus qu'il ne lui en demandoit selon l'usage établi. Les jeunes Chirurgiens qui venoient y apprendre leur métier, n'y prenoient des leçons qu'au gré du hazard, qui leur mettoit sous les yeux tantôt une opération, tantôt une autre, rien de suivi, rien de methodique ne dirigeoit leurs connoissances. Il obtint de M. de Harlay que l'on construisît un lieu, où il leur feroit des Cours réglés d'Anatomie. S'il eût pris cet occasion de demander des appointemens plus forts, s'il ne l'eût même fait naître que dans cette vûë, on ne l'eût pas blâmé d'accorder son intérêt avec celui du Public. D'ailleurs M. le Premier Président l'honoroit d'une affection particuliere, & comme ce grand Magistrat avoit beaucoup d'esprit, peut-être l'aimoit-il d'autant plus qu'il falloit de la pénétration pour sentir

tout ce qu'il valoit , mais M. Mery ne songea dans son nouvel établissement qu'à l'utilité publique , & il se tint heureux qu'on lui eût accordé un surcroît considérable d'assujettissement & de travail.

Son genie étoit d'apporter une extrême exactitude à l'observation , & de se bien assurer de la simple vérité des choses. Il ne se pressoit point d'imaginer pourquoi telle disposition , telle structure ; il voioit les faits d'autant plus sûrement, qu'il ne les voioit point au travers d'un Système déjà formé , qui eût pû les changer à ses yeux. Son Cabinet Anatomique, auquel il avoit travaillé une bonne partie de sa vie , ce nombre prodigieux de Dissections faites de sa main avec une patience étonnante, avoient apparemment aidé à lui faire prendre cette habitude ; il avoit été si long-tems appliqué à ne faire que voir , qu'il n'avoit pas eu le loisir de songer tant à deviner , mais on doit convenir qu'il n'y a pas moins de sagacité d'esprit à bien voir en cette matière, qu'à deviner; aussi n'avoit-on pas à craindre que ce qu'il faisoit voir aux autres , il le leur déguisât ,

ou l'embellît trop par ses discours; à peine se pouvoit-il résoudre à l'expliquer, il falloit presque que les Pièces de son Cabinet parlassent pour lui.

On y en conte jusqu'à quatre-vingt d'importantes, soit Squeletes entiers, soit parties d'Animaux. Trente de ces Pièces regardent l'Homme; & celle où sont tous les Nerfs conduits depuis leur origine jusqu'à leurs extrémités, a dû lui coûter des trois ou quatre mois de travail. Une adresse singulière, & une persévérance infatigable ont été nécessaires pour finir ces Ouvrages; aussi étoit-ce là ce qui l'enlevoit à tout. Il étoit toujours pressé de rentrer dans ce lieu où toutes ces Machines démontées & dépoüillées de ce qui nous les cache en les revêtant, lui presentent la Nature plus à nud, & lui donnoient toujours à lui-même de nouvelles instructions; cependant pour ne se pas trop glorifier de la connoissance qu'il avoit de la structure des Animaux, il faisoit réflexion sur l'ignorance où l'on est de l'action & du jeu des Liqueurs. *Nous autres Anatomistes, m'a-t-il dit une fois,*

nous sommes comme les Crocheteurs de Paris qui en connoissent toutes les rues jusqu'aux plus petites & aux plus écartées, mais qui ne sçavent pas ce qui se passe dans les Maisons.

On a vû de lui dans nos Volumes quantité de Morceaux, sur ce que devient l'Air entré par les Poumons, sur l'Iris de l'Œil, sur la Choroïde, &c. Il a donné une nouvelle structure au Nerf Optique, & a osé avancer qu'un Animal se multiplie sans accouplement; c'est la Moule d'Etang dont il a donné la singulière & bisarre Anatomie (a); mais ce qui a fait le plus de bruit dans ces Volumes a été son opinion sur la Circulation du Sang dans le Fœtus, ou sur l'usage du Trou Ovalé, directement opposée à celle de tous les autres Anatomistes. Il fut cause que l'Academie dès son renouvellement en 1699 fut agitée par cette Question. Un monde d'Adversaires élevés contre lui tant au dedans qu'au dehors de l'Academie, ne l'ébranla point. Il publia même en 1700 hors de nos Memoires un Traité exprès sur ce sujet, auquel il joignit ses Remar-

(a) Voyez l'Hist. de 1710. p. 30 & suiv.

ques sur une nouvelle maniere de tailler de la Pierre pratiquée alors par un Frere Jacques Fran-Comtois ; c'est là le seul Livre qu'on ait de lui. On ne sçait point encore aujourd'hui quel parti est victorieux , & c'est une assez grande gloire pour celui qui seul étoit un parti. Il paroît, ainsi que nous osâmes le soupçonner il y a long-tems, que les deux Systèmes opposés pourroient être vrais & se concilier, dénouement qui mériteroit d'être remarqué dans l'Histoire de la Philosophie , & qui condamneroit bien la grande chaleur de toute cette contestation.

M. Mery étoit si retenu à former, ou à adopter des Systèmes qu'il hésitoit à recevoir, ou si l'on veut, ne recevoit pas celui de la Generation par les Œufs, si vrai-semblable, si appuié, si generalement reçu. Il n'en substituoit pas d'autre à la place, mais des structures de parties, qui effectivement ne s'y accordent pas trop, l'arrêtoient (a), au lieu que les autres Anatomistes se laissent emporter à un grand nombre d'apparences très-favo-

(a) Voyés l'Hist. de 1701, p. 38 & suiv. 2. Edit.

rables, & se reposent en quelque sorte sur la Nature de la solution de quelques difficultés. Nous n'avons garde de décider entre leur hardiesse & la timidité opposée, seulement pouvons-nous dire qu'en fait de Sciences les hommes sont nés Dogmatiques & hardis, & qu'il leur en coûte plus d'effort pour être timides & Pirrhoniens.

Cependant M. Mery peu disposé à prendre trop facilement les opinions les plus dominantes, ne l'étoit pas davantage à quitter facilement les sien-
nes particulieres. Le témoignage qu'il se rendoit de la grande sûreté de ses observations, & du peu de précipitation de ses conséquences, l'affermissoit dans ce qu'il avoit une fois pensé déterminément. La vie retirée y contribuoit encore, les idées qu'on y prend sont plus roides & plus inflexibles, faute d'être traversées, pliées par celles des autres, entretenues dans une certaine souplesse; on s'accoutume trop dans la solitude à ne penser que comme soi. Cette même retraite lui faisoit ignorer aussi des ménagemens d'expression nécessaires dans la

dispute, il ne donnoit point à entendre qu'un fait rapporté étoit faux, qu'un sentiment étoit absurde, il le disoit, mais cet excès de naïveté & de sincérité ne bleffoit pas tant dans l'intérieur de l'Académie. Et si les suites assez ordinaires du sçavoir n'y étoient excusées, où le feroient-elles? On y a remarqué avec plaisir que M. Mery, quelque attaché qu'il fût à ses sentimens, en avoit changé en quelques occasions. Par exemple, il avoit d'abord fort approuvé l'opération du Frere Jacques, & il se retracta dans la suite. Il étoit de bonne grace d'avoir commencé par l'approbation. Un Anatomiste de la Compagnie raconte qu'il a convaincu M. Mery sur certains points, qui lui avoient paru d'abord insoutenables, & il le raconte pour la gloire de M. Mery & non pour la sienne.

Ce même Anatomiste prétend que M. Mery a entrevû la Valvule d'Eustachius, connu les Glandes de Couper long-tems avant Couper même, mais il faut laisser les découvertes aux noms qui en sont en possession, & quand même ce ne seroit que la fa-

veur du sort qui les leur auroit ajugées plutôt qu'à d'autres, il vaut mieux n'en point appeller.

Malgré une constitution très-ferme, & une vie toujours très-reglée d'un bout à l'autre, M. Mery se sentit presque tout d'un coup abandonné de ses jambes vers l'âge de 75 ans, sans avoir nulle autre incommodité. Il fut réduit à se renfermer absolument chés lui, où il s'étoit tant renfermé volontairement. Tous ceux de l'Academie, qui pouvoient se plaindre de quelques-unes de ces sincerités dont nous avons parlé, allerent le voir pour le rassurer sur l'inquietude où il eût pû être à leur égard, & renouvellet une amitié, qui, à proprement parler, n'avoit pas été interrompuë; il fut sensiblement touché & de ces avances qu'il n'attendoit peut-être pas, & de ces sentimens qu'il méritoit plus qu'il ne se les étoit attirés, & il ne pouvoit se lasser d'en marquer sa joye à M. Varrignon, son fidele ami, & de tous les tems.

Il s'affoiblissoit toujours, quoiqu'en conservant un esprit sain, & enfin il mourut le 3 Novembre 1722,

âgé de 77 ans. Il a laissé six Enfans de Catherine-Geneviève Carrere, Fille de M. Carrere, qui avoit été premier Chirurgien de Feuë Madame.

Il a eu toute sa vie beaucoup de Religion, & des mœurs telles que la Religion les demande; ses dernières années ont été uniquement occupées d'exercices de pieté. Nous avons dit de Feu M. Cassini, que les Cieux lui racontoient sans cesse la gloire de leur Créateur, les Animaux la racontoient aussi à M. Mery. L'Astronomie, l'Anatomie sont en effet les deux Sciences où sont le plus sensiblement marqués les caracteres du Souverain Etre, l'une annonce son Immensité par celle des Espaces Celestes, l'autre son Intelligence infinie par la Méchanique des Animaux. On peut même croire que l'Anatomie a quelque avantage, l'Intelligence prouve encore plus que l'Immensité.



E L O G E
DE MONSIEUR
V A R I G N O N.

PIERRE V A R I G N O N nâquit à Caën en 1654, d'un Architecte-Entrepreneur, dont la fortune étoit fort mediocre. Il avoit deux Freres, qui suivirent la profession du Pere, & il étudia pour être Ecclesiastique.

Au milieu de cette éducation commune, qu'on donne aux jeunes gens dans les Colleges, tout ce qui peut les occuper un jour plus particulièrement vient par differens hazards se présenter à leurs yeux, & s'ils ont quelque inclination naturelle bien déterminée, elle ne manque pas de saisir son objet, dès qu'elle le rencontre. Comme les Architectes, & quelquefois les simples Maçons, sçavent faire des Cadrans, M. Varignon en vit tracer de bonne heure, & ne le vit pas indifferemment. Il en apprit la prati-

que la plus grossiere , qui étoit tout ce qu'il pouvoit apprendre de ses Maîtres , mais il soupçonnoit que tout cela dépendoit de quelque Theorie generale, soupçon qui ne servoit qu'à l'inquieter & à le tourmenter sans fruit. Un jour , pendant qu'il étoit en Philosophie aux Jesuites de Caën , feuilletant par amusement differens Livres dans la Boutique d'un Libraire , il tomba sur un Euclide , & en lut les premieres pages , qui le charmerent non-seulement par l'ordre & l'enchaînement des idées , mais encore par la facilité qu'il se sentit à y entrer. Comment l'Esprit humain n'aimeroit-il pas ce qui lui rend témoignage de ses talens ? Il emporta l'Euclide chés lui , & en fut toujours plus charmé par les mêmes raisons. L'incertitude éternelle , l'embarras Sophistique , l'obscurité inutile & quelquefois affectée de la Philosophie des Ecoles , aiderent encore à lui faire goûter la clarté , la liaison , la sûreté des verités Geometriques. La Geometrie le conduisit aux Ouvrages de Descartes , & il y fut frappé de cette nouvelle lumiere , qui de-là s'est répandue dans

tout le Monde pensant. Il prenoit sur les nécessités absolues de la vie de quoi acheter des Livres de cette espece, ou plutôt il les mettoit au nombre des nécessités absolues; il falloit même, & cela pouvoit encore irriter la passion, qu'il ne les étudiât qu'en secret, car ses Parens qui s'appercevoient bien que ce n'étoient pas là les Livres ordinaires dont les autres faisoient usage, desapprouvoient beaucoup & traversoient de tout leur pouvoir l'application qu'il y donnoit. Il passa en Theologie, & quoique l'importance des matieres, & la necessité dont elles sont pour un Ecclesiastique, le fixassent davantage, sa passion dominante ne leur fut pas entierement sacrifiée.

Il alloit souvent disputer à des The-
ses dans les Classes de Philosophie, &
il brilloit fort par sa qualité de bon
Argumenteur, à laquelle concouroient
& le caractère de son esprit, & sa
constitution corporelle, beaucoup de
force & de netteté de raisonnement
d'un côté, & de l'autre une excellente
poitrine, & une voix éclatante. Ce
fut alors que M. l'Abbé de Saint-Pier-
re, qui étudioit en Philosophie dans le
même

même College , le connut. Un goût commun pour les choses de raisonnement , soit Phisiques , soit Metaphisiques, & des disputes continuelles , furent le lien de leur amitié. Ils avoient besoin l'un de l'autre pour approfondir , & pour s'assurer que tout étoit vû dans un sujet. Leurs caracteres differens faisoient un assortiment complet & heureux, l'un par une certaine vigueur d'idées , par une vivacité féconde , par une fougue de raison , l'autre par une analise subtile , par une précision scrupuleuse , par une sage & ingenieuse lenteur à discuter tout.

M. l'Abbé de Saint - Pierre pour jouir plus à son aise de M. Varignon le logea avec lui, & enfin toujours plus touché de son merite, il resolut de lui faire une fortune , qui le mît en état de suivre pleinement ses talens & son genie. Cependant cet Abbé , cadet de Normandie, n'avoit que 1800 livres de rente ; il en détacha 300. qu'il donna par Contrat à M. Varignon. Ce peu qui étoit beaucoup par rapport au bien du Donateur , étoit beaucoup aussi par rapport aux besoins & aux desirs

du Donataire. L'un se trouva riche, & l'autre encore plus d'avoir enrichi son ami.

L'Abbé persuadé qu'il n'y avoit point de meilleur séjour que Paris pour des Philosophes raisonnables, vint en 1686 s'y établir avec M. Varignon dans une petite maison du Faubourg saint Jacques. Là ils pensoient chacun de son côté, car ils n'étoient plus tant en communauté de pensées; l'Abbé revenu des subtilités inutiles & fatigantes s'étoit tourné principalement du côté des Reflexions sur l'Homme, sur les Mœurs, & sur les Principes du Gouvernement. M. Varignon s'étoit totalement enfoncé dans les Mathématiques. J'étois leur compatriote, & allois les voir assés souvent, & quelquefois passer deux ou trois jours avec eux; il y avoit encore de la place pour un survenant, & même pour un second, sorti de la même Province, aujourd'hui l'un des principaux Membres de l'Academie des Belles Lettres, & fameux par les Histoires qui ont paru de lui. Nous nous rassemblions avec une extrême plaisir, jeunes, pleins de la premiere ardeur de sçavoir, fort

unis , & ce que nous ne contions peut-être pas alors pour un assés grand bien , peu connus. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes Langues de l'Empire des Lettres , & tous les sujets de cette petite société se font dispersés de-là dans toutes les Academies.

M. Varignon , dont la constitution étoit robuste , au moins dans sa jeunesse , passoit les journées entieres au travail ; nul divertissement , nulle recreation , tout au plus quelque promenade à laquelle sa raison le forçoit dans les beaux jours. Je lui ai ouï dire que travaillant après souper selon sa coutume , il étoit souvent surpris par des Cloches qui lui annonçoient deux heures après minuit , & qu'il étoit ravi de se pouvoir dire à lui-même que ce n'étoit pas la peine de se coucher pour se relever à quatre heures. Il ne sortoit de-là ni avec la tristesse , que les matieres pouvoient naturellement inspirer , ni même avec la lassitude que devoit causer la longueur seule de l'application , il en sortoit gai & vif , encore plein des plaisirs qu'il avoit pris , impatient de recommencer. Il rioit volon-

tiers en parlant de Geometrie , & à le voir on eût cru qu'il la falloit étudier pour se bien divertir. Nulle condition n'étoit tant à envier que la sienne, sa vie étoit une possession perpetuelle, & parfaitement paisible de ce qu'il aimoit uniquement. Cependant si on eût eu à chercher un homme heureux on l'eût été chercher bien loin de lui, & bien plus haut, mais on ne l'y eût pas trouvé.

Dans sa solitude du Faubourg Saint Jacques, il ne laissoit pas de lier commerce avec plusieurs Sçavans, & des plus illustres, tels que Messieurs du Hamel, du Verney, de la Hire.

M. du Verney lui demandoit assés souvent ses lumieres sur ce qu'il y a en Anatomie qui appartient à la Science des Mechaniques, ils examinoient ensemble des positions de Muscles, leurs points d'appui, leurs directions, & M. du Verney apprenoit beaucoup d'Anatomie à M. Varignon, qui l'en payoit par des raisonnemens Mathematiques appliqués à l'Anatomie.

Enfin en 1687 il se fit connoître du Public par son *Projet d'une nouvelle Mechanique* dédié à l'Academie des Scien-

ces. Elle étoit nouvelle en effet. Découvrir des verités, & en découvrir les sources, ce sont deux choses qui peuvent d'abord paroître inséparables, & qui cependant sont souvent séparées, tant la Nature a été avare de connoissances à notre égard. En Mechanique dont il s'agit ici, on démontroit bien la necessité de l'Equilibre dans les cas où il arrive, mais on ne sçavoit pas précisément ce qui le causoit. C'est ce que M. Varignon apperçut par la Theorie des Mouvements composés, & ce qui fait tout le sujet de son Livre. Les principes essentiels une fois trouvés, les verités coulent avec une facilité délicate pour l'esprit, leur enchaînement est plus simple, & en même-tems plus étroit, le spectacle de leur generation, qui n'a plus rien de forcé, en est plus agréable, & cette même generation plus légitime en quelque sorte est aussi plus féconde.

La nouvelle Mechanique fut reçûe de tous les Geometres avec applaudissement, & elle valut à son Auteur deux places considerables, l'une de Geometre dans cette Academie en 1688, l'autre de Professeur en Mathe-

matiques au College Mazarin. On vouloit donner du relief à cette Chaire, qui n'avoit point encore été remplie, & il fut choisi.

Il mit au jour en 1690 ses *Nouvelles Conjectures sur la Pesanteur*. Il conçoit une Pierre posée dans l'Air, & il demande pourquoi elle tombe vers le centre de la Terre. L'Air est un Liquide, dont par consequent les différentes parties se meuvent en tous les sens imaginables; & une direction quelconque étant déterminée, il n'est pas possible qu'il n'y en ait un grand nombre qui s'accordent à la suivre. On peut imaginer toutes celles qui s'accordent dans une même direction, comme ne faisant qu'une même Colonne. La Pierre est donc frappée par des Colonnes qui la poussent d'Orient en Occident, d'Occident en Orient, de bas en haut, de haut en bas. Les Colonnes qui la poussent lateralement d'Orient en Occident, ou au contraire, sont égales en longueur, & par consequent en force, & il n'en résulte à la Pierre aucune impression. Mais celles qui la poussent de haut en bas sont beaucoup plus longues que celles qui la poussent

de bas en haut , & cela à quelque distance de la Terre où la Pierre ait jamais pû être portée ; elle sera donc poussée avec plus de force de haut en bas , que de bas en haut , & elle tombera vers le centre de la Terre , ou , ce qui est le même , perpendiculairement à sa surface , parce que les Colonnes laterales égales en force , l'empêchent de s'écarter , ni à droite , ni à gauche. Si la Pierre étoit à une égale distance & de la Terre , & de la dernière surface de l'Air , elle demeureroit en repos , plus loin , elle monteroit. Ce qu'on a dit de l'Air , on le dira de même de la matiere subtile , & de tout autre Liquide où des Corps seront posés. Telle est en general l'idée de *M. Varignon* sur la Cause de la Pesanteur ; plusieurs grands Hommes ont prouvé par l'inutilité de leurs efforts l'extrême difficulté de cette matiere , & j'avouë qu'il pourroit bien aussi l'avoir prouvée. Du moins ce Siftême a-t-il peu de Sectateurs ; & quoique simple , bien lié , bien suivi , il est vrai qu'un Phisicien , même avant la discussion , ne se sent point porté à le croire. L'Auteur l'auroit plus aisément défendu que persua-

dé. Aussi ne l'a-t-il point donné avec cette confiance & cet air triomphant, qui ont accompagné tant d'autres Siftêmes; le titre modeste de *Conjectures* répondoit sincerement à sa pensée, il ne croyoit point qu'en matiere de Phisique, & principalement sur les premiers principes de la Phisique, on pût passer la Conjecture, & il sembloit être ravi que sa chere Geometrie eût seule la certitude en partage.

Dans ses recherches Mathematiques, son genie le portoit toujours à les rendre les plus generales qu'il fut possible. Un Paisage dont on aura vû toutes les parties l'une après l'autre, n'a pourtant point été vû, il faut qu'il le soit d'un lieu assés élevé, où tous les objets auparavant dispersés se rassemblent sous un seul coup d'œil. Il en va de même des verités Geometriques, on en peut voir un grand nombre dispersées çà & là, sans ordre entre elles, sans liaison, mais pour les voir toutes ensemble, & d'un coup d'œil, on est obligé de remonter bien haut, & cela demande de l'effort & de l'adresse. Les formules generales Algebriques sont les lieux élevés où
l'on

Ton se place pour découvrir tout à la fois un grand Pays. Il n'y a peut-être pas eu de Geometre, ni qui ait mieux connu, ni qui ait mieux fait sentir le prix de ces formules que M. Varignon.

Il ne pouvoit donc manquer de faire avidement la Geometrie des Infinimens-Petits dès qu'elle parut; elle s'éleve sans cesse au plus haut point de vûë, à l'Infini, & de-là elle embrasse une étendue infinie. Avec quel transport vit-il naître une nouvelle Geometrie, & de nouveaux plaisirs! quand cette belle & sublime Methode fut attaquée dans l'Academie même, (a) car il falloit qu'elle subît le sort de toutes les nouveautés, il en fut un des plus ardens défenseurs, & il força en sa faveur son caractere naturel, ennemi de toute contestation. Il se plaignit quelquefois à moi que cette dispute l'avoit interrompu dans des recherches sur le calcul Integral, dont il auroit de la peine à reprendre le fil. Il sacrifia les Infinimens-Petits à eux-mêmes, le plaisir & la gloire d'y faire des progrès au devoir plus pressant de les défendre.

(a) Voyés l'Hist. de 1701, p. 89 & suiv. 2. Ed.
Tome VI. R

Tous les Volumes que l'Academie a imprimés rendent conte de ses travaux. Ce ne sont presque jamais des morceaux détachés les uns des autres, mais de grandes Theories completes sur les Loix du Mouvement, sur les Forces centrales, sur la Resistance des Milieux au mouvement. Là par le moyen de ses formules generales rien ne lui échape de ce qui est dans l'enceinte de la matiere qu'il traite. Outre les verités nouvelles, on en voit d'autres déjà connues d'ailleurs, mais détachées, qui viennent de toutes parts se rendre dans sa Theorie. Toutes ensemble font corps, & les vuides qu'elles laissoient auparavant entre elles se trouvent remplis.

La certitude de la Geometrie n'est nullement incompatible avec l'obscurité & la confusion, & elles sont quelquefois telles qu'il est étonnant qu'un Geometre ait pû se conduire sûrement dans le labyrinthe tenebreux où il marchoit. Les Ouvrages de M. Varignon ne causent jamais cette désagréable surprise, il s'étudie à mettre tout dans le plus grand jour, il ne s'épargne point, comme font quelquefois de Grands Hommes, le travail de l'arrangement

beaucoup moins flatteur, & souvent plus penible que celui de la production même, il ne recherche point par des sous-entendus hardis la gloire de paroître profond.

Il possédoit fort l'Histoire de la Geometrie. Il l'avoit apprise non pas tant précisément pour l'apprendre, que parce qu'il avoit voulu rassembler des lumieres de tous côtés. Cette connoissance historique est sans doute un ornement pour un Geometre, mais de plus ce n'est pas un ornement inutile. En general plus l'Esprit a été tourné & retourné en differens sens sur une matiere, plus il en devient fécond.

Quoique la santé de M. Varignon parût devoir être à toute épreuve, l'assiduité & la contention du travail lui causerent en 1705 une grande maladie. On n'est guere si habile impunément. Il fut six mois en danger, & trois ans dans une langueur qui étoit un épuisement d'esprits visible; il m'a conté que quelquefois dans des accès de fièvre, il se croyoit au milieu d'une Forêt, où il voyoit toutes les feuilles des Arbres couvertes de calculs algebriques. Condamné par ses Medecins, par ses amis,

& par lui-même, à se priver de tout travail, il ne laissoit pas, dès qu'il étoit seul dans sa chambre, de prendre un Livre de Mathématique qu'il cachoit bien vite s'il entendoit venir quelqu'un. Il reprenoit la contenance d'un Malade, & n'avoit pas besoin de jouer beaucoup.

Il est à remarquer par rapport à son caractère, que ce fut en ce tems-là qu'il parut de lui un Ecrit, où il reprenoit M. Wallis sur de certains Espaces plus qu'Infinis que ce grand Geometre attribuoit aux Hiperboles. Il soutenoit au contraire qu'ils n'étoient que Finis (a). La critique avoit tous les affaifonnemens possibles d'honnêteté, mais enfin, c'étoit une critique, & il ne l'avoit faite que pour lui seul. Il la confia à M. Carré, étant dans un état qui le rendoit plus indifferant pour ces sortes de choses; & celui-ci touché du seul intérêt des Sciences, la fit imprimer dans nos Memoires à l'insçu de l'Auteur, qui se trouva Agresseur contre son inclination.

Il revint de sa maladie, & de sa langueur, & ne profita nullement du pas-

(a) Voyés l'Hist. de 1706, p. 47.

se. L'Edition de son *Projet de nouvelle Mechanique* ayant été entièrement débitée, il songea à en faire une seconde, ou plutôt un Ouvrage tout nouveau, quoique sur le même plan, mais beaucoup plus ample, & auquel le titre de *Projet* ne convenoit plus. On y devoit bien sentir la grande acquisition de richesses qu'il avoit faite dans l'intervalle; mais il se plaignoit souvent que le tems lui manquoit, quoiqu'il fût bien éloigné d'en perdre volontairement. Une infinité de visites soit de François, soit d'Etrangers, dont les uns vouloient le voir pour l'avoir vû, & les autres pour le consulter & pour s'instruire, des Ouvrages de Mathématique que l'autorité ou l'amitié de quelques personnes l'engageoient à examiner, & dont il se croyoit obligé de rendre le conte le plus exact, un grand commerce de Lettres avec les principaux Geometres de l'Europe, & des Lettres sçavantes & travaillées, car il ne falloit pas plus se negliger avec ces amis-là qu'avec le Public même, tout cela nuisoit beaucoup au Livre qu'il avoit entrepris. C'est ainsi qu'on devient celebre, parce qu'on a

été maître de disposer d'un grand loisir, & qu'on perd ce loisir si précieux, parce qu'on est devenu celebre. De plus ses meilleurs Ecoliers, soit du College Mazarin, soit du College Royal, car il y occupoit aussi une Chaire de Mathematique, étoient en possession de lui demander des leçons particulières. La joie de voir qu'ils en demandassent, son zele pour les Mathematiques, sa bonté naturelle, son inclination à étendre un devoir plutôt qu'à le resserrer, leur avoient donné ce droit, & ôté la crainte d'en user trop librement. Il soupiroit après deux ou trois mois de vacances qu'il avoit pendant l'année, il s'enfuyoit à quelque Campagne, où les journées entières étoient à lui, & s'écouloient bien vite.

Malgré son extrême amour pour la paix, il a fini sa vie par être embarqué dans une contestation. Un Religieux Italien habile en Mathematique, l'attaqua sur la Tangente, & l'Angle d'attouchement des Courbes, tels qu'on les conçoit dans la Geometrie des Infinitement-Petits. Il se crut obligé de répondre, & à dire le vrai, les indifferens ne l'eussent pas trop crû; je ne

crois pas sortir du personnage de simple Historien en assurant que sa gloire ne couroit aucun peril, mais il étoit sensible de ce côté-là, ou plutôt toute sa sensibilité y étoit rassemblée; il répondit par le dernier Memoire qu'il ait donné à l'Academie, & qui a été le seul où il fût question d'un different. Son inclination pacifique y dominoit pourtant encore, il n'y nommoit point son Adversaire qui l'avoit nommé à tout moment, que tout le monde connoissoit, qui ne se cachoit point, & quoiqu'on lui représentât la parfaite inutilité, & même la superstition de cette reticence, il s'obstina toujours à ne le nommer que l'*Aggresseur*; il est vrai qu'il n'en usoit pas si honnêtement à l'égard des Paralogismes, & qu'il leur donnoit leur veritable nom.

Dans les deux dernieres années de sa vie, il fut fort incommodé d'un Rhumatisme placé dans les Muscles de la Poitrine, il ne pouvoit marcher quelque tems sans être obligé de se reposer pour reprendre haleine. Cette incommodité augmenta toujours, & tous les remedes y furent inutiles, ce qui ne le surprenoit pas beaucoup. Il n'en relâ-

cha rien de ses occupations ordinaires ; & enfin après avoir fait sa Classe au College Mazarin le 22 Decembre 1722, sans être plus mal que de coutume, il mourut subitement la nuit suivante.

Son caractère étoit aussi simple que sa superiorité d'esprit pouvoit le demander. J'ai déjà donné cette même loüange à tant de personnes de cette Academie, qu'on peut croire que le merite en appartient plutôt à nos Sciences qu'à nos Sçavans. Il ne connoissoit point la jaloulie ; il est vrai qu'il étoit à la tête des Geometres de France, & qu'on ne pouvoit conter les grands Geometres de l'Europe sans le mettre du nombre, mais combien d'hommes en tout genre élevés à ce même rang ont fait l'honneur à leurs inferieurs d'en être jaloux, & de les décrier ? La passion de conserver une premiere place fait prendre des précautions qui dégradent. Il faut convenir cependant que quand on lui presentoit quelque idée qui lui étoit nouvelle, il couroit quelquefois un peu trop vite à l'objection, & à la difficulté ; le feu de son esprit, des vûes dont il étoit plein

sur chaque matiere , venoient traverser trop impetueusement celles qu'on lui offroit , mais on parvenoit assez facilement à obtenir de lui une attention plus tranquille , & plus favorable. Il mettoit dans la dispute une chaleur que l'on n'eût jamais crû qu'il eût dû terminer par rire. Ses manieres d'agir nettes, franches , loyales en toute occasion , exemptes de tout soupçon d'interêt indirect & caché , auroient seules suffi pour justifier la Province dont il étoit , des reproches qu'elle a d'ordinaire à effuyer ; il n'en conservoit qu'une extrême crainte de se commettre , qu'une grande circonspection à traiter avec les hommes , dont effectivement le commerce est toujours redoutable. Je n'ai jamais vû personne qui eût plus de conscience , je veux dire , qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment interieur de ses devoirs , & qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. Il possédoit la vertu de reconnoissance au plus haut degré il faisoit le récit d'un bienfait reçu avec plus de plaisir que le Bienfaicteur le plus vain n'en eût eu à le faire , & il ne se croyoit jamais acquitté par toutes

ces compensations , dont on s'établit
soi-même pour Juge. Il étoit Prêtre ,
& n'avoit pas besoin de beaucoup d'ef-
forts pour vivre conformément à cet
état. Aussi sa mort subite n'a-t-elle
point allarmé ses amis.

Il m'a fait l'honneur de me leguer
tous ses Papiers par son Testament.
J'en rendrai au Public le meilleur conte
qu'il me fera possible. La nouvelle Me-
chanique est en assés bon état , & va
paroître au jour ; j'espere que les Let-
tres la suivront. Du reste , je promets
de ne rien détourner à mon usage parti-
culier des Tresors que j'ai entre les
mains , & je conte que j'en serai crû , il
faudroit un plus habile homme pour
faire sur ce sujet quelque mauvaise ac-
tion avec quelque esperance de succès.



E L O G E

D U

CZAR PIERRE I.

COMME il est sans exemple que l'Academie ait fait l'Eloge d'un Souverain, en faisant, si on ose le dire, celui d'un de ses Membres, nous sommes obligés d'avertir, que nous ne regarderons le Feu Czar qu'en qualité d'Academicien, mais d'Academicien Roi & Empereur, qui a établi les Sciences & les Arts dans les vastes Etats de sa Domination, & quand nous le regarderons comme Guerrier, & comme Conquerant, ce ne sera que parce que l'Art de la Guerre est un de ceux dont il a donné l'intelligence à ses Sujets.

La Moscovie ou Russie étoit encore dans une ignorance, & dans une grossiereté presque pareilles à celles qui accompagnent toujours les premiers âges des Nations. Ce n'est pas

que l'on ne découvrît dans les Moscovites de la vivacité, de la pénétration, du génie & de l'adresse à imiter ce qu'ils auroient vû, mais toute industrie étoit étouffée; les Païsans nés Esclaves, & opprimés par des Seigneurs impitoyables, se contentoient qu'une Agriculture grossiere leur rapportât précisément de quoi vivre, ils ne pouvoient, ni n'osoient s'enrichir. Les Seigneurs eux-mêmes n'osoient paroître riches, & les Arts sont enfans des Richesses, & de la douceur du Gouvernement. L'Art Militaire, malheureusement aussi indispensable que l'Agriculture, n'étoit guere moins negligé; aussi les Moscovites n'avoient-ils étendu leur domination que du côté du Nord & de l'Orient, où ils avoient trouvé des Peuples plus Barbares, & non du côté de l'Occident & du Midi, où sont les Suédois, les Polonois & les Turcs. La politique des Czars avoit éloigné de la Guerre les Seigneurs & les Gentilshommes, qui en étoient venus à regarder comme une exemption honorable cette indigne oisiveté, & si quelques-uns servoient, leur naissance les avoit faits Commandans, & leur

tenoit lieu d'experience. On avoit mis dans les Troupes plusieurs Officiers Allemands, mais qui la plûpart simples Soldats dans leur païs, & Officiers seulement parce qu'ils étoient en Moscovie, n'en sçavoient pas mieux leur nouveau métier. Les Armées Russiennes levées par force, composées d'une vile populace, mal disciplinées, mal commandées, ne tenoient guere tête à un Ennemi aguerri, & il falloit que des circonstances heureuses & singulieres leur missent entre les mains une Victoire qui leur étoit assés indifferente. La principale force de l'Empire consistoit dans les Strelitz, Milice à peu près semblable aux Janissaires Turcs, & redoutable comme eux à ses Maîtres, dans le même tems qu'elle les faisoit redouter des peuples. Un Commerce foible & languissant étoit tout entier entre les mains de Marchands Etrangers, que l'ignorance & la paresse des Gens du Païs n'invitoient que trop à les tromper. La Mer n'avoit jamais vû de Vaisseaux Moscovites, soit Vaisseaux de Guerre, soit Marchands, & tout l'usage du Port d'Arkangel étoit pour les Nations étrangères.

Le Christianisme même qui impose quelque nécessité de sçavoir, du moins au Clergé, laissoit le Clergé dans des tenebres aussi épaisses que le Peuple, tous sçavoient seulement qu'ils étoient de la Religion Grecque, & qu'il falloit haïr les Latins; nul Ecclesiastique n'étoit assés habile pour prêcher devant des Auditeurs si peu redoutables; il n'y avoit presque pas de Livres dans les plus anciens, & les plus riches Monasteres, même à condition de n'y être pas lûs. Il regnoit par tout une extrême dépravation de mœurs & de sentimens, qui n'étoit pas seulement, comme ailleurs, cachée sous des dehors légers de bienfiance, ou revêtuë de quelque apparence d'Esprit, & de quelques agrémens superficiels. Cependant ce même Peuple étoit souverainement fier, plein de mépris pour tout ce qu'il ne connoissoit point, & c'est le comble de l'ignorance que d'être orgueilleuse. Les Czars y avoient contribué en ne permettant point que leurs Sujets voyageassent; peut-être craignoit-on qu'ils ne vinssent à ouvrir les yeux sur leur malheureux état. La Nation Moscovite, peu connue que

de ses plus proches Voisins , faisoit presque une Nation à part, qui n'entroit point dans le Siftême de l'Europe , qui n'avoit que peu de liaison avec les autres Puissances, & peu de consideration chés elles, & dont à peine étoit-on curieux d'apprendre de tems en tems quelques révolutions importantes.

Tel étoit l'état de la Moscovie , lorsque le Prince Pierre nâquit le 11 Juin 1672 du Czar Alexis Michaelowits , & de Natalie Kirilouna Nariskin sa seconde Femme. Le Czar étant mort en 1676 , Fedor ou Théodore son Fils aîné lui succeda , & mourut en 1682 après 6 ans de Regne. Le Prince Pierre , âgé seulement de 10 ans , fut proclamé Czar en sa place , au préjudice de Jean quoiqu'aîné , dont la santé étoit fort foible , & l'esprit imbecile. Les Strelitz , excités par la Princesse Sophie qui esperoit plus d'autorité sous Jean son Frere de Pere & de Mere , & incapable de tout , se revoltèrent en faveur de Jean , & pour éteindre la guerre Civile , il fut réglé que les deux freres regneroient ensemble.

Pierre , déjà Czar dans un âge si tendre , étoit très-mal élevé , non-seu-

lement par le vice général de l'éducation Moscovite , par celui de l'éducation ordinaire des Princes que la flatterie se hâte de corrompre dans le tems même destiné aux préceptes & à la vérité, mais encore plus par les soins de l'ambitieuse Sophie , qui déjà le connoissoit assez pour craindre qu'il ne fût un jour trop grand Prince & trop difficile à gouverner. Elle l'environna de tout ce qui étoit capable d'étouffer ses lumières naturelles, de lui gâter le cœur, de l'avilir par les plaisirs. Mais ni la bonne éducation ne fait les grands caractères, ni la mauvaise ne les détruit. Les Héros en tout genre sortent tout formés des mains de la Nature & avec des qualités insurmontables. L'inclination du Czar Pierre pour les exercices Militaires se déclara dès sa première jeunesse, il se plaisoit à battre le Tambour, & ce qui marque bien qu'il ne vouloit pas s'amuser, comme un Enfant, par un vain bruit, mais apprendre une fonction de Soldat, c'est qu'il cherchoit à s'y rendre habile, & il le devint effectivement au point d'en donner quelquefois des leçons à des Soldats qui n'y réussissoient pas si bien que lui. Le

Le Czar Fedor avoit aimé la magnificence en Habits & en Equipages de Chevaux ; pour lui , quoique blessé dès-lors de ce faste , qu'il jugeoit inutile & onereux , il vit cependant avec plaisir que les Sujets , qui n'avoient été jusque-là que trop éloignés de toute sorte de magnificence , en prenoient peu à peu le goût.

Il conçût qu'il pouvoit employer à de plus nobles usages , la force de son exemple , il forma une Compagnie de cinquante Hommes commandée par des Officiers étrangers , & qui étoient habillés & faisoient leurs exercices à l'Allemande. Il prit dans cette Troupe le moindre de tous les grades , celui de Tambour. Ce n'étoit pas une représentation frivole qui ne fît que fournir à Lui & à sa Cour une matière de divertissement & de plaisanterie. Il avoit bien défendu à son Capitaine de se souvenir qu'il étoit Czar , il servoit avec toute l'exactitude & toute la soumission que demandoit son emploi , il ne vivoit que de sa paie , & ne couchoit que dans une Tente de Tambour à la suite de sa Compagnie. Il devint Sergent , après l'avoir mérité

au jugement des Officiers qu'il auroit punis d'un jugement trop favorable, & il ne fut jamais avancé que comme un Soldat de fortune, dont ses Camardes même auroient approuvé l'élevation. Par-là il vouloit apprendre aux Nobles que la naissance seule n'étoit point un titre suffisant pour obtenir les dignités militaires, & à tous ses Sujets que le mérite seul en étoit un. Les bas emplois par où il passoit, la vie dure qu'il y essuyoit, lui donnoient un droit d'en exiger autant, plus fort que celui même qu'il tenoit de son autorité Despotique.

A cette premiere Compagnie de 50 Hommes, il en joignit de nouvelles, toujours commandées par des Etrangers, toujours disciplinées à la maniere d'Allemagne, & il forma enfin un Corps considerable. Comme il avoit alors la Paix, il faisoit combattre une Troupe contre une autre, ou representoit des Siéges de Places, il donnoit à ses Soldats une experience qui ne coûtoit point encore de sang, il essayoit leur valeur, & préludoit à des Victoires.

Les Strelitz regardoient tout cela

comme un amusement d'un jeune Prince, & se divertissoient eux-mêmes des nouveaux Spectacles qu'on leur donnoit. Ce jeu cependant les intéressoit plus qu'ils ne pensoient. Le Czar qui les voïoit trop puissans, & d'ailleurs uniquement attachés à la Princesse Sophie, cachoit dans le fond de son cœur un dessein formé de les abattre, & il vouloit s'assurer de Troupes, & mieux instruites & plus fidelles.

En même-tems il suivoit une autre vûë aussi grande, & encore plus difficile. Une Chaloupe Hollandoise, qu'il avoit trouvée sur un Lac d'une de ses Maisons de Plaisance, où elle demeuroit abandonnée & inutile, l'avoit frappé, & ses pensées s'étoient élevées jusqu'à un Projet de Marine, quelque hardi qu'il dût paroître, & qu'il lui parût peut-être à lui-même.

Il fit d'abord construire à Moscou de petits Bâtimens par des Hollandois, ensuite 4. Fregates de 4. pieces de Canon sur le Lac de Pereaslave. Déjà il leur avoit appris à se battre les unes contre les autres. Deux Campagnes de suite il partit d'Arkangel sur des Vais-

seaux Hollandois ou Anglois , pour s'instruire par lui-même de toutes les opérations de Mer.

Au commencement de 1696 le Czar Jean mourut , & Pierre , seul Maître de l'Empire , se vit en état d'exécuter ce qu'il n'eût pû avec une autorité partagée. L'ouverture de son nouveau Regne fut le Siège d'Azof sur les Turcs. Il ne le prit qu'en 1697 après avoir fait venir des Venitiens pour construire sur le Don des Galeres qui en fermaient l'embouchure , & empêchaient les Turcs de secourir la Place.

Il connut par là mieux que jamais l'importance d'une Marine , mais il sentit aussi l'extrême incommodité de n'avoir des Vaisseaux que des Etrangers , ou de n'en construire que par leurs mains. Il voulut s'en délivrer , & comme ce qu'il méditoit étoit trop nouveau pour être seulement mis en délibération , & que l'exécution de ses vûes , confiée à tout autre que lui , étoit plus qu'incertaine , ou du moins très-lente , il prit entièrement sur lui une démarche hardie , bisarre en apparence , & qui , si elle manquoit de succès , ne pouvoit être justifiée qu'auprès

du petit nombre de ceux qui reconnoissent le Grand par tout où il se trouve. En 1698 n'ayant encore regné seul que près de deux ans, il envoya en Hollande une Ambassade dont les Chefs étoient M. le Fort Genevois, qu'il honoroit d'une grande faveur, & le Comte Golowin grand Chancelier, & il se mit dans leur suite *incognito*, pour aller apprendre la construction des Vaisseaux.

Il entra à Amsterdam dans la Maison de l'Amirauté des Indes, & se fit inscrire dans le Rolle des Charpentiers sous le nom de Pierre Michaëlof, & non de Pierre Michaëlowits, qu'il eût dû prendre par rapport à son Grand-Pere; car dans la langue Russienne cette différence de terminaïson marque un homme du peuple, ou un homme de condition, & il ne vouloit pas qu'il restât aucune trace de sa suprême dignité. Il l'avoit entierement oubliée, ou plutôt il ne s'en étoit jamais si bien souvenu, si elle consiste plus dans des fonctions utiles aux peuples, que dans la pompe & l'éclat qui l'accompagne. Il travailloit dans le Chantier avec plus d'assiduité, & plus d'ardeur que ses Compa-

gnons , qui n'avoient pas des motifs comparables aux siens ; tout le monde connoissoit le Czar , & on se le mon-
troit les uns aux autres avec un respect ,
que s'attiroit moins ce qu'il étoit , que
ce qu'il étoit venu faire. Guillaume III
Roi d'Angleterre , qui se trouvoit alors
en Hollande , & qui se connoissoit en
mérite personnel , eut pour lui toute
la considération réelle qui lui étoit
dûë. L'*Incognito* ne retrancha que la
fausse & l'apparente.

Avant que de partir de ses Etats , il
avoit envoyé les principaux Seigneurs
Moscovites voyager en differens en-
droits de l'Europe , leur marquant à
chacun , selon les dispositions qu'il leur
connoissoit , ce qu'ils devoient parti-
culierement étudier ; il avoit songé
aussi à prévenir par la dispersion des
Grands les perils de son absence. Quel-
ques-uns obéirent de mauvaise grace ,
& il y en eut un qui demeura 4 ans
enfermé chés lui à Venise , pour en sor-
tir avec la satisfaction de n'avoir rien
vû , ni rien appris. Mais en general
l'expédient du Czar réussit , les Sei-
gneurs s'instruisirent dans les Pais Etran-
gers , & l'Europe fut pour eux un spec-

tacle tout nouveau, dont ils profiterent.

Le Czar voyant en Hollande que la construction des Vaisseaux ne se faisoit que par pratique, & par une tradition d'Ouvriers, & ayant appris qu'elle se faisoit en Angleterre sur des Plans, où toutes les proportions étoient exactement marquées, jugea cette maniere préférable, & passa en Angleterre. Le Roi Guillaume l'y reçut encore, & pour lui faire un présent, selon son goût, & qui fût un modele de l'Art qu'il venoit étudier, il lui donna un Yacht magnifique.

D'Angleterre le Czar repassa en Hollande, pour retourner dans ses Etats par l'Allemagne, remportant avec lui la Science de la construction des Vaisseaux acquise en moins de deux ans, parce qu'il l'avoit acquise par lui-même, & achetée courageusement par une espeece d'abdication de la dignité Royale; Prix qui auroit paru exorbitant à tout autre Souverain.

Il fut rappelé brusquement de Vienne par la nouvelle de la révolte de 40000 Strelitz. Arrivé à Moscou à la fin de 1699, il les cassa tous sans hésiter, plus sûr du respect qu'ils auroient

pour sa hardiesse, que de celui qu'ils devoient à ses ordres. Dès l'année 1700 il eut remis sur pied 30000 hommes d'Infanterie réglée, dont faisoient partie les Troupes qu'il avoit eu déjà la prévoyance de former, & de s'attacher particulièrement.

Alors se déclara dans toute son étendue le vaste projet qu'il avoit conçu. Tout étoit à faire en Moscovie, & rien à perfectionner. Il s'agissoit de créer une Nation nouvelle, &, ce qui tient encore de la Création, il falloit agir seul, sans secours, sans instrumens. L'aveugle politique de ses Predecesseurs avoit presque entierement détaché la Moscovie du reste du Monde, le Commerce y étoit ou ignoré, ou négligé au dernier point, & cependant toutes les Richesses, & même celles de l'Esprit, dépendent du Commerce. Le Czar ouvrit ses grands Etats jusqu'à fermés; après avoir envoyé ses principaux Sujets chercher des connoissances & des lumieres chés les Etrangers, il attira chés lui tout ce qu'il pût d'Etrangers capables d'en apporter à ses Sujets, Officiers de Terre & de Mer, Matelots, Ingenieurs, Mathématiciens,

ciens, Architectes, Gens habiles dans la découverte des Mines & dans le travail des Métaux, Medecins, Chirurgiens, Artisans de toutes les especes.

Toutes ces nouveautés cependant, aisées à décrier par le seul nom de nouveautés, faisoient beaucoup de Mécontents, & l'autorité despotique, alors si légitimement employée, n'étoit qu'à peine assés puissante. Le Czar avoit affaire à un peuple dur, indocile, devenu paresseux par le peu de fruit de ses travaux, accoutumé à des châtimens cruels, & souvent injustes, détaché de l'amour de la vie par une affreuse misere, persuadé par une longue experience qu'on ne pouvoit travailler à son bonheur, insensible à ce bonheur inconnu. Les changemens les plus indifferens, & les plus legers, tels que celui des anciens Habits, ou le retranchement des longues Barbes, trouvoient une opposition opiniâtre, & suffisoient quelquefois pour causer des séditions. Aussi pour plier la Nation à des nouveautés utiles, fallut-il porter la vigueur au-delà de celle qui eût suffi avec un peuple plus doux & plus traitable, & le Czar y étoit d'autant plus

obligé, que les Moscovites ne connoissent la grandeur & la supériorité que par le pouvoir de faire du mal, & qu'un Maître indulgent & facile ne leur eût pas paru un grand Prince & à peine un Maître.

En 1700 le Czar soutenu de l'Alliance d'Auguste Roi de Pologne, entra en Guerre avec Charles XII Roi de Suede, le plus redoutable Rival de gloire qu'il pût jamais avoir. Charles étoit un jeune Prince, non pas seulement ennemi de toute mollesse, mais amoureux des plus violentes fatigues, & de la vie la plus dure, recherchant les perils par goût & par volupté, invinciblement opiniâtre dans les extrémités où son courage le portoit, enfin c'étoit Alexandre s'il eût eu des vices & plus de fortune. On prétend que le Czar & lui étoient encore fortifiés par l'erreur spéculative d'une Prédestination absolue.

Il s'en falloit beaucoup que l'égalité qui pouvoit être entre les deux Souverains ennemis, ne se trouvât entre les deux Nations. Des Moscovites qui n'avoient encore qu'une légère teinture de discipline, nulle ancienne habitude

de valeur, nulle réputation qu'ils craignissent de perdre, & qui leur enflât le courage, alloient trouver des Suedois exactement disciplinés depuis long-tems, accoutumés à combattre sous une longue suite de Rois guerriers leurs Generaux, animés par le seul souvenir de leur Histoire. Aussi le Czar disoit-il en commençant cette Guerre : *Je sçai bien que mes Troupes seront long-tems battues, mais cela même leur apprendra enfin à vaincre.* Il s'armoit d'une patience plus heroïque que la valeur même, & sacrifioit l'interêt de sa gloire à celui qu'avoient ses peuples de s'aguerrir.

Cependant après que les mauvais succès des premiers commencemens eurent été essuyés, il remporta quelques avantages assés considerables, & la fortune varia, ce qui honoroit déjà assés ses armes. On put esperer de se mesurer bien-tôt avec les Suedois sans inégalité, tant les Moscovites se formoient rapidement. Au bout de 4 ans le Czar avoit déjà fait d'assés grands progrès dans la Livonie & dans l'Ingrie, Provinces dépendantes de la Suede, pour être en état de songer à bâtir une Place dont le Port situé sur la

Mer Baltique pût contenir une Flotte , & il commença en effet le fameux Petersbourg en 1704. Jamais tous les efforts des Suedois n'ont pû l'en chasser , & il a rendu Petersbourg une des meilleures Fortereffes de l'Europe.

Selon la loi qu'il s'étoit prescrite à lui-même , de n'avancer dans les dignités de la Guerre qu'autant qu'il le méritoit , il devoit être avancé. A Grodno en Lithuanie, où se trouvoient le Roi de Pologne , & les principaux Seigneurs de ce Royaume , il pria ce Prince de prendre le commandement de son Armée , & quelques jours après il lui fit proposer en public par le General Moscovite Ogilvi de remplir deux places de Colonel vacantes. Le Roi Auguste répondit qu'il ne connoissoit pas encore assés les Officiers Moscovites , & lui dit de lui en nommer quelques-uns des plus dignes de ces Emplois. Ogilvi lui nomma le Prince Alexandre Menzicou , & le Lieutenant-Colonel Pierre Alexiowits , c'est-à-dire , le Czar. Le Roi dit qu'il connoissoit le merite de Menzicou , & qu'il lui feroit incessamment expédier le Brevet , mais que pour l'autre , il

n'étoit pas assés informé de ses services. On sollicita pendant cinq ou six jours pour Pierre Alexiowits, & enfin le Roi le fit Colonel. Si c'étoit là une espece de Comedie, du moins elle étoit instructive, & méritoit d'être jouée devant tous les Rois.

Après de grands desavantages qu'il eut contre les Suedois depuis 1704, enfin il remporta sur eux en 1709 devant Pultava une Victoire complete; il s'y montra aussi grand Capitaine, que brave Soldat, & il fit sentir à ses Ennemis combien ses Troupes s'étoient instruites avec eux. Une grande partie de l'Armée Suedoise fut prisonniere de Guerre, & on vit un Heros tel que le Roi de Suede fugitif sur les terres de Turquie, & ensuite presque captif à Bender. Le Czar se crut digne alors de monter au grade de Lieutenant General.

Il faisoit manger à sa Table les Generaux Suedois prisonniers, & un jour qu'il but à la santé de ses Maîtres dans l'Art de la Guerre, le Comte de Rhinchild, l'un des plus illustres d'entre ces prisonniers, lui demanda qui étoient ceux à qui il donnoit un si beau titre.

Vous, dit-il, *Messieurs les Generaux. V. M. est donc bien ingrate*, repliqua le Comte, *d'avoir si maltraité ses Maîtres.* Le Czar, pour réparer en quelque façon cette glorieuse ingratitude, fit rendre aussi-tôt une épée à chacun d'eux. Il les traita toujours comme auroit fait leur Roi, qu'ils auroient rendu victorieux.

Il ne pouvoit manquer de profiter du malheur & de l'éloignement du Roi de Suede. Il acheva de conquerir la Livonie & l'Ingrie, & y joignit la Finlande & une partie de la Poméranie Suedoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à son Petersbourg naissant. Il ordonna aux Seigneurs d'y venir bâtir, & le peupla tant des anciens Artisans de Moscovie, que de ceux qu'il rassembloit de toutes parts.

Il fit construire des Galeres inconnuës jusques-là dans ces Mers, pour aller sur les Côtes de Suede & de Finlande, pleines de Rochers, & inaccessibles aux Bâtimens de haut bord. Il acheta des Vaisseaux d'Angleterre, & fit travailler sans relâche à en bâtir encore. Il parvint enfin à en bâtir un de 90

pieces de Canon , où il eut le sensible plaisir de n'avoir travaillé qu'avec des Ouvriers Moscovites. Ce grand Navire fut lancé à la Mer en 1718 au milieu des acclamations de tout un peuple , & avec une pompe digne du principal Charpentier.

La défaite des Suedois à Pultava lui produisit par rapport à l'établissement des Arts un avantage que certainement il n'attendoit pas lui-même. Près de 3000 Officiers Suedois furent dispersés dans tous ses Etats , & principalement en Siberie , vaste Païs , qui s'étend jusqu'aux confins de la Chine , & destiné à la punition des Moscovites exilés. Ces Prisonniers qui manquoient de subsistance , & voyoient leur retour éloigné & incertain , se mirent presque tous à exercer les differens Métiers , dont ils pouvoient avoir quelque connoissance , & la nécessité les y rendit promptement assés habiles. Il y eut parmi eux jusqu'à des Maîtres de Langues & de Mathematiques. Ils devinrent une espece de Colonie , qui civilisa les anciens Habitans , & tel Art , qui quoiqu'établi à Moscou ou à Petersbourg , eût pû être long-tems à penetrer en Si-

berie, s'y trouva porté tout d'un coup.

L'Histoire doit avoüer les fautes des grands Hommes, ils en ont eux mêmes donné l'exemple. Les Turcs ayant rompu la Treve qu'ils avoient avec le Czar, il se laissa enfermer en 1712 par leur Armée sur les bords de la Riviere de Pruth dans un poste où il étoit perdu sans ressource. Au milieu de la consternation generale de son Armée, la Czarine Catherine, qui avoit voulu le suivre, osa seule imaginer un expedient, elle envoya négocier avec le grand Vizir en lui laissant entrevoir une grosse somme d'argent, il se laissa tenter, & la prudence du Czar acheva le reste. En memoire de cet événement, il voulut que la Czarine instituât l'Ordre de Sainte Catherine, dont elle seroit Chef, & où il n'entreroit que des Femmes. Il éprouva toute la douceur que l'on goûte, non-seulement à devoir beaucoup à ce qu'on aime, mais encore à en faire un aveu éclatant, & qui lui soit glorieux.

Le Roi de Suede étant sorti enfin des Etats du Turc en 1713, après les actions qu'il fit à Bender, & qu'un Roman n'auroit osé feindre, le Czar se re-

trouva ce formidable Ennemi en tête, mais il étoit fortifié de l'Alliance du Roi de Dannemarck. Il porta la Guerre dans le Duché de Holstein Allié de la Suede, & en même-tems il y porta ses observations continuelles, & ses études politiques. Il faisoit prendre par des Ingenieurs le plan de chaque Ville, & les desseins des differens Moulins & des Machines qu'il n'avoit pas encore, il s'informoit de toutes les particularités du Labourage, & des Métiers, & par-tout il engageoit d'habiles Artisans qu'il envoyoit chés lui. A Gottorp, dont le Roi de Dannemarck étoit alors Maître, il vit un grand Globe celeste en dedans, & terrestre en dehors, fait sur un dessein de Ticho-Brahé. Douze personnes peuvent s'asseoir dedans autour d'une table, & y faire des Observations Celestes, en faisant tourner cet énorme Globe. La curiosité du Czar en fut frappée, il le demanda au Roi de Dannemarck, & fit venir exprès de Petersbourg une Frégate qui l'y porta. Des Astronomes le placerent dans une grande Maison bâtie pour cet usage.

La Moscovie vit en 1714 un spectacle tout nouveau & que le Czar étoit

peut-être surpris de lui donner si-tôt , un Triomphe pour une victoire Navale remportée sur les Suedois à Gango vers les Côtes de Finlande. La Flotte Moscovite entra dans le Port de Peterbourg , avec les Vaisseaux Ennemis qu'elle amenoit , & le Contre-Amiral Suedois , Ockrenskield Prisonnier , chargé de sept blessures. Les Troupes débarquées passerent avec pompe sous un Arc de Triomphe qu'on avoit élevé , & le Czar qui avoit combattu en personne , & qui étoit le vrai Triomphateur , moins par sa qualité de Souverain , que par celle de premier Instituteur de la Marine , ne parut dans cette marche qu'à son rang de Contre-Amiral , dont il avoit alors le titre. Il alla à la Citadelle où le Vice-Czar Romanodofski assis sur un Trône , au milieu d'un grand nombre de Senateurs , le fit appeller , reçut de sa main une Relation du Combat , & après l'avoir assés long-tems interrogé , l'éleva par l'avis du Conseil à la dignité de Vice-Amiral. Ce Prince n'avoit pas besoin de l'Esclave des Triomphateurs Romains , il sçavoit assés lui seul prescrire de la modestie à son Triomphe.

Il y joignit encore beaucoup de douceur & de generosité en traitant le Contre-Amiral Suedois Ockrenskield comme il avoit fait auparavant le General Rinschild. Il n'y a que la vraie valeur qui aime à se retrouver dans un Ennemi, & qui s'y respecte.

Nous supprimerons desormais presque tout ce qui appartient à la Guerre. Tous les obstacles sont surmontés, & d'assés beaux commencemens établis.

Le Czar en 1716 alla avec la Czarine voir le Roi de Dannemarck à Copenhague, & y passa trois mois. Là il visita tous les Colleges, toutes les Academies, & vit tous les Sçavans. Il lui étoit indifferant de les faire venir chés lui, ou d'aller chés eux. Tous les jours il alloit dans une Chaloupe avec deux Ingenieurs côtoyer les deux Royaumes de Dannemarck & de Suede, pour mesurer toutes les sinuosités, sonder tous les fonds, & porter ensuite le tout sur des Cartes si exactes que le moindre Banc de sable ne leur a pas échappé. Il falloit qu'il fût bien respecté de ses Alliés pour n'être pas traversé par eux-mêmes dans ce grand soin de s'instruire si particulierement.

Ils lui donnerent encore une marque de considération plus éclatante. L'Angleterre étoit son alliée aussi-bien que le Dannemarck , & ces deux Puissances ayant joint leurs Flottes à la sienne , lui défererent le commandement en Chef. Les Nations les plus expérimentées sur la Mer vouloient bien déjà obéir au premier de tous les Russes qui eût connu la Mer.

De Dannemarck il alla à Hambourg, de Hambourg à Hanovre, & à Volfembutel, toujours observant, & de-là en Hollande où il laissa la Czarine , & vint en France en 1717. Il n'avoit plus rien d'essentiel à apprendre , ni à transporter chés lui , mais il lui restoit à voir la France , un País où les connoissances ont été portées aussi loin , & les agrémens de la Société plus loin que par-tout ailleurs ; seulement est-il à craindre que l'on n'y prenne à la fin un bisarre mépris du Bon devenu trop familier.

Le Czar fut fort touché de la personne du Roi encore Enfant. On le vit qui traversoit avec lui les appartemens du Louvre , le conduisant par la main , & le prenant presque entre ses bras

pour le garantir de la foule, aussi occupé de ce soin & d'une maniere aussi tendre que son propre Gouverneur.

Le 19 Juin 1717 il fit l'honneur à l'Academie des Sciences d'y venir. Elle se para de ce qu'elle avoit de plus nouveau & de plus curieux en fait d'Experiences ou de Machines. Dès qu'il fut retourné dans ses Etats, il fit écrire à M. l'Abbé Bignon par M. Areskins Ecoffois son premier Medecin, qu'il vouloit bien être Membre de cette Compagnie, & quand elle lui en eut rendu graces avec tout le respect & toute la reconnoissance qu'elle devoit, il lui en écrivit lui-même une Lettre, qu'on n'ose appeller une Lettre de remerciement, quoiqu'elle vînt d'un Souverain, qui s'étoit accoutumé depuis long-tems à être homme. Tout cela est imprimé dans l'Histoire de 1720, & tout glorieux qu'il est à l'Academie, nous ne le repeterons pas. On étoit ici fort regulier à lui envoyer chaque année le Volume qui lui étoit dû en qualité d'Academicien, & il le recevoit avec plaisir de la part de ses Confreres. Les Sciences en faveur desquelles il s'abaissoit au rang de simple Particulier,

doivent l'élever en récompense au rang des Augustes & des Charlemagnes, qui leur ont accordé aussi leur familiarité.

Pour porter la puissance d'un Etat aussi loin qu'elle puisse aller, il faudroit que le Maître étudiât son Païs, presque en Geographe & en Phisicien, qu'il en connût parfaitement tous les avantages naturels, & qu'il eût l'art de les faire valoir. Le Czar travailla sans relâche à acquérir cette connoissance, & à pratiquer cet art. Il ne s'en fioit point à des Ministres peu accoutumés à rechercher si soigneusement le bien public, il n'en croyoit que ses yeux, & des Voyages de 3 ou 400 lieuës ne lui coûtoient rien, pour s'instruire par lui-même. Il les faisoit accompagner seulement de 3 ou 4 personnes, & avec cette intrepidité, qui suffit seule pour éloigner les perils. Aussi le Czar possédoit-il si exactement la Carte de son vaste Empire, qu'il conçut sans crainte de se tromper les grands projets qu'il pouvoit fonder, tant sur la situation en general, que sur les détails particuliers des Païs.

Comme tous les Méridiens se rassemblent sous le Pole en un seul point,

les François & les Chinois, par exemple, se trouveroient voisins du côté du Septentrion, si leurs Royaumes s'étendoient beaucoup davantage de ce côté-là. Ainsi la situation fort Septentrionale de l'Empire Moscovite jointe à sa grande étendue, fait que par ses parties Méridionales il touche aux parties Septentrionales de grands Etats fort éloignés les uns des autres vers le Midi. Il est le voisin d'une grande partie de l'Europe & de toute l'Asie; il a d'ailleurs de grandes Rivieres, qui tombent en différentes Mers, la Duvine dans la Mer Blanche, partie de l'Océan, le Don dans la Mer Noire, partie de la Méditerranée, le Volga dans la Mer Caspienne. Le Czar comprit que ces Rivieres jusque-là presque inutiles réuniroient chés lui tout ce qu'il y a de plus séparé, s'il les faisoit communiquer entr'elles, soit par de moindres Rivieres qui s'y jettent, soit par des Canaux qu'il tireroit. Il entreprit ces grands travaux, fit faire tous les Nivellemens nécessaires, choisit lui-même les lieux où les Canaux devoient être creusés, & regla le nombre des Ecluses.

La jonction de la Riviere de Volkoua qui passe à Petersbourg, avec le Volga, est présentement finie, & l'on fait par eau à travers toute la Russie un chemin de plus de 800 lieuës depuis Petersbourg jusqu'à la Mer Caspienne, ou en Perse. Le Czar envoya à l'Academie le Plan de cette grande communication où il avoit tant de part comme Ingenieur; il semble qu'il voulût faire ses preuves d'Academicien.

Il y a encore un autre Canal fini qui joint le Don avec le Volga. Mais les Turcs ayant repris la Ville d'Asof, située à l'embouchure du Don, la grande utilité de ce Canal attend une nouvelle Conquête.

Vers l'Orient la domination du Czar s'étend dans une espace de plus de 1500 lieuës jusqu'aux Frontieres de la Chine, & au voisinage des Mers du Japon. Les Caravanes Moscovites, qui alloient trafiquer à la Chine, mettoient une année entiere à leur voyage. C'étoit-là une ample matiere à exercer un genie tel que le sien, car ce long chemin pouvoit être & abregé & facilité, soit par des communications de Rivières, soit par d'autres travaux, soit
par

par des Traités avec des Princes Tartares , qui auroient donné passage dans leurs Païs. Le voyage pouvoit n'être que de 4 mois. Selon son dessein , tout doit aboutir à Petersbourg qui par sa situation seroit un Entrepôt du Monde. Cette Ville , à qui il avoit donné la naissance & son nom , étoit pour lui ce qu'étoit Alexandrie pour Alexandre son Fondateur , & comme Alexandrie se trouva si heureusement située qu'elle changea la face du Commerce d'alors , & en devint la Capitale à la place de Tyr , de même Petersbourg changeroit les Routes d'aujourd'hui , & deviendrait le centre d'un des plus grands Commerces de l'Univers.

Le Czar porta encore ses vûës plus loin. Il voulut sçavoir quelle étoit sa situation à l'égard de l'Amerique , si elle tient à la Tartarie , ou si la Mer du Septentrion donnoit un passage dans ce grand Continent , ce qui lui auroit encore ouvert le Nouveau Monde. De deux Vaisseaux qui partirent d'Arkangel pour cette découverte jusqu'à présent impossible , l'un fut arrêté par les Glaces , on n'a point eu de nouvelles de l'autre , qui apparemment a péri.

Au commencement de cette année il a encore donné ordre à un habile Capitaine de Marine d'en construire deux autres pour le même dessein, il falloit que dans de pareilles entreprises l'opiniâtreté de son courage se communiquât à ceux qu'il employoit.

La révolution arrivée en Perse par la révolte de Mahmoud attira de ce côté-là les Armes du Czar & du Grand Seigneur. Le Czar s'empara de la Ville de Derbent sur la Côte Occidentale de la Mer Caspienne, & de tout ce qui lui convenoit, par rapport au Projet d'étendre le Commerce de Moscovie; il fit lever le Plan de cette Mer, & grace à ce Conquerant Academicien, on en connut enfin la véritable figure, fort différente de celle qu'on lui donnoit communément. L'Academie reçut aussi du Czar une Carte de sa nouvelle Mer Caspienne.

La Moscovie avoit beaucoup de Mines, mais ou inconnues ou négligées par l'ancienne paresse & le découragement general de la Nation. Il n'étoit pas possible qu'elles échappassent à la vive attention que le Souverain portoit sur tout. Il fit venir d'Allemagne des

gens habiles dans la Science des Métaux, & mit en valeur tous ces Trésors enfouis; il lui vint de la poudre d'Or des bords de la Mer Caspienne, & du fond de la Siberie; on dit qu'une livre de cette dernière poudre rendoit 14 onces d'Or pur. Du moins le Fer beaucoup plus nécessaire que l'Or, devint commun en Moscovie, & avec lui tous les Arts qui le préparent ou qui l'employent.

On ne peut que parcourir les différens établissemens que lui doit la Moscovie, & seulement les principaux.

Une Infanterie de cent mille hommes aussi belle, & aussi aguerrie qu'il y en ait en Europe, dont une assez grande partie des Officiers sont déjà Moscovites; on convient que la Cavalerie n'est pas si bonne, faute de bons chevaux.

Une Marine de 40 Vaisseaux de ligne, & de 200 Galeres.

Des Fortifications selon les dernières Regles à toutes les Places qui en méritent.

Une excellente Police dans les grandes Villes, qui auparavant étoient aussi dangereuses pendant la nuit que les Bois les plus écartés.

Une Academie de Marine & de Navigation , où toutes les familles nobles sont obligées d'envoyer quelques-uns de leurs enfans.

Des Colleges à Moscou , à Peterbourg , & à Kiof pour les Langues , les Belles-Lettres , & les Mathematiques ; de petites Ecoles dans les Villages , où les enfans des Païsans apprennent à lire & à écrire.

Un College de Medecine & une belle Apotiquairerie publique à Moscou, qui fournit de remedes les grandes Villes , & les Armées ; jusque-là il n'y avoit eu dans tout l'Empire aucun Medecin que pour le Czar , nul Apotiquaire.

Des Leçons publiques d'Anatomie , dont le nom n'étoit seulement pas connu , & ce qu'on peut conter pour une excellente Leçon toujours subsistante , le Cabinet du fameux M. Ruisch acheté par le Czar, où sont rassemblées tant de Dissections si fines , si instructives & si rares.

Un Observatoire , où des Astronomes ne s'occupent pas seulement à étudier le Ciel, mais où l'on renferme toutes les curiosités d'Histoire Naturelle ,

qui apparemment donneront naissance à un long & ingenieux travail de recherches Physiques.

Un Jardin des Plantes où des Botanistes qu'il a appellés, rassembleront avec notre Europe connuë, tout le Nord inconnu de l'Europe, celui de l'Asie, la Perse & la Chine.

Des Imprimeries, dont il a changé les anciens Caracteres trop barbares, & presque indéchiffrables à cause des frequentes abbréviations; d'ailleurs des Livres si difficiles à lire étoient plus rares qu'aucune Marchandise Etrangere.

Des Interprètes pour toutes les Langues des Erats de l'Europe, & de plus pour la Latine, pour la Grecque, pour la Turque, pour la Calmouque, pour la Mongule & pour la Chinoise, marque de la grande étendue de cet Empire, & peut-être presage d'une plus grande.

Une Bibliotheque Royale, formée de trois grandes Bibliotheques qu'il avoit achetées en Angleterre, en Holstein & en Allemagne.

Après avoir donné à son Ouvrage des fondemens solides & necessaires,

il y ajouta ce qui n'est que de parure & d'ornement. Il changea l'ancienne Architecture grossiere & difforme au dernier point, ou plutôt il fit naître chés lui l'Architecture. On vit s'élever un grand nombre de Maisons régulières & commodes, quelques Palais, des Bâtimens publics, & sur-tout une Amiralité qu'il n'a faite aussi superbe, & aussi magnifique, que parce que ce n'est pas un Edifice destiné à une simple ostentation de magnificence. Il a fait venir d'Italie & de France beaucoup de Tableaux qui apprennent ce que c'est que la Peinture à des gens qui ne la connoissoient que par de très-mauvaises représentations de leurs Saints. Il envoyoit à Genes & à Livourne des Vaisseaux chargés de Marchandises, qui lui rapportoient du Marbre & des Statuës. Le Pape Clement XI touché de son goût lui donna une Antique, qu'il fit venir par terre à Peterbourg, de peur de la risquer sur Mer. Il a même fait un Cabinet de Médailles, curiosité qui n'est pas ancienne en ces Pais-ci. Il aura eu l'avantage de prendre tout dans l'état où l'ont mis jusqu'à present les Nations les plus sçavantes,

& les plus polies , & elles lui auront épargné cette suite si lente de progrès qu'elles ont eüe à effuyer ; bien-tôt elles verront la Nation Ruffienne arriver à leur niveau , & y arriver d'autant plus glorieusement , qu'elle fera partie de plus loin.

Les vûës du Czar embrassoient si generalement tout , qu'il lui passa par l'esprit de faire voyager dans quelques Villes principales d'Allemagne les jeunes Demoiselles Moscovites, afin qu'elles prissent une politesse & des manieres , dont la privation les défiguroit entierement. Il avoit vû ailleurs combien l'Art des agrémens aide la Nature à faire des personnes aimables , & combien même il en fait sans elle. Mais les inconveniens de ces Voyages se presenterent bien vîte , il fallut y renoncer , & attendre que les hommes devenus polis fussent en état de polir les femmes ; elles surpasseront bientôt leurs Maîtres.

Le changement general comprit aussi la Religion , qui à peine meritoit le nom de Religion Chrétienne. Les Moscovites observoient plusieurs Carêmes comme tous les Grecs , & ces jeûnes ,

pourvû qu'ils fussent très-rigoureusement gardés, leur tenoient lieu de tout. Le Culte des Saints avoit degeneré en une superstition honteuse, chacun avoit le sien dans sa maison pour en avoir la protection particuliere, & on prêtoit à son ami le Saint domestique dont on s'étoit bien trouvé; les miracles ne dépendoient que de la volonté & de l'avarice des Prêtres. Les Pasteurs qui ne sçavoient rien, n'enseignoient rien à leurs peuples, & la corruption des mœurs, qui peut se maintenir jusqu'à un certain point malgré l'instruction, étoit infiniment favorisée & accrue par l'ignorance. Le Czar osa entreprendre la reforme de tant d'abus, sa Politique même y étoit interessée. Les jeûnes, par exemple, si frequens & si rigoureux incommodoient trop les Troupes, & les rendoient souvent incapables d'agir. Ses Predecesseurs s'étoient soustraits à l'obéissance du Patriarche de Constantinople & s'en étoient fait un particulier. Il abolit cette dignité, quoiqu'assés dépendante de lui, & par-là se trouva plus maître de son Eglise. Il fit divers Reglemens Ecclesiastiques sages & utiles, &, ce qui n'arrive pas toujours,

toujours , tint la main à l'exécution. On prêche aujourd'hui en Moscovite dans Petersbourg , ce nouveau prodige suppléera ici pour les autres. Le Czar osa encore plus , il retrancha aux Eglises ou aux Monasteres trop riches l'excès de leurs biens , & l'appliqua à son Domaine. On n'en sçauroit louer que sa Politique , & non pas son zele de Religion , quoique la Religion bien épurée pût se consoler de ce retranchement. Il a aussi établi une pleine liberté de conscience dans ses Etats , article dont le pour & le contre peut être soutenu en general , & par la Politique , & par la Religion.

Il n'avoit que 53 ans , lorsqu'il mourut le 28 Janvier 1725 d'une retention d'urine , causée par un abcès dans le col de la Vessie. Il souffrit d'extrêmes douleurs pendant douze jours , & ne se mit au lit que dans les trois derniers. Il quitta la vie avec tout le courage d'un Heros , & toute la piété d'un Chrétien. Comme il avoit déclaré par Edit trois ans auparavant qu'il étoit Maître de disposer de sa Succession , il la laissa à la Czarine sa Veuve , qui fut reconnue par tous les Ordres de l'Etat Souveraine

Imperatrice de Russie. Il avoit toujours eu pour elle une vive passion, qu'elle avoit justifiée par un merite rare, par une intelligence capable d'entrer dans toutes ses vûes & de les seconder, par une intrepidité presque égale à la sienne, par une inclination bienfaisante, qui ne demandoit qu'à connoître des malheureux pour les soulager.

La domination de l'Imperatrice Catherine est encore affermie par la profonde veneration que tous les Sujets du Czar avoient conçûe pour lui. Ils ont honoré sa mort de larmes sinceres, toute sa gloire leur avoit été utile. Si Auguste se vançoit d'avoir trouvé Rome de brique, & de la laisser de marbre, on voit assés combien à cet égard l'Empereur Romain est inferieur à celui de la Russie. On vient de lui frapper des Médailles où il est appelé Pierre le Grand, & sans doute le nom de Grand lui sera confirmé par le consentement des Etrangers, nécessaire pour ratifier ces titres d'honneur donnés par des Sujets à leur Maître.

Son caractere est assés connu par tout ce qui a été dit, on ne peut plus qu'y ajouter quelques particularités des plus

remarquables. Il jugeoit indigne de lui toute la pompe & tout le faste qui n'eût fait qu'environner sa personne, & il laissoit au Prince Menzicou représenter par la magnificence du Favori la grandeur du Maître. Il l'avoit chargé des dehors brillans, pour ne se réserver que les fonctions laborieuses. Il les pouffoit à tel point qu'il alloit lui-même aux Incendies qui sont en Moscovie très-communs, & font beaucoup de ravage, parce que les Maisons y sont ordinairement de bois. Il avoit créé des Officiers obligés à porter du secours, il avoit pris une de ces Charges, & pour donner l'exemple il montoit au haut des maisons en feu, quel que fût le peril, & ce que nous admirerions ici dans un Officier subalterne, étoit pratiqué par l'Empereur. Aussi les Incendies sont-ils aujourd'hui beaucoup plus promptement éteints. Nous devons toujours nous souvenir de ne pas prendre pour regle de nos jugemens des mœurs aussi délicates, pour ainsi dire, & aussi adoucies que les nôtres, elles condamneroient trop vite des mœurs plus fortes & plus vigoureuses. Il n'étoit pas exempt d'une certaine dureté

naturelle à toute sa Nation , & à laquelle l'autorité absoluë ne remédioit pas. Il s'étoit corrigé des excès du vin , très-ordinaires en Moscovie , & dont les suites peuvent être terribles dans celui à qui on ne résiste jamais. La Czarine sçavoit l'adoucir , s'opposer à propos aux emportemens de sa colere , ou fléchir sa severité , & il jouissoit de ce rare bonheur que le dangereux pouvoir de l'amour sur lui , ce pouvoir qui a deshonoré tant de grands hommes , n'étoit employé qu'à le rendre plus grand. Il a publié avec toutes les Pièces originales la malheureuse Histoire du Prince Alexis son Fils , & la confiance , avec laquelle il a fait l'Univers juge de sa conduite , prouve assés qu'il ne se reprochoit rien. Des traits éclatans de clemence à l'égard de personnes moins cheres , & moins importantes font voir aussi que sa severité pour son Fils dut être nécessaire. Il sçavoit parfaitement honorer le merite , ce qui étoit l'unique moyen d'en faire naître dans ses Etats , & de l'y multiplier. Il ne se contentoit pas d'accorder des bienfaits , de donner des Pensions , faveurs indispensables & absolument dûës selon les

desseins qu'il avoit formés, il marquoit par d'autres voyes une consideration plus flatteuse pour les personnes, & quelquefois il la marquoit même encore après la mort. Il fit faire des Funerailles magnifiques à M. Areskins son premier Medecin, & y assista portant une Torche allumée à la main. Il a fait le même honneur à deux Anglois, l'un Contre-Amiral de sa Flotte, l'autre Interprete de Langues.

Nous avons dit en 1716 page 124 qu'ayant consulté sur ses grands desseins l'illustre M. Leibnitz, il lui avoit donné un titre d'honneur & une pension considerable, qui alloit chercher dans son Cabinet un sçavant Etranger, à qui l'honneur d'avoir été consulté eût suffi. Le Czar a composé lui-même des Traités de Marine, & l'on augmentera de son nom la Liste peu nombreuse des Souverains qui ont écrit. Il se divertissoit à travailler au Tour, il a envoyé de ses Ouvrages à l'Empereur de la Chine, & il a eu la bonté d'en donner un à M. d'Onzembrai, dont il jugea le Cabinet digne d'un si grand ornement. Dans les divertissemens qu'il prenoit avec sa Cour, tels que

quelques Relations nous les ont exposés, on peut trouver des restes de l'ancienne Moscovie, mais il lui suffisoit de se relâcher l'esprit, & il n'avoit pas le tems de mettre beaucoup de soin à raffiner sur les Plaisirs. Cet Art vient assés tôt de lui-même après les autres.

Sa vie ayant été assés courte, ses Projets, qui avoient besoin d'une longue suite d'execution ferme & soutenüe, auroient peri presque en naissant, & tout seroit retombé par son propre poids dans l'ancien cahos, si l'Impératrice Catherine n'avoit succédé à la Couronne. Pleinement instruite de toutes les vûes de Pierre le Grand, elle en a pris le fil, & le suit; c'est toujours lui qui agit par elle. Il lui avoit particulièrement recommandé en mourant de proteger les Etrangers, & de les attirer. M. Delisle Astronome de cette Academie, vient de partir pour Peterf-bourg, engagé par les graces de l'Impératrice. Messieurs Nicolas & Daniel Bernoulli, fils de Jean, dont le nom sera immortel dans les Mathematiques, l'ont devancé de quelques mois, & ils ont été devancés aussi par le celebre M. Herman, dont nous avons de si

beaux Ouvrages. Quelle Colonie pour Petersbourg ! la sublime Geometrie des Infinimens-Petits va penetrer avec ces grands Geometres dans un Pais où les Elemens d'Euclide étoient absolument inconnus il y a vingt-cinq ans. Nous ne parlerons point des autres Sujets de l'Academie de Petersbourg , ils se feront affés connoître , excités & favorisés comme ils le seront par l'autorité Souveraine. Le Dannemarck a eu une Reine qu'on a nommée la Semiramis du Nord , il faudra que la Moscovie trouve quelque nom aussi glorieux pour son Imperatrice.



E L O G E

DE MONSIEUR

L I T T R E.

ALEXIS LITTRE nâquit le 21 Juillet 1658 à Cordes en Albigeois. Son Pere Marchand de cette petite Ville, eut douze Enfans qui vécurent tous, & il ne fut foulagé d'aucun d'eux par l'Eglise.

Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvû qu'elle soit aidée de quelque talent. La force de l'inclination, le besoin de parvenir, le peu de secours même, aiguïsent le desir & l'industrie, & mettent en œuvre tout ce qui est en nous. M. Littre joignit à ces avantages un caractère très sérieux, très-appliqué & qui n'avoit rien de jeune que le pouvoir de soutenir beaucoup de travail. Sans tout cela il n'eût pas subsisté dans ses Etudes qu'il fit à Villefranche en Rouergue chés les PP. de la Doctrine.

Une grande œconomie n'eût pas suffi , il fallut qu'il repetât à d'autres Ecoliers plus riches & plus paresseux , ce qu'on venoit presque dans l'instant de leur enseigner à tous , & il en tiroit la double utilité de vivre plus commodément , & de sçavoir mieux. La promenade eût été une débauche pour lui ; dans les tems où il étoit libre , il suivoit un Medecin chés ses Malades , & au retour il s'enfermoit pour écrire les raisonnemens qu'il avoit entendus.

Ses Etudes de Villefranche finies , il se trouva un petit fonds pour aller à Montpellier , où l'attiroit la grande réputation des Ecoles de Medecine , & il fit si bien qu'il fut encore en état de venir de-là à Paris , il y a plus de quarante-deux ans.

Sa plus forte inclination étoit pour l'Anatomie , mais de toutes les inclinations qui ont une Science pour objet , c'est la plus difficile à satisfaire. Les sortes de Livres qui seuls enseignent sûrement l'Anatomie , ceux qu'il faut le plus étudier , sont rares , & on ne les a pas sous sa main en aussi grand nombre , ni dans les tems qu'on voudroit. Un certain sentiment , confus à la ve-

rité, mais très-fort & si general, qu'il peut passer pour naturel, fait respecter les Cadavres humains, & la France n'est pas à cet égard autant au dessus de la superstition Chinoise, que les Anatomistes le desireroient. Chaque Famille veut que son Mort n'ait plus qu'à jouir de ses Obseques, & ne souffre point qu'il soit sacrifié à l'instruction publique, seulement permettra-t-elle en quelques occasions qu'il le soit à son intérêt particulier. La Police restreint extrêmement la permission de dissequer des Morts, & ceux à qui elle l'accorde pour l'utilité commune en sont beaucoup plus jaloux que cette utilité ne demanderoit. Quand on n'est pas de leur nombre, on ne fait guere de grands progrès en Anatomie qui ne soient en quelque sorte illegitimes, on est réduit à frauder les loix, & à ne s'instruire que par artifice, par surprise, à force de larcins toujours un peu dangereux, & qui ne sont jamais assés fréquens. M. Littre étant à Paris éprouva les inconveniens de son amour pour l'Anatomie. Il est vrai qu'il eut un tems assés tranquille, grace à la liaison qu'il fit avec un Chirurgien de la Salpêtrière,

qui avoit tous les Cadavres de l'Hôpital à sa disposition. Il s'enferma avec lui pendant l'Hyver de 1684 qui heureusement fut fort long, & fort froid, & ils dissequerent ensemble plus de 200 Cadavres. Mais le sçavoir qu'il acquit par-là, le grand nombre d'Etudiens qui coururent à lui, exciterent des Envieux, qui le traverserent. Il se refugia dans le Temple, où de plus grands Criminels se mettent quelquefois à l'abri des Privileges du lieu, il crut y pouvoir travailler en sûreté avec la permission de Monsieur le Grand Prieur de Vendôme, mais un Officier subalterne avec qui il n'avoit pas songé à prendre les mesures nécessaires, permit qu'on lui enlevât le tresor qu'il tenoit caché dans cet asile, un Cadavre qui l'occupoit alors. Cet enlèvement se fit avec une pompe insultante, on triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un jeune homme, qui n'avoit pas droit de devenir si habile.

Il essuya encore, en vertu d'une Sentence de M. de la Reynie Lieutenant de Police, obtenuë par les Chirurgiens, un second affront, si c'en étoit un, du moins une seconde perte aussi doulou-

reuse. Il fut souvent réduit à se rabattre sur les Animaux , & principalement sur les Chiens qui sont les plus exposés au Scalpel , lorsqu'il n'a rien de mieux à faire.

Malgré ses malheurs , & peut-être par ces malheurs même , sa réputation croissoit , & les Écoliers se multiplioient. Ils n'attendoient point de lui les graces du discours , ni une agréable facilité de débiter son sçavoir , mais une exactitude scrupuleuse à démontrer , une extrême timidité à conjecturer , de simples faits bien vûs. De plus ils s'attachoient à lui par la part qu'il leur donnoit à la gloire de ses découvertes , dès qu'ils le méritoient , ou pour avoir heureusement appercû quelque chose de nouveau , ou pour avoir eu quelque idée singuliere & juste. Ce n'étoit point qu'il affectât de mettre leur vanité dans ses interêts , il n'étoit pas si fin , ni si adroit , il ne songeoit qu'à leur rendre loyalement ce qui leur étoit dû.

Content de Paris , & de sa fortune , il y avoit plus de quinze ans qu'il n'avoit donné de ses nouvelles à sa Famille. Ceux qui l'ont connu , croiront aisé-

ment que les affections communes , le sang , le nom n'avoient pas beaucoup de pouvoir sur lui , & qu'il se tenoit isolé de tout sans se faire violence. Ses parens le presserent fort de retourner s'établir à Cordes , mais quelle proposition pour quelqu'un qui pouvoit demeurer à Paris , & qui sur-tout avoit aussi peu de besoin de parenté ! il continua donc ici sa forme de vie ordinaire ; pour s'instruire toujours de plus en plus il assistoit à toutes les Conférences qu'on tenoit sur les matieres qui l'intéressoient ; il se trouvoit aux pansemens des Hôpitaux , il suiyoit les Medecins dans leurs visites , enfin il fut reçu Docteur Regent de la Faculté de Paris.

L'Eloquence lui manquoit absolument , un simple Anatomiste peut s'en passer , mais un Medecin ne le peut guere. L'un n'a que des faits à découvrir , & à exposer aux yeux , mais l'autre éternellement obligé de conjecturer sur des matieres très-douteuses , l'est aussi d'appuyer ses conjectures , par des raisonnemens assez solides , ou qui du moins rassurent & flattent l'imagination effrayée , il doit quelquefois par-

1^{er} presque sans autre but que de parler, car il a le malheur de ne traiter avec les Hommes que dans le tems précisément où ils sont plus foibles & plus enfans que jamais. Cette puerilité de la Maladie regne principalement dans le grand monde, & sur-tout dans une moitié de ce grand monde, qui occupe plus les Medecins, qui sçait mieux les mettre à la mode, & qui a souvent plus de besoin d'être amusée que guérie; un Medecin peut agir plus raisonnablement avec le peuple. Mais en general, s'il n'a pas le don de la parole, il faut presque qu'il ait en recompense celui des miracles.

Aussi ne fut-ce qu'à force d'habileté que M. Littre réussit dans cette Profession, encore ne réussit-il que parmi ceux qui se contentoient de l'art de la Medecine dénué de celui du Medecin. Sa vogue ne s'étendit point jusqu'à la Cour, ni jusqu'aux Femmes du monde. Son Laconisme peu consolant n'étoit d'ailleurs réparé ni par sa figure, ni par ses manieres.

Peu M. du Hamel, qui ne jugeoit pas les hommes par la superficie, ayant passé dans la Classe des Anatomistes au

Renouvellement de 1699 nomma M. Littré Docteur en Médecine pour son Eleve, titre qui se donnoit alors, & qu'on a eu la délicatesse d'abolir, quoique personne ne le dédaignât. On connut bien-tôt M. Littré dans la Compagnie, non par son empressement à se faire connoître, à dire son sentiment, à combattre celui des autres, à étaler un sçavoir imposant, quoiqu'inutile, mais par sa circonspection à proposer ses pensées, par son respect pour celles d'autrui, par la justesse & la précision des Ouvrages qu'il donnoit, par son silence même.

En 1702 n'étant encore monté qu'au grade d'Associé, il lui passa par les mains une maladie, où l'on peut dire sans sortir de la plus exacte simplicité historique, qu'il fit un Chef-d'œuvre de Chirurgie & de Médecine (a). Nous n'en pouvons donner ici qu'une idée très-legere & très-éloignée de ce que demanderoit la justice dûë à M. Littré. La merveille grossiroit infiniment par les détails que nous supprimerons.

Une femme qui n'avoit nuls signes de grossesse, accablée d'ailleurs d'un

(a) Voyés les Mem. de 1702, p. 241 & suiv.

grand nombre de différentes incommodités très-cruelles, réduite à un état déplorable, & presque entièrement desespérée, jettoit par les Selles du pus, du sang, des chairs pourries, des cheveux, & enfin il vint un Os, que l'on reconnut sûrement pour être celui du Bras d'un Fœtus d'environ six mois. Ce fut alors que M. Littre la vit, appelé par la curiosité. Il trouva en introduisant son doigt *index* dans l'Anus, qu'à la plus grande distance où ce doigt pût aller, l'Intestin *rectum* étoit percé d'un trou, par où sortoient les matieres extraordinaires, que ce trou étoit large d'environ un pouce & demi, & que l'ouverture en étoit alors exactement bouchée en dehors par la tête d'un Fœtus, qui y appliquoit sa face; aussi ne sortoit-il plus rien que de naturel. Il conçut qu'un Fœtus s'étoit formé dans la Trompe ou dans l'Ovaire de ce côté-là, qu'il avoit rompu la poche qui le renfermoit, qu'il étoit tombé dans la cavité du Ventre, y étoit mort, s'y étoit pourri, qu'un de ses Bras dépouillé de chair, & détaché du reste du Squelete par la corruption avoit percé l'Intestin, & étoit sorti par la playe.

Quelques

Quelques autres Os eussent pû sortir de même, supposé que la Mere eût pû vivre, & attendre pendant tout le tems nécessaire, mais les quatre grands Os du Crane ne pouvoient jamais sortir par une ouverture de beaucoup trop petite. Tout condamnoit donc la Mere à la mort, elle ne pouvoit nullement soutenir une incision au Ventre, presque sûrement mortelle pour la personne la plus saine. M. Littre osa imaginer comme possible de faire passer les quatre Os du Crâne par la petite playe de l'Intestin. Il inventa des Ciseaux d'une construction nouvelle, car aucun Instrument connu de Chirurgie n'étoit convenable. Avec ces Ciseaux introduits par le Fondement jusqu'à la playe de l'Intestin, il alloit couper le Crâne en parties assés petites pour passer par l'ouverture, & il les tiroit avec d'autres Ciseaux qui ne coupoient point, inventés aussi par lui. On juge bien que cette operation se devoit repeter bien des fois, & dans certains intervalles, pour menager les forces presque éteintes de la Malade, que de plus il falloit s'y conduire avec une extrême dextérité pour n'adresser qu'au

Fœtus des Instrumens tranchans & très-fins qui eussent pû la blesser mortellement. M. Littre dispoſoit sur une Table les morceaux du Crane déjà tirés, afin de voir ce qui lui manquoit encore, & ce qui lui restoit à faire. Enfin il eut la joie de voir tout heureusement tiré, sans que sa main se fût jamais égarée, ni eût porté le moindre coup aux parties de la Mere. Cependant il s'en falloit beaucoup que tout ne fût fait, l'Intestin étoit percé d'une playe très-considérable, le long séjour d'un Fœtus pourri dans la cavité du Ventre, ce qui y restoit encore de ses chairs fonduës, y avoit produit une corruption capable elle seule de causer la mort. Il vint à bout de la corruption par des Injections qu'il fit encore d'une maniere particuliere, il lava, il nettoya, ou plutôt il ranima tout, il referma même la playe, & la Malade qui après avoir été naturellement fort grasse n'avoit plus que des os absolument décharnés, reprit jusqu'à son premier embonpoint. On a dit même qu'elle étoit redevenue grosse.

Cette cure coûta à M. Littre quatre mois de soins les plus assidus & les plus

fatiguans , d'une attention la plus pénible , & d'une patience la plus opiniâtre. Il n'étoit pourtant pas animé par l'espoir de la récompense , tout le bien de la Malade , tout le bien de son Mari , qui n'étoit qu'un simple Ouvrier en Instrumens de Mathématique , n'y auroit pas suffi. L'extrême singularité du cas avoit piqué sa curiosité , de plus la confiance que sa Malade avoit prise en lui , l'attachoit à elle , il croyoit avoir contracté avec elle un engagement indispensable de la secourir , par ce qu'elle n'esperoit qu'en son secours. Lorsqu'il a raconté toute cette histoire en 1702 il ne s'y est donné simplement que la gloire d'avoir marché sans guide , & usé de beaucoup de précautions & de menagemens. Du reste loin de vouloir s'emparer de toute notre admiration , il la tourne lui-même sur les ressources imprévûes de la Nature. Un autre auroit bien pû éloigner cette idée , même sans penser trop à l'éloigner.

Il fut choisi pour être Medecin du Châtelet. Le grand agrément de cette place pour lui étoit de lui fournir des accidens rares , & plus d'occasions de disséquer.

Il a toujours été d'une assiduité exemplaire à l'Academie, fort exact à s'acquitter des travaux qu'il lui devoit, si ce n'est qu'il s'en affranchit les trois ou quatre dernieres années de sa vie, parce qu'il perdoit la vûe de jour en jour, mais il ne se relâcha point sur l'assiduité. Alors il se mit à garder dans les Assemblées un silence, dont il n'est jamais sorti, il paroissoit un Disciple de Pithagore, quoiqu'il pût toujours parler en Maître sur les matieres qui l'avoient occupé. On le voyoit plongé dans une mélancolie profonde, qu'il eût été inutile de combattre, & dont on ne pouvoit que le plaindre.

Le premier Février 1725 il fut frappé d'Apoplexie, & mourut le 3, sans avoir eu aucune connoissance dans tout cet espace de tems. Cependant cette mort subite ne l'avoit pas surpris, quinze jours auparavant il avoit fait de son propre mouvement ses dévotions à sa Paroisse.

Ceux d'entre les gens de bien qui condamnent tant les Spectacles, l'auroient trouvé bien net sur cet article, jamais il n'en avoit vû aucun. Il n'y a pas de mémoire qu'il se soit diverti. Il

n'avoit de sa vie songé au mariage , & ceux qui l'ont vû de plus près , prétendent que les raisons de conscience n'avoient jamais dû être assés pressantes pour l'y porter. Presque tous les hommes ne songent qu'à étendre leur Sphère , & à y faire entrer tout ce qu'ils peuvent d'étranger ; pour lui il avoit réduit la sienne à n'être guere que lui seul. Il avoit fait de sa main plusieurs préparations Anatomiques , que des Medecins ou Chirurgiens Anglois , & Hollandois vinrent acheter de lui quelque tems avant sa mort , lorsqu'il n'en pouvoit plus faire d'usage. Les Etrangers le connoissoient mieux que ne faisoit une partie d'entre nous , il arrive quelquefois qu'ils nous apprennent le merite de nos propres Concitoyens , que nous negligions , peut-être parce que leur modestie leur nuisoit de près.

Il a laissé son Legataire universel M. Litte son Neveu , Lieutenant General de Cordes.



E L O G E

DE MONSIEUR

HARTSOEKER.

NICOLAS HARTSOEKER nâquit à Goude en Hollande le 26 Mars 1656 de Christian Hartsoëker Ministre Remontrant, & d'Anne Vander-My. Cette Famille étoit ancienne dans le Pais de Drente, qui est des Provinces-Unies.

Son Pere eut sur lui les vûës communes des Peres, il le fit étudier pour le mettre dans sa Profession, ou dans quelque autre également utile, mais il ne s'attendoit pas que ses projets dussent être traversés par où ils le furent, par le Ciel & par les Etoiles, que le jeune homme consideroit avec beaucoup de plaisir & de curiosité. Il alloit chercher dans les Almanachs tout ce qu'ils rapportoient sur ce sujet, & ayant entendu dire à l'âge de douze ou treize ans que tout cela s'apprenoit dans les Ma-

thematiques, il voulut donc étudier les Mathematiques, mais son Pere s'y opposoit absolument. Ces Sciences ont eu jusqu'à présent si peu de reputation d'utilité, que la plûpart de ceux qui s'y sont appliqués, ont été des rebelles à l'autorité de leurs Parens. Nos Eloges en ont fourni plusieurs exemples.

Le jeune Hartsoëker amassa en secret le plus d'argent qu'il put, il le déroboit aux divertissemens qu'il eût pris avec ses Camarades, enfin il se mit en état d'aller trouver un Maître de Mathematiques qui lui promit de le mener vîte, & lui tint parole. Il fallut cependant commencer par les premieres Regles d'Arithmetique, il n'avoit de l'argent que pour sept mois, & il étudioit avec toute l'ardeur que demandoit un fonds si court. De peur que son Pere ne découvrit par la lumiere qui étoit dans sa chambre toutes les nuits, qu'il les passoit à travailler, il étendoit devant sa fenêtre les couvertures de son lit, qui ne lui servoient plus qu'à cacher qu'il ne dormoit pas.

Son Maître avoit des Bassins de Fer, dans lesquels il polissoit assés bien des Verres de six pieds de foyer, & le Dis-

ciple en apprit la pratique. Un jour qu'en badinant & sans dessein il presentoit un fil de verre à la flâme d'une chandelle, il vit que le bout de ce fil s'arrondissoit, & comme il sçavoit déjà qu'une boule de verre grossissoit les objets placés à son foyer, & qu'il avoit vû chés M. Leuvenhoeck des Microscopes, dont il avoit remarqué la construction, il prit la petite boule qui s'étoit formée & détachée du reste du fil, & il en fit un Microscope qu'il essaya d'abord sur un Cheveu. Il fut ravi de le trouver bon, & d'avoir l'art d'en faire à si peu de frais.

Cette invention de voir contre le jour de petits objets transparans par le moyen de petites boules de verre, est dûë à M. Leuvenhoeck, & M. Hudde Bourg - Mestres d'Amsterdam, grand Mathematicien, a dit à M. Hartsoëker qu'il étoit étonnant que cette découverte eût échappé à tous tant qu'ils étoient de Geometres & de Philosophes, & eût été reservée à un homme sans Lettres, tel que Leuvenhoeck. Apparemment il vouloit relever le genie de l'ignorant, ou reprimer l'orgueil des Sçavans sur des découvertes fortuites.

M.

M. Hartsoëker âgé alors de dix-huit ans, s'occupa beaucoup de ses Microscopes. Tout ce qui pouvoit y être observé, l'étoit. Il fut le premier à qui se dévoila le spectacle du monde le plus imprévû pour les Phisiciens même les plus hardis en conjectures, ces petits Animaux jusque-là invisibles, qui doivent se transformer en Hommes, qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée à les porter, qui ne sont que dans celle des mâles, qui ont la figure de Grenouilles naissantes, de grosses têtes & de longues queueës, & des mouvemens très-vifs. Cette étrange nouveauté étonna l'Observateur, & il n'en osa rien dire. Il crut même que ce qu'il voyoit pouvoit être l'effet de quelque maladie, & il ne suivit point l'Observation.

Vers la fin de 1674, en 1675 & 1676 son Pere l'envoya étudier en Littérature, en Grec, en Philosophie, en Anatomie sous les plus habiles Professeurs de Leyde & d'Amsterdam. Ses Maîtres en Philosophie étoient des Cartesiens aussi entêtés de Descartes, que les Scholastiques précédens l'avoient été d'Aristoté. On n'avoit fait dans ces

Ecoles que changer d'esclavage. M. Hartsoëker devint Cartesien à outrance, mais il s'en corrigea dans la suite. Il faut admirer toujours Descartes & le suivre quelquefois.

M. Hartsoëker alla en 1677 de Leyde à Amsterdam, ayant dessein de passer en France, pour y achever ses études. Il reprit les Observations du Microscope, interrompuës depuis deux ans, & revit ces Animaux qui lui avoient été suspects. Alors il eut la hardiesse de communiquer son Observation à son Maître de Mathématiques, & à un autre Ami. Ils s'en assurèrent tous trois ensemble. Ils virent de plus ces mêmes Animaux sortis d'un Chien, & de la même figure à peu près que les Animaux humains. Ils virent ceux du Cocq & du Pigeon, mais comme des Vers ou des Anguilles. L'Observation s'affermissoit & s'étendoit, & les trois Confidens de ce secret de la Nature ne doutoient presque plus que tous les Animaux ne naquissent par des métamorphoses invisibles & cachées, comme toutes les especes de Mouches & de Papillons viennent de métamorphoses sensibles & connues.

Ces trois hommes seuls sçavoient quelle liqueur renfermoit les Animaux, & quand on les faisoit voir à d'autres, on leur disoit que c'étoit de la salive, quoique certainement elle n'en contient point. Comme M. Leuwenhoëck a écrit dans quelqu'une de ses Lettres qu'il avoit vû dans de la salive une infinité de petits Animaux, on pourroit le soupçonner d'avoir été trompé par le bruit qui s'en étoit répandu. Il n'aura peut-être pas voulu ne point voir ce que d'autres voyoient, lui qui étoit en possession des Observations Microscopiques les plus fines, & à qui tous les objets invisibles appartenoient.

L'illustre M. Huguens étant venu à la Haye pour rétablir sa santé, il entendit parler des Animaux de la salive qu'un jeune homme faisoit voir à Rotterdam, & il marqua beaucoup d'envie d'en être convaincu par ses propres yeux. Aussi-tôt M. Hartsoëker, ravi d'entrer en liaison avec ce grand Homme, alla à la Haye. Il lui confia & à quelques autres personnes ce que c'étoit que la liqueur où nageoient les Animaux, car à mesure que l'Observation s'établissoit, la timidité & les scrup

pules diminuoient naturellement ; de plus la beauté de la découverte seroit demeurée trop imparfaite , & les conséquences Philosophiques , qui en pouvoient naître , demandoient que le mystere cessât. M. Huguens , qui avoit promis très-obligeamment à M. Hartsoëker des Lettres de recommandation pour son voyage de Paris , fit encore mieux , & l'amena avec lui à Paris , où il revint en 1678. Le nouveau venu alla voir d'abord l'Observatoire , les Hôpitaux , les Sçavans , il ne lui étoit pas inutile de pouvoir citer le nom de M. Huguens. Celui-ci fit mettre alors dans le Journal des Sçavans qu'il avoit fait avec un Microscope de nouvelle invention des Observations très-curieuses , & principalement celle des petits Animaux , & cela sans parler de M. Hartsoëker. Le bruit en fut fort grand parmi ceux qui s'intéressent à ces sortes de nouvelles , & M. Hartsoëker ne résista point à la tentation de dire que le nouveau Microscope venoit de lui , & qu'il étoit le premier Auteur des Observations. Le silence en cette occasion étoit au-dessus de l'humanité. M. Huguens étoit vivant , d'un rare mérite , & par

conséquent il avoit des ennemis. On anima M. Hartsoëker à revendiquer son bien par un Mémoire qui paroîtroit dans le Journal. Il ne sçavoit pas encore assés de François pour le composer, différentes plumes le servirent, & chacune lança son trait contre M. Huguens.

L'Auteur du Journal fut trop sage pour publier cette Piece, & il la renvoya à M. Huguens. Celui-ci fit à M. Hartsoëker une reprimande assés bien meritée, selon M. Hartsoëker lui-même qui l'a écrit; il lui dit qu'il ne se prenoit pas à lui d'une Piece qu'il voyoit bien qui partoît de ses ennemis, & qu'il s'offroit à dresser lui-même pour le Journal un Memoire où il lui rendroit toute la justice qu'il desireroit. M. Hartsoëker y consentit, honteux du procedé de M. Huguens, & heureux d'en être quitte à si bon marché. L'importance dont il lui étoit de se faire connoître, l'amour de ce qu'on a trouvé, sa jeunesse, de mauvais conseils donnés avec chaleur, sur-tout l'aveu ingenu de sa faute, dont nous ne tenons l'histoire que de lui, peuvent lui servir d'excuses assés légitimes.

Il se confirmoit de plus en plus dans la découverte des petits Animaux primitifs, qu'il trouva toujours dans toutes les especes, sur lesquelles il put étendre ses Experiences. Il imagina qu'ils devoient être répandus dans l'air, où ils voltigeoient, que tous les Animaux visibles les prenoient tous confusément, ou par la respiration, ou avec les alimens, que de-là ceux qui convenoient à chaque espece alloient se rendre dans les parties des mâles propres à les renfermer, ou à les nourrir, & qu'ils passeroient ensuite dans les femelles, où ils trouvoient des Œufs, dont ils se faisoient pour s'y développer. Selon cette idée, quel nombre prodigieux d'Animaux primitifs de toutes les especes ! tout ce qui respire, tout ce qui se nourrit, ne respire qu'eux, ne se nourrit que d'eux. Il semble cependant qu'à la fin leur nombre viendrait nécessairement à diminuer, & que les especes ne seroient pas toujours également fécondes. Peut-être cette difficulté aurait-elle contribué à faire croire à M. Leibnitz que les Animaux primitifs ne périssent point, & qu'après s'être dépotillés de l'enveloppe grossiere, de

cette espece de masque , qui en faisoit , par exemple , des Hommes , ils subsistoient vivans dans leur premiere forme , & se remettoient à voltiger dans l'air , jusqu'à ce que des accidens favorables les fissent de nouveau redevenir Hommes.

M. Hartsoëker demeura à Paris jusqu'à la fin de 1679. Il retourna en Hollande , où il se maria. Il revint à Paris , seulement pour le faire voir pendant quelques semaines à sa femme , qui goûta tant ce séjour , qu'ils y revinrent en 1684 & y furent quatorze années de suite , les plus agréables , au rapport de M. Hartsoëker , qu'il ait passées en toute sa vie.

Les Verres de Telescopes , qui avoient été sa premiere occupation , lui donnerent beaucoup d'accès à l'Observatoire , où il n'y en avoit que de Campani , excellens à la verité , mais pas assés grands. M. Hartsoëker en fit un qu'il porta à feu M. Cassini , & il se trouva très-mauvais. Un second ne valut pas mieux , enfin un troisième fut passable. Cette perseverance , qui partoît du fonds de connoissances qu'il se sentoit , fit prédire à M. Cassini que

ce jeune homme, s'il continuoit, réussiroit infailliblement. La prédiction fut peut-être elle-même la cause de son accomplissement, le jeune homme encouragé fit de bons Verres de toutes sortes de grandeurs, & enfin un de 600 pieds de foyer, dont il n'a jamais voulu se défaire à cause de sa rareté. Il eut l'avantage de gagner l'amitié de M. Casfini, qui seule eût été une preuve de mérite.

Sur ces Verres d'un si long foyer, il dit un jour à feu M. Varignon & à M. l'Abbé de Saint-Pierre, qui l'allèrent voir, qu'il ne croyoit pas possible de les travailler dans des Bassins, mais qu'en faisant des essais sur des morceaux de diverses glaces faites pour être plates, on en trouvoit qui avoient une très-petite courbure sphérique, & par conséquent un long foyer, qu'il avoit même trouvé un foyer de 1200 pieds, que cela dépendoit en partie d'un peu de courbure insensible dans les Tables de fer poli, sur lesquelles on étend le verre fondu, ou de la manière dont on chargeoit les glaces pour les polir les unes contre les autres, que ces essais étoient plus longs que difficiles,

mais il ne voulut point s'expliquer plus à fond.

En 1694 il fit imprimer à Paris où il étoit, son premier Ouvrage, l'*Essai de Dioptrique*. Il y donne cette Science démontrée geometriquement, & avec clarté, tout ce qui appartient aux foyers des Verres Spheriques, car il rejette les autres figures comme inutiles, tout ce qui regarde l'augmentation des objets, le rapport des Objectifs & des Oculaires, les ouvertures qu'il faut laisser aux Lunettes, le *champ* qu'on peut leur donner, le different nombre de Verres qu'on y peut mettre. Il y joint pour l'Art de tailler les Verres, & sur les conditions que leur matiere doit avoir, une Pratique qui lui appartenoit en partie, & dont cependant il ne dissimule rien. Le titre de son Livre eût été rempli, quand il n'eût donné rien de plus, mais il va beaucoup plus loin. Un Sistême general de la Refraction, & ses Experiences le conduisent à la differente refrangibilité des Rayons, propriété que M. Neuton avoit trouvée plusieurs années auparavant, & sur laquelle il a fondé son ingenieuse Theorie des Couleurs, l'une des plus belles

découvertes de la Phisique moderne. M. Hartsoëker prétend du moins avoir avancé le premier que la differente refrangibilité venoit de la differente vitesse, qui effectivement en paroît être la veritable cause, & parce qu'elle étoit inconnue, il a donné comme un Paradoxe inouï en Dioptrique, que l'angle de la refraction ne dépende pas de la seule inégalité de resistance des deux milieux. Plus le Rayon a de vitesse, moins il se rompt.

L'Essai de Dioptrique est même un Essai de Phisique generale. Il y pose les premiers Principes, tels qu'ils les conçoit, deux uniques Elemens. L'un est une substance parfaitement fluide, infinie, toujours en mouvement, dont aucune partie n'est jamais entierement détachée de son tout; l'autre, ce sont de petits corps differens en grandeur, & en figure, parfaitement durs & inalterables, qui nagent confusément dans ce grand fluide, s'y rencontrent, s'y assemblent, & deviennent les differens Corps sensibles. Avec ces deux Elemens il forme tout, & tire de cette hypothese jusqu'à la pesanteur, & à la dureté des Corps composés. Ailleurs il en a tiré aussi le Ressort.

Un affés grand nombre de Phenomenes de Phisique generale qu'il explique, l'amenent à la formation du Soleil, des Planetes & même des Cometes. Il conçoit que les Cometes sont des Taches du Soleil affés massives pour avoir été chassées impétueusement hors de ce grand globe de feu, elles s'élevent jusqu'à une certaine distance, & retombent ensuite dans le Soleil, qui les absorbe de nouveau, & les dissout, ou les repousse encore hors de lui, s'il ne les dissout pas. On tâche présentement à aller plus loin sur la Theorie des Cometes, & ce ne sont plus des generations fortuites.

L'Histoire des Découvertes faites dans le Ciel par les Telescopes appartenoit affés naturellement à la Dioptrique, M. Hartsoëker la donne accompagnée de ses Reflexions sur tant de singularités nouvelles & imprévûës. Il finit par les Observations du Microscope, & l'on peut juger que les petits Animaux, qui se transforment en tous les autres, n'y sont pas oubliés.

Cet Ouvrage lui attira l'estime des Sçavans, & l'amitié de quelques-uns, comme M. l'Abbé Galois, qui conser-

va toujours pour lui les mêmes sentimens. Le Pere Mallebranche, & M. le Marquis de l'Hôpital, qui reconnurent qu'il étoit bon Geometre, voulurent le gagner à la nouvelle Geometrie des Infiniment - Petits, dont ils étoient pleins, mais il la jugeoit peu utile pour la Phisique, à laquelle il s'étoit dévoué. Il dédaignoit assés par la même raison les profondeurs de l'Algebre, qui selon lui, ne servoient à quelques Scavans qu'à leur procurer la gloire d'être inintelligibles pour la plupart du monde. Il est vrai qu'en ne regardant la Geometrie que comme Instrument de la Phisique, il pouvoit souvent n'avoir pas besoin que l'Instrument fût si fin, mais la Geometrie n'est pas un pur instrument, elle a par elle-même une beauté sublime, indépendante de tout usage. S'il ne vouloit pas, comme il l'a dit aussi, se laisser détourner de la Phisique, il avoit raison de craindre les charmes de la Geometrie nouvelle.

Animé par le succès de sa Dioptrique, il publia deux ans après ses *Principes de Phisique* à Paris. Là il expose avec plus d'étendue le Système qu'il avoit déjà donné en racourci, & y joit

gnant sur les differens sujets auxquels son titre l'engage , un grand nombre , soit de ses pensées particulieres , soit de celles qu'il adopte , il forme un corps de Philosophie assez complet , parce qu'il y traite presque de tout , & assez clair , parce qu'il évite les grands détails , qui en approfondissant les matieres , les obscurcissent pour une grande partie des Lecteurs.

Au Renouvellement de l'Academie en 1699 , tems où il étoit retourné en Hollande avec sa Famille , il fut nommé Associé Etranger , c'étoit le fruit de sa reputation qu'il laissoit à Paris. Quelque tems après il fut aussi aggregé à la Société Royale de Berlin , & l'on peut remarquer que dans tous les Ouvrages qu'il a imprimés depuis , il ne s'est paré ni de ces titres d'honneur , ni d'aucun autre. Il a toujours mis simplement & à l'antique *par Nicolas Hartsoëker* , bien different de ceux qui rassemblent le plus de titres qu'ils peuvent , & qui croient augmenter leur mérite à force d'enfler leur nom.

Le feu Czar étant allé à Amsterdam pour ses grands desseins , dont nous admirons aujourd'hui les suites , il deman-

da aux Magistrats de cette Ville quelqu'un qui pût l'instruire, & lui ouvrir le chemin des connoissances qu'il cherchoit. Ils firent venir de Rotterdam M. Hartsoëker, qui n'épargna rien pour se montrer digne de ce choix, & de l'honneur d'avoir un tel Disciple. Le Czar, qui prit beaucoup d'affection pour lui, voulut l'emmenner en Moscovie, mais ce Pais étoit trop éloigné & de mœurs trop différentes, l'incertitude des événemens encore trop grande, une Famille trop difficile à transporter. Messieurs d'Amsterdam pour le dédommager en quelque sorte des dépenses qu'il avoit été obligé de faire pendant sa demeure auprès du Czar, lui firent dresser une petite espece d'Observatoire sur un des Bastions de leur Ville. Ils sçavoient bien que c'étoit-là le récompenser magnifiquement, quoiqu'à peu de frais.

Il entreprit dans cet Observatoire un grand Miroir ardent composé de pieces rapportées, pareil à celui dont quelques-uns prétendent qu'Archimede se servit. M. le Landgrave de Hesse-Cassel alla le voir travailler, & pour lui faire un honneur encore plus marqué, il alla

chés lui. Comme les Savans sont ordinairement trop heureux que les Princes daignent les admettre à leur faire la cour, les Histoires n'oublient pas les visites renduës aux Sçavans par les Princes ; elles honorent les uns & les autres, & peut-être également.

Dans le même tems le feu Electeur Palatin Jean Guillaume avoit jetté les yeux sur *M. Hartsoëker*, pour se l'attacher, mais ce qui est rare, le Philosophe résistoit aux sollicitations de l'Electeur, & , ce qui est plus rare encore, l'Electeur persévera pendant trois ans, & enfin en 1704 le Philosophe se résolut à s'engager dans une Cour. Il fut le premier Mathématicien de S. A. E. & en même-tems Professeur Honoraire en Philosophie dans l'Université d'Heidelberg.

Ce n'est pas assés pour un Sçavant attaché à un Prince, d'en recevoir regulierement & magnifiquement même, si l'on veut, ces recompenses indispensables que reçoivent sans distinction tous ses autres Officiers, il lui en faut de plus délicates ; il faut que le Prince ait du goût pour les talens & pour les connoissances du Sçavant, il faut qu'il en fasse usage, & plus cet

usage est frequent , & éclairé en même-tems , plus le Sçavant est bien payé. M. Hartsoëker eut ce bonheur avec son Maître , qui avoit beaucoup d'inclination pour la Phisique , & s'y appliquoit plus serieusement qu'en Prince.

Le Phisicien prétendoit même être obligé au Prince d'une Observation singuliere qui le fit changer de sentiment sur une matiere importante. L'Electeur lui apprit la reproduction merveilleuse des jambes d'Ecrevisse. (a) Sur cela , M. Hartsoëker qui ne put concevoir que cette reproduction de parties perduës ou retranchées , qui est sans exemple dans tous les Animaux connus, s'executât par le seul Mechanisme, imagina qu'il y avoit dans les Ecrevisses une Ame *Plastique* ou *Formatrice* , qui sçavoit leur refaire de nouvelles Jambes , qu'il devoit y en avoir une pareille dans les autres Animaux & dans l'Homme même , & parce que la fonction de ces Ames Plastiques n'est pas de reproduire des membres perdus , il leur donna celle de former les petits Animaux qui perpetuent les especes. Ce seroient-là les *Natures Plastiques* de

(a) Voyés l'Hist. de 1712. p. 35 & suiv.

M.

M. Cudvorth, qui ont eu de celebres Partifans, si ce n'étoit que celles-ci agissent sans connoissance, & que celles de M. Hartsoëker sont intelligentes. Ce nouveau Siftême lui plut tant, qu'il se retracta hautement de la premiere pensée qu'il avoit eüe sur les petits Animaux, & la traita lui-même de *bisarre & d'absurde*, termes que la plus grande sincerité d'un Auteur n'emploie guere. Quant au terribles objections qui se presentent bien vîte contre les Ames Plastiques, il ne se les dissimule pas, & poussé par lui-même aux dernieres extrémités, il avouë de bonne foi qu'il ne sçait pas de réponse. Il semble qu'il vaudroit autant n'avoir point fait de Siftême, que d'être si promptement réduit à en venir là. Il ne s'agit que d'avouer son ignorance un peu plutôt.

Il rassembla les Discours préparés qu'il avoit tenus à l'Electeur, & en forma deux Volumes qui parurent en 1707 & 1708 sous le titre de *Conjectures Physiques*, dédiés au Prince pour qui ils avoient été faits. Cet Ouvrage est dans le même goût que les *Essais de Physique*, dont il ne se cache pas de repeter quel-

quefois des morceaux en propres termes , aussi-bien que de l'*Essai de Dioptrique* ; car à quoi bon cette délicatesse de changer de tours & d'expressions , quand on ne change pas de pensées ?

Du Palatinat , il fit des voïages dans quelques autres Pays de l'Allemagne , ou pour voir les Sçavans , ou pour étudier l'Histoire naturelle , sur-tout les Mines. A Cassel il trouva un Verre ardent de M. le Lantgrave, fait par M. Tschirnhaus, de la même grandeur que celui qu'avoit Feu M. le Duc d'Orleans , & tout pareil. Il repeta les Experiences de M. Homberg, & n'eut pas le même succès à l'égard de la vitrification de l'Or , dont nous avons parlé en 1702 page 34 & en 1717 page 30 il est le Philosophe Hollandois , aux objections duquel M. Homberg répondoit en 1707. Il ne s'en est point désisté , & a toujours soutenu que ce qui se vitrifioit , n'étoit point l'Or , mais une matiere sortie du Charbon qui soutenoit l'Or dans le Foyer , & mêlée peut-être avec quelques parties heterogenes de l'Or. Il nioit même la vitrification d'aucun Métal au Verre ardent , jamais il n'avoit seulement pû

parvenir à celle du Plomb, quelque tems qu'il y eût employé. Il est triste qu'un grand nombre d'experiences délicates soient encore incertaines. Serait-ce donc trop prétendre que de vouloir du moins avoir des faits bien constans ?

Le Landgrave de Hesse-Cassel dit un jour à M. Hartsoëker qu'il auroit bien souhaité le trouver peu content de la Cour Palatine, il repeta deux fois ce discours que M. Hartsoëker ne vouloit point entendre, & enfin le prenant par la main il lui dit, *je ne sçai si vous me comprenés*. M. Hartsoëker obligé de répondre l'assura de son respect, de sa reconnoissance, & en même tems d'une fidelité inviolable pour l'Electeur. Un refus si noble à des avances si flatteuses dut le faire regretter davantage par le Landgrave.

Il alla à la Cour d'Hanovre, où M. Leibnitz, ami né de tous les Sçavans, le présenta à l'Electeur, aujourd'hui Roi d'Angleterre, & à la Princesse Electorale, si celebre par son goût, & par ses lumieres. Il reçut un accueil très-favorable, la Renommée & M. Leibnitz rendoient témoignage à son merite.

L'Electeur Palatin aiant entendu parler avec admiration du Miroir ardent de M. Tschirnhaus, demanda à M. Hartsoëker s'il en pourroit faire un pareil. Celui-ci aussi-tôt en fit jetter trois dans la Verrerie de Neubourg, de la plus belle matiere qu'il fût possible. Il les eut bien-tôt mis dans leur perfection, & l'Electeur lui en donna le plus grand, qui a trois pieds cinq pouces Rhinlandiques de diamettre, & que deux hommes ont de la peine à transporter. Il est de neuf pieds de foyer, & ce foyer est parfaitement rond, & de la grandeur d'un Louïs d'Or. Le Miroir du Palais Royal n'est pas si grand.

En 1710 il publia un Volume intitulé *Eclaircissemens sur les Conjectures Phisiques*. Ce sont des réponses à des objections, dont il a dit depuis que la plûpart étoient de M. Leibnitz. Dans cet ouvrage il devient un homme presque entierement different de ce qu'il avoit été jusqu'alors. Il n'avoit jamais attaqué personne, ici il est un Censeur très-severe, & c'est principalement sur les Volumes donnés tous les ans par l'Academie que tombe sa censure. Il est vrai qu'il a

souvent déclaré qu'il ne critiquoit que ce qu'il estimoit, & qu'il se tiendroit honoré de la même marque d'estime. L'Academie, qui ne se croit nullement irreprehensible, ne fut point offensée, elle le traita toujours comme un de ses Membres, sujet seulement à quelque mauvaise humeur, & les Particuliers attaqués ne voulurent point interrompre le cours de leurs occupations, pour travailler à des Réponses, qui le plus souvent sont négligées du Public, & tout au plus soulagent un peu la vanité des Auteurs.

Les Eclaircissemens sur les Conjectures Physiques eurent une Suite assez ample qui parut en 1712. L'Auteur y étend beaucoup plus loin qu'il n'avoit encore fait le Système des Ames Plastiques. Dans l'Homme, l'Ame Raisonnable donne les ordres, & une Ame *vegetative* qui est la Plastique, intelligente & plus intelligente que la Raisonnable même, exécute dans l'instant & non seulement exécute les mouvemens volontaires, mais prend soin de toute l'Économie animale, de la Circulation des Liqueurs, de la Nutrition, de l'Accretion, &c. Operations trop difficiles

pour n'être l'effet que du seul Mechanisme. Mais, dit-on aussitôt, cette Ame raisonnable, cette Ame vegetative, c'est nous-mêmes, & comment faisons-nous tout cela sans en sçavoir rien? M. Hartsoëker répond par une comparaison, qui du moins est assez ingenieuse. Un sourd est seul dans une Chambre, & il y dans des Chambres voisines des gens destinés à le servir. On lui a fait comprendre que quand il voudroit manger, il n'avoit qu'à frapper avec un bâton. Il frappe, & aussi-tôt des gens viennent qui apportent des Plats. Comment peut-il concevoir que ce bruit qu'il n'a pas entendu, & dont il n'a pas l'idée, les ait fait venir?

Après cela on s'attend assez à une Ame vegetative intelligente dans les Bêtes, qui en paroissent effectivement assez dignes. On ne sera pas même trop surpris qu'il y en ait une dans les Plantes, où elle reparera, comme dans les Ecrevisses, les parties perduës, aura attention à ne les laisser sortir de terre que par la tige, tiendra cette tige toujours verticale, fera enfin tout ce que le Mechanisme n'explique pas

commodément. Mais M. Hartsoëker ne s'en tient pas-là. A ce nombre prodigieux d'Intelligences repandues par tout, il en ajoute qui président aux mouvemens célestes, & qu'on croyoit abolies pour jamais. Ce n'est pas-là le seul exemple qui fasse voir qu'aucune idée de la Philosophie ancienne n'a été assés proscrite pour devoir desespérer de revenir dans la moderne.

Cette *Suite des Eclaircissemens*, contient outre plusieurs morceaux de Philosophie destinés à l'usage de l'Electeur, differens morceaux particuliers, qui sont presque tous des Critiques qu'il fait de plusieurs Auteurs célèbres, ou des Réponses à des Critiques qu'on lui avoit faites. Sur-tout il répond à des Journalistes, dont il n'étoit pas content, ce sont des especes de Jugés fort sujets à être pris à partie.

L'Electeur Palatin mourut en 1716. M. Hartsoëker ne quitta point la Cour Palatine, tant que l'Electrice Veuve, Princeesse de la Maison de Médicis, née avec le goût hereditaire de proteger les Sciences, & à laquelle il étoit fort attaché, demeura en Allemagne. Mais

elle se retira en Italie au bout d'un an, après avoir fait ses adieux en Princesse, avec des libéralités qu'elle répandit sur ses anciens Courtisans. M. Hartsoëker n'y fut pas oublié. Dès que le Landgrave de Hesse le vit libre, il recommença à lui faire l'honneur de le solliciter, mais il se crut déjà trop avancé en âge pour prendre de nouveaux engagements, il avoit assés vécu dans une Cour, & quelques agrémens qu'un Philosophe y puisse avoir, il ne peut s'empêcher de sentir qu'il est dans un Climat étranger. Il se transporta avec toute sa famille à Utrecht.

Ce fut là qu'il fit imprimer en 1722 un *Recueil de pieces de Physique*, toutes détachées les unes des autres. Le titre annonce ensuite que le principal dessein est de faire voir *l'invalidité* du Siftême de M. Neuton, de ce Siftême fondé sur la plus sublime Geometrie, ou étroitement incorporé avec elle, adopté par tous les Philosophes de toute une Nation aussi éclairée que l'Angloise, admiré même & du moins respecté par ceux qui ne l'adoptent pas. M. Hartsoëker sans user de petits ménagemens peu Philosophiques entre en
lice

lice avec courage, & se déclare nettement contre ces grands espaces vuides où se meuvent les Planetes, obligées à décrire des Courbes par des gravitations, ou attractions mutuelles. Il y trouve des inconveniens qu'il ne peut digerer, & quoiqu'il ne soit rien moins que Cartésien, il aime mieux ramener les Tourbillons de Descartes. L'idée en est effectivement très-naturelle, & de plus les mouvemens de toutes les Planetes tant principales que subalternes dirigés en même sens, mais principalement le rapport invariable de toutes les distances à toutes les révolutions, indiquent assez fortement que tous les Corps Célestes qui composent le Système Solaire sont assujettis à suivre le cours d'une même fluide. Il faut convenir néanmoins que les Cometes qui se meuvent en tous sens, devroient trouver dans ce grand fluide une résistance qui diminueroit beaucoup leur mouvement propre, & pourroit même ne leur laisser à la fin que le mouvement général du Tourbillon. M. Hartsoëker tâche à se tirer de cette grande difficulté par son Système particulier des

Cometes , qui n'est pas lui-même sans difficulté.

Dans ce même Recueil il attaque trois Dissertations sur lesquelles M. de Mairan étant encore en Province , & avant que d'être de l'Academie des Sciences , avoit en trois années consécutives remporté le Prix à l'Academie de Bordeaux. M. de Mairan répondit dans le Journal des Sçavans en 1722. Il y convient en veritable Sçavant de quelques fautes réelles , & par-là il acquiert le droit d'être crû sur sa parole à l'égard de celles dont il ne convient pas. M. Hartsoëker dit dans sa Préface que s'il eût eû les autres Pièces , qui dans les années suivantes avoient remporté le Prix de Bordeaux, il y auroit fait aussi les Remarques. Il prétendoit apparemment faire entendre par-là qu'il n'en vouloit point personnellement à M. de Mairan, ni à aucun Auteur particulier plus qu'à tout autre, mais il peut paroître que ce discours marque quelque inclination à reprendre , & même un peu de dessein formé. Il proteste souvent, & avec un grand air de sincerité , qu'il ne prétend

donner que de simples conjectures ; il seroit donc assés raisonnable de laisser celles des autres en paix ; elles ont toutes un droit égal de se produire au jour , & souvent n'en ont guere de se combattre.

Nous passerons sous silence le reste de ce Recueil , deux Dissertations envoyées à l'Académie pour le Prix qu'elle propose tous les ans , l'une sur le Principe , l'autre sur les Loix du Mouvement , un Discours sur la Peste , où il prend après le P. Kircher l'hipothese des Insectes , un Traité des Passions , &c. Mais nous en exceptons une piece , à cause du grand & fameux Adversaire qu'elle a pour objet , M. Bernoulli dont M. Hartsoëker avoit attaqué le sentiment sur la Lumiere du Barometre exposé dans l'Histoire de 1701 (a).

M. Bernoulli fit soutenir à Basle sur ce sujet une These où l'on ne menageoit pas M. Hartsoëker , qui s'en ressentit vivement. Il ramasse de tous côtés les armes qui pouvoient servir sa colere , & comme il étoit accusé d'en vouloir toujours aux plus grands

(a) Page 1 & suiv.

Hommes tels que Messieurs Huguens, Leibnitz, Neuton, il se justifie par en parler plus librement que jamais, peut-être pour faire valoir sa moderation passée. Sur-tout M. Leibnitz, qui n'entre dans la querelle qu'à cette occasion, & très-incidemment, n'en est pas traité avec plus d'égard, & son *Harmonie préétablie*, ses *Monades* & quelques autres Pensées particulieres sont rudement qualifiées. On croiroit que les Philosophes devroient être plus moderés dans leurs querelles que les Poëtes, les Théologiens plus que les Philosophes, cependant tout est assés égal.

Après que M. Hartsoëker se fût établi à Utrecht, il entreprit un Cours de Phisique, auquel il a beaucoup travaillé. Il y a fait de plus un Extrait entier des Lettres de M. Leuvenhoeck, parce qu'il trouvoit que dans ce Livre beaucoup d'Observations rares & curieuses se perdoient dans un tas de choses inutiles, qui empêcheroient peut-être qu'on ne se donnât la peine de les y aller déterrer. On doit être bien obligé à ceux qui sont capables de produire, quand ils veulent bien donner

leurs tems à rendre les productions d'autrui plus utiles au Public.

Son application continuelle au travail altera enfin sa santé, qui jusque-là s'étoit bien soutenue. Peu de tems avant sa mort, sur quelques reproches qui lui étoient revenus de la maniere dont il en avoit usé à l'égard de l'Académie, il voulut se justifier par une espece d'Apologie qu'il n'a pû achever entierement. On s'imagine bien sur quoi elle roule, tout ce qu'il y dit est vrai, & il ne reste rien à lui reprocher qu'une chose dont on ne peut le convaincre; c'est que l'on sent dans ses Critiques plus de plaisir, que de besoin de critiquer, mais ce seroit pousser la délicatesse trop loin que de donner du poids à un sentiment, qui peut être incertain & trompeur.

Il mourut le 10 Décembre 1725. Il étoit vif, enjoué, officieux, d'une bonté & d'une facilité, dont de faux amis ont abusé assés souvent. Ces qualités, qui s'accordent si peu avec un fonds critique, naturellement chagrin & malfaisant, sont peut-être sa meilleure Apologie.



E L O G E
DE MONSIEUR
DELISLE.

GUILLAUME DELISLE naquit à Paris le dernier Février 1675. de Claude Delisle, homme très-célebre par sa grande connoissance de l'Histoire, & de la Geographie, & qui les enseignoit dans Paris avec beaucoup de succès à tous ceux, qui faute de loisir, ou pour s'épargner de la peine, ou pour aller plus vite, avoient besoin d'un Maître. Tous les jeunes Seigneurs de son tems, & heureusement son tems a été très-long, ont appris de lui; Feu M. le Duc d'Orleans fut son Disciple, & comme il se connoissoit dès-lors en hommes, il conserva toujours pour lui une bienveillance particuliere. M. Delisle n'étoit pas de ces Maîtres ordinaires, qui n'en sçavent qu'autant qu'il faut pour débiter à un Ecolier ce qu'il ne sçavoit pas, il pos-

fedoit à fond les Sciences dont il faisoit profession, & je l'ai assés connu pour assurer que la candeur de son caractère étoit telle qu'il n'eût ôsé enseigner ce qu'il n'eût sçu que superficiellement.

Le Pere reconnut bien-tôt dans son Fils toutes les dispositions, qu'il pouvoit souhaiter, & il étoit impossible que l'éducation manquât à la nature. M. Delisle presque enfant, à l'âge de huit ou neuf ans, avoit déjà dressé, & dessiné lui-même sur l'Histoire ancienne des Cartes que M. Freret a vûes, car il est bon d'avoir pour cette espece de prodige un témoin illustre par une grande érudition. Ce fut vers la Géographie que M. Delisle tourna toutes ses études, déterminé de ce côté-là par son inclination, aidé de toutes les connoissances, & conduit avec toute l'affection d'un Pere.

Communément on n'a guere d'idée de ce que c'est qu'une Carte Géographique, & de la maniere dont elle se fait. Pour peu qu'on lise, on voit assés la différence d'une Histoire à une autre du même sujet, & on juge les Historiens; mais on ne regarde pas de si

près à des Cartes de Geographie, on ne les compare point, on croit assés qu'elles sont toutes à peu près la même chose, que les modernes ne sont qu'une repetition des anciennes, & si dans l'usage on en préfere quelques-unes, c'est sur la foi d'une reputation dont on n'a pas examiné les fondemens. Les besoins ordinaires ne demandent pas dans les Cartes une grande exactitude. Il est vrai que pour celles qui appartiennent à la Navigation, il en faut une qui ne peut être trop parfaite, mais il n'y a que les Navigateurs qui sentent cette necessité, il y va de leur vie.

Si lorsqu'un Geographe entreprend de faire une Carte de l'Europe, par exemple, il avoit devant lui un gros Recueil d'Observations Astronomiques bien exactes de la Longitude & de la Latitude de chaque Lieu, la Carte seroit bien tôt faite, tout viendroit s'y placer de soi-même à l'intersection d'un Meridien & d'un Parallele connus. Jamais cette Carte n'auroit besoin de correction, à moins qu'il n'arrivât des changemens Phisiques, qu'elle ne garantissoit pas. Mais on a jusqu'ici

très-peu d'Observations des Longitudes des Lieux. On ne peut guere en avoir que depuis que feu M. Cassini a calculé les mouvemens des Satellites de Jupiter, & que l'on observe à l'Academie les Eclipses des Fixes par les Planetes, car avant cela on n'avoit pour les Longitudes que des Eclipses de Lune, qui sont rares, qui jusqu'à l'invention des Lunettes n'étoient pas assés bien observées, & qui même encore aujourd'hui ne donnent pas aisément des déterminations assés précises. On a toujours pu observer les Latitudes, & les Observations pourroient être en grande quantité, mais il faut des Observateurs, & il n'y en a que depuis environ 200 ans, & en très-petit nombre, semés dans quelques Villes principales de l'Europe. On n'a donc pour la Carte qu'on en feroit que quelques points déterminés sûrement par Observation Astronomique, & où prendre tous les autres en nombre infini ? On ne peut avoir recours qu'aux Mesures Itinéraires, aux distances des Lieux, répanduës en une infinité d'Histoires, de Voyages, de Relations, d'Ecrits de toutes especes,

mais peu exactement , & , ce qui est encore pis , différemment presque dans tous. Il faut peser l'autorité de cette multitude de differens Titres , & on ne le peut qu'avec le secours de beaucoup d'autres connoissances subsidiaires , il faut accorder les contradictions qui ne sont qu'apparentes , il faut faire un choix bien raisonné , quand elles sont réelles. Enfin les Mesures , comme les Lieuës , qui varient tant , non-seulement d'un Etat à un autre , mais d'un petit Pais du même Etat à un autre voisin , doivent être si bien connuës du Geographe , qu'il les puisse comparer toutes entre elles , & les rapporter à une Mesure commune , telle que la Lieuë commune de France. Tout cela est d'un détail immense , & capable de laisser la patience la plus opiniâtre. On ne plaindroit pas ceux qui employeroient autant de tems , & de travail à quelque Theorie brillante , & peut-être inutile , ils seroient recompensés & par le plaisir de la production , & par un certain éclat qui frapperoit le Public.

Les parties des Cartes qui representent les Mers , ou seulement les Côtes ,

ont encore leurs difficultés particulières. On ne peut trop ramasser, trop comparer de Journaux de Pilotes, & de Routiers; les distances y sont marquées selon des Rhumbs de Vent, auxquels on ne peut se fier s'ils ont été pris sans la Bouffole, & qu'il faut corriger si la variation de l'Aiguille n'a pas été alors connue, ou ne l'a pas été exactement. Quelle ennuyeuse & fatigante discussion! il faut être bien né Geographe pour s'y engager.

Aussi n'avoit-on pas pris jusqu'à présent toutes les peines nécessaires, & peut-être ne sçavoit-on pas même assez bien toutes celles qu'il y avoit à prendre. Nicolas Sanfon a été dans le siècle passé le plus fameux de nos Geographes, cette Science lui doit beaucoup, cependant ses Cartes étoient fort imparfaites, soit par la faute de son siècle, soit par la sienne. Il n'avoit pas encore assez d'Observations, & il n'avoit pas assez approfondi, ni assez recherché. Lorsque le tems amena de nouvelles connoissances, il aima mieux les négliger que de corriger ses premiers Ouvrages par les derniers, & de mettre entr'eux une discordance qui le blef-

soit. La source de son Nil fut toujours sous le Tropique du Capricorne à 35 degrés de distance de sa véritable position, parce qu'il en avoit crû Ptolomée, qui en avoit jugé ainsi. Sa Chine, sa Tartarie, sa Terre d'Yeco s'obstinoient à demeurer mal placées, & mal disposées contre le temoignage de Relations indubitables.

M. Delisle vint dans le tems où tout sembloit annoncer que la Geographie alloit changer de face. Le Zele de la Religion, & l'amour des Richesses, principes bien opposés, s'accordoient à augmenter tous les jours le nombre des Découvertes dans les Climats lointains, & l'Astronomie, beaucoup plus parfaite que jamais, fournissoit de nouveau les Longitudes par les Satellites de Jupiter, d'autant plus sûrement que les Lieux étoient plus éloignés. Plusieurs Points de la Terre prenoient enfin des places qu'ils ne pouvoient plus perdre, & auxquelles les autres devoient s'affujettir.

A la fin de 1699 M. Delisle âgé de 25 ans, donna ses premiers Ouvrages, une Mappemonde, quatre Cartes des quatre parties de la Terre, & deux

Globes , l'un Celeste , l'autre Terrestre , dédiés à S. A. R. feu M. le Duc d'Orleans. Le tout , & principalement les Globes avoient été faits sous les yeux & sous la direction de feu M. Cassini , ce qui seul auroit répondu de la bonté & de l'exa^ctitude du travail.

L'ouverture du siècle present se fit donc à l'égard de la Geographie par une Terre presque nouvelle que M. Delisle presenta. La Mediterranée , cette Mer si connue de tout tems par les Nations les plus Scavantes, toujours couverte de leurs Vaisseaux , traversée de tous les sens possibles par une infinité de Navigateurs , n'avoit que 860 Lieuës d'Occident en Orient au lieu de 1160 qu'on lui donnoit , erreur presque incroyable ; l'Asie étoit pareillement racourcie de 500 Lieuës , la position de la Terre d'Yezo changée de 1700 , une infinité d'autres corrections moins frappantes & moins sensibles ne surprennoient que les yeux sçavans ; encore M. Delisle avoit-il jugé à propos de respecter jusqu'à un certain point les préjugés établis , & de n'user pas à toute rigueur du droit que lui donnoient ses Découvertes , tant le faux

s'attire d'égards par cette ancienne possession où il se trouve toujours.

Les Globes, & les Cartes eurent une approbation generale, & un homme, qui avoit le Titre de Geographe du Roi, voulut en partager le fruit par une Mappemonde en quatre feuilles, qu'il publia aussi-tôt après, fort semblable à ce qui venoit de paroître. M. Delisle, muni d'un Privilege, se plaignit en Justice d'avoir été entierement copié, à l'exception des fautes qu'on avoit mises dans la nouvelle Mappemonde, ou par ignorance, ou pour déguiser le larcin. Le Conseil d'Etat privé du Roi nomma deux Experts en cette matiere, où il y en a peu, feu M. Sauveur, & M. Chevalier, tous deux de cette Academie. Le détail de l'exactitude scrupuleuse qu'ils apportèrent à cette affaire est imprimé, ils se convinquirent parfaitement que l'Adversaire de M. Delisle étoit un Plagiaire. L'Arrêt du Conseil fut conforme à leur avis, mais le Procès dura six ans. M. Delisle perdit à s'assurer ce qui lui étoit dû une grande partie de ces six années, qu'il eût employées entieres à s'enrichir utilement pour le Public. Il usa

généreusement de sa victoire, il avoit droit par l'Arrêt de faire casser les Planches du Geographe condamné, il lui en laissa tout ce qui n'appartenoit pas précisément à la Geographie, des Ornaments assez agreables, des Cartouches recherchés, qui pouvoient faire ailleurs l'effet de prévenir & d'amuser les yeux de la plupart du monde.

La Mediterranée, plus courte de plus d'un quart qu'on ne l'avoit crû jusquelà, avoit fort étonné, & quelques-uns ne se rendoient pas encore aux Observations Astronomiques. M. Delisle, pour ne laisser aucun doute, entreprit de mesurer toute cette Mer en détail, & par parties sans employer ces Observations, mais seulement les Portulans, & les Journaux de Pilotes, tant de routes faites de Cap en Cap en suivant les Terres, que de celles qui traverseroient d'un bout à l'autre, & tout cela évalué avec toutes les précautions nécessaires, réduit, & mis ensemble, s'accordoit à donner à la Mediterranée la même étendue, que les Observations Astronomiques, dont on vouloit se défier.

Il devoit publier une *Introduction à la*

Geographie, dans laquelle il eût rendu conte de tous les changemens dont il étoit Auteur. Il ne l'a point publiée, occupé par d'autres travaux, & cependant on s'étoit accoutumé peu à peu à prendre en lui une confiance, qui eût pû le dispenser de ce grand appareil de preuves. Il est vrai qu'en plusieurs occasions particulieres il en avoit donné qui marquoient tant de capacité, & d'exactitude, tout ce qui sortoit de ses mains étoit si bien d'accord avec ce qui en étoit déjà sorti, que cette confiance du Public ne pouvoit passer pour une grace.

Peut-être penseroit-on que l'extrême difficulté des discussions *Geographiques*, & le peu d'apparence que des Critiques s'y embarquent, donnent à un Geographe une liberté assez ample de regler bien des choses à son gré. Mais sur les matieres les moins maniées par le gros des Sçavans, il y a toujours, du moins si on prend toute l'Europe, un petit nombre de gens à craindre, & qui n'attendent qu'un sujet de censure, même léger. D'ailleurs un veritable Sçavant prend un amour pour l'objet perpetuel de ses recherches, & se

se fait à cet égard une conscience , qui ne lui permettent pas d'imposer. On pouvoit conter que M. Delisle étoit singulierement dans cette disposition , il avoit la candeur de son Pere.

Des Mappemondes , des Cartes generales de l'Europe , de l'Asie , de l'Afrique , de l'Amerique , ne sont que des ébauches de la representation de la Terre. Les Cartes particulieres demandent une nouvelle étude , & une étude d'autant plus penible qu'elles sont plus particulieres. L'objet croît toujours à mesure qu'il est regardé de plus près , & il y faut voir ce que l'on n'y consideroit pas auparavant. Le nombre des materiaux necessaires devient toujours plus accablant pour le Geographe , & s'il se pique de précision , tous ceux qu'il peut recouvrer lui sont necessaires.

Encore une difficulté qui n'appartient guere qu'à la Geographie , c'est d'être fort changeante. Je ne parle pas des changemens Phisiques , ils sont peu considerables. Que les Mers s'éloignent de leurs rivages , ou gagnent sur les terres , que de grandes Rivieres se fassent d'autres embouchures , qu'il naisse

de nouvelles Isles, un mediocre sçavoir embrasse sans peine ce petit nombre d'évenemens rares; mais les limites civiles des Royaumes, des Provinces, des Gouvernemens, des Dioceses, sont sujettes à de grandes variations dans certains intervalles de tems, & de plus la langue de la Geographie change presque absolument, tout prend de nouveaux noms, & c'est malheureusement dans les siècles les plus tenebreux, les plus dépourvûs de bons Auteurs. Il n'y a personne qui n'en sçache un petit nombre d'exemples, mais qu'est-ce que ce petit nombre en comparaison de ce qu'un Geographe en doit sçavoir? les conquêtes des Barbares du Nord dans l'Europe, celles des Arabes & des Tartares dans l'Asie, défigurèrent les anciens noms, ou les effacerent, & leur en substituerent d'autres, & Ptolomée ne reconnoîtroit qu'à peine aujourd'hui sur nos Cartes l'Empire Romain.

M. Delisle a embrassé la Geographie dans toute son étendue, il l'a suivie dans toutes ses branches, & l'a prouvé au Public par des Cartes de toutes les especes, qui sont au nombre de 90.

Nous en indiquerons seulement quelques-unes de chaque sorte, qui serviront d'exemples.

Une Carte intitulée, *le Monde connu aux Anciens*, & celles de l'Italie, & de la Grece, &c. Nous avons rapporté en 1714 (a) qu'il avoit fait voir combien les Mesures Itinéraires des Romains étoient justes, & conformes aux Observations Astronomiques qu'on a eues depuis, & combien l'Italie & la Grece étoient différentes de ce qu'elles paroissent sur toutes les autres Cartes. Par-là se justifioient certaines choses que les Anciens avoient avancées, & que les Modernes rendoient par leur faute trop absurdes, & trop incroyables.

Une Carte des Evêchés d'Afrique, qui a paru au-devant d'une nouvelle Edition d'Optat de Mileve. Elle avoit toutes les difficultés de la Geographie ancienne, & de la Geographie la plus particuliere, car il y avoit en Afrique plus de six cens Evêchés, dont une partie n'étoient que de gros Bourgs, & même des Châteaux, & il n'y a pas jusqu'à leurs noms qu'il ne soit souvent très-mal-aisé de déterminer sûrement.

(a) Page 80 & suiv.

Une Carte de l'Empire Grec du moyen âge, tirée de la Description qu'en fit l'Empereur Constantin Porphirogenete dans le dixième siècle. C'est-là plus que par-tout ailleurs, qu'on trouve une Langue toute nouvelle. L'Empire est divisé en *Themes*, expression inouïe jusque-là, & tout est une espece d'Enigme, qui semble faite pour le supplice des Geographes. Après cela il ne faut presque pas conter d'autres Cartes du moyen âge, comme celle du Diocèse de Toul, nommé alors *Civitas Leucorum*.

Une Carte de la Perse absolument nouvelle, & très-détaillée. On y retrouvoit enfin ce grand Païs, qui jusque-là n'avoit ressemblé ni aux Histoires des Anciens, ni aux Relations des Modernes. On n'avoit point encore la veritable étendue ou figure de la Mer Caspienne, que l'on doit aux Conquêtes, & aux Découvertes du feu Czar (a), mais M. Delisle en avoit approché autant qu'il étoit possible par ses seules conjectures, & par son art singulier de mettre en œuvre, & de combiner tous ses differens materiaux.

(a) Voyés l'Hist. de 1725, p. 121.

Une Carte d'Artois pour mettre au-devant des Commentaires de M. Mailart sur la Coutume de cette Province. Qui croiroit que dans les Cartes d'un petit Païs, si proche de nous, & si connu, il y avoit des Rivieres omises, & en récompense d'autres supposées, 40 Villages créés, ou du moins transportés de si loin, & avec des noms tellement défigurés, qu'ils ne pouvoient être reconnus par ceux qui demeuroient sur les lieux?

M. Delisle entra dans l'Academie en 1702, Eleve en Astronomie du grand M. Cassini, quoiqu'il ne fût, ni ne voulût être Observateur, mais on conta que l'usage qu'il sçavoit faire des Observations lui devoit tenir lieu de celles qu'il ne faisoit pas, & quoique dans le plan de l'Academie il n'y eût point de place de Geographe, on lui en laissa occuper une, qui selon les apparences devoit redevenir après lui place d'Astronome, faute d'un Geographe tel que lui. Il passa ensuite au grade d'Associé, mais le plus glorieux événement de sa vie a été d'être appelé pour montrer la Geographie au Roi. Alors il commença à faire des Cartes

uniquement par rapport à l'étude que ce jeune Prince feroit de l'Histoire. Il en dressa une generale du Monde en 1720, où les Cartes generales par où il avoit débuté en 1700 étoient déjà rectifiées, tant parce qu'il avoit acquis de nouvelles lumieres, que parce qu'il avoit acquis aussi plus de hardiesse à ne point ménager les préjugés ordinaires, & en même-tems plus d'autorité. Les Auteurs, ainsi que ceux qui gouvernent, doivent un peu se regler sur l'opinion qu'ils sentent que l'on a d'eux. La Carte de la fameuse Retraite des Dix Mille, necessaire pour entendre l'Histoire que Xenophon en a écrite, parut en 1721. Elle lui produisoit une difficulté très-considerable, qu'il ne pouvoit lever que par une supposition hardie, que nous avons déjà exposée au Public (a). Quelquefois les Sçavans ne sont pas fâchés de se trouver dans ces sortes de Détroits, d'où ils ne peuvent sortir qu'à force de sçavoir.

Dès l'an 1718 il fut honoré par Brevet du titre de premier Geographe du Roi, que personne n'avoit encore por-

(a) Voyés l'Hist. de 1721, p. 78 & suiv.

té, ni ne porte encore après lui. S. M. y joignit une Pension.

Il avoit entrepris plusieurs Ouvrages pour le Roi; une Carte de l'Empire d'Alexandre, dont il rendoit l'étendue beaucoup moindre, & par conséquent plus vraisemblable par ce même principe paradoxique, dont il se servoit pour la Retraite des Dix Mille; l'Empire des Perses sous Darius, l'Empire Romain dans sa plus grande étendue, la France selon toutes ses différentes divisions, tant sous les Romains que sous les trois Races de ses Rois. Toutes ces Cartes particulièrement destinées à l'Histoire & aux Histoires les plus intéressantes, étoient des secours & des avantages, qui de l'éducation du Roi devoient passer à celle des Particuliers, mais ces travaux, quoiqu'apparemment fort avancés, ne sont pas finis.

On croit aussi qu'il a fort avancé une Carte de la Terre-Sainte, Théâtre des plus grands événemens, qui aient jamais été, & qui puissent jamais être. Il y travailloit depuis long-tems avec un soin si scrupuleux, & si difficile à contenter, qu'il semble que la Religion y eût part. Il joignoit à la Terre-

Sainte l'Egypte, Païs très-fameux, & très-peu connu.

Il ne paroissoit presque plus d'Histoire ou de Voyage que l'on ne voulût orner d'une Carte de M. Delisle. Ces sortes de modes prouvent du moins les grandes réputations. Il avoit promis une Carte à M. l'Abbé de Vertot pour son Histoire de Malte qui va paroître, il la finit le 25 Janvier 1726 au matin, & étant sorti l'après-dînée, il fut frappé dans la rue d'une Apoplexie, dont il mourut le même jour sans avoir repris connoissance.

Quoique le nom d'un Sçavant ait bien du chemin à faire pour aller jusqu'aux oreilles des Têtes couronnées, & même seulement jusqu'à celles de son Maître, le nom de M. Delisle avoit frappé les Puissances Etrangères. Le Roi de Sardaigne, alors Roi de Sicile, fit examiner par d'habiles gens la Carte de la Sicile publiée par cet Auteur, & elle fut trouvée si exacte & si correcte, que S. M. l'honora d'une Lettre accompagnée d'un présent, que la Lettre rendoit presque inutile. L'Ambassadeur qui lui remit l'un & l'autre, avoit ordre en même-tems de faire tous ses efforts

efforts pour l'engager à passer dans les Etats de ce Prince , où il auroit tous les avantages & tous les agrémens qu'il demanderoit ; mais l'amour de la Patrie le retint , & peut-être aussi l'espérance qu'elle n'auroit pas l'ingratitude assez ordinaire à toute Patrie. D'autres Puissances lui ont fait les même sollicitations. Le Czar alloit le voir familièrement pour lui donner quelques remarques sur la Moscovie , & plus encore , pour connoître chés lui , mieux que par tout ailleurs , son propre Empire.

Deux de ses Freres , tous deux de cette Academie & Astronomes , ont été appelés à Petersbourg. Un autre avoit pris l'Histoire pour son partage. Il est rare qu'un Pere Sçavant ait quatre Fils qui le soient aussi , & avec succès. Cette inclination n'a pas coutume de se communiquer tant , & encore moins le genie.



E L O G E

DE MONSIEUR

DE MALÉZIEU.

NICOLAS DE MALÉZIEU nâquit à Paris en 1650 de Nicolas de Malézieu Ecuyer Seigneur de Bray , & de Marie des Forges , originaire de Champagne. Il étoit encore au Berceau , lorsqu'il perdit son Pere , & il demeura entre les mains d'une Mere , qui avoit beaucoup d'esprit ; elle ne fut pas long-tems à s'appercevoir que cet Enfant meritoit une bonne éducation. Il la prevenoit même , & dès l'âge de quatre ans il avoit appris à lire & à écrire , presque sans avoir eu besoin de Maître. Il n'avoit que douze ans , quand il finit sa Philosophie au College des Jesuites à Paris. De-là il voulut aller plus loin , parce qu'il entendoit parler d'une Philosophie nouvelle, qui faisoit beaucoup de bruit. Il s'y appliqua sous M. Rohaut , & en même-tems aux Mathe-

matiques , dont elle emprunte perpétuellement le secours , qu'elle se glorifie d'emprunter.

Ces Mathematiques , qui souffrent si peu qu'on se partage entre elles & d'autres Sciences , lui permettoient cependant les Belles-Lettres , l'Histoire , le Grec , l'Hebreu , & même la Poësie , plus incompatible encore avec elles que tout le reste. Toutes les sortes de Sciences se presentent à un jeune Homme né avec de l'esprit , mille hazards les font passer en revûe sous ses yeux , & c'est quelque inclination particuliere , ou plutôt quelque talent naturel , source de l'inclination , qui le détermine à un choix ; on prefere ce que l'on sent qui promet plus de succès. M. de Malézieu ne fit point de choix , & il embrassa tout ; tout l'attiroit également , tout lui promettoit un succès égal.

Feu M. l'Evêque de Meaux le connut , à peine âgé de 20 ans , & il n'eut pas besoin de sa penetration pour sentir le mérite du jeune homme. Ce n'étoit point un mérite enveloppé , qui perçât difficilement au travers d'un extérieur triste & sombre ; sa facilité à entendre & à re-

tenir lui avoit épargné ces efforts & cette pénible contention, dont l'habitude produit la mélancolie, les Sciences étoient entrées dans son Esprit comme dans leur séjour naturel, & n'y avoient rien gâté, au contraire, elles s'étoient parées elles-mêmes de la gayeté & de la vivacité qu'elles y avoient trouvées. M. de Meaux prit dès-lors du goût pour sa conversation, & pour son caractère.

Des affaires domestiques l'appellerent en Champagne. Comme il étoit destiné à plaire aux gens de mérite, il entra dans une liaison étroite avec M. de Vialart, Evêque de Châlons, aussi connu par la beauté de son esprit, que par la pureté de ses mœurs, & il se fortifia par ce commerce dans des sentimens de Religion & de piété, qu'il a conservés toute sa vie. Il se maria à vingt-trois ans avec Demoiselle Françoisse Faudelle de Favereffe, & quoi-qu'amoureux, il fit un bon mariage. Il passa dix ans en Champagne dans une douce solitude, uniquement occupé de deux passions heureuses, car on juge bien que les Livres en étoient une. C'est un bonheur pour les Sçavans, que

leur réputation doit amener à Paris, d'avoir eu le loisir de se faire un bon fonds dans le repos d'une Province, le tumulte de Paris ne permet pas assés qu'on fasse de nouvelles acquisitions, si ce n'est celle de la maniere de sçavoir.

Le Feu Roi ayant chargé M. le Duc de Montausier & M. l'Evêque de Meaux, de lui chercher des gens de Lettres, propres à être mis auprès de M. le Duc du Maine, qui avoit déjà le Sçavant M. Chevreau pour Précepteur, ils jetterent les yeux sur M. de Malézieu & M. de Court. Tous deux furent nommés par le Roi, & une seconde fois en quelque sorte par le Public, lorsqu'il les connut assés. Il se trouvoit entre leurs caracteres toute la ressemblance, & de plus toute la différence, qui peuvent servir à former une grande liaison; car on se convient aussi par ne se pas ressembler. L'un vif & ardent, l'autre plus tranquille, & toujours égal, ils se réunissoient dans le même goût pour les Sciences, & dans les mêmes principes d'honneur, & leur amitié n'en faisoit qu'un seul homme, en qui tout se trouvoit dans un juste

degré. Ils rencontrèrent dans le jeune Prince des dispositions & d'esprit & de cœur si heureuses & si singulieres, qu'on ne peut affûrer qu'ils lui ayent été fort utiles , principalement à l'égard des qualités de l'ame , qu'ils n'eurent guere que l'avantage de voir de plus près , & avec plus d'admiration. Le Roi les admettoit souvent dans son particulier à la suite de M. le Duc du Maine , lorsqu'il n'étoit question que d'amusemens, & ces occasions si flatteuses étoient extrêmement favorables pour faire briller la vivacité , le genie , & les ressources de genie de M. de Malézieu.

La Cour rassembloit alors un assés grand nombre de gens illustres par l'esprit , Messieurs Racine , Despreaux , de la Bruyere , de Malézieu , de Court , M. de Meaux étoit à la tête. Ils formoient une espece de Societé particulière , d'autant plus unie qu'elle étoit plus séparée de celle des Illustres de Paris , qui ne prétendoient pas devoir reconnoître un Tribunal supérieur , ni se soumettre aveuglément à des jugemens , quoique revêtus de ce nom si imposant de jugemens de la Cour. Du moins avoient-ils une autorité souve-

raine à Versailles , & Paris même ne se croyoit pas toujours assés fort pour en appeller.

M. le Prince , M. le Duc , M. le Prince de Conti , qui brilloient beaucoup aussi par l'esprit , mais qui ne doivent être contés qu'à part , honoroient M. de Malézieu de leur estime & de leur affection. Il devenoit l'ami de quiconque arrivoit à la Cour avec un merite éclatant. Il le fut , & très-particulierement de M. l'Abbé de Fenelon , depuis Archevêque de Cambray , & il n'en conserva pas moins l'amitié de M. de Meaux , lorsque ces deux grands Prélats furent broüillés par une Question subtile & délicate , qui ne pouvoit guere être une Question que pour d'habiles Theologiens. On dit même que ces deux respectables Adversaires le prirent souvent pour Arbitre de plusieurs articles de leurs differens. Soit qu'il s'agît des procedés , ou du fond , quelle idée n'avoient-ils pas ou de ses lumieres , ou de sa droiture ?

Quand M. le Duc du Maine se maria , M. de Malézieu entra dans une nouvelle carriere. Une jeune Princesse ,

avide de sçavoir, & propre à sçavoir tout, trouva d'abord dans sa Maison celui qu'il lui falloit pour apprendre tout, & elle ne manqua pas de se l'attacher particulièrement par ce moyen infailible que les Princes ont toujours en leur disposition, par l'estime qu'elle lui fit sentir. Souvent pour lui faire connoître les bons Auteurs de l'Antiquité, que tant de gens aiment mieux admirer que lire, il lui a traduit sur le champ, en presence de toute sa Cour, Virgile, Terence, Sophocle, Euripide, & depuis ce tems-là les traductions n'ont plus été nécessaires que pour une partie de ces Auteurs. Il seroit fort du goût de cette Academie que nous parlâssions aussi des Sciences plus élevées, où elle voulut être conduite par le même guide; mais nous craindrions de reveler les secrets d'une si grande Princeesse. Il est vrai qu'on devinera bien les noms de ces Sciences, mais on ne devinera pas jusqu'où elle y a penetré.

M. de Malézieu eut encore auprès d'elle une fonction très-differente, & qui ne lui réussissoit pas moins. La Princeesse aimoit à donner chés elle des Fêtes, des Divertissemens, des Spec-

tacles, mais elle vouloit qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, & que la joie eût de l'esprit. M. de Malézieu occupoit ses talens moins sérieux à imaginer, ou à ordonner une Fête, & lui-même y étoit souvent Acteur. Les Vers sont nécessaires dans les Plaisirs ingénieux, il en fournissoit qui avoient toujours du feu, du bon goût, & même de la justesse, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de tems, & ne les traitât, s'il le faut dire, que selon leur mérite. Les Impromptu lui étoient assés familiers, & il a beaucoup contribué à établir cette langue à Seaux, où le génie & la gayeté produisent assés souvent ces petits enthousiasmes soudains. En même-tems il étoit Chef des Conseils de M. le Duc du Maine, à la place de Messieurs Daguesseau & de Ficubet Conseillers d'Etat, qui étoient morts, il étoit Chancelier de Dombes, premier Magistrat de cette Souveraineté. L'esprit même d'affaires ne s'étoit pas refusé à lui.

En 1696 feu M. le Duc de Bourgogne étant venu en âge d'apprendre les Mathématiques, Madame de Maintenon porta le Roi à confier cette par-

tie de son éducation à M. de Malézieu, tandis qu'il donneroit à M. Sauveur les deux autres Enfans de France. M. de Malézieu assés délicat pour craindre qu'un si grand honneur ne s'accordât pas parfaitement avec l'attachement inviolable qu'il devoit à M. & à Madame du Maine, & rassuré par eux-mêmes sur ce scrupule, demanda du moins en grace, que pour mieux marquer qu'il ne sortoit point de son ancien engagement, il lui fût permis de ne point recevoir d'appointemens du Roi.

Parmi tous les Elemens de Geometrie, qui avoient paru jusque-là, il choisit ceux de M. Arnaud, comme les plus clairs, & les mieux digérés, pour en faire le fond des leçons qu'il donneroit à M. le Duc de Bourgogne. Seulement il fit à cet Ouvrage quelques additions, & quelques retranchemens. Il remarqua bien-tôt que le jeune Prince, qui surmontoit avec une extrême vivacité les difficultés d'une étude si épineuse, tomboit aussi quelquefois dans l'inconvenient de vouloir passer à côté, quand il ne les emportoit pas d'abord.

Pour le fixer davantage, il lui proposa d'écrire de sa main au commencement d'une leçon ce qui lui avoit été enseigné la veille. Toutes ces leçons écrites par le Prince pendant le cours de quatre ans, & précieusement rassemblées, ont fait un Corps, que M. Boissiere, Bibliothecaire de M. le Duc du Maine, fit imprimer en 1715, sous le titre d'*Elemens de Geometrie de Monseigneur le Duc de Bourgogne*. L'Editeur les dédie au Prince même, qui en est l'Auteur, & n'oublie pas tout ce qui est dû au sçavant Maître de Geometrie. Il y a à la fin du Livre quelques Problèmes, qui n'appartiennent point à des Elemens, résolus par la methode Analitique, & qui, selon toutes les apparences, sont de M. de Malézieu. Il est dit sur ce sujet, qu'Archimede, & les grands Geometres anciens, ont dû avoir notre *Analise*, ou quelque methode équivalente, parce qu'il est moralement impossible qu'ils eussent suivi, sans s'égarer, des routes aussi composées que celles qu'ils proposent. Mais par-là on leur ôte la force merveilleuse, qui a été nécessaire pour suivre, sans s'égarer, des routes si tortueuses, si longues & si em-

barassées, & cette force compense le mérite moderne d'avoir découvert des chemins sans comparaison plus courts & plus faciles. On veut que pour causer plus d'admiration ils aient caché leur Secret, quoiqu'en le revelant ils eussent causé une admiration, du moins égale, & qu'ils eussent en même-tems infiniment avancé des Sciences utiles; on veut qu'ils aient été tous également fideles à garder ce Secret, également jaloux d'une gloire qu'ils pouvoient changer contre une autre, également indifferens pour le bien public.

Au renouvellement de l'Academie en 1699 M. de Malézieu fut un des Honoraires, & en 1701 il entra à l'Academie Françoise. On ne sera pas étonné qu'il fût Citoyen de deux Etats si differens.

Il faisoit dans sa Maison de Châtenay près de Seaux, des Observations Astronomiques selon la même methode qu'elles se font à l'Observatoire, où il les avoit apprises de Messieurs Cassini & M. Maraldi, ses amis particuliers, & il les communiquoit à l'Academie. Une personne du plus haut rang avoit

part à ces Observations , aussi-bien qu'à celles qu'il faisoit avec le Microscopé , dont nous avons rapporté la plus singulière en 1718 (a). S'il n'eût pas été assez sçavant , il eût été obligé de le devenir toujours de plus en plus pour faire sa cour , & pour suivre les progrès de qui prenoit ses instructions.

Son temperament robuste & de feu , joint à une vie réglée , lui a valu une longue santé , qui ne s'est démentie que vers les 76 ans , encore n'a-ce été que par un déperissement lent , & presque sans douleur. Il mourut d'Apoplexie le 4 Mars 1727 dans la soixante-dix-septième année de son âge , & la cinquante-quatrième d'un mariage toujours heureux , où l'estime & la tendresse mutuelles n'avoient point été altérées. La double louange qui en résulte sera toujours très-rare , même dans d'autres Siècles que celui-ci.

Il a laissé cinq Enfans vivans , trois Garçons , dont l'aîné est Evêque de Lavaut , le second , Brigadier des Armées du Roi , & Lieutenant general

d'Artillerie , & le troisiéme , Capitaine de Carabiniers ; & deux Filles , dont l'une est mariée à M. de Messimi , Premier President du Parlement de Dombes , & l'autre à M. le Comte de Guiry , Lieutenant general du País d'Aunis , & Mestre de Camp de Cavalerie.



E L O G E
DE MONSIEUR
N E U T O N.

ISAAc NEUTON nâquit le jour de Noël V. S. de l'an 1642, à Volfstrobe dans la Province de Lincoln. Il sortoit de la Branche Aînée de Jean Neuton, Chevalier Baronnet Seigneur de Volfstrobe. Cette Seigneurie étoit dans la Famille depuis près de 200 ans. Messieurs Neuton s'y étoient transportés de Westby dans la même Province de Lincoln, mais ils étoient originaires de Neuton dans celle de Lancastre. La Mere de M. Neuton, nommée Anne Ascough, étoit aussi d'une ancienne Famille. Elle se remaria après la mort de son premier Mari, Pere de M. Neuton.

Elle mit son Fils âgé de 12 ans à la grande Ecole de Grantham, & l'en retira au bout de quelques années, afin qu'il s'accoutumât de bonne heure à

prendre connoissance de ses affaires, & à les gouverner lui-même. Mais elle le trouva si peu occupé de ce soin, si distrait par les Livres, qu'elle le renvoya à Grantham pour y suivre son goût en liberté. Il le satisfit encore mieux en passant de-là au College de la Trinité dans l'Université de Cambridge, où il fut reçu en 1660 à l'âge de 18 ans.

Pour apprendre les Mathematiques, il n'étudia point Euclide, qui lui parut trop clair, trop simple, indigne de lui prendre du tems; il le sçavoit presque avant que de l'avoir lû, & un coup d'œil sur l'énoncé des Theorèmes les lui démontroit. Il faut tout d'un coup à des Livres tels que la Geometrie de Descartes, & les Optiques de Kepler. On lui pourroit appliquer ce que Lucain a dit du Nil, dont les Anciens ne connoissoient point la source, *Qu'il n'a pas été permis aux hommes de voir le Nil foible & naissant.* Il y a des preuves que M. Neuton avoit fait à vingt-quatre ans ses grandes Découvertes en Geometrie, & posé les fondemens de ses deux celebres Ouvrages, les *Principes*, & l'*Optique*. Si des Intelligences supérieures

rieures à l'Homme ont aussi un progrès de connoissances, elles volent tandis que nous rampons, elles suppriment des milieux que nous ne parcourons qu'en nous traînant lentement, & avec effort, d'une Verité à une autre qui y touche.

Nicolas Mercator né dans le Holstein, mais qui a passé sa vie en Angleterre, publia en 1668 sa *Logarithmotechnie*, où il donnoit par une Suite ou Série infinie la Quadrature de l'Hiperbole. Alors il parut pour la première fois dans le monde sçavant une suite de cette espece, tirée de la nature particulière d'une Courbe avec un art tout nouveau, & très-délié. L'illustre M. Barrou, qui étoit à Cambridge où étoit M. Neuton âgé de vingt-six ans, se souvint aussi-tôt d'avoir vû la même Theorie dans des Ecrits du jeune Homme, non pas bornée à l'Hiperbole, mais étendue par des formules generales à toutes sortes de Courbes, même Méchaniques, à leurs Quadratures, à leurs Rectifications, à leurs Centres de gravité, aux Solides formés par leurs revolutions, aux Surfaces de ces Solides, de sorte que quand les déterminations

étoient possibles , les Suites s'arrêtoient à un certain point , ou si elles ne s'arrêtoient pas , on en avoit les sommes par Regles ; que si les déterminations précises étoient impossibles , on en pouvoit toujours approcher à l'Infini , supplément le plus heureux , & le plus subtil que l'Esprit humain pût trouver à l'imperfection de ses connoissances. C'étoit une grande richesse pour un Geometre de posséder une Theorie si féconde & si generale , c'étoit une gloire encore plus grande d'avoir inventé une Theorie si surprenante & si ingenieuse , & M. Neuton averti par le Livre de Mercator que cet habile Homme étoit sur la voie , & que d'autres s'y pourroient mettre en le suivant , devoit naturellement se presser d'étaler ses trésors , pour s'en assurer la véritable propriété , qui consiste dans la Découverte. Mais il se contenta de la richesse , & ne se piqua point de la gloire. Il dit lui-même dans une Lettre du *Commercium Epistolicum* , qu'il avoit crû que son Secret étoit entierement trouvé par Mercator , ou le seroit par d'autres , avant qu'il fût d'un âge assés mûr pour composer. Il se laissoit enlever sans regret ce qui

avoit dû lui promettre beaucoup de gloire, & le flatter des plus douces esperances de cette espece, & il attendoit l'âge convenable pour composer, ou pour se donner au Public, n'ayant pas attendu celui de faire les plus grandes choses. Son Manuscrit sur les Suites infinies fut simplement communiqué à M. Collins, & à Milord Brounker, habiles en ces matieres, & encore ne le fut-il que par M. Barrou, qui ne lui permettoit pas d'être tout-à-fait aussi modeste qu'il l'eût voulu.

Ce Manuscrit, tiré en 1669 du Cabinet de l'Auteur, porte pour titre *Methode que j'avois trouvée autrefois*, &c. Et quand cet *autrefois* ne seroit que trois ans, il auroit donc trouvé à vingt-quatre ans toute la belle Theorie des Suites. Mais il y a plus. Ce même Manuscrit contient, & l'invention & le Calcul des *Fluxions*, ou Infiniment petits, qui ont causé une si grande contestation entre M. Leibnitz & lui, ou plutôt entre l'Allemagne & l'Angleterre. Nous en avons fait l'Histoire en 1716 (a) dans l'Eloge de M. Leibnitz, & quoique ce fut l'Eloge de M. Leib-

(a) Page 109 & suiv.

nitz, nous y avons si exactement gardé la neutralité d'Historien, que nous n'avons presentement rien de nouveau à dire pour M. Neuton. Nous avons marqué expressement que *M. Neuton étoit certainement Inventeur, que sa gloire étoit en sureté, & qu'il n'étoit question que de sçavoir si M. Leibnitz avoit pris de lui cette idée.* Toute l'Angleterre en est convaincuë, quoique la Société Royale ne l'ait pas prononcé dans son Jugement, & l'ait tout au plus infinuë. M. Neuton est constamment le premier Inventeur, & de plusieurs années le premier. M. Leibnitz de son côté est le premier qui ait publié ce Calcul, & s'il l'avoit pris de M. Neuton, il ressembleroit du moins au Promethée de la Fable, qui déroba le feu aux Dieux, pour en faire part aux hommes.

En 1687 M. Neuton se resolut enfin à se dévoiler, & à reveler ce qu'il étoit, les *Principes Mathematiques de la Philosophie Naturelle* parurent. Ce Livre, où la plus profonde Geometrie sert de base à une Phisique toute nouvelle, n'eut pas d'abord tout l'éclat qu'il méritoit, & qu'il devoit avoir un jour. Comme il est écrit très-sçavamment, que les

paroles y sont fort épargnées, qu'assés souvent les conséquences y naissent rapidement des principes, & qu'on est obligé à suppléer de soi-même tout l'entre-deux, il falloit que le Public eût le loisir de l'entendre. Les grands Geometres n'y parvinrent qu'en l'étudiant avec soin, les mediocres ne s'y embarquerent qu'excités par le témoignage des grands, mais enfin quand le Livre fut suffisamment connu, tous ces suffrages, qu'il avoit gagnés si lentement, éclaterent de toutes parts, & ne formerent qu'un cri d'admiration. Tout le monde fut frappé de l'esprit original qui brille dans l'Ouvrage, de cet esprit créateur, qui dans toute l'étendue du Siècle le plus heureux ne tombe guere en partage qu'à trois ou quatre hommes pris dans toute l'étendue des Païs sçavans.

Deux Theories principales dominant dans les *Principes Mathematiques*, celle des Forces Centrales, & celle de la Résistance des Milieux au Mouvement, toutes deux presque entierement neuves, & traitées selon la sublime Geometrie de l'Auteur. On ne peut plus toucher ni à l'une ni à l'autre de ces

matieres, sans avoir M. Neuton devant les yeux, sans le repeter, ou sans le suivre, & si on veut le déguiser, quelle adresse pourra empêcher qu'il ne soit reconnu ?

Le rapport trouvé par Kepler, entre les révolutions des Corps celestes, & leurs distances à un centre commun de ces révolutions, regne constamment dans tout le Ciel. Si l'on imagine, ainsi qu'il est nécessaire, qu'une certaine force empêche ces grands Corps de suivre pendant plus d'un instant leur mouvement naturel en ligne droite d'Occident en Orient, & les retire continuellement vers un centre, il suit de la Regle de Kepler, que cette force, qui sera centrale, ou plus particulièrement *centripète*, aura sur un même corps une action variable selon les différentes distances à ce centre, & cela dans la raison renversée des quarrés de ces distances, c'est-à-dire, par exemple, que si ce corps étoit deux fois plus éloigné du centre de sa révolution, l'action de la force centrale sur lui en seroit quatre fois plus foible. Il paroît que M. Neuton est parti de-là pour toute sa Phisique du Monde pris en grand.

Nous pouvons supposer aussi ou feindre qu'il a d'abord considéré la Lune, parce qu'elle a la Terre pour centre de son mouvement.

Si la Lune perdoit toute l'impulsion, toute la tendance qu'elle a pour aller d'Occident en Orient en ligne droite, & qu'il ne lui restât que la force centrale qui la porte vers le centre de la Terre, elle obéiroit donc uniquement à cette force, en suivroit uniquement la direction, & viendrait en ligne droite vers le centre de la Terre. Son mouvement de révolution étant connu, M. Neuton démontre par ce mouvement que dans la première Minute de sa descente elle décriroit 15 pieds de Paris. Sa distance à la Terre est de 60 demi diamètres de la Terre, donc si la Lune étoit à la surface de la Terre, sa force seroit augmentée selon le quarré de 60, c'est-à-dire, qu'elle seroit 3600 fois plus puissante, & que la Lune dans une Minute décriroit 3600 fois 15 pieds.

Maintenant si l'on suppose que la force qui agissoit sur la Lune soit la même que celle que nous appelons Pesanteur dans les Corps terrestres, il

s'ensuivra du Siftême de Galilée, que la Lune, qui à la surface de la Terre parcouroit 3600 fois 15 pieds en 1 Minute devroit parcourir aussi 15 pieds dans la premiere soixantième partie, ou dans la premiere Seconde de cette Minute. Or on sçait par toutes les Experiences, & on n'a pû les faire qu'à de très-petites distances de la surface de la Terre, que les Corps pesans tombent de 15 pieds dans la premiere Seconde de leur chute. Ils sont donc, quand nous éprouvons la durée de leurs chûtes, dans le même cas précisément, que si ayant fait autour de la Terre, avec la même force centrale que la Lune, la même révolution, & à la même distance, ils se trouvoient ensuite tout près de la surface de la Terre, & s'ils sont dans le même cas où seroit la Lune, la Lune est dans le cas où ils sont, & n'est retirée à chaque instant vers la Terre que par la même Pesanteur. Une conformité si exacte d'effets, ou plutôt cette parfaite identité, ne peut venir que de celle des causes.

Il est vrai que dans le Siftême de Galilée, qu'on a suivi ici, la Pesanteur
est

est constante, & que la force centrale de la Lune ne l'est pas dans la démonstration même qu'on vient de donner. Mais la Pesanteur peut bien ne paroître constante, ou, pour mieux dire, elle ne le paroît dans toutes nos Experiences, qu'à cause que la plus grande hauteur d'où nous puissions voir tomber des Corps, n'est rien par rapport à la distance de 1500 Lieuës, où ils sont tous du centre de la Terre. Il est démontré qu'un Boulet de Canon tiré horifontalement décrit dans l'hypothese de la Pesanteur constante une Parabole terminée à un certain point par la rencontre de la Terre, mais que s'il étoit tiré d'une hauteur qui pût rendre sensible l'inégalité d'action de la Pesanteur, il décriroit au lieu de la Parabole une Ellipse, dont le centre de la Terre seroit un des Foyers, c'est-à-dire, qu'il feroit exactement ce que fait la Lune.

Si la Lune est pesante à la maniere des Corps terrestres, si elle est portée vers la Terre par la même force qui les y porte, si selon l'expression de M. Newton elle pese sur la Terre, la même cause agit dans tout ce merveilleux assemblage de Corps celestes, car toute

la Nature est une , c'est par-tout la même disposition , par-tout des Ellipses décrites par des Corps dont le mouvement se rapporte à un Corps placé dans un des Foyers. Les Satellites de Jupiter pesent sur Jupiter , comme la Lune sur la Terre , les Satellites de Saturne sur Saturne , toutes les Planetes ensemble sur le Soleil.

On ne sçait point en quoi consiste la Pesanteur , & M. Neuton lui-même l'a ignoré. Si la Pesanteur agit par impulsion , on conçoit qu'un bloc de Marbre qui tombe , peut être poussé vers la Terre , sans que la Terre soit aucunement poussée vers lui , & en un mot tous les centres auxquels se rapportent les mouvemens causés par la Pesanteur , pourront être immobiles. Mais si elle agit par attraction, la Terre ne peut attirer le bloc de Marbre , sans que ce bloc n'attire aussi la Terre ; pourquoi cette vertu attractive seroit-elle plutôt dans certains Corps que dans d'autres ? M. Neuton pose toujours l'action de la Pesanteur réciproque dans tous les Corps , & proportionnelle seulement à leurs masses , & par-là il semble déterminer la Pesanteur à

être réellement une attraction. Il n'emploie à chaque moment que ce mot pour exprimer la force active des Corps, force, à la vérité, inconnue, & qu'il ne prétend pas définir; mais si elle pouvoit agir aussi par impulsion, pourquoi ce terme plus clair n'auroit-il pas été préféré? car on conviendra qu'il n'étoit guere possible de les employer tous deux indifferemment, ils sont trop opposés. L'usage perpetuel du mot d'attraction, soutenu d'une grande autorité, & peut-être aussi de l'inclination qu'on croit sentir à M. Newton pour la chose même, familiarise du moins les Lecteurs avec une idée proscribed par les Cartesiens, & dont tous les autres Philosophes avoient ratifié la condamnation, il faut être presentement sur ses gardes, pour ne lui pas imaginer quelque réalité, on est exposé au péril de croire qu'on l'entend.

Quoiqu'il en soit, tous les Corps, selon M. Newton, pesent les uns sur les autres, ou s'attirent en raison de leurs masses, & quand ils tournent autour d'un centre commun, dont par conséquent ils sont attirés, & qu'ils attirent,

leurs forces attractives varient dans la raison renversée des quarrés de leurs distances à ce centre ; & si tous ensemble avec leur centre commun tournent autour d'un autre centre commun à eux & à d'autres , ce sont encore de nouveaux rapports, qui font une étrange complication. Ainsi chacun des cinq Satellites de Saturne pese sur les quatre autres , & les quatre autres sur lui ; tous les cinq pesent sur Saturne , & Saturne sur eux ; le tout ensemble pese sur le Soleil , & le Soleil sur ce tout. Quelle Geometrie a été nécessaire pour débrouïller ce Cahos de rapports ! Il paroît temeraire de l'avoir entrepris , & on ne peut voir sans étonnement que d'une Theorie si abstraite , formée de plusieurs Theories particulieres , toutes très-difficiles à manier , il naisse nécessairement des conclusions toujours conformes aux faits établis par l'Astronomie.

Quelquefois même ces conclusions semblent deviner des faits , auxquels les Astronomes ne se seroient pas attendus. On prétend depuis un tems , & surtout en Angleterre , que quand Jupiter & Saturne sont entr'eux dans leur plus

grande proximité, qui est de 165 millions de Lieuës, leurs mouvemens ne sont plus de la même regularité que dans le reste de leur cours, & le Siftême de M. Neuton en donne tout d'un coup la cause, qu'aucun autre Siftême ne donneroit. Jupiter & Saturne s'attirent plus fortement l'un l'autre, parce qu'ils sont plus proches, & par-là la regularité du reste de leur cours est sensiblement troublée. On peut aller jusqu'à déterminer la quantité & les bornes de ce déreglement.

La Lune est la moins reguliere des Planetes, elle échappe assés souvent aux Tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes. M. Halley, que son profond sçavoir en Mathematique n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans des Vers Latins qu'il a mis au-devant des *Principes* de M. Neuton, que la *Lune* *jusque-là ne s'étoit point laissée assujettir au frein des Calculs, & n'avoit été domptée par aucun Astronome*, mais qu'elle l'est enfin dans le nouveau Siftême. Toutes les bizarreries de son cours y deviennent d'une necessité qui les fait prédire, & il est difficile qu'un Siftême où elles

prennent cette forme , ne soit qu'un Siftême heureux , sur-tout si on ne les regarde que comme une petite partie d'un Tout , qui embrasse avec le même succès une infinité d'autres explications. Celle du Flux & du Reflux s'offre si naturellement par l'action de la Lune sur les Mers , combinée avec celle du Soleil , que ce merveilleux Phenomene semble en être dégradé.

La seconde des deux grandes Theories sur lesquelles roule le Livre des *Principes* , est celle de la Resistance des Milieux au Mouvement , qui doit entrer dans les principaux Phenomenes de la Nature , tels que les Mouvements des Corps celestes , la Lumiere , le Son. M. Neuton établit à son ordinaire sur une très-profonde Geometrie , ce qui doit résulter de cette Resistance , selon toutes les causes qu'elle peut avoir , la Densité du Milieu , la Vitesse du Corps mù , la grandeur de sa Surface , & il arrive enfin à des conclusions qui détruisent les Tourbillons de Descartes , & renversent ce grand Edifice celeste , qu'on auroit crû inébranlable. Si les Planetes se meuvent autour du Soleil dans un Milieu , quel qu'il soit , dans

une matiere Etherée , qui remplit tout , & qui , quelque subtile qu'elle soit , n'en résistera pas moins , ainsi qu'il est démontré , comment les mouvemens des Planetes n'en sont-ils pas perpétuellement , & même promptement affoiblis ? sur-tout , comment les Cometes traversent-elles les Tourbillons librement en tous sens , quelquefois avec des directions de mouvement contraires aux leurs , sans en recevoir nulle alteration sensible dans leurs mouvemens , de quelque longue durée qu'ils puissent être ? Comment ces Torrens immenses , & d'une rapidité presque incroyable , n'absorbent-ils pas en peu d'instans tout le mouvement particulier d'un Corps , qui n'est qu'un atome par rapport à eux , & ne le forcent-ils pas à suivre leur cours ?

Les Corps celestes se meuvent donc dans un grand Vuide , si ce n'est que leurs exhalaisons , & les rayons de Lumiere , qui forment ensemble mille entrelassemens differens , mêlent un peu de matiere à des Espaces immatériels presque infinis. L'Attraction & le Vuide , bannis de la Phisique par Descartes , & bannis pour jamais selon les

apparences, y reviennent ramenés par M. Neuton, armés d'une force toute nouvelle dont on ne les croyoit pas capables, & seulement peut-être un peu déguisés.

Les deux grands Hommes, qui se trouvent dans une si grande opposition, ont eû de grands rapports. Tous deux ont été des genies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres esprits, & pour fonder des Empires. Tous deux Geometres excellens ont vû la nécessité de transporter la Geometrie dans la Phisique. Tous deux ont fondé leur Phisique sur une Geometrie, qu'ils ne tenoient presque que de leurs propres lumieres. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires, & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux Phenomenes de la Nature, comme à des conséquences nécessaires; l'autre plus timide, ou plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les Phenomenes pour remonter aux principes inconnus, resolu de les admettre quels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un

part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cause de ce qu'il voit. L'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidens de l'un ne le conduisent pas toujours aux Phenomenes tels qu'ils sont; les Phenomenes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assez évidens. Les bornes qui dans ces deux routes contraires ont pû arrêter deux hommes de cette espece, ce ne sont pas les bornes de leur Esprit, mais celles de l'Esprit humain.

En même-tems que M. Neuton travailloit à son grand Ouvrage des *Principes*, il en avoit un autre entre les mains, aussi original, aussi neuf, moins general par son titre, mais aussi étendu par la maniere dont il devoit traiter un sujet particulier. C'est l'*Optique*, ou *Traité de la Lumiere & des Couleurs*, qui parut pour la premiere fois en 1704; il avoit fait pendant le cours de trente années les Experiences qui lui étoient necessaires.

L'Art de faire des Experiences porté à un certain degré, n'est nullement commun. Le moindre fait qui s'offre à nos yeux, est compliqué de tant d'au-

tres faits , qui le composent ou le modifient , qu'on ne peut sans une extrême adresse démêler tout ce qui y entre , ni même sans une sagacité extrême soupçonner tout ce qui peut y entrer. Il faut décomposer le fait dont il s'agit en d'autres qui ont eux-mêmes leur composition , & quelquefois , si l'on n'avoit bien choisi sa route , on s'engageroit dans des Labirinthes d'où l'on ne sortiroit pas. Les faits primitifs & élémentaires semblent nous avoir été cachés par la Nature avec autant de soin que des Causes , & quand on parvient à les voir , c'est un spectacle tout nouveau , & entierement imprévû.

L'Objet perpetuel de l'*Optique* de M. Neuton , est l'Anatomie de la Lumiere. L'expression n'est point trop hardie , ce n'est que la chose même. Un très-petit Rayon de Lumiere , qu'on laisse entrer dans une chambre parfaitement obscure , mais qui ne peut être si petit qu'il ne soit encore un faisceau d'une infinité de rayons , est divisé , dissequé , de façon que l'on a les rayons élémentaires qui le composoient séparés les uns des autres , & teints chacun d'une couleur particuliere , qui après cette

séparation ne peut plus être altérée. Le Blanc dont étoit le rayon total avant la dissection , résultoit du mélange de toutes les couleurs particulieres des rayons primitifs. La séparation de ces rayons étoit si difficile , que quand M. Mariotte l'entreprit sur les premiers bruits des Experiences de M. Neuton , il la manqua , lui qui avoit tant de génie pour les Experiences , & qui a si bien réüssi sur tant d'autres sujets.

On ne sépareroit jamais les Rayons primitifs & colorés , s'ils n'étoient de leur nature tels qu'en passant par le même Milieu , par le même Prisme de verre , ils se rompent sous differens angles , & par-là se démêlent quand ils sont reçûs à des distances convenables. Cette differente refrangibilité des Rayons rouges , jaunes , verts , bleus , violets & de toutes les couleurs intermediaires en nombre infini , propriété qu'on n'avoit jamais soupçonnée , & à laquelle on ne pouvoit guere être conduit par aucune conjecture , est la découverte fondamentale du Traité de M. Neuton. La differente refrangibilité amene la differente reflexibilité. Il y a plus. Les Rayons qui tombent sous

le même angle sur une surface s'y rompent & réfléchissent alternativement, espece de jeu qui n'a pû être apperçû qu'avec des yeux extrêmement fins, & bien aidés par l'Esprit. Enfin, & sur ce point seul, la premiere idée n'appartient pas à M. Neuton, les Rayons qui passent près des extrémités d'un Corps sans le toucher, ne laissent pas de s'y détourner de la ligne droite, ce qu'on appelle *inflexion*. Tout cela ensemble forme un Corps d'*Optique* si neuf, qu'on pourra désormais regarder cette Science comme presque entierement dûë à l'Auteur.

Pour ne pas se borner à des speculations, qu'on traite quelquefois injustement d'oisives, il a donné dans cet Ouvrage l'invention, & le dessein d'un Telescope par reflexion, qui n'a été bien executé que long-tems après. On a vû ici que ce Telescope n'ayant que 2 pieds $\frac{1}{2}$ de longueur, faisoit autant d'effet qu'un bon Telescope ordinaire de 8 ou 9 pieds, avantage très-considerable, & dont apparemment on connoîtra mieux encore à l'avenir toute l'étendue.

Une utilité de ce Livre, aussi grande

peut-être que celle qu'on tire du grand nombre de connoissances nouvelles dont il est plein, est qu'il fournit un excellent modele de l'Art de se conduire dans la Philosophie Experimentale. Quand on voudra interroger la Nature par les Experiences, & les Observations, il la faudra interroger comme M. Neuton, d'une maniere aussi adroite, & aussi pressante. Des choses qui se dérobent presque à la recherche par être trop déliées, il les sçait réduire à souffrir le Calcul, & un Calcul qui ne demande pas seulement le sçavoir des bons Geometres, mais encore plus une dexterité particuliere. L'application qu'il fait de sa Geometrie a autant de finesse, que sa Geometrie a de sublimité.

Il n'a pas achevé son *Optique*, parce que des Experiences, dont il avoit encore besoin, furent interrompuës, & qu'il n'a pû les reprendre. Les Pierres d'attente qu'il a laissées à cet Edifice imparfait, ne pourront guere être employées que par des mains aussi habiles que celles du premier Architecte. Il a du moins mis sur la voye, autant qu'il a pû, ceux qui voudront continuer

son Ouvrage , & même il leur trace un chemin pour passer de l'Optique à une Phisique entiere ; sous la forme de *Doutes* ou de *Questions à éclaircir* , il propose un grand nombre de vûes , qui aideront les Philosophes à venir , ou du moins feront l'Histoire , toujours curieuse , des Pensées d'un grand Philosophe.

L'attraction domine dans ce Plan abrégé de Phisique. La force qu'on appelle *dureté* des Corps , est l'attraction mutuelle de leurs parties , qui les serre les unes contre les autres , & si elles sont de figure à se pouvoir toucher par toutes leurs faces sans laisser d'interstices , les corps sont parfaitement durs. Il n'y a de cette espece que de petits Corps primordiaux & inalterables , Elemens de tous les autres. Les fermentations , ou effervescences Chimiques , dont le mouvement est si violent , qu'on les pourroit quelquefois comparer à des Tempêtes , sont des effets de cette puissante attraction , qui n'agit entre les petits Corps qu'à de petites distances.

En general il conçoit que l'attraction est le principe agissant de toute la Nature , & la cause de tous les mouve-

mens. Car si une certaine quantité de mouvement une fois imprimée par les mains de Dieu, ne faisoit ensuite que se distribuer différemment selon les Loix du Choc, il paroît qu'il périroit toujours du mouvement par les chocs contraires sans qu'il en pût renaître, & que l'Univers tomberoit assés promptement dans un repos, qui seroit la mort generale de tout. La vertu de l'attraction toujours subsistante, & qui ne s'affoiblit point en s'exerçant, est une ressource perpetuelle d'action & de vie. Encore peut-il arriver que les effets de cette vertu viennent enfin à se combiner de façon que le Système de l'Univers se deregleroit, & qu'il demanderoit, selon M. Neuton, *une main qui y retouchât.*

Il déclare bien nettement qu'il ne donne cette attraction que pour une cause qu'il ne connoît point, & dont seulement il considere, compare & calcule les effets, & pour se sauver du reproche de rappeler les *Qualités occultes* des Scholastiques, il dit qu'il n'établit que des qualités *manifestes* & très-sensibles par les Phenomenes, mais qu'à la verité les causes de ces qualités sont

occultes, & qu'il en laisse la recherche à d'autres Philosophes. Mais ce que les Scholastiques appelloient Qualités occultes, n'étoient-ce pas des Causes ? ils voyoient bien aussi les Effets. D'ailleurs ces Causes occultes, que M. Newton n'a pas trouvées, croyoit il que d'autres les trouvaissent ? s'engagerait-on avec beaucoup d'esperance à les chercher ?

Il mit à la fin de l'*Optique* deux Traités de pure Geometrie, l'un de la *Quadrature des Courbes*, l'autre un *Denombrement des Lignes* qu'il appelle *du troisième ordre*. Il les en a retranchés depuis, parce que le sujet en étoit trop différent de celui de l'*Optique*, & on les a imprimés à part en 1711 avec une *Analyse par les Equations infinies*, & la *Methode Differentielle*. Ce ne seroit plus rien dire que d'ajouter ici qu'il brille dans tous ces Ouvrages une haute & fine Geometrie, qui lui appartenoit entierement.

Absorbé dans ses speculations, il devoit naturellement être & indifferent pour les affaires, & incapable de les traiter. Cependant lorsqu'en 1687, année de la publication de ses *Principes*,
les

les Privileges de l'Université de Cambridge, où il étoit Professeur en Mathématique dès l'an 1669 par la démission de M. Barron en sa faveur, furent attaqués par le Roi Jacques II; il fut un des plus zélés à les soutenir, & son Université le nomma pour être un de ses Delegués pardevant la Cour de *Haute-Commission*. Il en fut aussi le Membre représentant dans le Parlement de *Convention* en 1688, & il y tint séance jusqu'à ce qu'il fût dissous.

En 1696 le Comte de Halifax, Chancelier de l'Echiquier, & Grand Protecteur des Sçavans, car les Seigneurs Anglois ne se piquent pas de l'honneur d'en faire peu de cas, & souvent le font eux-mêmes, obtint du Roi Guillaume de créer M. Neuton *Garde des Monnoyes*, & dans cette Charge il rendit des services importans à l'occasion de la grande Refonte qui se fit en ce tems-là. Trois ans après il fut *Maître de la Monnoye*, emploi d'un revenu très-considérable, & qu'il a possédé jusqu'à la mort.

On pourroit croire que sa Charge de la Monnoye ne lui convenoit que parce qu'il étoit excellent Geometre & Phi-

ficien , & en effet cette matiere demande souvent des Calculs difficiles , & quantité d'Experiences Chimiques , & il a donné des preuves de ce qu'il pouvoit en ce genre par sa *Table des Essais des Monnoyes étrangères* , imprimée à la fin du Livre du Docteur Arbuthnott. Mais il falloit que son genie s'étendît jusqu'aux affaires purement politiques , & où il n'entroit nul mélange des Sciences speculatives. A la convocation du Parlement de 1701 il fut choisi de nouveau Membre de cette Assemblée pour l'Université de Cambridge. Après tout , c'est peut-être une erreur de regarder les Sciences & les affaires comme si incompatibles , principalement pour les hommes d'une certaine trempe. Les affaires politiques bien entendues se réduisent elles-mêmes à des Calculs très-fins , & à des combinaisons délicates , que les Esprits accoutumés aux hautes speculations faisoient plus facilement & plus surement , dès qu'ils sont instruits des faits , & fournis des matériaux necessaires.

M. Neuton a eu le bonheur singulier de jouir pendant sa vie de tout ce qu'il méritoit , bien different de Descartes ,

qui n'a reçu que des honneurs posthumes. Les Anglois n'en honorent pas moins les grands talens pour être nés chés eux ; loin de chercher à les rabaisser par des Critiques injurieuses , loin d'applaudir à l'envie qui les attaque , ils sont tous de concert à les élever , & cette grande Liberté , qui les divise sur les points les plus importans , ne les empêche point de se réunir sur celui-là. Ils sentent tous combien la gloire de l'Esprit doit être précieuse à un Etat , & qui peut la procurer à leur Patrie leur devient infiniment cher. Tous les Sçavans d'un País , qui en produit tant , mirent M. Neuton à leur tête par une espee d'acclamation unanime , ils le reconnurent pour Chef , & pour Maître , un Rebelle n'eût osé s'élever , on n'eût pas souffert même un médiocre admirateur. Sa Philosophie a été adoptée par toute l'Angleterre , elle domine dans la Société Royale , & dans tous les excellens Ouvrages qui en sont sortis , comme si elle étoit déjà consacrée par le respect d'une longue suite de Siècles. Enfin il a été révéré au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux hon-

neurs, il a vû son Apotheose. Tacite qui a reproché aux Romains leur extrême indifférence pour les grands Hommes de leur Nation, eût donné aux Anglois la louange toute opposée. En vain les Romains se seroient-ils excusés sur ce que le grand mérite leur étoit devenu familier, Tacite leur eût répondu que le grand mérite n'étoit jamais commun, ou que même il faudroit, s'il étoit possible, le rendre commun par la gloire qui y seroit attachée.

En 1703 M. Neuton fut élu Président de la Société Royale, & l'a été sans interruption jusqu'à sa mort pendant 23 ans, exemple unique, & dont on n'a pas crû devoir craindre les conséquences.

La Reine Anne le fit Chevalier en 1705, titre d'honneur qui marque du moins que son nom étoit allé jusqu'au Trône, où les noms les plus illustres en ce genre ne parviennent pas toujours.

Il fut plus connu que jamais à la Cour sous le Roi George. La Princesse de Galles, aujourd'hui Reine d'Angleterre, avoit assez de lumières & de connoissances pour interroger un homme tel que lui, & pour ne pouvoir être sa-

tisfaite que par lui. Elle a souvent dit publiquement qu'elle se tenoit heureuse de vivre de son tems, & de le connoître. Dans combien d'autres Siècles, & dans combien d'autres Nations auroit-il pû être placé sans y retrouver une Princeſſe de Galles !

Il avoit compoſé un Ouvrage de Chronologie ancienne, qu'il ne ſongeoit point à publier, mais cette Princeſſe, à qui il en confia les vûës principales, les trouva ſi neuves & ſi ingénieufes, qu'elle voulut avoir un précis de tout l'Ouvrage, qui ne ſortiroit jamais de ſes mains, & qu'elle poſſéderoit ſeule. Elle le garde encore aujourd'hui avec tout ce qu'elle a de plus précieux. Il ſ'en échappa cependant une Copie; il étoit difficile que la curioſité, excitée par un morceau ſingulier de M. Neuton, n'uſât de toute ſon adreſſe pour pénétrer juſqu'à ce Tréſor, & il eſt vrai qu'il faudroit être bien ſévère pour la condamner. Cette Copie fut apportée en France par celui qui étoit aſſés heureux pour l'avoir, & l'eſtime qu'il en faiſoit l'empêcha de la garder avec le dernier ſoin. Elle fut vûë, traduite, & enfin imprimée.

Le point principal du Siftême Chronologique de M. Neuton , tel qu'il paroît dans cet Extrait qu'on a de lui , est de rechercher , en suivant avec beaucoup de subtilité quelques traces assez foibles de la plus ancienne Astronomie Grecque , quelle étoit au tems de Chiron le Centaure la position du Colure des Equinoxes par rapport aux Etoiles fixes. Comme on sçait aujourd'hui que ces Etoiles ont un mouvement en longitude d'un degré en 72 ans , si on sçait une fois qu'au tems de Chiron le Colure passoit par certaines Fixes , on sçaura , en prenant leur distance à celles par où il passe aujourd'hui , combien de tems s'est écoulé depuis Chiron jusqu'à nous. Chiron étoit du fameux voyage des Argonautes , ce qui en fixera l'Epoque , & nécessairement ensuite celle de la Guerre de Troye , deux grands événemens d'où dépend toute l'ancienne Chronologie. M. Neuton les met de 500 ans plus proches de l'Ere Chrétienne, que ne font ordinairement les autres Chronologistes. Le Siftême a été attaqué par deux Sçavans François. On leur reproche en Angleterre de n'avoir pas attendu l'Ouvrage entier , &

de s'être pressés de critiquer. Mais cet empressement même ne fait-il pas honneur à M. Neuton ? Ils se sont saisis le plus promptement qu'ils ont pû de la gloire d'avoir un pareil Adversaire. Ils en vont trouver d'autres en sa place. Le celebre M. Halley, premier Astronome du Roi de la Grande-Bretagne, a déjà écrit pour soutenir tout l'Astronomie du Siftême, son amitié pour l'illustre Mort, & ses grandes connoissances dans la matiere, doivent le rendre redoutable. Mais enfin la contestation n'est pas terminée, le Public, peu nombreux, qui est en état de juger, ne l'a pas encore fait, & quand il arriveroit que les plus fortes raisons fussent d'un côté, & de l'autre le nom de M. Neuton, peut-être ce Public seroit-il quelque tems en suspens, & peut-être seroit-il excusable.

Dès que l'Academie des Sciences par le Reglement de 1699, put choisir des Associés Etrangers, elle ne manqua pas de se donner M. Neuton. Il entretint toujours commerce avec elle, en lui envoyant tout ce qui paroïssoit de lui. C'étoient ses anciens travaux, ou qu'il faisoit réimprimer, ou qu'il donnoit

pour la premiere fois ; depuis qu'il fut employé à la Monnoye , ce qui étoit arrivé déjà quelque tems auparavant , il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de Mathematique , ni de Philosophie. Car quoique l'on pût conter pour une entreprise considérable la Solution du fameux Problème des *Trajectoires* , proposé aux Anglois comme un défi par M. Leibnitz pendant sa contestation avec eux , & recherché bien soigneusement pour l'embaras & la difficulté , ce ne fut presque qu'un jeu pour M. Neuton. On assure qu'il reçut ce Problème à quatre heures du soir , revenant de la Monnoye fort fatigué , & ne se coucha point qu'il n'en fût venu à bout. Après avoir servi si utilement dans les connoissances spéculatives toute l'Europe sçavante , il servit uniquement sa Patrie dans des affaires dont l'utilité étoit plus sensible & plus directe , plaisir touchant pour tout bon Citoyen ; mais tout le tems qu'il avoit libre , il le donnoit à la curiosité de son Esprit , qui ne se faisoit point une gloire de dédaigner aucune sorte de connoissance , & sçavoit se nourrir de tout. On a trouvé de lui
après

après sa mort quantité d'Ecrits sur l'Antiquité, sur l'Histoire, sur la Theologie même, si éloignée des Sciences par où il est connu. Il ne se permettoit ni de passer des momens oisifs sans s'occuper, ni de s'occuper legerement, & avec une foible attention.

Sa santé fut toujours ferme, & égale jusqu'à l'âge de 80 ans, circonstance très-essentielle du rare bonheur dont il a joui. Alors il commença à être incommodé d'une incontenance d'Urine, encore dans les cinq années suivantes, qui précéderent sa mort, eut-il de grands intervalles de santé, ou d'un état fort tolerable, qu'il se procuroit par le régime, & par des attentions dont il n'avoit pas eu besoin jusque-là. Il fut obligé de se reposer de ses fonctions à la Monnoye sur M. Conduitt, qui avoit épousé une de ses Nieces, il ne s'y résolut que parce qu'il étoit bien sûr de remettre en bonnes mains un dépôt si important & si délicat. Son jugement a été confirmé depuis sa mort par le choix du Roi, qui a donné cette place à M. Conduitt. M. Neuton ne souffrit beaucoup que dans les derniers vingt jours de sa vie. On jugea sure-

ment qu'il avoit la Pierre, & qu'il n'en pouvoit revenir. Dans des accès de douleur si violens que les gouttes de sueur lui en couloient sur le visage, il ne poussa jamais un cri, ni ne donna aucun signe d'impatience, & dès qu'il avoit quelques momens de relâche, il sourioit, & parloit avec la gayeté ordinaire. Jusque-là il avoit toujours lû, ou écrit plusieurs heures par jour. Il lut les Gazettes le Samedi 18 Mars V. S. au matin, & parla long-tems avec le Docteur Mead, Medecin celebre, il possédoit parfaitement tous ses sens & tout son esprit, mais le soir il perdit absolument la connoissance, & ne la reprit plus, comme si les facultés de son ame n'avoient été sujettes qu'à s'éteindre totalement, & non pas à s'affoiblir. Il mourut le Lundi suivant 20 Mars, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Son Corps fut exposé sur un lit de parade dans la Chambre de Jerusalem, endroit d'où l'on porte au lieu de leur sépulture les personnes du plus haut rang, & quelquefois les Têtes couronnées. On le porta dans l'Abbaye de Westminster, le Poile étant soutenu par Milord Grand Chancelier, par les

Ducs de Montrose & Roxburgh, & par les Comtes de Pembroke, de Suffex & de Maclesfield. Ces six Pairs d'Angleterre qui firent cette fonction solennelle, font assés juger quel nombre de personnes de distinction grossirent la Pompe funebre. L'Evêque de Rochester fit le Service, accompagné de tout le Clergé de l'Eglise. Le Corps fut enterré près de l'entrée du Chœur. Il faudroit presque remonter chés les anciens Grecs, si l'on vouloit trouver des exemples d'une aussi grande vénération pour le sçavoir. La famille de M. Neuton imite encore la Grece de plus près par un Monument qu'elle lui fait élever, & auquel elle employe une somme considerable. Le Doyen & le Chapitre de Westminster ont permis qu'on le construise dans un endroit de l'Abbaye, qui a souvent été refusé à la plus haute Noblesse. La patrie & la famille ont fait éclater pour lui la même reconnoissance, que s'il les avoit choisies.

Il avoit la taille médiocre, avec un peu d'embonpoint dans ses dernières années, l'œil fort vif & fort perçant, la physionomie agréable & vénérable

en même-tems, principalement quand il ôtoit sa perruque, & laissoit voir une chevelure toute blanche, épaisse & bien fournie. Il ne se servit jamais de Lunettes, & ne perdit qu'une seule dent pendant toute sa vie. Son nom doit justifier ces petits détails.

Il étoit né fort doux, & avec un grand amour pour la tranquillité. Il auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par ces orages Litteraires, que l'Esprit & la Science attirent à ceux qui s'élèvent trop. On voit par une de ses Lettres du *Commercium Epistolicum*, que son Traité d'Optique étant prêt à imprimer, des Objections prématurées qui s'éleverent, lui firent abandonner alors ce dessein. *Je me reprochois*, dit-il, *mon imprudence de perdre une chose aussi réelle que le repos, pour courir après une Ombre.* Mais cette Ombre ne lui a pas échappé dans la suite, il ne lui en a pas coûté son repos qu'il estimoit tant, & elle a eû pour lui autant de réalité que ce repos même.

Un caractère doux promet naturellement de la modestie, & on atteste que la sienne s'est toujours conservée

sans alteration , quoique tout le monde fût conjuré contre elle. Il ne parloit jamais ou de lui , ou des autres , il n'agissoit jamais , d'une maniere à faire soupçonner aux Observateurs les plus malins le moindre sentiment de vanité. Il est vrai qu'on lui épargnoit assés le soin de se faire valoir ; mais combien d'autres n'auroient pas laissé de prendre encore un soin dont on se charge si volontiers , & dont il est si difficile de se reposer sur personne ? Combien de grands Hommes generalement applaudis ont gâté le concert de leurs loüanges en y mêlant leurs voix !

Il étoit simple , affable , toujours de niveau avec tout le monde. Les genies du premier ordre ne méprisent point ce qui est au-dessous d'eux , tandis que les autres méprisent même ce qui est au-dessus. Il ne se croyoit dispensé ni par son mérite , ni par sa réputation , d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie ; nulle singularité ni naturelle , ni affectée , il sçavoit n'être , dès qu'il le falloit , qu'un homme du commun.

Quoiqu'il fût attaché à l'Eglise Anglicane , il n'eût pas persécuté les Non-

Conformistes pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les mœurs, & les vrais Non-Conformistes étoient pour lui les Vicieux & les Méchans. Ce n'est pas cependant qu'il s'en tint à la Religion naturelle, il étoit persuadé de la révélation, & parmi les Livres de toute espece, qu'il avoit sans cesse entre les mains, celui qu'il lisoit le plus assiduellement étoit la Bible.

L'abondance où il se trouvoit & par un grand Patrimoine, & par son emploi, augmentée encore par la sage simplicité de sa vie, ne lui offroit pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyoit pas que donner par son Testament, ce fût donner, aussi n'a-t-il point laissé de Testament, & il s'est dépoüillé toutes les fois qu'il a fait des liberalités ou à ses Parens, ou à ceux qu'il sçavoit dans quelque besoin. Les bonnes actions qu'il a faites dans l'une & l'autre espece, n'ont été ni rares, ni peu considerables. Quand la bienfaisance exigeoit de lui en certaines occasions de la dépense & de l'appareil, il étoit magnifique sans aucun regret, & de très-bonne grace. Hors de-là tout ce faste, qui ne paroît quelque

chose de grand qu'aux petits caractères, étoit sévèrement retranché, & les fonds réservés à des usages plus solides. Ce seroit effectivement un prodige qu'un esprit accoutumé aux réflexions, nourri de raisonnemens, & en même-tems amoureux de cette vaine magnificence.

Il ne s'est point marié, & peut-être n'a-t-il pas eu le loisir d'y penser jamais, abimé d'abord dans des études profondes & continuelles pendant la force de l'âge, occupé ensuite d'une Charge importante, & même de sa grande considération, qui ne lui laissoit sentir ni vuide dans sa vie, ni besoin d'une société domestique.

Il a laissé en biens meubles environ 32000 livres sterlin, c'est-à-dire, sept cens mille livres de notre Monnoye. M. Leibnitz, son Concurrent, mourut riche aussi, quoique beaucoup moins, & avec une somme de reserve assez considerable (a). Ces exemples rares & tous deux étrangers, semblent mériter qu'on ne les oublie pas.

(a) Voyés l'Hist. de 1716, p. 128.

E L O G E

D U P E R E

R E Y N E A U.

C H A R L E S R E Y N E A U nâquit à Brissac , Diocèse d'Angers , en 1656 , de Charles Reyneau , Maître Chirurgien , & de Jeanne Chauveau. Il entra dans l'Oratoire à Paris âgé de 20 ans ; car nous ne sçavons rien de tout le tems qui a précédé , mais il est presque absolument impossible de se tromper , en jugeant de ce premier tems inconnu par tout le reste de sa vie. Des inclinations d'une certaine force , toutes parfaitement d'accord entre elles , vivement marquées dans toutes les actions d'un grand nombre d'années , exemptes de tout mélange qui les altérât , ont dû être non - seulement toujours dominantes , mais toujours les seules , & ces inclinations étoient en lui l'amour de l'étude , & une extrême piété.

Ses Superieurs l'envoyerent profes-

fer la Philosophie à Toulon , ensuite à Pezenas. C'étoit entierement la Philosophie nouvelle ; ce que les plus attachés à l'ancienne Scholaistique tâchent encore d'en conserver , tient de jour en jour moins de place chés eux-mêmes.

Le P. Reyneau ne pouvoit être Cartésien , ou , si l'on veut , Philosophe moderne , sans être un peu Geometre , mais on le détermina encore plus puissamment de ce côté-là , en lui donnant les Mathematiques à professer à Angers en 1683.

Tous les motifs imaginables se réunissoient à l'animer dans cette fonction , son goût pour ces Sciences , le plaisir , naturel à tout homme , de répandre & de communiquer son goût , le desir d'être utile aux autres , si puissant sur un cœur bien fait , celui de bien remplir un devoir que lui avoit imposé la Religion par la bouche de ses Superieurs , peut-être même l'amour de la gloire , pourvû qu'il ne s'en aperçût pas. Il se rendit familier tout ce que la Geometrie moderne , si féconde , & déjà si immense , a produit de découvertes ingenieuses , & de hautes

spéculations ; il fit plus , il entreprit pour l'usage de ses Disciples de mettre en un même corps les principales Theories répandues dans Descartes , dans Leibnitz , dans Neuton , dans les Bernoulli , dans les Actes de Leipfic , dans les Mémoires de l'Academie , en un grand nombre de lieux peut-être moins connus ; trésors trop dispersés , & qui par-là sont moins utiles. De là est né le Livre de l'*Analise démontrée* , qu'il publia en 1708 , après avoir professé 22 ans à Angers.

On ne pourroit pas fondre ensemble tous les Historiens , ou tous les Chronologistes , ou même tous les Phisiciens , ils sont trop contraires , trop heterogenes les uns aux autres , ce sont des Métaux qui ne s'allient point , mais tous les Geometres sont homogenes , & leurs idées ne peuvent refuser de s'unir. Cependant on ne doit pas penser que l'union en soit aisée. Les Geometres inventeurs ne sont arrivés de toutes parts qu'à des Verités , mais à une infinité de Verités différentes , parties de différentes sources , qui ont tenu des cours différens , & il s'agit de les rassembler , en leur donnant

à toutes des sources communes, & , pour ainsi dire, un même lit, où elles puissent toutes également couler. Quand elles sont amenées à ce nouvel état, le Public destiné à en profiter, en profite davantage; & s'il doit plus d'admiration au premier travail, à celui des Inventeurs, il doit plus de reconnaissance au second. Il a été plus particulièrement l'objet de l'un que de l'autre.

L'Analyse du P. Reyneau porte le titre de *démontrée*, parce qu'il y démontre plusieurs Methodes qui ne l'avoient pas été par leurs Auteurs, ou du moins pas assez clairement, ou assez exactement, car il arrive quelquefois en ces matieres qu'on est bien sûr de ce qu'on ne pourroit pourtant pas démontrer à la rigueur, & plus souvent qu'on se réserve des Secrets, & qu'on se fait une gloire d'embarrasser ceux qu'il ne faudroit qu'instruire.

Quoique le succès des meilleurs Livres de Mathematique soit fort tardif, par le petit nombre de Lecteurs, & par la lenteur extrême dont les suffrages viennent les uns après les autres, on a rendu une assez prompte justice à

l'Analyse démontrée, parce que tous ceux qui l'ont prise pour guide dans la Geometrie moderne, ont senti qu'ils étoient bien conduits. Aussi est-il établi présentement, du moins en France, qu'il faut commencer par là, & marcher par ces routes, quand on veut aller loin, & le P. Reyneau est devenu le premier Maître, l'Euclide de la haute Geometrie.

Après avoir donné des leçons à ceux qui étoient déjà Geometres jusqu'à un certain point, il voulut en donner aussi à ceux qui ne l'étoient encore aucunement. Il s'abbaissoit en quelque sorte, mais ce qui le dédommageoit bien, il se rendoit plus généralement utile. Il fit paroître en 1714 sa *Science du Calcul*. Le Censeur Royal, Juge excellent, & reconnu pour très-incorruptible, dit dans l'Approbation de cet Ouvrage, que *quoiqu'il y en ait déjà plusieurs sur ces matieres, on avoit besoin de celui-là, où tout est traité avec toute l'étendue nécessaire, & avec toute l'exactitude & toute la clarté possible*. En effet dans toutes les parties de Mathematiques il y a beaucoup de bons Livres qui en traitent à fond, & on se plaint que l'on n'a pas de bons

Elemens , même pour la simple Geometrie. Cela ne viendrait-il point de ce que pour faire de bons Elemens il faudroit sçavoir beaucoup plus que le Livre ne contiendra ? Ceux qui ne sçavent guere que ce qu'il doit contenir , se pressent de faire des Elemens , mais ils ne sçavoient pas assés ; ceux qui sçavent assés , dédaignent de faire des Elemens , ils brilleront davantage dans d'autres entreprises. Le sçavoir & la modestie du P. Reyneau s'accordoient pour le rendre propre à ce travail. Il n'a paru encore que le premier Volume in-4° de cette *Science du Calcul*. On a trouvé dans ses Papiers une grande partie de ce qui doit composer le second , mais cela demande encore les soins d'un Ami intelligent & zélé , & cet Ami sera le P. de Maziere son Confrere , déjà connu par un Prix qu'il a remporté dans cette Academie.

Lorsque par le Reglement de 1716 cette Compagnie eut de nouveaux Membres sous le titre d'Associés libres, le P. Reyneau fut aussi-tôt de ce nombre. Nous pouvons nous faire honneur de son assiduité à nos Assemblées , il aimoit la retraite & par goût , & par

principe de piété, il lui étoit d'ailleurs survenu une assez grande difficulté d'entendre, cependant il ne manquoit guere de venir ici, & il falloit qu'il contât bien d'en remporter toujours quelque chose qui le payât. On a pû remarquer qu'il étoit également curieux de toutes les différentes matieres qui se traitent dans l'Academie, & qu'il leur donnoit également une attention qui lui coûtoit.

Il fut obligé dans ses dernieres années de se ménager sur le travail, & enfin après s'être toujours affoibli pendant quelque tems, il mourut le 24 Fevrier 1728.

Sa vie a été la plus simple & la plus uniforme qu'il soit possible, l'étude, la priere, deux Ouvrages de Mathematique en font tous les événemens. Il falloit qu'il fût beaucoup plus que modeste pour dire, comme il a fait quelquefois, qu'on avoit bien de la patience de le souffrir dans l'Oratoire, & qu'apparemment c'étoit en consideration d'un Frere qu'il a dans la même Congregation, & qui s'est acquitté avec succès de differens emplois, discours qui ne pouvoit être que sincere

dans la bouche d'un homme trop éclairé pour croire que l'humilité Chrétienne consistât en des paroles. Jamais personne n'a plus craint que lui d'incommoder les autres, & près de mourir il refusoit les soins d'un petit Domestique, qu'il auroit peut-être gêné. Il se tenoit fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue, & il contoit pour beaucoup cet avantage si peu recherché, de n'être de rien. Seulement il se méloit d'encourager au travail, & de conduire, quand il le falloit, de jeunes gens à qui il trouvoit du talent pour les Mathématiques, & il ne recevoit guere de visites que de ceux avec qui il ne perdoit pas son tems, parce qu'ils avoient besoin de lui. Aussi avoit-il peu de liaisons, peu de commerces. Ses principaux Amis ont été le P. Malebranche, dont il adoptoit tous les principes, & M. le Chancelier. Nous ne craignons point de mettre ces deux noms en même rang; la premiere Dignité du Royaume est si peu necessaire à M. le Chancelier pour l'illustrer, qu'on peut ne le traiter que de grand Homme.

E L O G E
DE M. LE MARÉCHAL
DE TALLARD.

CAMILLE D'HOSTUN nâquit le 14 Février 1652 de Roger d'Hostun, Marquis de la Baume, & de Catherine de Bonne, fille & unique héritière d'Alexandre de Bonne d'Auriac, Vicomte de Tallard. Sa naissance le destinoit à la Guerre, & encore plus son inclination. Il entra dans le service aussi-tôt qu'il y put entrer; il fut Mestre de Camp du Regiment des Cravattes en 1668, c'est-à-dire à l'âge de seize ans, & en 1672 il suivit le Roi à la Campagne de Hollande. Nous supprimons un détail trop militaire des différentes Actions où il se trouva pendant le cours de cette Guerre, des blessures qu'il reçut; nous ne rapporterons qu'un trait qui prouvera combien sa valeur, & même sa capacité dans le Commandement furent connues de bonne

bonne heure, & estimées par le meilleur Juge qu'on puisse nommer, M. de Turenne le choisit en 1674 pour commander le Corps de Bataille de son Armée aux Combats de Mulhausen & de Turkeim.

Dans la Guerre suivante, qui commença en 1688, il eut presque toujours non-seulement des Commandemens particuliers pendant les Hyvers, mais des Corps d'Armée séparés sous ses ordres seuls pendant les Étés. Il commandoit l'Hyver en 1690 dans les Païs situés entre l'Alsace, la Sare, la Moselle & le Rhin, lorsqu'il conçut le dessein presque temeraire de passer le Rhin sur la glace pour mettre à contribution le Bergstrat & le Rhingau, & y réussit. Il fut fait Lieutenant General en 1693.

Après cette Guerre, terminée en 1697, l'Europe se voyoit sur le point de retomber dans un trouble, da moins aussi grand, par la mort de Charles II Roi d'Espagne. Toutes les Cours étoient pleines de prétentions, de projets, d'espérances, de craintes, & toutes auroient souhaité qu'une heureuse Negotiation eût pû prévenir l'embrasement general dont on étoit menacé. Ce fut

pour cette Négociation , qui demandoit les vûës les plus pénétrantes , & la plus fine dexterité , que le Roi nomma le Comte de Tallard seul. Il l'envoya en Angleterre Ambassadeur extraordinaire , chargé de ses Plein-pouvoirs , & de ceux de M. le Dauphin , pour y traiter de ses droits à la succession d'Espagne avec l'Empereur , le Roi Guillaume & les Etats Generaux. Un Homme de Guerre fit tout ce qu'on auroit attendu de ceux qui ne se sont exercés que dans les affaires du Cabinet , & qui s'y sont exercés avec le plus de succès , il conclut un Traité de Partage en faveur du Prince de Baviere en 1698 , mais ce Prince étant mort peu de tems après , tout changea de face , l'habileté politique de M. le Comte de Tallard fut mise à une épreuve toute nouvelle , & il vint à bout de conclure un second Traité. Le Roi lui en marqua son entière satisfaction en le faisant Chevalier de ses Ordres , & Gouverneur du Comté de Foix.

On ne sçait que trop que la sage prévoyance des Négociations fut inutile. Après la mort du Roi d'Espagne , arrivée en 1700 , la Guerre se ralluma

l'année suivante. Les ennemis ayant assiégé Keyservert en 1702, M. le Comte de Tallard, qui commandoit un Corps destiné à agir sur le Rhin, leur en fit durer le Siège pendant cinquante jours de Tranchée ouverte; souvent pour ces chicannes de guerre bien conduites, il faut plus d'activité, plus de vigilance, plus d'habileté, que pour des actions plus brillantes. Il chassa aussi les Hollandois du Camp de Mulheim, où ils s'étoient établis, & soumit Traerbach à l'obéissance du Roi.

Il avoit passé par toutes les occasions qui pouvoient prouver ses talens dans le métier de la Guerre, & par tous les grades qui devoient les récompenser, à l'exception d'un seul; il l'obtint de la justice du Roi au commencement de 1703, & fut Maréchal de France. A peine étoit-il revêtu de cette Dignité, qu'il vola au secours de Traerbach que le Prince héréditaire de Hesse assiégeoit avec toutes ses forces, & il conserva à la France cette conquête qu'elle lui devoit.

Dans la même année il commanda l'Armée d'Allemagne sous l'autorité de Monseigneur le Duc de Bourgogne, &

après avoir tenu long-tems les Ennemis en fuspens sur ses desseins, il forma le Siège de Brisac, & prit cette importante Place. Le Prince étant parti de l'Armée, le Maréchal de Tallard entreprit le Siège de Landau, Place non moins considerable que Brisac. Les Ennemis, forts de 30000 hommes, marcherent pour secourir Landau, & le Maréchal ayant laissé une partie de son Armée au Siège, alla avec l'autre leur livrer Bataille dans la Plaine de Spire, & les défit. Il leur prit 30 pieces de Canon, & plus de 4000 prisonniers; Landau qui se rendit le même jour, & la soumission de tout le Palatinat furent les fruits incontestables de la victoire.

Les Etats ne peuvent pas, plus que les Particuliers, se flatter d'une prospérité durable; l'année 1704 mit fin à cette longue suite d'avantages remportés jusque-là par nos armes, & la fortune de la France changea. Une Armée Françoisse, qui sous la conduite du Maréchal de Villars, avoit pénétré dans le cœur de l'Allemagne, commandée ensuite par les Maréchaux de Tallard & de Marsin, sous l'autorité de l'Electeur de Baviere, fut absolument dé-

faite à Hochstet, le Maréchal de Tallard blessé, pris, & conduit en Angleterre, où il fut détenu sept ans. Le Roi opposa ses faveurs aux disgraces de la fortune, & peu de mois après la Bataille d'Hochstet, il nomma M. le Maréchal de Tallard Gouverneur de Franche-Comté, pour l'assurer qu'il ne jugeoit pas de lui par cet événement; consolation la plus flatteuse qu'il pût recevoir, & qui cependant devoit encore augmenter la douleur de n'avoir pas en cette occasion servi heureusement un pareil Maître. Quand il fut revenu d'Angleterre, le Roi le fit Duc en 1712, & ensuite Pair de France en 1715.

Mais ces grands Titres, quoique les premiers de l'Etat, sont presque communs en comparaison de l'honneur que le Roi lui fit en le nommant par son Testament pour être du Conseil de Regence. Ce Testament n'eut pas d'exécution, & M. de Tallard fut quelque tems oublié, mais cette place, qui lui avoit été destinée, lui fut bien-tôt après renduë par M. le Duc d'Orleans, & d'autant plus glorieusement, que ce grand Prince si éclairé, paroissoit en

quelque forte se rendre au besoin qu'on avoit du Maréchal de Tallard. Enfin si-tôt que le Roi eut pris en 1726, la résolution de gouverner par lui-même son Royaume, il appella ce Maréchal à son Conseil suprême en qualité de Ministre d'Etat.

Comblé de tant d'honneurs, capables de remplir la plus vaste ambition, il desira d'être de cette Academie, il ne lui restoit plus d'autre espece de mérite à prouver que le goût des Sciences. Il entra Honoraire dans la Compagnie en 1723, & l'année suivante nous l'eûmes à notre tête en qualité de Président. Après avoir commandé des Armées, il ne négligea aucune des fonctions d'un commandement si peu brillant par rapport à l'autre, & s'appliqua avec soin à tout ce qui lui en étoit nouveau.

Il avoit une constitution assés ferme, & il parvint à l'âge de 76 ans avec une santé qui n'avoit été guere altérée ni par les travaux du corps, ni par ceux de l'esprit, ni par toute l'agitation des divers événemens de sa vie. Il mourut le 29 Mars 1728.

Il avoit épousé en 1667 Marie-Ca-

therine de Grollée de Dorgeoise de la Tivoliere. Il en a eu deux Fils, dont l'aîné fut tué à la Bataille d'Hochstet, & le second est Monsieur le Duc de Tallard; & une Fille qui est Madame la Marquise de Saffenage.



E L O G E
DU P. SEBASTIEN
TRUCHET,
C A R M E.

JEAN TRUCHET nâquit à Lyon en 1657 d'un Marchand fort homme de bien , dont la mort le laissa encore très-jeune entre les mains d'une Mere pieuse aussi , qui le cherissoit tendrement , & ne négligea rien pour son éducation. Dès l'âge de 17 ans il entra dans l'Ordre des Carmes , & prit le nom de Sebastien ; car cet Ordre est de ceux où l'on porte le renoncement au monde jusqu'à changer son nom de Bâ-tême. Il n'a été connu que sous celui de Frere ou de Pere Sebastien , & il le choisit par affection pour sa Mere , qui se nommoit Sebastiane.

Ceux qui ont quelque talent singulier peuvent l'ignorer quelque tems , & ils en sont d'ordinaire avertis par quelque

quelque petit événement, par quelque hazard favorable. Un homme destiné à être un grand Mechanicien ne pouvoit être placé par le hazard de la naissance dans un lieu où il en fût ni plus promptement, ni mieux averti qu'à Lyon. Là étoit le fameux Cabinet de M. de Serviere, Gentilhomme d'une ancienne Noblesse, qui après avoir long-tems servi, mais peu utilement pour sa fortune, parce qu'il n'avoit songé qu'à bien servir, s'étoit retiré couvert de blessures, & avoit employé son loisir à imaginer & à exécuter lui-même un grand nombre d'Ouvrages de Tour nouveaux, de différentes Horloges, de Modeles d'Inventions propres pour la Guerre, ou pour les Arts. Il n'y avoit rien de plus celebre en France que ce Cabinet, rien que les Voyageurs & les Etrangers eussent été plus honteux de n'avoir pas vû. Ce fut là que le P. Sebastien s'aperçut de son genie pour la Mechanique. La plupart des Pieces de M. de Serviere étoient des Enigmes, dont il s'étoit reservé le secret, le jeune homme devinoit la construction, le jeu, l'artifice, & sans doute l'Auteur étoit mieux loti par ce-

lui qui devinoit, & dès-là sentoit le prix de l'invention, que par une foule d'Admirateurs, qui ne devinant rien ne sentoient que leur ignorance, ou tout au plus la surprise d'une nouveauté.

Les Superieurs du P. Sebastien l'envoyèrent à Paris au College Royal des Carmes de la Place Maubert, pour y faire ses études en Philosophie & en Theologie. Il n'y eut guere que la Physique qui fût de son goût, toute Scholastique qu'elle étoit, toute inutile, toute dénuée de pratique, mais enfin elle avoit quelque rapport éloigné aux Machines. Il leur donnoit tout le tems que ses devoirs laissoient en sa disposition, & peut-être sans s'en appercevoir leur en abandonnoit-il quelque petite partie que les autres études eussent pû reclamer. Le moyen que le devoir & le plaisir fassent entre eux des partages si justes?

Charles II Roi d'Angleterre avoit envoyé au feu Roi deux Montres à répétition, les premières qu'on ait vûes en France. Elles ne pouvoient s'ouvrir que par un secret, précaution des Ouvriers Anglois pour cacher la nouvelle construction, & s'en assurer d'autant plus la

gloire & le profit. Les Montres se dérangerent, & furent remises entre les mains de M. Martineau Horloger du Roi, qui n'y put travailler faute de les sçavoir ouvrir. Il dit à M. Colbert, & c'est un trait de courage digne d'être remarqué, qu'il ne connoissoit qu'un jeune Carme capable d'ouvrir les Montres, que s'il n'y réussissoit pas il falloit se résoudre à les renvoyer en Angleterre. M. Colbert consentit qu'il les donnât au P. Sebastien, qui les ouvrit assés promptement, & de plus les raccommoda sans sçavoir qu'elles étoient au Roi, ni combien étoit important par ses circonstances l'Ouvrage dont on l'avoit chargé. Il étoit déjà habile en Horlogerie, & ne demandoit que des occasions de s'y exercer. Quelque tems après il vient de la part de M. Colbert un ordre au P. Sebastien de le venir trouver à sept heures du matin d'un jour marqué, nulle explication sur le motif de cet ordre, un silence qui pouvoit causer quelque terreur. Le P. Sebastien ne manqua pas à l'heure, il se presente interdit & tremblant, le Ministre accompagné de deux Membres de cette Academie, dont M. Mariotte

étoit l'un , le louë sur les Montres , & lui apprend pour qui il a travaillé , l'exhorte à suivre son grand talent pour les Mechaniques , sur-tout à étudier les Hydrauliques , qui devenoient nécessaires à la magnificence du Roi , lui recommande de travailler sous les yeux de ces deux Academiciens , qui le dirigeront , & pour l'animer davantage , & parler plus dignement en Ministre , il lui donne 600 livres de pension , dont la premiere année , selon la coutume de ce tems-là , lui est payée le même jour. Il n'avoit alors que dix-neuf ans , & de quel desir de bien faire dût-il être enflammé ! Les Princes ou les Ministres qui ne trouvent pas des hommes en tout genre , ou ne sçavent pas qu'il faut des hommes , ou n'ont pas l'art d'en trouver.

Le P. Sebastien s'appliqua à la Geometrie absolument nécessaire pour la Theorie de la Mechanique. Que le genie le plus heureux pour une certaine adresse d'exécution , pour l'invention même , ne se flatte pas d'être en droit d'ignorer & de mépriser les principes de Theorie , qui ne sçauroient que trop bien s'en vanger. Mais après cela le

Geometre a encore beaucoup à apprendre pour être un vrai Mechanicien, il faut que la connoissance des différentes pratiques des Arts, & cela est presque immense, lui fournisse dans les occasions des idées, & des expédiens, il faut qu'il soit instruit des qualités des Métaux, des Bois, des Cordes, des Ressorts, enfin de toute la *matiere machinale*, si l'on peut inventer cette expression à l'exemple de *matiere médicinale*, il faut que de tout ce qu'il emploiera dans ses Ouvrages, il en connoisse assés la nature pour n'être pas trompé par des accidens Phisiques imprévûs, qui déconcerteroient les entreprises. Le P. Sebastien, loin de rien négliger de ce qui lui pouvoit être utile par rapport aux Machines, alloit jusqu'au superflu, s'il y en peut avoir; il étudioit l'Anatomie, il travailloit assiduëment en Chimie dans le Laboratoire de M. Homberg, ou plutôt dans celui de feu M. le Duc d'Orleans, dont le commerce étoit si flatteur par sa bonté naturelle, & l'approbation si précieuse par ses grandes lumieres.

Selon l'ordre que le P. Sebastien avoit reçu d'abord de M. Colbert de

s'attacher aux Hidrauliques, il posséda à fond la construction des Pompes, & la conduite des Eaux. Il a eu part à quelques Aqueducs de Versailles, & il ne s'est guere fait ou projeté en France pendant sa vie de grands Canaux de communication de Rivières, pour lesquels on n'ait du moins pris ses conseils. Et l'on ne doit pas seulement lui tenir comte de ce qui a été executé sur ses vûes, mais encore de ce qu'il a empêché qui ne le fût sur des vûes fausses, quoiqu'il ne reste aucune trace de cette sorte de mérite. En general le travail d'esprit, que demandent ces entreprises, est assés ingrat, c'est un bonheur rare que le projet le mieux pensé vienne à son entier accomplissement, une infinité d'inconveniens & d'obstacles étrangers se jettent à la traverse. Nous commençons à sentir depuis un tems combien sont avantageuses les communications des Rivières, & cependant nous aurons bien de la peine à faire dans l'étendue de la France, ce que les Chinois, moins instruits que nous en Mechanique, & qui ne connoissent pas l'usage des Ecluses, ont fait dans l'étendue de leur Etat presque cinq fois plus grande.

La pratique des Arts , quoique formée par une longue experience , n'est pas toujours aussi parfaite à beaucoup près qu'on le pense communément. Le P. Sebastien a travaillé à un grand nombre de Modeles pour différentes Manufactures , par exemple , pour les proportions des Filieres des Tireurs d'Or de Lyon , pour le blanchissage des Toiles à Senlis , pour les Machines des Monnoyes de France , travaux peu brillans , & qui laissent périr en moins de rien le nom des Inventeurs , mais par cet endroit-là même réservés aux bons Citoyens.

Sur la réputation du P. Sebastien , M. Gunterfield Gentilhomme Suédois vint à Paris lui redemander , pour ainsi dire , ses deux mains qu'un coup de Canon lui avoit emportées , il ne lui restoit que deux Moignons au-dessus du Coude. Il s'agissoit de faire deux mains artificielles , qui n'auroient pour principe de leur mouvement que celui de ces Moignons , distribué par des fils à des Doigts qui seroient flexibles. On assure que l'Officier Suédois fut renvoyé au P. Sebastien par les plus habiles Anglois , peu accoutumés cependant à

reconnoître aucune superiorité dans notre Nation. Une entreprise si difficile, & dont le succès ne pouvoit être qu'une espece de miracle, n'effraya pas tout-à-fait le P. Sebastien. Il alla même si loin qu'il osa exposer ici aux yeux de l'Academie & du Public *ses études*, c'est-à-dire, ses essais, ses tentatives, & differens morceaux déjà exécutés, qui devoient entrer dans le dessein general. Mais feu Monsieur eut alors besoin de lui pour le Canal d'Orleans, & l'interrompit dans un travail qu'il abandonna peut-être sans beaucoup de regret. En partant il remit le tout entre les mains d'un Mechanicien, dont il estimoit le genie, & qu'il connoissoit propre à suivre ou à rectifier ses vûes. C'est M. du Quet dont l'Academie a approuvé différentes inventions. Celui-ci mit la main artificielle en état de se porter au Chapeau de l'Officier Suédois, de l'ôter de dessus sa tête, & de l'y remettre. Mais cet Etranger ne put faire un assés long séjour à Paris, & se résolut à une privation, dont il avoit pris peu à peu l'habitude. Après tout cependant on avoit trouvé de nouveaux artifices, & passé les bornes, ou

l'on se croyoit renfermé. Peut-être se trompera-t-on plutôt en se défiant trop de l'industrie humaine , qu'en s'y fiant trop.

Feu M. le Duc de Lorraine étant à Paris *incognito* , fit l'honneur au P. Sebastien de l'aller trouver dans son Couvent , & il vit avec beaucoup de plaisir le Cabinet curieux qu'il s'étoit fait. Dès qu'il fut de retour dans ses Etats , où il vouloit entreprendre différens ouvrages , il le demanda à M. le Duc d'Orleans Regent du Royaume , qui accorda avec joye au Prince son Beau-frere un homme qu'il aimoit , & dont il étoit bien-aïse de favoriser la gloire. Son voyage en Lorraine , la réception & l'accueil qu'on lui fit , renouvelèrent presque ce que l'Histoire Grecque raconte sur quelques Poëtes ou Philosophes célèbres , qui allèrent dans des Cours. Les Scavans doivent d'autant plus s'intéresser à ces sortes d'honneurs rendus à leurs pareils , qu'ils en sont aujourd'hui plus désaccoutumés.

Le feu Czar Pierre le Grand honora aussi le P. Sebastien d'une visite , qui dura trois heures. Ce Monarque né dans une barbarie si épaisse , & avec

tant de genie , créateur d'un peuple nouveau , ne pouvoit se rassasier de voir dans le Cabinet de cet habile homme tant de modeles de Machines , ou inventées ou perfectionnées par lui , tant d'ouvrages , dont ceux qui n'étoient pas recommandables par une grande utilité , l'étoient au moins par une extrême industrie. Après la longue application que ce Prince donna à cette espece d'étude , il voulut boire , & ordonna au P. Sebastien , qui s'en défendit le plus qu'il put , de boire après lui dans le même Verre , où il versa lui-même le Vin , lui à qui le despotisme le plus absolu auroit pû persuader que le commun des hommes n'étoit pas de la même nature qu'un Empereur de Russie. On peut même penser qu'il fit naître exprès une occasion de mettre le P. Sebastien de niveau avec lui.

Ceux d'entre les Seigneurs François , qui ont eu du goût & de l'intelligence pour les Mechaniques , ont voulu être en liaison particuliere avec un homme qui les possédoit si bien. Il a imaginé pour M. le Duc de Noailles , lorsqu'il faisoit la guerre en Catalogne , de nouveaux Canons , qui se portoient plus

aîsément sur les Montagnes , & se chargeoient avec moins de poudre , & il a fait des Mémoires pour M. le Duc de Chaune sur un Canal de Picardie. Il a été appelé pour cette partie aux études des trois Enfans de France , Petits-Fils du feu Roi , & il a souvent travaillé pour le Roi même. C'est lui qui a inventé la Machine à transporter de gros Arbres tous entiers sans les endommager , de sorte que du jour au lendemain Marly changeoit de face , & étoit orné de longues Allées arrivées de la veille.

Ses Tableaux mouvans ont été encore un des ornemens de Marly , il les fit sur ce qu'on en avoit exposé de cette espece au Public , & que le feu Roi lui demanda s'il en feroit bien de pareils. Il s'y engagea , & encherit beaucoup sur cette merveille dans deux Tableaux qu'il présenta à S. M.

Le premier , que le Roi appella son petit Opera , changeoit cinq fois de décoration à un coup de sifflet , car ces Tableaux avoient aussi la propriété d'être résonnans ou sonores. Une petite boule , qui étoit au bas de la bordure , & que l'on tiroit un peu , donnoit le coup de sifflet , & mettoit tout en

mouvement , parce que tout étoit réduit à un seul principe. Les cinq Actes du petit Opera étoient représentés par des figures , qu'on pouvoit regarder comme les vrais Pantomimes des Anciens , elles ne jouïoient que par leurs mouvemens , ou leurs gestes , qui exprimoient les sujets dont il s'agissoit. Cet Opera recommençoit quatre fois de suite sans qu'il fût besoin de remonter les Refforts , & si on vouloit arrêter le cours d'une représentation à quelque instant que ce fût , on le pouvoit par le moyen d'une petite Détente cachée dans la bordure , on avoit aussi-tôt un Tableau ordinaire & fixe , & si on retouchoit la petite boule , tout reprenoit où il avoit fini. Ce Tableau long de 16 pouces 6 lignes sans la bordure , & haut de 13 pouces 4 lignes , n'avoit que 1 pouce 3 lignes d'épaisseur pour renfermer toutes les Machines. Quand on les voyoit desassemblées , on étoit effrayé de leur nombre prodigieux , & de leur extrême délicatesse. Quelle avoit dû être la difficulté de les travailler toutes dans la précision nécessaire , & de lier ensemble une longue suite de mouvemens , tous dépendans d'instru-

mens si minces & si fragiles ! N'étoit-ce pas imiter d'assès près le Mechanisme de la Nature dans les Animaux , dont une des plus surprenantes merveilles est le peu d'espace qu'occupent un grand nombre de Machines ou d'Organes , qui produisent de grands effets ?

Le second Tableau , plus grand , & encore plus ingenieux , representoit un Païsage où tout étoit animé. Une Riviere y couloit , des Tritons , des Sirenes , des Dauphins nageoient de tems en tems dans une Mer qui bornoit l'horison , on chassoit , on pêchoit , des Soldats alloient monter la garde dans une Citadelle élevée sur une montagne , des Vaisseaux arrivoient dans un Port , & saluoient de leur Canon la Ville , le P. Sebastien lui-même étoit-là qui sortoit d'une Eglise pour aller remercier le Roi d'une grace nouvellement obtenüe , car le Roi y passoit en chassant avec sa suite. Cette grace étoit 40 pieces de Marbre qu'il donnoit aux Carmes de la Place Maubert pour leur grand Autel. On diroit que le P. Sebastien eût voulu rendre vraisemblable le fameux Bouclier d'Achille pris à la lettre , ou ces Statuës à qui Vulcain sçavoit

donner du mouvement , & même de l'intelligence.

En même tems que le Roi donna à l'Academie le Reglement de 1699 il nomma le P. Sebastien pour un des Honoraires. Son titre ne l'obligeoit à aucun travail réglé , & d'ailleurs il étoit fort occupé au dehors, cependant outre quelques Ouvrages qu'il nous a donnés , comme son élégante Machine du Système de Galilée pour les Corps pesans , ses Combinaisons des Carreaux mi-partis , qui ont excité d'autres Sçavans à cette recherche , il a été souvent employé par l'Academie à l'examen des Machines , qu'on ne lui apporte qu'en trop grand nombre. Il en faisoit très-promtement l'analise & le calcul , & même sans analise & sans calcul il auroit pû s'en fier au coup d'œil , qui en tout genre n'appartient qu'aux Maîtres , & non pas même à tous. Ses Critiques n'étoient pas seulement accompagnées de toute la douceur nécessaire, mais encore d'instruction & de vûës qu'il donnoit volontiers , il n'étoit point jaloux de garder pour lui seul ce qui faisoit sa superiorité.

Les dernieres années de sa vie se sont

passées dans des infirmités continuelles, & enfin il mourut le 5 Février 1729.

Il arrive quelquefois que des talens médiocres, de foibles connoissances, que l'on ne comteroit pour rien dans des personnes obligées par leur état à en avoir du moins de cette espece, brillent beaucoup dans ceux que leur état n'y oblige pas; ces talens, ces connoissances font fortune par n'être pas à leur place ordinaire; mais le P. Sebastien n'en a pas été plus estimé comme Mechanicien ou comme Ingenieur, parce qu'il étoit Religieux; quand il ne l'eût pas été, sa réputation n'y auroit rien perdu. Son mérite personnel en a même paru davantage; car quoique fort répandu au-dehors, presque incessamment dissipé, il a toujours été un très-bon Religieux, très-fidèle à ses devoirs, extrêmement desintéressé, doux, modeste, & selon l'expression dont se servit feu M. le Prince en parlant de lui au Roi, *aussi simple que ses Machines*. Il conserva toujours dans la dernière rigueur tout l'exterieur convenable à son habit, il ne prit rien de cet air que donne le grand commerce du monde, & que le monde ne manque

pas de desapprouver , & de railler dans ceux même à qui il l'a donné , quand ils ne sont pas faits pour l'avoir. Et comment eût-il manqué aux bien-séances d'un habit , qu'il n'a jamais voulu quitter , quoique des Personnes puissantes lui offrirent de l'en défaire par leur crédit , en se servant de ces moyens que l'on a scû rendre légitimes ? Il ne prêta point l'oreille à des propositions qui en auroient apparemment tenté beaucoup d'autres , & il préféra la contrainte & la pauvreté où il vivoit à une liberté & à des commodités qui eussent inquiété sa délicatesse de conscience.



E L O G E

DE MONSIEUR

BIANCHINI.

FRANÇOIS BIANCHINI nâquit à Verone le 13 Décembre 1662 de Gaspar Bianchini , & de Cornelia Vailetti.

Il embrassa l'état Ecclésiastique , & l'on pourroit croire que des vûes de fortune plus sensées encore & mieux fondées en Italie que par-tout ailleurs , l'y déterminèrent , s'il n'avoit donné dans tout le cours de sa vie des preuves d'une sincere pieté. Il fut reçu Docteur en Théologie , mais il ne se contenta pas des connoissances qu'exige ce Grade , il voulut posséder à fond toute la belle Littérature , & non seulement les Livres écrits dans les Langues sçavantes , mais aussi les Médailles , les Inscriptions ; les Bas-reliefs , tous les précieux restes de l'Antiquité, Trésors assés communs en Italie pour prou-

ver encore aujourd'hui son ancienne domination.

Après avoir amassé des richesses de ce genre presque prodigieuses , il forma le dessein d'une Histoire Universelle , conduite depuis la Création du Monde jusqu'à nos jours , tant Profane qu'Ecclésiastique , mais l'une de ces parties toujours séparée de l'autre , & séparée avec tant de scrupule qu'il s'étoit fait une loi de n'employer jamais dans la Profane rien de ce qui n'étoit connu que par l'Ecclésiastique. La Chronologie ou de simples Annales sont trop sèches , ce ne sont que des parties de l'Histoire mises véritablement à leur place , mais sans liaison & isolées. *Un air de Musique , c'est lui-même qui parle , est sans comparaison plus aisé à retenir , que le même nombre de Notes , qui se suivroient sans faire un chant.* D'un autre côté l'Histoire , qui n'est pas continuellement appuyée sur la Chronologie , n'a pas une marche assez réglée , ni assez ferme. Il vouloit que la suite des tems & celle des Faits se développassent toutes deux ensemble avec cet agrément que produisent , même aux yeux , la disposition industrieuse , & la

mutuelle dépendance des parties d'un Corps organisé.

Il avoit imaginé une division des tems facile & commode , 40 Siècles depuis la Création jusqu'à Auguste , 16 Siècles d'Auguste à Charles V. chacun de ces 16 Siècles partagés en cinq Vingtaines d'années , de sorte que dans les huit premiers , de même que dans les huit derniers , il y a 40 de ces Vingtaines comme 40 Siècles dans la première division , régularité de nombres favorable à la mémoire ; au milieu des 16 Siècles contés depuis Auguste se trouve justement Charlemagne , Epoque des plus illustres. Le hasard sembloit s'être souvent trouvé d'accord avec les intentions de M. Bianchini. Il avoit imaginé de plus de mettre à la tête de chaque Siècle de la Quarantaine par où il ouvroit ce grand Théâtre , & ensuite à la tête de chaque Vingtaine d'années , la représentation de quelque Monument qui eût rapport aux principaux événemens qu'on alloit voir , c'étoit la décoration particulière de chaque Scene , non pas un ornement inutile , mais une instruction sensible donnée aux yeux & à l'imagination

par tout ce qui nous reste de plus rare & de plus curieux.

Il publia en 1697 la premiere Partie de ce grand dessein. Elle devoit contenir les 40 premiers Siècles de l'Histoire Profane, mais il se trouva que le Volume auroit été d'une grosseur difforme, & il n'y entra que 32 Siècles, qui finissent à la ruine du grand Empire d'Assirie. Le titre est *La Istoria Universale provata con Monumenti, & figurata con Simboli de gli Antichi*. M. Bianchini occupé d'autres travaux qui sont survenus n'a point donné de suite, mais cette partie n'est pas seulement suffisante pour donner une haute idée de tout l'Ouvrage, elle en est le morceau qui eût été le plus considérable par la difficulté & l'obscurité des matieres à éclaircir; là précisément où elle se termine, le jour alloit commencer à paroître & à conduire les pas de l'Historien.

Si d'un grand Palais ruiné on en trouvoit tous les débris confusément dispersés dans l'étendue d'un vaste terrain, & qu'on fût sûr qu'il n'en manquât aucun, ce seroit un prodigieux travail de les rassembler tous, ou du

moins , sans les rassembler , de se faire , en les considérant , une idée juste de toute la structure de ce Palais. Mais s'il manquoit des débris , le travail d'imaginer cette structure seroit plus grand , & d'autant plus grand qu'il manqueroit plus de débris , & il seroit fort possible que l'on fit de cet Édifice différens plans , qui n'auroient presque rien de commun entr'eux. Tel est l'état où se trouve pour nous l'Histoire des tems les plus anciens. Une infinité d'Auteurs ont péri , ceux qui nous restent ne sont que rarement entiers , de petits fragmens & en grand nombre qui peuvent être utiles , sont épars çà & là dans des lieux fort écartés des routes ordinaires , où l'on ne s'avise pas de les aller déterrer ; mais ce qu'il y a de pis , & qui n'arriveroit pas à des débris matériels , ceux de l'Histoire ancienne se contredisent souvent , & il faut , ou trouver le secret de les concilier , ou se résoudre à faire un choix qu'on peut toujours soupçonner d'être un peu arbitraire. Tout ce que des Sçavans du premier ordre , & les plus originaux , ont donné sur cette matiere , ce sont différentes combinai-

sons de ces matériaux d'Antiquité , & il y a encore lieu à des combinaisons nouvelles , soit que tous les matériaux n'aient pas été employés , soit qu'on en puisse faire un assemblage plus heureux , ou seulement un autre assemblage.

Il paroît que M. Bianchini les a ramassés de toutes parts avec un extrême soin , & les a mis en œuvre avec une industrie singulière. Les Siècles qui ont précédé le Déluge , vuides dans l'Histoire profane que l'on traite ici , & à laquelle on interdit le secours de l'Histoire Sainte , sont remplis par l'invention des Arts les plus nécessaires , & l'on en rapporte tout ce que les Anciens en ont dit de plus certain , ou imaginé de plus vraisemblable. Il est aisé de voir quels sujets suivent le Déluge. Par-tout c'est un grand spectacle raisonné , appuyé non-seulement sur les témoignages que le sçavoir peut fournir , mais encore sur des réflexions tirées de la nature des choses , & fournies par l'esprit seul , qui donne la vie à ce grand amas de faits inanimés. Rien n'est mieux manié que les établissemens des premiers Peuples en diffé-

rens Pays , leurs Transmigrations , leurs Colonies , l'Origine des Monarchies , ou des Républiques , les Navigations ou de Marchands ou de Conquérans , & sur ce dernier article M. Bianchini fait toujours grand cas de ce qu'il appelle la *Thalassocratie* , l'Empire ou du moins l'usage libre de la Mer. En effet l'importance de cette Thalassocratie connue & sentie dès les premiers tems , l'est aujourd'hui plus que jamais , & les Nations de l'Europe s'accordent assés à penser qu'elles acquierent plus de véritable puissance en s'enrichissant par un commerce tranquille , qu'en aggrandissant leurs États par des conquêtes violentes. Selon M. Bianchini ce n'étoit point du ravissement d'Hélène qu'il s'agissoit entre les Grecs & les Troyens , c'étoit de la Navigation de la Mer Egée , & du Pont Euxin , sujet beaucoup plus raisonnable , & plus intéressant , & la guerre ne se termina point par la prise de Troye , mais par un Traité de Commerce. Cela est même assés fondé sur l'Antiquité ; mais de-là l'Auteur se trouve conduit à un paradoxe plus surprenant , c'est que l'Illiade n'est

qu'une pure Histoire allegorisée dans le goût Oriental. Ces Dieux tant reprochés à Homere , & qui pourroient l'empêcher d'être reconnu pour divin , sont pleinement justifiés par un seul mot , ce ne sont point des Dieux , ce sont des Hommes , ou des Nations. Sesostris Roi de l'Ethiopie Orientale ou Arabie , avoit conquis l'Egypte , toute l'Asie Mineure , une partie de la grande Asie , & après sa mort les Rois , ou Princes qu'il avoit rendus tributaires , secouerent peu à peu le joug. Le Jupiter d'Homere est celui des Successeurs de Sesostris qui régnoit au tems de la guerre de Troye , il ne commande qu'à demi aux Dieux , c'est-à-dire , aux Princes ses Vassaux , & il ne les empêche pas de prendre parti pour les Grecs ou pour les Troyens selon leurs interêts & leurs passions. Junon est la Sirie appellée *blanche* , alliée de l'Ethiopie Orientale , mais avec quelque dépendance , & cette Sirie est caractérisée par les *bras blancs* de Junon. Minerve est la sçavante Egypte , Mars une Ligue de l'Armenie , de la Colchide , de la Thrace & de la Theffalie , & ainsi des autres. A la faveur de cette Allé-

gorie

gorie Homere se retrouve divin , il faut avouer cependant qu'il l'étoit déjà , quoiqu'on ne la connût point.

Après tout ce qui vient d'être dit , on ne s'attendroit point que M. Bianchini fût un grand Mathématicien. Naturellement le génie des vérités Mathématiques & celui de la profonde érudition sont opposés , ils s'excluent l'un l'autre , ils se méprisent mutuellement , il est rare de les avoir tous deux , & alors même il est presque impossible de trouver le tems de satisfaire à tous les deux. M. Bianchini les posséda pourtant ensemble , & les porta loin. Il eut une occasion heureuse de donner en même-tems des preuves incontestables de l'un & de l'autre. Lorsqu'au commencement de ce Siècle il fut question à Rome de l'affaire du Calendrier , dont nous avons parlé en 1700 (a) & 1701 (b) , & que le Pape Clément XI. eut fait une Congrégation sur ce sujet , M. Bianchini , qu'il en avoit nommé Secrétaire , fit deux Ouvrages qui avoient rapport & à cette grande affaire & à sa nouvelle dignité , & où

(a) Page 127 & suiv. 2. Edit.

(b) Page 105 & suiv. 2 Edit.

la Mathématique se lioit nécessairement avec l'érudition la plus recherchée. Il les publia en 1703 sous ces titres, *De Calendario & Cyclo Caesaris, Ac de Canone Paschali Sancti Hippolyti Martyris, Dissertationes duæ*. Telle est la nature de ces Ouvrages qu'on les défigureroit trop, si on vouloit en donner une idée, tout Lecteur en sentira le prix, pourvû qu'il soit assés sçavant pour les bien lire. Nous rapporterons seulement que l'Auteur s'est attaché à défendre le Canon Paschal de Saint Hippolyte que le grand Scaliger avoit hardiment traité de *puerile*, & qui par les remarques de M. Bianchini se trouve être le plus bel Ouvrage qu'on ait fait en ce genre jusqu'à la réformation du Calendrier sous Gregoire XIII. Ce devoit être un double plaisir pour un Sçavant & pour un Catholique zélé, qu'une victoire remportée en cette manière sur Scaliger.

M. Bianchini fut purement Mathématicien dans la construction du grand Gnomon qu'il fit dans l'Eglise des Chartreux de Rome, pareil à celui que le grand M. Cassini avoit fait dans S. Pierre de Boulogne. Il en vient de naî-

tre un troisiéme dans S. Sulpice de Paris par les soins d'un Pasteur qui songe à tout, & on en finit actuellement à l'Observatoire un quatriéme. Ces Gnomons ne sont que de grands Quarts de Cercle, mais plus justes à proportion de leur grandeur, & ce plus de justesse paye assés tous les soins presque incroyables de leur construction. Clement XI fit frapper une Médaille du Gnomon des Chartreux, & M. Bianchini publia une ample Dissertation *De Nummo & Gnomone Clementino*.

Il partageoit continuellement sa vie entre les recherches d'Antiquité, & les recherches de Mathématique, sur-tout celles d'Astronomie. Tantôt Astronome, & tantôt Antiquaire, il observoit ou les Cieux ou d'anciens Monumens, avec des yeux éclairés de la lumière propre à chaque objet, ou plutôt il sçavoit prendre des yeux différens selon ces différens objets. Nous ne donnerons pour exemple de cette remarquable alternative, que ses deux derniers Ouvrages imprimés à une année l'un de l'autre, le premier en 1727. *Camera ed Inscrizioni Sepolcrali de' Liberti, Servi, ed Ufficiali della Casa di Augusto*.

&c. Le second en 1728, *Hesperii & Phosphori nova Phænomena, sive Observationes circa Planetam Veneris.*

On découvrit en 1726 hors de Rome sur la Voye Appienne un Bâtiment souterrain consistant en trois grandes Salles, dont les Murs étoient percés dans toute leur étendue de Niches pareilles à celles que l'on fait dans les Colombiers, afin que les Pigeons s'y logent. Elles étoient remplies le plus souvent de quatre Urnes Cineraires, & accompagnées d'Inscriptions, qui marquoient le nom & la condition des personnes, dont on voyoit les Cendres, tous étoient ou Esclaves ou Affranchis de la Maison d'Auguste, & principalement de celle de Livie. L'Edifice étoit magnifique, tout de marbre, avec des ornemens de Mosaïque d'un bon goût. M. Bianchini ne manqua pas de sentir toute la joie d'un Antiquaire, & de se livrer avec transport à sa curiosité. Il pensa lui en coûter la vie, il alloit tomber de quarante pieds de haut dans ces ruines, & il fit pour se retenir un effort violent dont il fut long-tems fort incommodé, ce qui interrompit les observations qu'il faisoit en même

tems sur Venus. Il s'enfermoit donc le jour dans le Colombier sépulchral & souterrain, & la nuit il montoit dans son Observatoire. Il a donné une description exacte de ce Colombier, & toutes les recherches scavantes qu'on peut faire à l'occasion des Inscriptions, sur-tout l'explication d'un grand nombre de noms d'Offices, qui sont sans doute d'une excellente Latinité, vû le Siècle, mais d'une Latinité presque perdue aujourd'hui. En joignant le nombre des Morts de ce grand Tombeau à ceux d'un autre tout pareil découvert précédemment, & qui n'étoit non plus que pour la Maison d'Auguste, M. Bianchini en trouve 6000 sans tous ceux qui devoient être dispersés en une infinité d'autres lieux plus éloignés de Rome. Ce grand nombre n'étonne plus, dès que l'on voit par plusieurs Charges rapportées dans les Inscriptions, combien le Service étoit divisé en petites parties. Telle Esclave n'étoit employée qu'à peser la Laine que filoit l'Impératrice, une autre à garder ses Boucles d'Oreilles, une autre son petit Chien.

Les Observations de M. Bianchini sur Venus nous intéressent davantage.

Venus est très-difficile à observer autant & de la maniere qu'il le faudroit pour en apprendre tout ce que la curiosité Astronomique demanderoit. Comme le Cercle de sa révolution autour du Soleil est enfermé dans celui de la Terre, on ne la voit ni quand elle est entre le Soleil & nous, parce qu'alors son Hemisphere obscur est tourné vers nous, ni quand le Soleil est entre nous & elle, parce qu'alors il la cache ou l'efface. Il ne reste que les tems où elle n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux parties opposées de son cours, & où même elle en est à un certain éloignement. Ces tems qui précèdent le lever du Soleil, ou suivent son coucher, sont courts, parce que Venus ne s'écarte pas beaucoup du Soleil, encore en faut-il nécessairement perdre une bonne demi-heure pour attendre que Venus soit assez dégagée des rayons de cet Astre. Mercure qui étant plus proche du Soleil, est encore plus dans le cas de ces difficultés, échappe presque entièrement aux Astronomes.

M. Cassini étant encore en Italie s'étoit appliqué en 1666 & 1667 à découvrir les Taches de Venus, pour déter-

miner par leur moyen son mouvement diurne ou de rotation , si elle en avoit un. Il vit des Taches à la verité , & même une partie plus luisante , qui fait le même effet par rapport au mouvement de rotation ; il crut que ce mouvement pouvoit être de 23 heures , si cependant ce n'en étoit pas un de Libration , tel que celui qu'on attribue à la Lune , car les plus grands Hommes sont les moins hardis à affirmer. Le peu de durée que pouvoit avoir chacune de ses observations , lui rendoit le tout assés incertain , & depuis ce tems-là il paroît avoir abandonné cette Planete. Ensuite M. Huguens , qui avoit découvert l'Anneau de Saturne , & un de ses Satellites , chercha inutilement des Taches dans Venus , il n'y vit qu'une lumière parfaitement égale. Nous avons dit en 1700 (a) que feu M. de la Hire y avoit vû de grandes inégalités en saillie , qui pouvoient être des Montagnes , ce qui ne s'accorde ni avec M. Cassini , ni avec M. Huguens , & ne prouve que la difficulté du sujet. En dernier lieu le P. Briga Jésuite Professeur en Mathématique au College de Florence , qui

(a) Page 121 , 2 Edit.

travailloit à un grand Ouvrage sur Venus, avoit invité tous les Observateurs de sa connoissance & en Europe & à la Chine, à chercher les Taches de cette Planete avec leurs meilleurs Telefcopes, & tous lui avoient répondu qu'ils y avoient perdu leurs peines.

De plus il manquoit à la Theorie de Venus que sa parallaxe fût connue par observation immédiate, elle n'étoit que tirée par des conséquences, ou des circuits, toujours moins sûrs que l'observation. On sçait que la parallaxe d'une Planete est la différence entre les deux lieux du Ciel où on la rapporte vûë du centre de la Terre, ou vûë d'un point de sa surface, ce qui donne la grandeur dont le demi-diametre de la Terre seroit vû de cette Planete, & la distance de la Planete à la Terre.

Ce fut par la recherche de la parallaxe de Venus que M. Bianchini commença. Il voulut tenter d'y appliquer l'ingenieuse Méthode trouvée par feu M. Cassini pour la parallaxe de Mars, & expliquée en 1706 (a). Elle consiste à comparer à une Etoile fixe extrêmement proche de la Planete dont on

(a) Page 97 & suiv.

cherche la parallaxe , le mouvement de cette Planete , & cela pendant un tems affés long. On n'auroit pas vû affés long-tems Venus prise le matin ou le soir , mais avec des Lunettes on la peut voir en plein jour & dans le Méridien , quelquefois même à l'œil nud , & alors on avoit le tems neceffaire. Mais on ne voit pas ainfi les Fixes , à moins cependant qu'elles ne foient de la premiere grandeur , & c'étoit un pur bonheur d'en trouver quelqu'une extrêmement proche de Venus vûë en plein jour & au Méridien. M. Bianchini efpera sur la foi des Tables du mouvement de Venus , que le 3 Juillet 1716 elle se trouveroit dans le Méridien à peu près avec *Regulus*, ou le *Cœur du Lion* , & en effet il vit ces deux Astres dans la même ouverture de sa Lunette. Il répéta l'observation les trois jours suivans , & après s'en être bien assuré il trouva par la Méthode de M. Cassini , & vérifia encore par une autre voie , que la parallaxe de Venus étoit de 24 Secondes. Nous supprimons toutes les attentions fines & délicates qu'il apporta , le mérite n'en feroit senti que par les Astronomes , &

les Astronomes supposeroient aisément qu'il ne les oubliât pas dans une recherche si nouvelle & si importante.

Il ne faut pourtant pas conter pour absolument sûres les 24 Secondes de la parallaxe de Venus, elles en donneroient 14 pour celle du Soleil, qui selon M. Cassini n'est que de 10 & selon M. de la Hire de 6, & ces deux noms sont d'un grand poids. C'est plutôt la manière de trouver la parallaxe de Venus qui est enfin trouvée par M. Bianchini, que ce n'est cette parallaxe même. Il vouloit recommencer ses Observations en 1724, où Venus se devoit retrouver en passant par le Méridien dans la même position à peu près à l'égard de Regulus, position unique & précieuse. Mais il n'eut plus alors le même lieu pour observer, & il n'en pût avoir d'autre qui y fût propre, & quel déplaisir de dépendre tant d'un certain concours de circonstances étrangères! Comme Venus ne revenoit avec Regulus qu'au bout de huit ans, il se flatta de reprendre son travail en 1732, mais sa vie ne s'est pas étendue jusque-là.

Il fut plus heureux dans l'observa-

tion, encore plus importante, des Taches de Venus, qu'il fit en 1726. Ce n'étoit pas la faute de ceux qui ne les avoient point vûës, ou les avoient mal vûës, ils ne se servoient que de Verres de 50 ou 60 pieds de foyer, qui n'étoient pas suffisans. Campani, & Divini, les plus excellens Ouvriers en ce genre, en avoient fait de 100 & de 120 pieds, mais la difficulté étoit de manier des Tuyaux de cette énorme longueur, qui se courboient toujours très-sensiblement vers le milieu. M. Huguens avoit ingénieusement imaginé le moyen de se passer de tuyau, mais il restoit encore tant d'embarras, & d'incommodités, qu'on auroit apparemment abandonné l'invention, si M. Bianchini n'eût trouvé le secret de remédier à tout. Il vint à Paris en 1712 & fit voir à l'Academie sa Machine, qui parut simple, portative, maniable, & expéditive au-delà de tout ce qu'on eût osé espérer. L'Academie a crû qu'elle en devoit la description au Public, & elle l'a donnée dans ses Mémoires de 1713 (a). Il étoit dans l'ordre que l'Auteur en recueillît le fruit.

(a) Page 299 & suiv.

Il vit très-sûrement les Taches de Venus prise dans toutes les situations où elle le peut être, & dans toute la variété, quoiqu'affés bornée, de ces situations. Ces Taches, vûës par les grands Verres qu'il employoit, ne sont que comme les Taches de la Lune vûës à l'œil nud, & si celles-ci sont des Mers, les autres en seront aussi. Il conseille à ceux qui voudront bien voir les Taches de Venus, de s'accoutumer auparavant à regarder avec attention celles de la Lune, à bien suivre leurs contours, & à les distinguer les unes des autres. L'œil préparé par cet apprentissage en sera plus habile & plus scavant, quand il se transportera sur Venus.

M. Bianchini en distingua affés nettement les Taches pour y établir vers le milieu du Disque sept Mers, qui se communiquent par quatre Détroits, & vers les extrémités deux autres Mers sans communication avec les premières. Des parties, qui sembloient se détacher du contour de ces Mers, il les appella Promontoires, & en conta huit. Comme il avoit un droit de propriété sur ce grand Globe presque tout nouveau, &

où à ses veilles , il imposa des noms à ces Mers , à ces Détroits , à ces Promontoires , & à l'exemple tant des anciens Grecs qui ont mis dans le Ciel leurs Heros , que des Astronomes modernes , qui ont rempli la Lune de Philosophes & de Scavans , il favorisa qui il voulut de ces especes d'Apothéoses , toujours cependant avec un choix judicieux. Il avoit reçu des graces du Roi de Portugal , & il donna son nom à la premiere Mer. Pour ces autres grands Pais dont il dispoisoit , il les partagea entre les Generaux Portugais les plus illustres par leurs conquêtes dans les deux Indes , & entre les plus celebres Navigateurs , qui ont ouvert le chemin à ces conquêtes. Galilée & Cassini se trouvent-là , non pas tant par l'amour de *M. Bianchini* pour sa patrie , que parce que ces deux grands Hommes , qui n'ont jamais navigé , ont été aussi utiles à la Navigation & à la connoissance du Globe terrestre , que Colomb , Vespuce & Magellan. L'Academie des Sciences & le nouvel Institut de Boulogne ont aussi leur place dans Venus. Les principaux Domaines des Scavans ne sont point exposés à la jalousie des autres hommes.

Nous avons dit en plusieurs endroits de nos Histoires, & principalement en 1701 (a), quelle est la méthode dont on se sert pour découvrir par les Taches d'une Planete, & par les circonstances de leur mouvement l'axe de la rotation, & sa position sur le plan de l'Orbite que la Planete décrit. Parce que Venus est une Planete inférieure, on ne scauroit voir son disque entierement éclairé du Soleil, il y a toujours sur ce disque une ligne, qui sépare la partie obscure d'avec l'éclairée, & est une portion d'un Cercle qui vû du Soleil sépareroit les deux Hemispheres, l'un éclairé, l'autre obscur. Le plan de ce Cercle est toujours perpendiculaire à une ligne tirée du centre du Soleil à celui de Venus, & cette ligne est nécessairement dans le plan de l'Orbite de Venus, ou de son Ecliptique particulière. C'est par rapport à la ligne de la dernière illumination sur le disque de la Planete que M. Blanchini observoit le mouvement des Taches, & l'inclinaison de la ligne de ce mouvement; par-là il parvint à déterminer que l'axe de la rotation de Venus étoit incliné de 15 degrés à son Orbite ou Ecliptique.

(a) Page 101 & suiv. 2 Edit.

Lorsque l'axe de rotation d'une Planete est perpendiculaire à son Orbite , comme l'est presque celui de Jupiter , cette Planete a toujours le Soleil dans son Equateur , & ses deux Poles éclairés en même tems , elle jouit d'un Equinoxe perpétuel , & chacune de ses parties n'a jamais que la même Saison. Si au contraire l'axe de rotation est infiniment incliné sur l'Orbite , c'est-à-dire couché dans son plan , la Planete n'a un Equinoxe que deux fois dans son année , ses deux Poles ont alternativement le Soleil vertical , & chacune de ses parties a la plus grande inégalité de Saisons qu'il soit possible. L'axe de Venus est si incliné sur son Orbite qu'il s'en faut peu qu'elle ne soit dans ce dernier cas , & l'on ne connoît point de Planete , qui à cet égard differe tant de Jupiter.

M. Cassini avoit crû , ou plutôt soupçonné que la rotation de Venus étoit de 23 heures. Il voyoit d'un jour à l'autre une certaine partie du disque avancée d'une certaine quantité , & il jugeoit qu'elle s'étoit ainsi avancée après une révolution entiere du Globe , qui par conséquent n'auroit

pas duré 24 heures. Cela étoit fort possible , mais il l'étoit aussi que le Globe n'eût pas fait une révolution entière , qu'il en eût seulement continué une , dont la lenteur auroit été nécessairement assez grande. On n'avoit point d'exemple d'une lenteur pareille dans aucune rotation de Planete , mais quoique peu vrai-semblable elle n'a pas laissé de se trouver vraie , & M. Bianchini a déterminé la rotation de Venus de 24 jours 8 heures. Selon le Système de Monsieur de Mairan rapporté en cette année 1729 (a), cette lenteur de la rotation de Venus est en partie une suite de la grande inclination de l'axe.

Enfin une découverte très-remarquable de M. Bianchini est celle du parallélisme constant de l'axe de Venus sur son Orbite , pareil à celui que Copernic fut obligé de donner à la Terre. Ce qu'il avoit imaginé & supposé pour le besoin de son Système , est maintenant vérifié dans toutes les Planetes , dont on connoît la rotation , nulle variété à cet égard tandis que tout le reste varie , & Copernic a eu

(a) Page 51 & suiv.

la gloire de deviner ce qui fait aujourd'hui une des principales Clefs de l'Astronomie Physique. Cependant M. Bianchini craint que ce parallelisme de Venus , & quelques autres points où la bonne Astronomie le jette indispensablement , ne paroissent trop favorables à Copernic , & il a toujours grand soin d'avertir que tout cela peut s'accorder avec Ticho. Ces précautions sont nécessaires aux Compatriotes de Galilée , une petite différence de Climat en mettroit apparemment dans leur stile.

L'ouvrage sur les Phénomènes de Venus fait mention d'une Méridienne que M. Bianchini vouloit tracer dans toute l'étendue de l'Italie , à l'exemple de la Méridienne de la France , unique jusqu'à présent. Pendant l'espace de huit années , il avoit employé tous les intervalles de ses autres travaux à faire tous les préparatifs nécessaires pour ce grand dessein , mais il n'a pas vécu assez pour en commencer seulement l'exécution.

Nous nous arrêtons là , en avouant que nous lui faisons tort de nous y arrêter , mais la raison même , qui nous

y oblige, tourne à sa gloire. *Les Vies des Papes par Anastase le Bibliothecaire*, dont il a donné une nouvelle Edition en trois Tomes *in-folio* enrichie d'une infinité de recherches très-sçavantes, sont un trop grand ouvrage, qui nous meneroit trop loin, sur-tout après ceux du même genre dont nous avons rendu conte, & plusieurs autres ouvrages, moins considérables seulement par le Volume, sont en trop grand nombre. Il y en a même quelques-uns qui sont des Pièces d'Eloquence, & l'on dit qu'il embrassoit jusqu'à la Poësie. Il se trouve en effet dans son stile, quand les occasions s'en présentent, une force & une beauté d'expression, des figures, des comparaisons, qui sentent le génie Poétique.

L'Académie le mit dès l'an 1700 dans le petit nombre de ses Associés Etrangers.

Il mourut d'une Hidropisie le 2 Mars 1729. On lui trouva un Cilice, qui ne fut découvert que par sa mort, & toute sa vie par rapport à la Religion avoit été conforme à cette pratique secrète. La facilité, la candeur de ses mœurs étoient extrêmes, & en-

core plus, s'il se peut, son ardeur à faire plaisir. Il n'étoit jamais engagé dans aucune étude si intéressante pour lui, dans aucun travail dont la continuation fût si indispensable, & l'interruption si nuisible, qu'il n'abandonnât tout dans le moment avec joie pour rendre un service.

Son mérite a été bien connu, & l'on pourroit dire, récompensé, si l'on s'en rapportoit à sa modestie. Il a eu deux Canonicats dans deux des principales Eglises de Rome. Il a été Camerier d'honneur de Clement XI. & Prélat Domestique de Benoît XIII. Outre le Secretariat de la Congrégation du Calendrier, Clement XI. lui donna par une Bulle une Intendance générale sur toutes les Antiquités de Rome, auxquelles il étoit défendu de toucher sans sa permission. Il auroit pu aspirer plus haut dans un Pays où l'on sçait qu'il faut quelquefois décorer la Pourpre elle-même par les talens & par le sçavoir, l'exemple récent du Cardinal Noris l'autorisoit à prendre des vûes si élevées & si flatteuses, mais on assure que sa modération naturelle & la Religion l'en préservèrent toujours.

E L O G E

DE MONSIEUR

M A R A L D I.

JACQUES-PHILIPPE MARALDI nâquit le 21 Août 1665 à Perinaldo dans le Comté de Nice , lieu déjà honoré par la naissance du grand Cassini. Il fut fils de François Maraldi , & d'Angela Catherine Cassini , Sœur de ce fameux Astronome.

Après qu'il eut fini avec distinction le cours des Etudes ordinaires , son goût naturel le porta aux Sciences plus élevées , aux Mathématiques , & il y avoit fait tant de progrès à l'âge de 22 ans , que son Oncle établi en France depuis plusieurs années , l'y appella en 1687 pour cultiver lui-même ses talens , & les faire connoître dans un País , où l'on avoit eu un soin singulier d'en rassembler de toutes parts. Sans doute M. Cassini , Etranger , & circonspect comme il étoit , ne se fût pas

chargé d'un Neveu , dont il n'eût pas beaucoup espéré , & qui lui auroit été plus reproché que tout autre qu'il eût mis à la même place.

Dès les premiers tems que M. Maraldi se mit à observer le Ciel , il conçut le dessein de faire un Catalogue des Étoiles fixes. Ce Catalogue est la piece fondamentale de tout l'Edifice de l'Astronomie. Les Fixes , qui à la vérité ont un mouvement , mais d'une extrême lenteur , & d'une quantité présentement bien connue , & qui d'ailleurs ne changent point de situation entre elles , sont prises pour des points immobiles auxquels on rapporte tous les mouvemens qui sont au-dessous d'elles , ceux des Planetes & des Cometes , & par-là il est de la dernière importance de connoître exactement & le nombre & la position de ces points lumineux , qui régleront tout. Non seulement les Télescopes ont prodigieusement enrichi le Ciel de Fixes auparavant invisibles , mais la simple vûe plus attentive & mieux dirigée en a porté le nombre beaucoup au-delà de celui que les Anciens avoient prétendu déterminer à peu près , & c'est

proprement de nos jours qu'il n'est presque plus permis de les conter. Mais que ne peut la curiosité ingénieuse & opiniâtre ? On les conte , ou du moins on leur assigne à toutes leurs places dans leurs Constellations. Le Catalogue de Bayer est celui dont les Astronomes se servent le plus ordinairement , & auquel ils semblent être convenus de donner leur confiance , mais M. Maraldi crut pouvoir porter la précision & l'exactitude au-delà de celles de tous les Catalogues connus , & il se détermina courageusement à en faire un nouveau.

Quelques efforts d'esprit que l'on fasse , & quelque assiduité qu'on y donne , on est trop heureux , quand il n'en coûte que de demeurer dans son Cabinet. Ces veilles , que les Sçavans & les Poètes même ont tant de soin de faire valoir , prises dans le sens le plus littéral , ne sont pas des veilles en comparaison de celles qui se font en plein air & en toutes saisons pour étudier le Ciel ; le Geometre le plus laborieux mène presque une vie molle au prix d'un Astronome également occupé de sa Science. Sur-tout quand on a entre-

pris un Catalogue des Fixes, on n'a point trop de toutes les nuits de l'année, les seules que l'on ait de relâche sont celles où le Ciel est trop couvert, encore se plaint-on de cette grace de la Nature. Aussi M. Maraldi altéra-t-il beaucoup sa santé par un si long & si rude travail, il en contracta de fréquens maux d'Estomac, dont il s'est toujours ressenti, parce qu'il ne put pas s'empêcher d'en entretenir toujours la cause.

Cependant il communiquoit assés facilement ce qui lui avoit tant coûté. De son ouvrage, qui n'est encore que manuscrit, il en a détaché des positions d'Etoiles, dont quelques Auteurs avoient besoin, par exemple M. Delisle pour son Globe Céleste, M. Manfredi pour ses Ephemerides, M. Isaac Broukner pour le Globe dont il a été parlé en 1725 (a).

Son Catalogue n'étoit pas seulement sur le papier, il étoit tellement gravé dans sa tête, qu'on ne lui pouvoit désigner aucune Etoile, quoique presque imperceptible à la vûe, qu'il ne dît sur le champ la place qu'elle occupoit

(a) Page 103 & 104.

dans la Constellation. Puisque les Etoiles ont été appellées dans les Livres saints l'*Armée du Ciel*, on pourroit dire que M. Maraldi connoissoit toute cette Armée, comme Cyrus connoissoit la sienne.

Quelquefois de petites Cometes, & qui durent peu, ne sont pas reconnues pour Cometes, parce qu'on les prend pour des Etoiles de la Constellation où elles paroissent, & cela faute de savoir assés de quel assemblage d'Etoiles cette Constellation est composée. Peut-être croira-t-on que ce ne seroit pas un grand malheur d'ignorer une Comete si petite & de si peu de durée qu'elle ne devoit pas dans la suite se faire remarquer; mais les Astronomes n'en jugent pas ainsi. Ils ont tous aujourd'hui une extrême ardeur pour le Système des Cometes, qui fait à notre égard les dernières limites du Système entier de l'Univers, & ils ne veulent rien perdre de tout ce qui peut conduire à en avoir quelque connoissance, tout sera mis à profit. Il étoit difficile que des Phénomènes Célestes échappassent à M. Maraldi, la plus petite nouveauté dans le Ciel frappoit aussi-tôt des yeux

yeux si accoutumés à ce grand objet. Ceux qui observoient en même lieu que lui, & qui auroient pu être jaloux des premières découvertes, avouent que le plus souvent c'est lui qui en a eu l'honneur.

La construction du Catalogue, des Observations soit journalières, soit rares, & dont le tems se fait beaucoup attendre, comme celles des Phases de l'Anneau de Saturne, des déterminations de retours d'Etoiles fixes, qui disparoissent quelquefois, des applications adroites des Méthodes données par M. Cassini, des vérifications de Théories dont il est important de s'assurer, des corrections d'autres Théories qui peuvent recevoir plus d'exactitude, voilà tous les événemens de la vie de M. Maraldi, nos Histoires en sont pleines, & ont fait d'avance une grande partie de son Eloge.

Il travailla sous M. Cassini en 1700 à la prolongation de la fameuse Méridienne jusqu'à l'extrémité Méridionale du Royaume, & eut beaucoup de part à ce grand Ouvrage. De-là il alla en Italie, & comme alors on travailloit à Rome sur la grande affaire du Calen-

drier, dont nous avons parlé en 1700 (a), & 1701 (b), le Pape Clement XI profita de l'heureuse occasion d'y employer un Astronome formé par M. Cassini. Il donna entrée à M. Maraldi dans les Congrégations, qui se tenoient sur ce sujet. M. Bianchini, lié d'une grande amitié avec M. Cassini, ne manqua pas de s'associer son Neveu dans la construction d'une grande Méridienne, qu'il traçoit pour l'Eglise des Chartreux de Rome, à l'imitation de celle de Saint Petrone de Boulogne, tracée par celui qu'ils reconnoissoient tous deux pour leur Maître.

En 1718 M. Maraldi alla avec trois autres Academiciens terminer la grande Méridienne du côté du Septentrion. A ces voyages près, il a passé sa vie, depuis son arrivée à Paris, renfermé dans l'Observatoire, ou plutôt il l'a passée toute entiere renfermé dans le Ciel, d'où ses regards & ses recherches ne sortoient point.

Il se délassoit pourtant quelquefois, il prenoit des divertissemens. Il faisoit des Observations Phisiques sur des In-

(a) Page 127, 2 Edit.

(b) Page 105, 2 Edit.

sectes, sur des Pétrifications curieuses, sur la culture des Plantes, partie de la Botanique, à laquelle il seroit tems que l'on songeât autant qu'on a fait jusqu'ici à la Nomenclature, qui n'est qu'un Préliminaire. Ce n'est pas que ce Préliminaire soit fini, s'il doit l'être jamais ce ne sera que dans plusieurs Siècles, mais on l'a mis en état de permettre que l'on aille désormais plus avant. Nous avons rendu conte en 1712 (a) de la plus importante Observation terrestre de M. Maraldi, c'est celle des Abeilles, qui malgré l'agrément naturel du sujet, a demandé un travail très-fatigant par la longue assiduité de plusieurs années, & par l'extrême difficulté de bien voir tout ce qui se passoit dans ce merveilleux petit Etat.

Il ne restoit plus à M. Maraldi pour achever son Catalogue des Fixes, que d'en déterminer quelques-unes vers le Zénit & vers le Nord, & dans ce dessein il venoit de placer un Quart de Cercle mural sur le haut de la Terrasse de l'Observatoire, lorsqu'il tomba malade. Il employa le seul remède auquel

(a) Page 5 & suiv.

il eût confiance , une diete austere , il s'en étoit toujours bien trouvé , mais nul remede ne réussit toujours , il mourut le premier Decembre 1729.

Son caractere étoit celui que les Sciences donnent ordinairement à ceux qui en font leur unique occupation , du sérieux , de la simplicité , de la droiture , mais ce qui n'est pas si commun , c'est le sentiment de la reconnoissance porté au plus haut point , tel qu'il l'avoit pour son Oncle. Il vouloit le veiller lui-même dans ses maladies , & il y apportoit le soin le plus attentif , & la plus tendre inquiétude , M. Cassini avoit en lui un second Fils. L'impres-
sion des bienfaits redouble de force , quand ils partent d'un homme à qui les indifferens même ne pourroient refuser de la vénération.



E L O G E
DE MONSIEUR
DE VALINCOURT.

JEAN-BAPTISTE-HENRY DU TROUSSET
DE VALINCOURT, nâquit le premier
Mars 1653 de Henry du Trouffet, &
de Marie du Pré. Sa Famille étoit no-
ble & honorable, originaire de Saint-
Quentin en Picardie. Ayant perdu son
pere à l'âge de 6 ou 7 ans, il demeura
entre les mains d'une Mere propre à
remplir seule tous les devoirs de l'édu-
cation de ses enfans.

Il ne brilla point dans ses Classes,
ce Latin & ce Grec qu'on y apprend,
n'étoient pour lui que des sons étran-
gers, dont il chargeoit sa mémoire,
puisqu'il le falloit; mais ses Humani-
tés finies, s'étant trouvé un jour seul à
la Campagne avec un Terence pour
tout amusement; il le lut d'abord avec
assés d'indifference, & ensuite avec un
goût, qui lui fit bien sentir ce que c'é-

toit que les Belles-Lettres. Il n'avoit point été piqué de cette vanité si naturelle de surpasser ses Compagnons d'étude, sans sçavoir à quoi il étoit bon de les surpasser; mais il fut touché de la valeur réelle & solide, jusque-là inconnue, de ce qu'on avoit proposé à leur émulation. Déjà sa raison seule avoit droit de le remuer.

Il répara avec ardeur la nonchalance du tems passé, il se mit à se nourrir avidement de la lecture des bons Auteurs anciens, & modernes. Il lui échappa quelques petits Ouvrages en vers, fruits assés ordinaires de la jeunesse de l'esprit, qui est alors en sa fleur, s'il en doit avoir une. M. de Valincourt ne regardoit pas ses vers assés sérieusement, pour en faire parade, ni même pour les désavouer. Il a conservé jusqu'à la fin l'habitude de cette langue qu'il ne parloit qu'à l'oreille de quelques amis, & en badinant.

La fameuse Princesse de Cleves ayant paru, Ouvrage d'une espece qui ne peut naître qu'en France, & ne peut même y naître que rarement, M. de Valincourt en donna une Critique en 1678, non pour s'opposer à la juste ad-

miration du Public, mais pour lui apprendre à ne pas admirer jusqu'aux défauts, & pour se donner le plaisir d'entrer dans des discussions fines, & délicates. Ce dessein intéressoit le Censeur à faire valoir lui-même, comme il a fait, les beautés, au travers desquelles il avoit scû démêler les imperfections. Au lieu de la bile ordinaire, il répand dans son discours une gayeté agréable, & peut-être seulement pourroit-on croire qu'il va quelquefois jusqu'au ton de l'ironie, qui, quoique léger, est moins respectueux pour un Livre d'un si rare mérite, que le ton d'une Critique sérieuse; & bien placée.

On répondit avec autant d'aigreur & d'amertume, que si on avoit eu à défendre une mauvaise cause. M. de Valincourt ne répliqua point; les honnêtes gens n'aiment point à s'engager dans ces sortes de combats trop désavantageux pour ceux qui ont les mains liées par de bonnes mœurs, & par les bienfaisances, & le Public lui-même, malgré sa malignité, se laisse bien-tôt de ce spectacle. Après avoir vû une ou deux joutes, il laisse les deux Champions se battre sur l'Arene sans témoins.

Un homme de mérite n'est pas destiné à n'être qu'un Critique, même excellent; c'est-à-dire, habile seulement à relever des défauts dans les productions d'autrui, impuissant à produire de lui-même. Aussi M. de Valincourt se tourna-t-il bien vite d'un autre côté plus convenable à ses talens, & à son caractère. Il donna en 1681 la *Vie de François de Lorraine Duc de Guise*, petit **morceau d'Histoire**, qui remplit tout ce qu'on demande à un bon Historien, des recherches qui, quoique faites avec beaucoup de soin, & prises quelquefois dans des sources éloignées, ne passent point les bornes d'une raisonnable curiosité, une narration bien suivie, & animée, qui conduit naturellement le Lecteur, & l'intéresse toujours, un stile noble & simple, qui tire ses ornemens du fond des choses, ou les tire d'ailleurs bien finement, nulle partialité pour le Héros, qui pouvoit cependant inspirer de la passion à son Ecrivain.

Un Avertissement de l'Imprimeur à la tête de ce petit Livre annonce d'autres Ouvrages du même genre, & sans doute de la même main; mais M. de

Valincourt n'eut pas le loisir de les finir. L'illustre Evêque de Meaux qui ordinairement fournissoit aux Princes les Gens de mérite dans les Lettres, dont ils avoient besoin, le fit entrer en 1685 chés M. le Comte de Toulouse, Amiral de France. Ce ne fut encore qu'en qualité de Gentilhomme attaché à sa suite ; mais quelque tems après le Secretariat général de la Marine étant venu à vaquer, il fut donné à M. de Valincourt. Le Prince le fit aussi Secrétaire de ses Commandemens, & quand S. A. S. eut le Gouvernement de Bretagne, ce fut encore un nouveau fond de travail pour le Secrétaire, dont les occupations se multiplioient à proportion des Dignités de son Maître. Ses anciennes études l'avoient préparé, sans qu'il y pensât, à des fonctions si importantes, les nouvelles connoissances dont il eut besoin, entrèrent plus aisément, & se placèrent mieux dans un esprit, où elles en trouvoient déjà d'autres, qu'elles n'eussent fait dans un esprit entièrement vuide.

Lors qu'en 1704 M. l'Amiral gagna la Bataille de Malaga contre les Flottes Angloise & Hollandoise jointes en-

semble, M. de Valincourt, qui n'étoit point Officier de Marine, & ne prétendoit nullement aux récompenses Militaires, fut toujours à ses côtés, jusqu'à ce qu'il eût reçu une blessure à la jambe de l'éclat d'un coup de canon, qui tua un Page. Cet attachement si fidele, porté jusqu'aux occasions où il étoit si périlleux, & en même-tems tout-à-fait inutile, avoit pour objet un Maître qui sçavoit se faire aimer, & dont la justice & la droiture feroient un mérite & un nom à un homme du commun. Aussi M. de Valincourt a-t-il été honoré de la même confiance & des mêmes bontés sans interruption, sans trouble, sans essuyer aucun orage de Cour, sans en craindre, & cela pendant quarante-cinq ans. Cependant il n'étoit point flatteur, un Prince du même sang lui rend hautement ce témoignage. Il est vrai qu'il avoit un art de dire la vérité; mais enfin il osoit la dire, & l'adresse ne servoit qu'à rendre le courage utile. Peu à peu la nécessité d'employer cette adresse diminuë, & les droits de l'homme de bien se fortifient toujours.

Tout le tems, que les emplois de

M. de Valincourt lui laissoient libre, étoit donné à des études de son goût, & principalement à celles qui avoient rapport à ses emplois ; car son devoir déterminoit assés son goût. La Marine tient à la Phisique, & encore plus essentiellement aux Mathématiques, & il ne manqua pas d'ajouter aux Belles-Lettres, qui avoient été sa premiere passion, ces sciences plus élevées & plus abstraites. Ainsi il se trouva en état de remplir dignement une place d'Honoraire, à laquelle l'Academie le nomma en 1721. Il étoit de l'Academie Françoisse dès 1699. Je l'ai vû dans l'une & dans l'autre, j'ai été témoin de sa conduite & de ses sentimens. Il ne croyoit pas que ce fût assés de voir son nom écrit dans les deux Listes, qu'il en retireroit toujours, sans y rien mettre du sien, l'honneur qui lui en pouvoit revenir, que tout le reste lui devoit être indifferant, & que des Titres, qui par eux-mêmes laissent une grande liberté, laissoient jusqu'à celle de ne prendre part à rien. Il avoit pour ces Compagnies une affection sincere, une vivacité peu commune pour leurs interêts, & en effet une Academie est

une espece de Patrie nouvelle que l'on est d'autant plus obligé d'aimer qu'on l'a choisie ; mais il faut convenir que ces obligations délicates ne sont pas pour tout le monde.

Il avoit travaillé toute sa vie à se faire dans une Maison de Campagne qu'il avoit à Saint Cloud , & où il se retiroit souvent , une Bibliotheque choisie. Elle montoit à 6 ou 7000 Volumes , lorsqu'elle fut entierement consumée il y a près de cinq ans , par le feu , qui prit à la Maison , ses Recueils , fruits de toutes ses Lectures , des Mémoires importans sur la Marine , des Ouvrages ou ébauchés ou finis , tout périt en même-tems , & il en fut le spectateur. La Philosophie , qui auroit été plus rigide sur une perte de biens , lui permettoit d'être sensiblement affligé de celle d'un trésor amassé par elle-même , & où elle se complaisoit ; mais son courage ne se démentit point , *je n'aurois guere profité de mes Livres*, disoit-il, *si je ne sçavois pas les perdre*. Il étoit encore soutenu par une Philosophie bien supérieure , par la Religion , dont il fut toujours vivement pénétré.

Vers la fin de sa vie il fut de tems en

tems attaqué de diverses maladies, qui le mirent encore à de plus grandes épreuves. Enfin il mourut le 4 Janvier 1730, âgé de 77 ans.

On s'appercevoit aisément dans son commerce ordinaire qu'il étoit plein de bonnes Lectures. Il en ornoit volontiers sa conversation & ses Lettres, mais à propos, avec nouveauté, avec grace, conditions nécessaires, & peu observées. Un certain sel qu'il avoit dans l'esprit l'eût rendu fort propre à la raillerie, mais il s'est toujours défendu courageusement d'un talent dangereux pour qui le possède, injuste à l'égard des autres.

Il a été ami particulier de la plupart de ceux qui ont brillé dans les Lettres, & principalement de Messieurs Racine & Despreaux, & par cette raison il fut choisi après la mort de M. Racine pour être associé à M. Despreaux dans le travail ou le dessein de l'Histoire du feu Roi. Apparemment sa liaison avec ce grand Satirique lui fit adopter quelques-uns de ses jugemens, tels que celui qu'il portoit contre le premier de nos Poètes Lyriques, jugement insou-

tenable sur le Parnasse, & recevable seulement dans un Tribunal infiniment plus respectable, où le Satirique lui-même n'eût pas d'ailleurs trouvé son conte. Cependant M. de Valincourt ne se laissa point emporter à l'excessive chaleur que mirent ses amis dans des Disputes Litteraires, qui ont fait assés de bruit. Il continua de vivre en amitié avec ceux qui refusoient l'adoration aux Anciens; il négocia même des reconciliations, & donna des exemples rares de modération & d'équité, quoique dans une bagatelle. Mais il n'a pas eu seulement des amis dans les Lettres, il en a eu dans les premieres Places de l'Etat, non pas simplement comme un homme d'esprit, dont la conversation peut délasser, mais comme un homme d'un grand sens, à qui on peut parler d'affaires. Il ne s'est jamais fait valoir de ces commerces si flatteurs, & si dangereux pour la vanité, il les cachoit, autant qu'il étoit possible, & ce qu'il cachoit encore avec plus de soin, c'est l'usage qu'il en a fait toutes les fois que la justice ou le mérite ont eu besoin de son crédit.

Il n'étoit point marié, & jouissoit d'un revenu considérable. Sa Famille publie hautement sa générosité pour elle, & ses bienfaits toujours prévenans, mais elle craindroit d'offenser sa vertu, & d'aller contre ses intentions, si elle reveloit ce qu'il a fait d'ailleurs par des motifs plus élevés.



E L O G E
DE MONSIEUR
DU VERNEY.

GUICHARD JOSEPH DU VERNEY nâ-quit à Feurs en Forez le 5 Août 1648 de Jacques du Verney Medecin de la même Ville , & d'Antoinette Pittre. Ses Classes faites , il étudia en Medecine à Avignon pendant 5 ans , & en partit en 1667 pour venir à Paris , où il se sentoît appellé par ses talens.

A peine arrivé dans cette grande Ville , il alla chés le fameux Abbé Bourdelot , qui tenoit des Conferences de Gens de Lettres de toutes les especes. Il leur fit une Anatomie du Cerveau , & d'autres ensuite chés M. Denys sçavant Medecin , où l'on s'assembloit aussi. Il démonstroît ce qui avoit été découvert par Stenon , Swammerdam , Graaf , & les autres grands Anatomistes ,

tomistes, & il eut bien-tôt une réputation.

Outre ses connoissances déjà grandes & rares par rapport à son âge, ce qui contribua beaucoup à le mettre promptement en vogue, ce fut l'éloquence avec laquelle il parloit sur ces matieres. Cette éloquence n'étoit pas seulement de la clarté, de la justesse, de l'ordre, toutes les perfections froides que demandent les sujets dogmatiques, c'étoit un feu dans les expressions, dans les tours, & jusque dans sa prononciation, qui auroit presque suffi à un Orateur. Il n'eût pas pû annoncer indifféremment la découverte d'un Vaisseau, ou un nouvel usage d'une partie, ses yeux en brilloient de joye, & toute sa personne s'animoit. Cette chaleur ou se communique aux Auditeurs, ou du moins les préserve d'une langueur involontaire, qui auroit pû les gagner. On peut ajouter qu'il étoit jeune, & d'une figure assez agréable. Ces petites circonstances n'auront lieu, si l'on veut, qu'à l'égard d'un certain nombre de Dames, qui furent elles-mêmes curieuses de l'entendre.

A mesure qu'il parvenoit à être plus à la mode , il y mettoit l'Anatomie , qui renfermée jusque-là dans les Ecoles de Medecine , ou à Saint Côme , osa se produire dans le beau monde , présentée de sa main.

Je me souviens d'avoir vû des gens de ce monde-là , qui portoient sur eux des pièces seches préparées par lui , pour avoir le plaisir de les montrer dans les Compagnies , sur tout celles qui appartenoient aux sujets les plus intéressans. Les Sciences ne demandent pas à conquerir l'Univers , elles ne le peuvent , ni ne le doivent , elles sont à leur plus haut point de gloire , quand ceux qui ne s'y attachent pas , les connoissent assez pour en sentir le prix & l'importance.

Il entra en 1676 dans l'Academie , qui ne contoit encore que dix années depuis son établissement. On crut réparer par lui la perte que la Compagnie avoit faite de Messieurs Gayent & Pecquet , tous deux habiles Anatomistes , mais le dernier plus fameux par la découverte du Reservoir du Chile , & du Canal Thorachique. Du caractère dont étoit M. du Verney , il

n'avoit pas besoin de grands motifs pour prendre beaucoup d'ardeur. Il se mit à travailler à l'Histoire Naturelle des Animaux, qui faisoit alors une partie des occupations de l'Academie, & il tient beaucoup de place dans l'Histoire Latine de M. du Hamel.

Quand ceux qui étoient chargés de l'éducation de M. le Dauphin, Ayeul du Roi, songerent à lui donner des connoissances de Physique, on fit l'honneur à l'Academie de tirer de son Corps ceux qui auroient cette fonction, & ce furent M. Roëmer pour les Expériences générales, & M. du Verney pour l'Anatomie. Celui-ci préparoit les parties à Paris, & les transportoit à Saint-Germain, ou à Versailles. Là il trouvoit un Auditoire redoutable, le Dauphin environné de M. le Duc de Montausier, de M. l'Evêque de Meaux, de M. Huet depuis Evêque d'Avranches, de M. de Cordemoi, qui tous, en ne lecontant pour rien les Titres, quoiqu'ils fassent toujours leur impression, étoient fort sçavans, & fort capables de juger même de ce qui leur eût été nouveau. Les Démonstrations d'Anatomie réussirent si bien auprès du jeune Prince,

qu'il offrit quelquefois de ne point aller à la chasse, si on les lui pouvoit continuer après son dîner.

Ce qui avoit été fait chés lui se recommençoit chés M. de Meaux avec plus d'étendue & de détail. Il s'y assembloit de nouveaux Auditeurs, tels que M. le Duc de Chevreuse, le P. de la Chaise, M. Dodart, tous ceux que leur goût y attiroit, & qui se sentoient dignes d'y paroître. M. du Verney fut de cette sorte pendant près d'un an l'Anatomiste des Courtisans, connu de tous, & presque ami de ceux qui avoient le plus de mérite. Ses succès de Paris l'avoient porté à la Cour, & il en revint à Paris avec ce je ne scai quoi de plus brillant que donnent les succès de la Cour.

Les fatigues de son métier, très-pénible par lui-même, & plus pénible pour lui que pour tout autre, lui causèrent un mal de poitrine si violent, qu'on lui crut un ulcère au Poupon. Il en revint cependant, bien résolu à se ménager davantage à l'avenir; mais comment exécuter cette résolution? comment résister à mille choses qui s'offroient, & qui forçoient ses regards

& les recherches à se tourner de leur côté? comment leur refuser les nuits, même après les jours entiers? Souvent l'Anatomie ne souffre pas de délais; mais quand elle en eût souffert, en pouvoit-il prendre?

En 1679 il fut nommé Professeur d'Anatomie au Jardin Royal, & il alla en Basse Bretagne pour y faire des dissections de Poissons, envoyé dans cette vûe avec M. de la Hire, qui devoit avoir d'autres occupations. Ils furent envoyés tous deux l'année suivante sur la côte de Bayonne pour les mêmes desseins. Il entra dans une Anatomie toute nouvelle; mais il ne put qu'ébaucher la matiere, & depuis son retour la seule structure des Oüies de la Carpe lui coûta plus de tems que tous les Poissons qu'il avoit étudiés dans ses deux voyages.

Il mit les Exercices Anatomiques du Jardin Royal sur un pied où ils n'avoient pas encore été. On vit avec étonnement la foule d'Ecoliers, qui s'y rendoit, & on conta en une année jusqu'à 140 Etrangers. Plusieurs d'entre eux retournés dans leur Pais, ont été de grands Médecins, de grands Chirur-

giens , & ils ont semé dans toute l'Europe , le nom & les louanges de leur Maître ; sans doute ils ont souvent fait valoir son autorité , & se sont servis du fameux , *il l'a dit*. Nous avons rapporté dans l'Eloge de M. Lemery (a) qu'il faisoit ici en même tems des Cours de Chimie avec le même éclat. Une Nation , qui auroit pris sur les autres une certaine supériorité dans les Sciences , s'appercevroit bien-tôt que cette gloire ne seroit pas stérile , & qu'il lui en reviendrait des avantages aussi réels , que d'une marchandise nécessaire & précieuse , dont elle seroit seule le commerce.

Il publia en 1683 son *Traité de l'Organe de l'Oïüe* , qui fut traduit en Latin dès l'année suivante , & imprimé à Nuremberg. Cette Traduction a été insérée dans la Bibliothèque Anatomique de Manget. On sera surpris que ce soit-là le seul qu'ait donné M. du Verney , vû le long-tems qu'il a vécu depuis ; mais quand on le connoîtra bien , on sera surpris au contraire qu'il l'ait donné. Jamais il ne se contentoît pleinement sur un sujet , & ceux

(a) Voyés l'Hist. de 1715 , p. 74 & 75.

qui ont quelque idée de la Nature , le lui pardonneront. Il faisoit d'une partie qu'il examinait toutes les coupes différentes qu'il pouvoit imaginer , pour la voir de tous les sens , il employoit toutes les injections , & cela demande déjà un tems infini , ne fût-ce qu'en tentatives inutiles. Mais il arrivoit ce qui arrive presque toujours des discussions poussées dans un grand détail , elles ne levent guere une difficulté sans en faire naître une autre ; cette nouvelle difficulté , qu'on veut suivre , produit aussi sa difficulté incidente , & on se trouve engagé dans un labyrinthe. De plus un premier travail , qui auroit voulu être continué , est interrompu par un autre , que quelques circonstances , ou , si l'on veut , la simple curiosité rendent indispensable. Une connoissance acquise comme par hazard , aura une espece d'effet rétroactif , qui détruira ou modifiera beaucoup des connoissances précédentes qu'on croyoit absolument sûres. Ajoutés à ce fond d'embarras , que produit la nature de l'Anatomie , une peur de se méprendre , une frayeur des jugemens du Public , qui ne peut guere

être excessive , & l'on concevra fans peine qu'un très-habile Anatomiste peut n'avoir pas imprimé. Il faut pourtant avouer qu'un trop grand amour de la perfection , ou une trop grande délicatesse de gloire , feront perdre au Public une infinité de vûes & d'idées , qui pour être d'une certaine utilité , n'auroient pas eu besoin d'une entière certitude , ou d'une précision parfaite.

M. du Verney fut assés long-tems le seul Anatomiste de l'Académie , & ce ne fut qu'en 1684 qu'on lui joignit M. Mery (a). Ils n'avoient rien de commun qu'une extrême passion pour la même Science , & beaucoup de capacité ; du reste presque entièrement opposés , sur-tout à l'égard des talens extérieurs. Si l'on pouvoit quelquefois craindre que par le don de la parole M. du Verney n'eût la facilité de tourner les faits selon ses idées , on étoit sûr que M. Mery ne pouvoit que se renfermer dans une sévère exactitude des faits , & que l'un eût tenu en respect l'éloquence de l'autre. Le grand avantage des Compagnies résulte de

(a) Voyés l'Hist. de 1712 , p. 130.

cet équilibre des caracteres. On remarqua que M. du Verney prit un nouveau feu par cette espece de rivalité. Elle n'éclata jamais davantage que dans la fameuse question de la Circulation du sang du Foetus, dont nous avons tant parlé. Elle le conduisit à examiner d'autres sujets qui pouvoient y avoir rapport, la circulation dans les Amphibies, tels que la Grenouille, car le Foetus qui vit d'abord sans respirer l'air, & ensuite en le respirant, est une espece d'Amphibie; ceux là le conduisoient à d'autres Animaux approchans, sans être Amphibies, comme le Crapaud, & enfin aux Insectes, qui font un genre à part, & offrent un spectacle tout nouveau.

Aussi excelloit-il dans l'Anatomie comparée, qui est l'Anatomie prise le plus en grand qu'il soit possible, & dans une étendue où peu de gens la peuvent embrasser. Il est vrai que pour nous & pour nos besoins la structure du Corps humain paroîtroit suffire mais on le connoît mieux, quand on connoît aussi toutes les autres Machines faites à peu près sur le même dessein. Après celles-là il s'en présente

d'autres d'un dessein fort différent, il y aura moins d'utilité à les étudier à cause de la grande différence; mais par cette raison là même, la curiosité sera plus piquée, & la curiosité n'a-t-elle pas ses besoins?

Dans les premiers tems de ses Exercices du Jardin Royal, il faisoit & les Démonstrations des parties qu'il avoit préparées, & les Discours qui expliquoient les usages, les maladies, les cures, & résolvoient les difficultés. Mais la foiblesse de poitrine, qui se faisoit toujours sentir, ne lui permit pas de conserver les deux fonctions à la fois. Un habile Chirurgien choisi par lui, faisoit sous lui les Démonstrations, & il ne lui restoit plus que les Discours, dans lesquels il avoit de la peine à se renfermer. C'est lui qui a le premier enseigné en ce lieu-là l'Ostologie, & les maladies des Os.

De son Cabinet, où il avoit étudié des Cadavres, ou des Squeletes, il alloit dans les Hôpitaux de Paris, où il étudioit ceux dont les maux avoient rapport à l'Anatomie. Si la machine du Corps dissequée & démontrée, présente encore tant d'Enigmes très-diffi-

ciles & très-obscurés , à plus forte raison la machine vivante , où tout est sans comparaison moins exposé à la vûe , plus enveloppé , plus équivoque. C'étoit-là qu'il appliquoit sa Theorie aux faits , & qu'il apprenoit même ce que la seule Theorie ne lui eût pas appris. En même-tems il étoit d'un grand secours , & aux Malades , & à ceux qui en étoient chargés. Quoiqu'il fût Docteur en Medecine , il évitoit de s'engager dans aucune pratique de Medecine ordinaire , quelque honorable , quelque utile qu'elle pût être ; il prévoyoit qu'un cas rare de Chirurgie , une opération singuliere , lui auroit causé une distraction indispensable , & il s'acquittoit assés envers le Public de son devoir de Medecin , non-seulement par les instructions générales qu'il donnoit sur toute l'Anatomie , mais par l'utilité dont il étoit dans les occasions particulieres.

Loin d'avoir rien à se reprocher sur cet article, il ne se reprochoit que d'être trop occupé de sa Profession. Il craignoit que la Religion , dont il avoit un sentiment très-vif , ne lui permît pas un si violent attachement , qui s'empa-

roit de toutes ses pensées, & de tout son tems. L'Auteur de la Nature, qu'il admiroit & révéroit sans cesse dans ses Ouvrages si bien connus de lui, ne lui paroïssoit pas suffisamment honoré par ce culte sçavant, toujours cependant accompagné du culte ordinaire le plus régulier. L'âge qui s'avançoit, les infirmités qui augmentoient, contribuoient peut-être à ce scrupule, sans lui donner pourtant le pouvoir de s'y livrer entierement.

Les mêmes raisons l'empêcherent pendant plusieurs années de paroître à l'Academie. Il demanda à être Vétéran, & sa place fut remplie par M. Petit Docteur en Medecine. Il paroïssoit avoir oublié l'Academie, lorsque tout d'un coup il se réveilla à l'occasion de la réimpression de l'Histoire Naturelle des Animaux, à laquelle il avoit eu anciennement beaucoup de part. Il reprit à 80 ans des forces, de la jeunesse pour revenir dans nos Assemblées, où il parla avec toute la vivacité qu'on lui avoit connue, & qu'on n'attendoit plus. Une grande passion est une espece d'Ame, immortelle à sa maniere, & presque indépendante des organes.

Il ne perdoit aucun des intervalles que lui laissoient des souffrances, qui redoubloient toujours, & qui le mirent plusieurs fois au bord du tombeau. Il revoyoit avec M. Vinslou son *Traité de l'Oreille*, dont il vouloit donner une seconde Edition, qui se feroit bien sentie des acquisitions postérieures. Il avoit entrepris un Ouvrage sur les Insectes, qui l'obligeoit à des soins très-pénibles; malgré son grand âge, par exemple, il passoit des nuits dans les endroits les plus humides du Jardin, couché sur le ventre, sans oser faire aucun mouvement, pour découvrir les allures, la conduite des Limaçons, qui semblent en vouloir faire un secret impénétrable. Sa santé en souffroit, mais il auroit encore plus souffert de rien négliger. Il mourut le 10 Septembre 1730, âgé de 82 ans.

Il étoit en commerce avec les plus grands Anatomistes de son tems, Malpighi, Ruysch, Pitcarne, Bidloo, Boërhavé. J'ai vu les Lettres qu'il en avoit reçues, & je ne puis m'empêcher d'en traduire ici une de Pitcarne écrite en Latin, datée de l'an 1712, à cause de son caractère singulier.

Très-illustre du Verney, voici ce que t'écrit un homme qui te doit beaucoup, & qui te rend graces de ces Discours divins qu'il a entendus de toi à Paris il y a 30 ans. Je te recommande Thomson mon ami, & Ecoissois. Je t'envoyerai bien-tôt mes Dissertations où je résoudrai ce Problème : Une Maladie étant donnée, trouver le Remede. A Edimbourg, &c. Celui qui s'élevoit à de pareils Problèmes, & dont effectivement le nom est devenu si célèbre, se faisoit honneur de se reconnoître pour Disciple de M. du Verney. On voit de plus par des Lettres de 1698 que lui qui auroit pû instruire parfaitement dans l'Anatomie un frere qu'il avoit, il l'envoyoit d'Angleterre à Paris, pour y étudier sous le plus grand Maître.

En général il paroît par toutes ces Lettres que la réputation de M. du Verney étoit très-brillante chés les Etrangers, non-seulement par la haute idée qu'ils remportoient de sa capacité, mais par la reconnoissance qu'ils lui devoient de ses manieres obligeantes, de l'intérêt qu'il prenoit à leurs progrès, de l'affection dont il animoit ses leçons. Ceux qui lui adressoient de

nouveaux Disciples , ne lui demandoient pour eux que ce qu'ils avoient éprouvé eux-mêmes. Ils disent tous que son Traité de l'Oüie leur a donné une envie extrême de voir les Traités des quatre autres Sens qu'il avoit promis dans celui-là , ils l'exhortent souvent à faire part à tout le Public de ses richesses , qu'il ne peut plus tenir cachées après les avoir laissé appercevoir dans ses Discours du Jardin Royal , ils le menacent du péril de se les voir enlever par des gens peu scrupuleux , & on lui cite même un exemple où l'on croit le cas déjà arrivé ; mais il a toujours été ou peu sensible à ce malheur, ou trop irrésolu à force de sçavoir.

On lui donne assés souvent dans ces Lettres une premiere place entre tous les Anatomistes. Il est vrai que dans ce qu'on écrit à un homme illustre , il y entre d'ordinaire du compliment ; on peut mettre à un haut rang celui qui n'est pas à un rang fort haut , mais on n'ose pas mettre au premier rang celui qui n'y est pas ; la louange est trop déterminée , & on ne pourroit sauver l'honneur de son jugement.

Il est du devoir de l'Academie de

publier un bienfait qu'elle a reçu de lui. Il lui a legué par son Testament toutes ses préparations Anatomiques, qui sont & en grand nombre, & de la perfection qu'on peut imaginer. Cela joint à tous les Squeletes d'Animaux rares, que la Compagnie a depuis long-tems dans une Salle du Jardin Royal, composera un grand Cabinet d'Anatomie, moins estimable encore par la curiosité, que par l'utilité dont il fera dans les recherches de ce genre.



E L O G E
DE M. LE COMTE
MARSIGLI.

LOUIS-FERDINAND MARSIGLI naquit à Bologne le 10 Juillet 1658 du Comte Charles-François Marfigli, issu d'une ancienne Maison Patricienne de Bologne, & de la Comtesse Marguerite Cicolani. Il fut élevé par ses parens selon qu'il convenoit à sa naissance, mais il se donna à lui-même quant aux Lettres une éducation bien supérieure à celle que sa naissance demandoit. Il alla dès sa première jeunesse chercher tous les plus illustres Sçavans d'Italie, il apprit les Mathématiques de Geminiano Montanari, & d'Alphonse Borelli, l'Anatomie de Marcel Malpighi, l'Histoire Naturelle des Observations que son génie lui fournissoit dans ses voyages.

Mais ils eussent été trop bornés s'ils se fussent renfermés dans l'Italie. Il al-

la à Constantinople en 1679 avec le Bayle que Venise y envoyoit. Comme il se destinoit à la Guerre, il s'informa, mais avec toute l'adresse & les précautions nécessaires, de l'état des forces Ottomanes, & en même tems il examina en Philosophe le Bosphore de Thrace, & ses fameux courans. Il écrivit sur l'un & l'autre de ces deux sujets. Le Traité du Bosphore parut à Rome en 1681 dédié à la Reine Christine de Suede, & c'est le premier qu'on ait de lui. L'autre intitulé, *Del incremento, e decremento dell Imperio Ottomano*, doit paroître présentement imprimé à Amsterdam avec une Traduction Françoisse.

Il revint de Constantinople dès l'an 1680, & peu de tems après, lorsque les Turcs menaçoient d'une irruption en Hongrie, il alla à Vienne offrir ses services à l'Empereur Leopold, qui les accepta. Il lui fut aisé de prouver combien il étoit au-dessus d'un simple Soldat par son intelligence dans les Fortifications, & dans toute la science de la Guerre, il fit avec une grande approbation des Généraux, des Lignes & des Travaux sur le Rab pour ar-

rêter les Turcs, & il en fut récompensé par une Compagnie d'Infanterie en 1683 quand les Ennemis parurent pour passer cette Riviere. Ce fut là qu'après une action assés vive, il tomba blessé & presque mourant entre les mains des Tartares, le 2 Juillet, jour de la Visitation; ce n'est pas sans raison que nous ajoutons le nom de cette Fête à la datte du jour. Il a fait de sa captivité une Relation, où il a bien senti que l'art n'étoit point nécessaire pour la rendre touchante. Le sabre toujours levé sur sa tête, la mort toujours présente à ses yeux, des traitemens plus que barbares, qui étoient une mort de tous les momens, feront fremir les plus impitoyables, & l'on aura seulement de la peine à concevoir comment sa jeunesse, sa bonne constitution, son courage, la résignation la plus chrétienne, ont pû résister à une si affreuse situation. Il se crut heureux d'être acheté par deux Turcs, freres, & très-pauvres, avec qui il souffrit encore beaucoup, mais plus par leur misere, que par leur cruauté, il contoit qu'ils lui avoient sauvé la vie. Ces maîtres si doux le

faisoient enchaîner toutes les nuits à un pieu planté au milieu de leur chétive cabane , & un troisiéme Turc , qui vivoit avec eux , étoit chargé de ce soin.

Enfin , car nous supprimons beaucoup de détails , quoiqu'intéressans , il trouva moyen de donner de ses nouvelles en Italie , & de se faire racheter , & le jour de sa liberté fut le 25 Mars 1684 , jour de l'Annonciation. Ses réflexions sur ces deux dates de sa captivité & de sa délivrance font la plus remarquable partie de son Eloge , puisqu'elles découvrent en lui un grand fond de piété. Il conçut , & ce sont ici ses paroles , que dans deux jours où l'auguste Protectrice des Fideles est particulièrement honorée , elle lui avoit obtenu deux graces du Ciel , l'une consistoit à le punir salutairement de ses fautes passées , l'autre à faire cesser la punition.

Remis en liberté , il alla à Bologne se montrer à ses Concitoyens qui avoient pleuré sa mort , & qui verserent d'autres larmes en le revoyant , & après avoir joui de toutes les douceurs d'une pareille situation , il re-

tourna à Vienne se présenter à l'Empereur, & reprendre ses emplois Militaires. Il fut chargé de fortifier Strigonie, & quelques autres Places, & d'ordonner les travaux nécessaires pour le Siège de Bude que méditoient les Impériaux. Il eut part à la construction d'un Pont sur le Danube, ce qui lui donna occasion d'observer les ruines d'un ancien Pont de Trajan sur ce même fleuve. Il fut fait Colonel en 1689.

En cette même année l'Empereur l'envoya deux fois à Rome pour faire part aux Papes Innocent XI & Alexandre VIII des grands succès des Armées Chrétiennes, & des projets formés pour la suite.

Lorsqu'après une longue guerre, funeste aux Chrétiens mêmes, qui en remportoient l'avantage, l'Empereur & la République de Venise d'une part, & de l'autre la Porte, vinrent à songer à la Paix, & qu'il fut question d'établir les limites entre les Etats de ces trois Puissances, le Comte Marsigli fut employé par l'Empereur dans une affaire si importante, & comme un homme de Guerre qui connoissoit ce qui fait une bonne Frontiere, & com-

me un Sçavant bien instruit des anciennes possessions, & comme un habile Négociateur, qui sçauroit faire valoir des droits. Se trouvant sur les confins de la Dalmatie Vénitienne, il reconnut, à quelque distance de là, une Montagne, au pied de laquelle habitoient les deux Turcs, dont il avoit été Esclave. Il fit demander dans le Pais Turc s'ils vivoient encore, & heureusement pour lui ils se retrouvèrent. Il eut le plaisir de se faire voir à eux environné de troupes qui lui obéissoient, ou le respectoient, & le plaisir encore plus sensible de soulager leur extrême misère, & de les combler de présens. Il crut leur devoir encore sa rançon, parce que l'argent qu'ils en avoient reçu, leur avoit été enlevé par le Commandant Turc sous ce prétexte extravagant, que leur Esclave étoit un fils ou un proche parent du Roi de Pologne, qu'ils auroient dû envoyer au Grand Seigneur. Il fit encore plus pour eux, persuadé presque que c'étoient des Libérateurs généreux, qui pour son seul intérêt l'avoient tiré des mains des Tartares. L'emploi qu'il avoit pour régler les Limites le mettant à portée

d'écrire au Grand Visir, il lui demanda pour l'un de ces deux Turcs un Timariot, Bénéfice Militaire, & en obtint un beaucoup plus considérable que celui qu'il demandoit. Sa générosité fut sentie par ce Visir, comme on auroit pu souhaiter qu'elle le fût par le premier Ministre de la Nation la plus polie, & la plus exercée à la vertu.

Les différentes opérations d'une Guerre très-vive, suivies de toutes celles qui furent nécessaires pour un reglement de limites, devoient suffire pour occuper un homme tout entier. Cependant au milieu de tant de tumulte, d'agitation, de fatigues, de périls, M. Marsigli fit presque tout ce qu'auroit pu faire un Sçavant, qui auroit voyagé tranquillement pour acquérir des connoissances. Les armes à la main, il levoit des Plans, déterminoit des positions par les méthodes Astronomiques, mesuroit la vitesse des Rivières, étudioit les Fossiles de chaque Païs, les Mines, les Métaux, les Oiseaux, les Poissons, tout ce qui pouvoit mériter les regards d'un homme qui sçait où il les faut porter. Il alloit jusqu'à faire des épreuves Chimiques, & des Ana-

tomies. Le tems bien ménagé est beaucoup plus long que n'imaginent ceux qui ne sçavent guere que le perdre. Le Métier de la Guerre a des vuides fréquens, & quelquefois considérables, abandonnés ou à une oisiveté entiere, ou à des plaisirs qu'on se rend témoignage d'avoir bien mérités. Ces vuides n'en étoient point pour le Comte Marfigli, il les donnoit à un autre Métier presque aussi noble, à celui de Philosophe & d'Observateur, il les remplissoit comme auroit fait Xenophon. Il amassa un grand Recueil, non-seulement d'Ecrits, de Plans, de Cartes, mais encore de curiosités d'Histoire Naturelle.

La succession d'Espagne ayant rallumé en 1701 une Guerre qui embrasa l'Europe, l'importante Place de Brisac se rendit par capitulation à feu M. le Duc de Bourgogne le six Septembre 1703, après treize jours de tranchée ouverte. Le Comte d'Arco y commandoit, & sous lui M. Marfigli, parvenu alors au grade de Général de Bataille. L'Empereur persuadé que Brisac avoit été en état de se défendre, & qu'une si prompte capitulation s'étoit faite contre
les

les regles , nomma des Juges pour connoître de cette grande affaire. Ils prononcèrent le quatre Février 1704 une Sentence , par laquelle le Comte d'Arco étoit condamné à avoir la tête tranchée , ce qui fut exécuté le dix-huit du même mois , & le Comte Marsigli à être déposé de tous honneurs & charges, avec la rupture de l'épée. Un coup si terrible lui dût faire regretter l'esclavage chés les Tartares.

Il est presque impossible que de pareils coups fassent la même impression sur le coupable & sur l'innocent ; l'un est terrassé malgré lui-même par le témoignage de sa conscience , l'autre en est soutenu & relevé. Il alla à Vienne pour se jeter aux pieds de l'Empereur, & lui demander la revision du Procès ; mais il ne put en huit mois approcher de S. M. I. ; grace en effet très-difficile à obtenir du Prince le plus juste , à cause des conséquences , ou dangereuses , ou tout au moins defagréables. Il eut donc recours au Public , & remplit l'Europe d'un grand Mémoire imprimé pour sa justification. Par bonheur pour lui un Anonyme , & ce ne fut qu'un Anonyme , y répondit, ce qui lui don-

na lieu de lever jusqu'aux moindres scrupules , que son Apologie auroit pû laisser. Le fond en est que long-tems avant le Siège de Brisac , il avoit représenté très-instamment que la Place ne pourroit se défendre , & il le fait voir par les états de la Garnison , des Munitions de Guerre , &c. pièces dont on ne lui a pas contesté la vérité. On lui avoit refusé , sous prétexte d'autres besoins , tout ce qu'il avoit demandé de plus nécessaire & de plus indispensable. Il n'étoit point le Commandant , & il n'avoit fait que se ranger à l'avis entierement unanime du Conseil de Guerre. Mais cette grande brieveté , à laquelle nous sommes obligés de réduire ses raisons , lui fait tort , & il vaut mieux nous contenter de dire, que le Public , qui sçait si bien faire entendre son jugement sans le prononcer en forme , ne souscrivit pas à celui des Commissaires Impériaux. Les Puissances mêmes alliées de l'Empereur , intéressées par conséquent à la conservation de Brisac, reconnurent l'innocence du Comte Marsigli , & la Hollande nommément permit qu'on en rendît témoignage dans des écrits qui furent

publiés. Parmi tous ces suffrages favorables nous en avons encore un à conter, qui n'est à la vérité que celui d'un particulier; mais ce particulier est M. le Maréchal de Vauban, dont l'autorité auroit pû être opposée, s'il l'eût fallu, à celle de toute l'Europe, comme l'autorité de Caron à celle des Dieux. Sur le fond de toute cette affaire, il parut généralement qu'on avoit voulu au commencement d'une grande Guerre donner un exemple effrayant de sévérité, dont on prévoyoit les besoins dans beaucoup d'autres occasions pareilles; la Morale des Etats se résout pour de si grands intérêts à hasarder le sacrifice de quelques particuliers.

M. Marigli envoya toutes ses Pièces justificatives à l'Académie, comme à un Corps dont il ne vouloit pas perdre l'estime, & il est remarquable dans la Lettre qu'il lui écrivit, qu'après avoir parlé en peu de mots de sa malheureuse situation, il ne pense plus qu'à des projets d'Ouvrages, & les expose assés au long, principalement l'idée qu'il avoit d'établir le véritable Cours de la Ligne des Monta-

gues , qui commence à la Mer Noire ; va parallelement au Danube jusqu'au Mont Saint Gothard , & continue jusqu'à la Méditerranée.

Dans l'Impression de ses Apologies il met pour Vignette une espece de Devise singuliere , qui a rapport à son aventure. C'est une M. premiere lettre de son nom , qui porte de part & d'autre entre ses deux jambes les deux tronçons d'une Épée rompue , avec ces mots , *Fractus integro*. Eût-il imaginé , eût-il publié cette représentation affligeante , s'il se fût cru flétri , & n'eût-il pas cru l'être , si la voix publique ne l'eût pleinement rassuré ?

Il chercha sa consolation dans les Sciences , dont il s'étoit heureusement ménagé le secours , sans prévoir qu'il lui dût être un jour si nécessaire. Ce qui n'avoit été pour lui qu'un Lieu de plaisance devint un Azile. Il conserva la pratique d'étudier par les voyages , dont il avoit contracté l'habitude , & c'est réellement la meilleure pour l'Histoire Naturelle , qui étoit son grand objet. Il alla en Suisse , où la Nature se présente sous un aspect si différent de tous les autres , & ce Pais

l'intéressoit particulièrement , parce qu'il vouloit faire un Traité de la structure organique de la Terre , & que les Montagnes sont peut-être des especes d'os de ce grand Corps. Il vint ensuite à Paris , où il ne trouva pas moins de quoi exercer sa curiosité , quoique d'une maniere différente. De-là il parcourut la France , & s'arrêta à Marseille pour étudier la Mer.

Etant un jour sur le Port , il reconnut un Galerien Turc pour être celui qui l'attachoit toutes les nuits au pieu dont nous avons parlé. Ce malheureux, frappé d'un effroi mortel , se jetta à ses pieds pour implorer sa miséricorde, qui ne devoit consister qu'à ne pas ajouter de nouvelles rigneurs à sa misere présente. M. Marsigli écrivit à M. le Comte de Pontchartrain pour le prier de demander au Roi la liberté de ce Turc , & elle fut accordée. On le renvoya à Alger , d'où il manda à son Libérateur qu'il avoit obtenu du Bacha des traitemens plus doux pour les Esclaves Chrétiens. Il semble que la Fortune imitât un Auteur de Roman , qui auroit ménagé des rencontres imprévûes & singulieres en faveur des vertus de son Heros.

Le Comte Marfigli fut rappelé de Marseille en 1709 par les ordres du Pape Clement XI. qui dans les conjonctures d'alors , crut avoir besoin de Troupes , & lui en donna le commandement , tant l'affaire de Brisac lui avoit laissé une réputation entiere ; car la valeur & la capacité les plus réelles n'auroient pas suffi , il faut toujours dans de semblables choix conter avec l'opinion des hommes. Quand ce commandement fut fini par le changement des conjonctures , le Pape voulut retenir M. Marfigli auprès de lui par l'offre des emplois Militaires les plus importans dont il disposât , & même pour n'épargner aucun moyen , par l'offre de la Préature , qui auroit pu le relever si glorieusement , & le porter à un rang si haut ; mais il refusa tout pour aller reprendre en Provence les délicieuses Recherches qu'il y avoit commencées. Il en envoya à l'Académie en 1710 une assés ample Relation dont nous avons rendu conte , (a) & la belle découverte des fleurs du Corail y est comprise. Cet Ouvrage a été imprimé à Amsterdam en 1715 sous

(a) Voyés l'Hist. de 1710, p. 23. 48. & 69.

le Titre d'*Histoire Phisique de la Mer*. Des affaires domestiques le rappellerent à Bologne , & là il commença l'exécution d'un dessein qu'il méditoit depuis long-tems , digne d'un homme accoutumé au grand pendant tout le cours de sa vie.

Entre toutes les Villes d'Italie , Bologne est célèbre par rapport aux Sciences & aux Arts. Elle a une ancienne Université pareille aux autres de l'Europe , une Académie de Peinture , de Sculpture & d'Architecture , nommée *Clementine* , parce qu'elle a été établie par Clement XI. enfin une Académie des Sciences , qui s'appelle l'Académie des *Inquiets* , nom assés convenable aux Philosophes modernes , qui n'étant plus fixés par aucune autorité , cherchent & chercheront toujours. Le Comte Marigli voulut encore orner de ce côté-là sa Patrie , quoique déjà si ornée. Il avoit un fonds très-riche de toutes les différentes Pieces , qui peuvent servir à l'Histoire Naturelle , d'Instrumens nécessaires aux Observations Astronomiques , ou aux Expériences de Chimie , de Plans pour les Fortifications , de Modeles de Machi-

nes , d'Antiquités , d'Armes Étrangères , &c. Le tout non-seulement acquis à grands frais , mais transporté encore à plus grands frais de différens lieux éloignés jusqu'à Bologne , & il en fit une donation au Senat de cette Ville , par un Acte authentique du 11. Janvier 1712. en formant un corps qui eût la garde de tous les fonds donnés , & qui en fit à l'avantage du Public l'usage réglé par les conditions du Contrat. Il nomma ce Corps l'*Institut des Sciences & des Arts de Bologne*. Sans doute il eut des difficultés à vaincre de la part des Compagnies plus anciennes , différens interêts à concilier ensemble , des caprices même à es-suyer , mais il n'en reste plus de traces , & c'est autant de perdu pour sa gloire , à moins qu'on ne lui tienne compte de ce qu'il n'en reste plus de traces. Il subordonna son Institut à l'Université , & le lia aux deux Academies. De cette nouvelle disposition faite avec toute l'habileté requise , & tous les ménagemens nécessaires , il en résulte certainement que la Philosophie & les Mathématiques ont aujourd'hui dans Bologne des secours & des avantages considérables

considérables qu'elles n'y avoient jamais eus , & dont le fruit doit se communiquer par une heureuse contagion.

Le Sénat donna à l'Institut un Palais tel que le demandoient les grands fonds reçus de M. Marfigli , qu'il falloit distribuer en différens Appartemens , selon les Sciences.

Dans ce Palais habitent six Professeurs , chacun dans le quartier de la Science qui lui appartient. On croit voir l'Atlantide du Chancelier Bacon exécutée , le songe d'un Sçavant réalisé. Il sera facile de juger qu'on n'a pas oublié un Observatoire. Il est occupé par M. Eustachio Manfredi, Astronome de l'Institut , si ce n'est pas lui faire tort que de le désigner par cette seule qualité , lui qui allie aux Mathématiques les talens qui leur sont le plus opposés.

L'Institut s'ouvrit en 1714 par une Harangue du P. Hercule Corazzi Religieux Olivetan , Mathématicien de la nouvelle Compagnie. Le Comte Marfigli , qui n'avoit pas voulu permettre que son nom parût dans aucun Monument public , ne put échapper

aux justes louanges de l'Orateur. Comment séparer le Fondateur d'avec la Fondation ? Les louanges refusées sçavent bien revenir avec plus de force , & il est peut-être aussi modeste de leur laisser leur cours naturel , en ne les prenant que pour ce qu'elles valent.

En 1715 l'Academie des Sciences ayant proposé au Roi selon sa Regle , pour une place vacante d'Associé Etranger , deux sujets , qui furent M. le Duc d'Escalonne Grand d'Espagne , & M. Marfigli , le Roi ne voulut point faire de choix entre eux , & il ordonna que tous deux seroient de l'Academie , parce que la premiere place d'Associé Etranger qui vaqueroit , ne seroit point remplie. N'eût-il pas sans hésiter , donné la préférence à un homme du mérite & de la dignité du Duc d'Escalonne , pour peu qu'il fût resté de tache au nom de son Concurrent , & cette tache n'eût-elle pas été de l'espece la plus odieuse aux yeux de ce grand Prince ? M. Marfigli étoit aussi de la Société Royale de Londres , & de celle de Montpellier. Ce n'étoit pas un honneur à négliger pour les différentes

Academies , que de conter parmi leurs Membres leFondateur d'une Academie.

Elle l'occupoit toujours , & il se livroit volontiers à toutes les idées qui lui venoient sur ce sujet , quelques soins , & quelques dépenses qu'elles demandassent. Il mit sur pied une Imprimerie , qui devoit être fournie non-seulement de Caracteres Latins & Grecs , mais encore Hebreux & Arabes , & il fit venir de Hollande des Ouvriers habiles pour les fondre. Il eut des raisons pour ne pas donner ce grand fond à l'Institut directement , mais aux Peres Dominicains de Bologne , à condition que tous les Ouvrages , qui partiroient de l'Institut , seroient imprimés en remboursant seulement les frais. Il donna à cette Imprimerie le nom d'Imprimerie de S. Thomas d'Aquin , dont il invoquoit la protection pour cet établissement , & pour tout l'Institut. Le Protecteur étoit bien choisi ; car S. Thomas dans un autre siècle , & dans d'autres circonstances , étoit Descartes. Nous passons sous silence des Processions , où il vouloit que l'on portât huit Bannieres , qui auroient re-

présenté les principaux événemens de la Vie du Saint , & auxquelles on jugea à propos de substituer la Châsse de ses Reliques. La dévotion d'Italie prend assés souvent une forme qui n'est guere de notre goût d'aujourd'hui.

Ce qui en fera certainement davantage , c'est l'établissement qu'il fit d'un Tronc dans la Chapelle de l'Institut pour le Rachat des Chrétiens , & principalement de ses Compatriotes Esclaves en Turquie. Il n'oublia rien pour animer cette charité ; il se souvenoit de ses malheurs utilement pour les autres malheureux. Par le même souvenir il ordonna une Procession solennelle de l'Institut tous les 25 ans , le jour de l'Annonciation. Ces Fêtes , ces Cérémonies fondées sur la piété , pouvoient aussi avoir une politique sensée & légitime ; elles lioient l'Institut à la Religion , & en assuroient la durée.

Il manquoit encore à la Collection d'Histoire Naturelle , dont l'Institut étoit en possession , quantité de choses des Indes ; car ce qui y dominoit , c'étoit l'Europe , & il jugea qu'il ne pouvoit avoir promptement ces curiosités

qu'en les allant chercher en Angleterre & en Hollande. Il s'embarqua à Li-vourne pour Londres, quoique dans un âge déjà fort avancé, & il alla de Londres à Amsterdam finir ses sçavantes emplettes. Là il donna à imprimer son grand Ouvrage du *Cours du Danube*, dont il a paru à la Haye en 1726 une Edition magnifique en 6 Vol. in-fol. & il négocia avec les Libraires un nombre de bons Livres destinés à son Institut. Quand toutes ses nouvelles acquisitions furent rassemblées dans Bologne, il en fit sa donation en 1727.

Tout cela fini, tous ses projets heureusement terminés, il imita en quelque sorte Solon, qui après avoir été le Législateur de son Païs, & n'ayant plus de bien à lui faire, s'en exila. Il alla en 1728 retrouver sa retraite de Provence, pour y reprendre ses Recherches de la Mer, & suivre en liberté ce génie d'observation qui le possédoit. Mais il eut en 1729 une legere attaque d'Apoplexie, & les Medecins le renvoyèrent dans l'air natal. Il ne fit qu'y languir jusqu'au premier Novembre 1730 qu'une seconde attaque l'em-

porta. Tout Bologne fit parfaitement son devoir pour un pareil Citoyen , qui à l'exemple des anciens Romains , avoit uni en même degré les Lettres & les Armes , & donné tant de preuves d'un amour singulier pour sa Patrie.



E L O G E
DE MONSIEUR
G E O F F R O Y.

ESTIENNE-FRANÇOIS GEOFFROY
nâquit à Paris le 13 Février 1672,
de Matthieu-François Geoffroy, Mar-
chand Apotiquaire, ancien Echevin,
& ancien Consul, & de Louise de
Vaux, fille d'un Chirurgien célèbre
en son tems. Le Bisayeul paternel de
M. Geoffroy avoit été aussi premier
Echevin de Paris, & alors on ne choi-
sissoit que des Bourgeois d'ancienne fa-
mille, & d'une réputation bien nette,
espece de Noblesse qui devoit bien
valoir celle dont la preuve ne consiste
que dans les filiations.

Si nous disions que l'éducation d'un
jeune homme a été telle que quand il
fut en Phisique, il se tenoit chés son
Pere des Conférences réglées, où M.
Cassini apportoit ses Planispheres, le
P. Sebastien ses machines, M. Joblot

ses Pierres d'Aiman , où M. du Verney faisoit ses dissections , & M. Homberg des Opérations de Chimie , où se rendoient du moins par curiosité plusieurs autres Scavans fameux , & de jeunes gens qui portoient de beaux noms , qu'enfin ces Conférences parurent si bien entendues , & si utiles , qu'elles furent le modele & l'époque de l'établissement des expériences de Physique dans les Colleges ; sans doute on croiroit qu'il s'agissoit de l'éducation d'un Fils de Ministre , destiné pour le moins aux grandes dignités de l'Eglise ; cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy , que son Pere ne destinoit qu'à lui succéder dans sa profession. Mais il sçavoit combien de connoissances demande la Pharmacie embrassée dans toute son étendue , il l'aimoit , & par goût , & parce qu'elle lui réussissoit fort , & il croyoit ne pouvoir mieux faire que de fournir à son Fils les moyens de poursuivre avec plus d'avantage la carrière où lui-même auroit vieilli.

Après cette premiere étude de Physique générale , M. Geoffroy fit des Cours particuliers de Botanique , de

Chimie , & même d'Anatomie , quoique cette Science ne fût pas de son objet principal. Il s'en écartoit encore davantage dans ses heures de délassement , où l'on est le maître de choisir ses plaisirs. Il tournoit , il travailloit des Verres de Lunettes , il exécutoit des Machines en petit , il apprenoit l'Italien de l'Abbé Roselli , si connu par le Roman de l'*Infortuné Napolitain*.

En 1692 son Pere l'envoya à Montpellier pour y apprendre la Pharmacie chés un habile Apotiquaire , qui de son côté envoya son Fils à Paris chés M. Geoffroy , échange bien entendu , puisque l'un & l'autre de ces jeunes gens , en laissant dans la maison paternelle ce qu'il étoit bien sûr d'y retrouver toujours , alloit chercher dans une maison étrangere ce qu'il n'eût pas trouvé chés lui.

M. Geoffroy suivit les plus habiles Professeurs de la fameuse Ecole de Montpellier , & il vit presque naître alors dans cette Ville un grand nom qui s'est toujours accru depuis , & qui par lui-même , & sans nul secours étranger , s'est élevé à la premiere place. Avant que de revenir à Paris , M. Geof-

froy voyagea dans les Provinces Meridionales du Royaume , & alla voir les Ports de l'Océan , car il embrassoit aussi ce qui n'étoit que de pure curiosité; il en eût été peut-être bien puni à saint Malo , où il se trouva enfermé en 1693 , dans le tems du Bombardement des Anglois , si la terrible Machine Infernale , qui menaçoit d'abîmer tout , n'eût manqué son effet. M. le Comte de Tallard , depuis Duc , Pair , & Maréchal de France , ayant été nommé au commencement de 1698 à l'Ambassade extraordinaire d'Angleterre , il choisit M. Geoffroy , qui n'étoit point Medecin , pour avoir soin de sa santé , & il ne crut point que cette confiance donnée au mérite dépourvû de titre , fût trop hardie. M. Geoffroy , qui sçavoit voyager , ne manqua pas de profiter du séjour de Londres , il gagna l'amitié de la plupart des Illustres d'un Pays , qui en produit tant , & principalement celle de M. le Chevalier Sloane , & en moins de six mois il devint leur Confrere par une place qu'ils lui donnerent dans la Societé Royale.

De là il passa en Hollande , où il vit d'autres Sçavans , fit d'autres observa-

tions , acquit de nouvelles connoissances. Il se présenta encore à lui l'occasion de faire un voyage agréable , celui d'Italie , où il alla en 1700 avec M. l'Abbé de Louvois , en qualité de son Medecin , selon le langage de M. Geoffroy , & en qualité d'ami , selon le langage de cet Abbé , car ils avoient tous deux le mérite de ne pas parler de même.

Le grand objet de M. Geoffroy étoit l'Histoire Naturelle , & la matiere Médicinale , & il étoit d'autant plus obligé à porter ses vûes de ce côté-là , que son Pere avoit dessein de lui laisser sa place & son établissement. Dès 1693 il avoit subi l'examen pour la Pharmacie , & fait son Chef-d'œuvre , cependant ce n'étoit point là le fond de son intention , il vouloit être Medecin , & n'osoit le déclarer. Il faisoit des études équivoques qui convenoient également au plan de son Pere & au sien , telle étoit la matiere Medicinale, qu'un habile Apotiquaire ne sçauroit trop connoître , & que souvent un habile Medecin ne connoît pas assés.

Enfin quand le tems fut venu de ne pouvoir plus soutenir la dissimulation ,

& de prendre un parti décisif, il se déclara, & le Pere se rendit. Il avoit destiné à la Medecine son second Fils, qui est aujourd'hui l'un des Chimistes de cette Academie, celui-là prit la Pharmacie au lieu de son Aîné. Cette légère transposition dut être assés indifférente au Pere; mais enfin ce n'étoit pas là son premier projet, & il apprit combien la nature, qu'il n'avoit pas assés consultée sur ses enfans, est jalouse de ses droits.

M. Geoffroy se mit donc sur les Bancs de Medecine, & fut reçu Bachelier en 1702. Sa premiere These fut extrêmement retardée, parce que M. Fagon, premier Medecin, qui devoit y présider, & qui avoit coutume de commettre pour la Présidence, voulut présider en personne, honneur qui se fit acheter par des délais. M. Geoffroy qui avoit fait sa These lui-même, quoique selon l'usage établi elle dût être l'ouvrage du Président, avoit choisi cette Question, *si le Medecin est en même-tems un Mechanicien Chimiste?* on sent assés qu'il avoit intérêt de conclure pour l'affirmative, au hazard de ne pas comprendre tous les Medecins

dans sa définition. Il composa pareillement ses deux autres Theses de Bachelier, & à plus forte raison celles dont il fut Président après avoir été reçu Docteur en 1704. Il prenoit toujours des sujets utiles ou intéressans; celle où il demandoit *si l'Homme a commencé par être Ver*, piqua tellement la curiosité des Dames, & des Dames du plus haut rang, qu'il fallut la traduire en François, pour les initier dans des mysteres dont elles n'avoient point la Théorie. On assure que toutes les Theses sorties de sa main n'ont pas seulement été regardées dans nos Ecoles comme des Traités presque complets sur les sujets choisis, mais qu'elles se sont trouvées plus au goût des Etrangers, qu'un grand nombre d'autres, où ils se plaignent que le soin dominant a été celui de l'élégance du stile, & de la belle Latinité.

Il ne se pressa point de se jeter dans la pratique, dès qu'il en eut le droit; il s'enferma pendant dix ans dans son Cabinet & il voulut être sûr d'un grand fond de connoissances, avant que de s'en permettre l'usage. Les Medecins ont entre eux ce qu'ils appellent les bons

principes , & puisqu'ils sont les bons , ils ne sont pas ceux de tout le monde. Les Confreres de M. Geoffroy conviennent qu'il les possédoit parfaitement. Son caractère doux , circonspect , modéré , & peut-être même un peu timide , le rendoit fort attentif à écouter la nature , à ne la pas troubler par des remèdes sous prétexte de l'aider , & à ne l'aider qu'à propos , & autant qu'elle le demandoit. Une chose singulière lui fit tort dans les commencemens , il s'affectionnoit trop pour ses Malades , & leur état lui donnoit un air triste & affligé qui les allar- moit ; on en reconnut enfin le principe , & on lui sçut gré d'une tendresse si rare , & si chère à ceux qui souffrent.

Persuadé qu'un Medecin appartient également à tous les Malades , il ne faisoit nulle différence entre les bonnes pratiques & les mauvaises , entre les brillantes & les obscures. Il ne recherchoit rien , & ne rejettoit rien. De-là il est aisé de conclure que ce qui domi- noit dans le nombre de ses pratiques , c'étoient les obscures ou les mauvaises , & d'autant plus que ses premiers enga- gemens lui étoient sacrés , & qu'il n'eût

pas voulu les rompre , ou s'en acquitter légèrement , pour courir aux occasions les plus flatteuses qui seroient survenues. D'ailleurs souverainement éloigné de tout faste , il n'étoit point de ceux qui sçavent aider à leur propre réputation , & qui ont l'art de suggérer tout bas à la Renommée , ce qu'ils veulent qu'elle repete tout haut avec ses cent bouches. Cependant le vrai avoit percé à la longue , & M. Geoffroy étoit bien connu dans les grandes affaires de Medecine , ceux qui s'étoient saisis des premiers postes l'appelloient presque toujours en consultation , il étoit celui dont tous les autres vouloient emprunter des lumieres. Ciceron conclut que les Romains étoient le plus vaillant peuple du monde , de ce que chaque peuple se donnoit le premier rang pour la valeur , & accordoit toujours le second aux Romains.

En 1709 le Roi lui donna la place de Professeur en Medecine au College Royal , vacante par la mort de M. de Tournefort. Il entreprit de dicter à ses Auditeurs toute l'Histoire de la matiere Medicinale , sur laquelle il avoit depuis long-tems amassé de grandes pro-

visions. Tout le Regne Mineral a été expédié, c'est-à-dire, tous les Minéraux qui sont en usage dans la Médecine, & c'est ce qu'on a jusqu'à présent sur ce sujet de plus recherché, de plus certain, & de plus complet. Il en étoit au Regne Vegetal, & comme il suivoit l'ordre Alphabetique, il en est resté à la *Melisse*, qui quoiqu'assés avancée dans l'Alphabet, laissée après elle un grand vuide, & beaucoup de regret aux curieux de ces sortes de matieres. Il n'avoit point touché au Regne Animal; mais du moins tout ce qu'il a dicté s'est trouvé en très-bon ordre dans ses papiers, & on espere que sa famille le donnera au Public.

M. Fagon, qui étoit toujours demeuré titulaire de la Charge de Professeur en Chimie au Jardin Royal, la faisoit exercer par quelqu'un qu'il choissoit. M. de S. Yon, à qui il avoit donné cet emploi, n'ayant pû le remplir en 1707 à cause de ses infirmités, M. Geoffroy eut sa place, & s'en acquitta si bien que dans la suite M. Fagon se démit absolument de la Charge en sa faveur. Cela arriva en 1712. M. Fagon pour mettre en œuvre M. Geoffroy

froy tout entier , lui demanda qu'aux leçons ordinaires de Chimie , il en joignît sur la matiere Medicinale , ce qui dans une même séance ajoutoit deux heures , & quelquefois trois , à deux autres heures déjà employées. M. Geoffroy y consentit , emporté par son zèle , & sans doute aussi par un certain sentiment de gloire , qui agit & qui doit agir sur les ames les plus éloignées de la vanité ; il étoit soutenu par le plaisir de voir que de si longues séances , loin de rebuter les Auditeurs , ne les rendoient que plus assidus & plus attentifs ; mais enfin il consulta trop peu les intérêts de sa santé , qui étoit naturellement foible , & qui en souffrit.

La Faculté de Medecine qui se choisit tous les deux ans un Chef qu'on appelle Doyen , crut en 1726 se trouver dans des circonstances où il lui en falloit un , qui quoique digne de l'être , ne fît aucun ombrage à sa liberté , & qui aimât mieux sa Compagnie que sa place. M. Geoffroy fut élu , mais comme tous les Membres d'une Republique ne sont pas également Republicains , quelques-uns attaquèrent son élection par des irrégularités préten-

duës, & lui-même auroit été volontiers de leur parti, mais l'Élection fut confirmée par le jugement de la Cour.

Ses deux années de Décanat finies, il fut continué, & cela par les suffrages mêmes qui auparavant lui avoient été contraires. On sentoît un nouveau besoin qu'on avoit de lui. Il s'étoit élevé un Procès entre les Medecins & les Chirurgiens, espece de guerre civile, qui divisoit les Citoyens d'un même Etat, & il falloit ou du zele pour la soutenir, ou de la douceur pour la terminer, & même en la soutenant il falloit toujours de la douceur avec le zele. On lui fit un honneur singulier; il y a sous le Doyen un Censeur qui est son Lieutenant, & ce Censeur est toujours le Doyen qui vient de sortir de place. On supprima le titre de Censeur pour les deux années du nouveau Décanat de M. Geoffroy, & on le laissa le maître de choisir ceux qu'il voudroit pour l'aider. Ces témoignages d'estime de la part de sa Compagnie, qu'il n'auroit pas recherchés par ambition, il les sentit vivement par un principe de reconnoissance, d'autant plus fort qu'on est plus dégagé de pas-

sions tumultueuses ; il se livra sans ménagement aux travaux extraordinaires du second Décanat , qui joints à ceux qu'exigeoient sa profession & ses différentes places , ruinerent absolument sa santé , & au commencement de 1730 il tomba accablé de fatigues. Il eut cependant le courage de mettre la dernière main à un Ouvrage que ses prédécesseurs Doyens avoient jugé nécessaire , mais qu'ils n'avoient pas fini , c'est un Recueil des Médicamens composés les plus usités , que les Pharmaciens doivent tenir toujours prêts.

Nous ne l'avons point encore représenté comme Académicien , parce que nos Histoires imprimées font foi qu'il n'a pas rempli ce devoir avec moins d'exactitude que les autres , si ce n'est dans les quatre dernières années , où le Décanat étoit une dispense assez légitime. Il donna en 1718 un Système singulier & une Table des Affinités ou Rapports des différentes substances en Chimie. Ces Affinités firent de la peine à quelques-uns , qui craignirent que ce ne fussent des Attractions déguisées , d'autant plus dangereuses que d'habiles gens ont déjà scû leur donner des for-

mes séduisantes , mais enfin on reconnut qu'on pouvoit passer par dessus ce scrupule , & admettre la Table de M. Geoffroy , qui bien entendue & amenée à toute la précision nécessaire, pouvoit devenir une loi fondamentale des opérations de Chimie , & guider avec succès ceux qui travaillent.

Il étoit entré dans cette Compagnie dès l'an 1699 , & il est mort le 6 Janvier 1731.



E L O G E
DE MONSIEUR
R U Y S C H.

FREDERIC RUYSCH nâquit à la Haye le 23 Mars 1638 de Henry Ruyfch Secretaire des Etats Généraux , & d'Anne Van-Berghem. La famille des Ruyfch étoit d'Amsterdam , où depuis 1365 elle avoit continuellement occupé les premieres Magistratures jusqu'en 1576 , que la guerre contre l'Espagne apporta du changement à sa fortune.

M. Ruyfch se destina à la Medecine , & il commença par s'appliquer à la matiere Medicinale , aux Plantes , aux Animaux ou parties d'Animaux , aux Mineraux qui y appartiennent , aux opérations de Chimie , aux dissections Anatomiques , & de tout cela il se fit de bonne heure un Cabinet déjà digne des regards & de l'attention des Connoisseurs. Il étoit tout entier à ce qu'il

avoit entrepris ; peu de sommeil avec beaucoup de santé , point de ces amusemens inutiles , qui passent pour des délassemens nécessaires , nul autre plaisir que son travail , & quand il se maria en 1661 , ce fut en grande partie pour être entierement soulagé des soins domestiques , ce qui lui réussit assés aisément dans le Pays où il vivoit.

En ce tems-là vint à Leyde un Anatomiste assés fameux , nommé Bilsius , que le Roi d'Espagne avoit envoyé professer à Louvain. Ce Docteur traitoit avec très-peu de considération ceux qui avoient jusque-là le plus brillé dans cette Science , & préféroit de beaucoup & hautement ses découvertes aux leurs , principalement sur ce qui regarde le mouvement de la Bile , de la Lymphé , du Chyle , de la Graisse. MM. Del Boé ou Sylvius & Van Horne , Professeurs à Leyde , qui auroient voulu reprimer la vanité de cet Etranger , crurent ne le pouvoir sans le secours du jeune Ruyfch , qui avoit donné plus de tems qu'eux à des dissections fines & délicates. De la Haye où il demouroit , il venoit à Leyde leur apporter ses préparations , & leur mettre en

main de quoi étonner Bilsius , & il retournoit bien vîte à la Haye pour travailler à de nouvelles préparations , destinées au même usage.

Après avoir fourni en secret des armes contre Bilsius , il vint enfin à se battre avec lui à visage découvert , car ceux qu'il avoit aidés n'avoient pas prétendu le tenir toujours caché. Il avoit dit que la résistance qu'il sentoit en soufflant les Vaisseaux Lymphatiques d'un certain sens , lui faisoit croire qu'il s'y trouvoit des Valvules , qu'il n'avoit pourtant pas encore vûës , & il n'étoit pas le seul qui eût eu cette pensée. Bilsius nia ces Valvules avec la dernière assurance , & même avec mépris pour ceux qui les jugeoient seulement possibles. M. Ruysch fit si bien par son adresse singulière qu'il les découvrit , & au nombre de plus de deux mille , & les démontra , à la grande satisfaction de ceux qui étoient bien-aisés de voir confondre des décisions téméraires & superbes. L'Adversaire qui se tenant bien sûr qu'il ne verroit pas , avoit promis de se rendre s'il voyoit , fit effectivement tout son possible pour ne pas voir , & quand il y fut forcé , il se sau-

va par un endroit qu'on n'avoit pas prévu, il dit qu'il connoissoit bien ces Valvules, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos de le déclarer. M. Ruysch dans un très-petit Volume qu'il donna en 1665, & qui est le premier des siens, a fait l'histoire détaillée de cette contestation, où le vaincu, qui pouvoit l'être sans honte & même avec honneur, trouva moyen de l'être honteusement.

M. Ruysch fut dès l'an 1664 Docteur en Medecine dans l'Université de Leyde, & il eut presque aussi-tôt après une occasion, qui n'étoit que trop décisive, de prouver combien il méritoit cette dignité. La Peste ravagea la Hollande, & il se dévoua aux Pestiferés de la Haye, sa Patrie, début qui quelque glorieux qu'il soit ne sera pas envié.

Mais sa grande occupation, celle qui a rendu son nom si célèbre, a été de porter l'Anatomie à une perfection jusque-là inconnue. On s'étoit longtemps contenté des premiers Instrumens, qui s'étoient d'abord offerts comme d'eux-mêmes, & qui ne servoient guere qu'à séparer des parties solides, dont on observoit la structure particulière,

particuliere , ou la disposition qu'elles avoient entre elles. Reynier Graaf , ami intime de M. Ruysch , fut le premier , qui pour voir le mouvement du Sang dans les Vaisseaux , & les routes qu'il suit pendant la vie , inventa une nouvelle espece de Seringue par où il injectoit dans les Vaisseaux une matiere colorée , qui marquoit tout le chemin qu'elle faisoit , & par conséquent celui du Sang. Cette nouveauté fut d'abord approuvée , mais ensuite on l'abandonna , parce que la matiere injectée s'échappoit continuellement , & que l'injection devenoit bien-tôt inutile.

Jean Swammerdam remedia au défaut de l'invention de Graaf. Il pensa très-heureusement qu'il falloit prendre une matiere chaude , qui en se refroidissant à mesure qu'elle couloit dans les Vaisseaux , s'y épaissît de sorte qu'arrivée à leur extrémité elle cessât de couler , ce qui demande , comme on voit , une grande précision , tant pour la nature particuliere de la matiere qu'on emploiera , que pour le juste degré de feu qu'il faudra lui donner , & le plus ou moins de force dont on la poussera. Par ce moyen Swam-

merdam rendoit visibles pour la premiere fois les Arteres & les Veines Capillaires de la Face, mais il ne suivit pas lui-même bien loin sa nouvelle invention. Une grande piété, qui vint à l'occuper entierement, l'en empêcha, & ne le rendit pourtant pas assés indifférent sur son secret, pour en faire part à M. Ruysch son ami, qui en étoit extrêmement curieux.

Il le chercha donc de son côté, & le trouva pour le moins, car il y a beaucoup d'apparence que ce qu'il trouva étoit encore plus parfait que ce qu'avoit Swammerdam lui-même. Les parties étoient injectées de façon que les dernieres ramifications des Vaisseaux, plus fines que des fils d'Araignées, devenoient visibles, & ce qui est encore plus étonnant, ne l'étoient pas quelquefois sans Microscope; quelle devoit être la matiere assés déliée pour pénétrer dans de pareils canaux, & en même-tems assés solide pour s'y durcir!

On voyoit de petites parties, qui ne s'apperçoivent ni dans le vivant, ni dans le mort tout frais.

Des cadavres d'Enfans étoient in-

jectés tout entiers , l'opération n'eût guere été possible dans les autres ; cependant en 1666 il entreprit par ordre des Etats Généraux le cadavre déjà fort gâté de Guillaume Bercley , Vice-Amiral Anglois tué à la Bataille donnée le 11 Juin entre les Flottes d'Angleterre & de Hollande , & on le renvoya en Angleterre , traité comme auroit pû l'être le plus petit cadavre. Les Etats Généraux récompenserent ce travail d'une maniere digne d'eux , & du travail même.

Tout ce qui étoit injecté conservoit sa consistance , sa mollesse , sa flexibilité , & même s'embellissoit avec le tems , parce que la couleur en devenoit plus vive jusqu'à un certain point.

Les Cadavres , quoiqu'avec tous leurs Visceres , n'avoient point de mauvaise odeur , au contraire ils en prenoient une agréable , quand même ils eussent senti fort mauvais avant l'opération.

Tout se garantissoit de la corruption par le secret de M. Ruysch. Une fort longue vie lui a procuré le plaisir de ne voir aucune de ses Pièces se gâter par les ans , & de ne pouvoir fixer de

terme à leur durée. Tous ces Morts sans dessèchement apparent, sans rides, avec un teint fleuri, & des membres souples, étoient presque des Ressuscités; ils ne paroissoient qu'endormis, tout prêts à parler, quand ils se réveilleroient. Les Momies de M. Ruysch prolongeoient en quelque sorte la vie, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort.

Quand ces prodiges commencerent à faire du bruit, ils trouverent, selon une loi bien établie de tout tems, beaucoup d'Incrédules ou de Jaloux. Ils détruisoient par quantité de raisonnemens les faits qu'on leur avançoit; quelques-uns disoient en propres termes qu'ils *se laisseroient plutôt crever les yeux, que de croire de pareilles fables*. A tous leurs discours M. Ruysch répondoit simplement, *venés & voyés*; son Cabinet étoit toujours prêt à leur parler, & à raisonner avec eux. Ces deux mots étoient devenus son Refrain perpétuel, son Cri de guerre.

Un Professeur de Medecine lui écrivit bien gravement qu'il feroit mieux de renoncer à toutes ces nouveautés, & de s'attacher à l'ancienne doctrine

si solidement établie, & qui renfermoit tout. Comme le Novateur ne se rendoit point, le Docteur redoubla ses lettres, & il lui dit enfin que tout ce qu'il faisoit dérogeoit à la dignité de Professeur. M. Ruysch répondit, *venés & voyés.*

Il a caché le nom de ce Professeur si délicat sur cette dignité, mais il n'a pas ménagé de même ceux de MM. Rau & Bidloo, célèbres tous les deux dans l'Anatomie, & qui s'étoient hautement déclarés contre lui, Bidloo surtout. Celui-ci se vantoit d'avoir, & même avant M. Ruysch, le secret de préparer & de conserver les Cadavres, & sur cela M. Ruysch lui demande pourquoi donc il n'a pas vû telles & telles choses, pourquoi il a gâté ses Tables Anatomiques, par des fautes qu'il lui marque, &c. Jusque-là, tout est dans les regles, & M. Ruysch paroît avoir tout l'avantage, mais il faut avouer qu'il en perd une partie pour la forme, quand sur ce que Bidloo l'avoit traité de Boucher subtil, il répond qu'il aime mieux être *Lanio subtilis* que *Leno famosus*. Le jeu des mots Latins peut l'avoir tenté, mais c'étoit aller trop ru-

dement aux mœurs de son Adversaire , dont il ne s'agissoit point. Il est vrai aussi qu'on ne sçait quel nom donner à Bidloo , lorsqu'il s'emporte jusqu'à appeller M. Ruysch *le plus miserable des Anatomistes*. Sera-ce donc toujours un écueil pour la vertu des Hommes , qu'un simple combat d'esprit ou de sçavoir ?

Après un premier feu , quelquefois cependant assés long , essuyé de la part de l'Ignorance ou de l'Envie , la Vérité demeure ordinairement victorieuse. Comment eût-on fait pour ne pas sentir à la fin les avantages de l'invention de M. Ruysch ? Les sujets nécessaires pour les dissections , & que la superstition populaire rend toujours très-rares , périssoient en peu de jours entre les mains des Anatomistes , & lui il sçavoit les rendre d'un usage éternel. L'Anatomie ne portoit plus avec elle ce dégoût , & cette horreur , qui ne pouvoient être surmontés que par une extrême passion. On ne pouvoit auparavant faire les Démonstrations qu'en Hiver , les Étés les plus chauds y étoient devenus également propres , pourvû que les jours fussent également

clairs. Enfin l'Anatomie, aussi-bien que l'Astronomie, étoit parvenue à offrir aux Hommes des objets tout nouveaux, dont la vûe leur paroissoit interdite.

Et comme dans l'une & l'autre de ces Sciences, il est impossible de mieux voir sans découvrir, on ne sera pas surpris que M. Ruyrch ait beaucoup découvert. Nous en renvoyons le détail à ses Ouvrages; une Artère Bronchiale inconnue aux plus grands Scrutateurs du Poumon, le Périoste des Osselets de l'Organe de l'Ouïe qui paroissent nuds, les Ligamens des Articulations de ces Osselets, la Substance Corticale du Cerveau uniquement composée de Vaisseaux infiniment ramifiés, & non pas Glanduleuse, comme on le croyoit, plusieurs autres parties qui passaient pareillement pour Glanduleuses, réduites à n'être que des tissus de Vaisseaux, toujours simples dans chacune, & qui ne différoient que par leur longueur, leur diamètre, les Courbes décrites dans leur cours, la distance de l'extrémité de ce cours à l'origine du mouvement de la liqueur, différences d'où devoient naître les différentes Sé-

crétions , ou Filtrations , &c. Cependant il faut avouer , & il l'avouoit sans peine , qu'il n'avoit pas tout vû. Quelquefois il tombe dans des difficultés , où il ne feint point d'avoir recours , soit à la volonté de Dieu qui opere sans mécanisme , soit au dessein qu'il a eu de nous cacher le mécanisme. Un premier Voile qui couvroit l'Isis des Égiptiens a été enlevé depuis un tems ; un second , si l'on veut , l'est aussi de nos jours ; un troisième ne le fera pas , s'il est le dernier.

M. Ruysch , outre les fonctions de Medecin & de Professeur en Anatomie , avoit encore été chargé par les Bourgmestres d'Amsterdam , où étoit son domicile , de l'inspection de tous ceux qui avoient été tués ou blessés dans des querelles particulieres , pour en faire son rapport aux Juges. De plus , par des vûes d'un bon Gouvernement , on avoit créé pour lui une place de Professeur ou Maître des Sages-Femmes , qui souvent n'étoient pas assez instruites. Elles se hâtoient , par exemple , de tirer , & même avec violence , le Placenta lorsqu'il tardoit à venir , & elles aimoient mieux le met-

tre en pièces, ce qui caufoit souvent la mort. Il leur apprit, quoiqu'avec peine, à l'attendre fans impatience, ou à n'aider que doucement à fa sortie, parce qu'un Muscle Orbiculaire, qu'il avoit découvert au fond de la Matrice, le pouffoit naturellement en dehors, & pouvoit même fuffire pour le chaffer entierement.

Il est aisé de juger combien dans ses différentes fonctions, il lui tomboit entre les mains de faits remarquables, & avec quel soin s'en emparoit un homme si curieux de ramasser, & si habile à conserver.

Enfin il étoit Professeur en Botanique, & l'on peut bien croire qu'il ne démentoit point dans cette occupation son caractère naturel. Le grand commerce des Hollandois lui fournissoit des Plantes de tous les Climats de l'Univers. Il les dislequoit avec la même adresse que les Animaux, & dégageant entierement leurs Vaisseaux de la Pulpe ou Parenchime, il monroit à découvert tout ce qui faisoit leur vie. Les Animaux & les Plantes étoient également embaumés, & sûrs de la même durée.

Son Cabinet , où tout alloit se rassembler , devint si abondant & si riche , qu'on l'eût pris pour le Trésor sçavant d'un Souverain. Mais non content de la richesse & de la rareté , il voulut encore y joindre l'agrément , & égayer le spectacle. Il méloit des bouquets de Plantes & des Coquillages à de tristes Squeletes , & animoit le tout par des Inscriptions , ou des Vers pris des meilleurs Poëtes Latins.

C'étoit pour les Etrangers une des plus grandes merveilles des Pays-bas , que ce Cabinet de M. Ruyfch. Les Sçavans seuls l'admiroient dignement , tout le reste vouloit seulement se vanter de l'avoir vû. Les Généraux d'Armée , les Ambassadeurs , les Princes , les Electeurs , les Rois y venoient comme les autres , & ces grands titres prouvent du moins la grande célébrité. Quand le Czar Pierre I. vint en Hollande pour la premiere fois en 1698 , il fut frappé , transporté à cette vûë. Et en effet quelle surprise , & quel plaisir pour un Génie naturellement aussi avide du Vrai , qu'un pareil spectacle , où il n'avoit point été conduit par degrés ! Il baïsa avec tendresse le Corps

d'un petit Enfant , encore aimable , & qui sembloit lui sourire. Il ne pouvoit sortir de ce lieu , ni se lasser d'y recevoir des instructions , & il dînoit à la table très-frugale de son Maître , pour passer les journées entières avec lui. A son second voyage en 1717 , il acheta le Cabinet , & l'envoya à Petersbourg , présent des plus utiles qu'il pût faire à la Moscovie , qui se trouvoit tout d'un coup & sans peine , en possession de ce qui avoit coûté tant de travaux à un des plus habiles hommes des Nations Sçavantes.

Aussi-tôt après M. Ruysch âgé de 79 ans , recommença courageusement un Cabinet nouveau. Sa santé toujours ferme le lui permettoit , le goût & l'habitude l'y obligeoient. Ce second travail devoit même lui être plus facile , & plus agréable que le premier. Il ne perdoit plus de tems en tâtonnemens & en épreuves , il étoit sûr de ses moyens & du succès. D'ailleurs des choses rares , qui autrefois lui auroient échappé , ou qu'il n'auroit obtenues qu'avec peine , venoient alors s'offrir d'elles-mêmes à lui.

En 1727 il fut choisi par cette Aca-

demie , pour être un de ses Associés Etrangers. Il étoit Membre aussi de l'Academie Leopoldine des Curieux de la Nature , & de la Societé Royale d'Angleterre.

Il eut le malheur en 1728 de se casser l'Os de la Cuisse par une chute. Il ne pouvoit plus guere marcher , sans être soutenu par quelqu'un , mais du reste il n'en fut pas moins sain de corps & d'esprit jusqu'en 1731 , qu'il perdit en peu de tems toute sa vigueur qui s'étoit maintenue sans altération sensible. Il mourut le 22 Février , âgé de plus de 92 ans , & n'ayant eu sur une si longue carriere qu'environ un mois d'infirmité. Peu de tems avant sa mort , il avoit fini le Catalogue de son second Cabinet qu'il avoit rendu fort ample en 14 ans. Beaucoup de grands Hommes n'ont pas assez vécu pour voir la fin des contradictions injustes & désagréables , qu'ils s'étoient attirées par leur mérite , & leur nom seul a joui des honneurs qui leur étoient dûs. Pour lui il en a joui en personne , grace à sa bonne constitution qui l'a fait survivre à l'envie.

Il a donné un grand nombre d'Ou-

vrages , ses 16 Epitres Problematicques , les 3 Decades de ses *Adversaria Anatomico - Medico - Chirurgica* , ses 11 *Trésors* , &c. Tout cela est le produit d'une très-longue vie , dont tous les momens ont été occupés du même objet , faits nouveaux , observations rares , réflexions de Théorie , remarques de Pratique ; tout est écrit d'un stile simple & concis , dont toutes les paroles signifient , & qui n'a pour but que l'instruction sans étalage. Le plus souvent en parlant de ses découvertes , il ne se regarde que comme l'Instrument , dont il a plû à Dieu de se servir , pour manifester au genre humain des vérités utiles , & ce ton si humble & si Chrétien ne peut être suspect dans un homme , qui n'étoit obligé à le prendre , ni par son état , ni par l'exemple des autres Auteurs de découvertes.

Encore une singularité de ses Ouvrages. Il a publié ses *Adversaria* en Hollandois & en Latin sur deux Colonnes , l'un étant la traduction de l'autre. Il y a des matieres qu'il n'est permis qu'aux Phisiciens de traiter sans enveloppe , & dans les termes propres.

Quand il les traite , ce n'est qu'en Latin , & on s'apperçoit d'un vuide dans la Colonne Hollandoise. Il n'a pas voulu présenter des images dangereuses à ceux ou à celles qui n'en avoient pas besoin.



E L O G E

DE M. LE PRESIDENT.

DE MAISONS.

JEAN - RENE' DE LONGUEIL nâquit à Paris le 15 Juillet 1699 , de Claude de Longueil , Marquis de Maisons , Président du Parlement , & de Charlotte Roque de Varangeville.

On sçait que la Maison de Longueil est distinguée par son ancienneté , tant dans l'Epée que dans la Robe , & plus encore par les dons de l'esprit , qui s'y sont assés perpetués pour lui donner un caractère général & former en faveur du nom une prévention agréable.

Le jeune M. de Maisons , à cause de la délicatesse de sa santé , fut élevé dans la maison Paternelle. On assure qu'à 12 ans il ne trouvoit plus de difficultés dans les Poëtes Latins , & sentoît toutes les beautés des François , car à quoi sert d'entendre avec beaucoup de peine des Auteurs dans une Langue

étrangere, quand on ne sçait pas juger, comme il arrive souvent, de ceux qu'on lit dans la Langue que l'on parle? La partie de l'Education qui regarde le Goût, extrêmement négligée jusqu'ici, ne le fut pas à l'égard de M. de Maisons. On pourroit lui reprocher de s'être fait un goût trop sévère, mais le plaisir de critiquer peut être pardonné à la grande jeunesse.

A l'âge de 14 ans il fit un Cours de Phisique, mais de vraie Phisique, & il y entra avec cette ardeur qui annonce le génie. Il se plaisoit à faire lui même les expériences, ce qui instruit beaucoup plus que de les laisser faire à des gens plus exercés, & d'en être simple Spectateur. On est obligé d'entrer dans des détails dont l'importance & les suites ne sont bien connues que de ceux qui y ont prêté leurs mains.

On le mit à 13 ans dans la Jurisprudence qui devoit être son grand objet, & il en embrassa l'étude d'une maniere à contenter une famille accoutumée à fournir de bons sujets pour une importante place. Ce fut alors qu'il perdit son Pere, Magistrat très-considéré, & dans sa Compagnie, & dans le Public,
&

& à qui il n'a manqué qu'une plus longue vie pour monter encore à une plus haute considération. Le feu Roi eut la bonté de reparer autant qu'il se pouvoit le malheur du Fils , & il lui accorda la Charge de Président du Parlement , *dans l'espérance* , lui dit-il , *qu'il le serviroit avec la même fidélité qu'avoient fait ses Ancêtres.* Cette grace a une époque remarquable , elle fut la dernière d'un si long Regne.

La Régence ne fut pas moins favorable à M. de Maisons. Il eut par grace singulière voix & séance à sa place de Président dès l'âge de 18 ans.

Il travailla à mériter tout ce qu'il avoit obtenu , & le mérita en effet par son application aux affaires , par la pénétration qu'il y faisoit déjà paroître , par une droiture inflexible dans l'administration de la justice.

Cependant il conservoit toujours du goût pour la Phisique. Ceux à qui il n'est permis de prendre les Sciences que pour le délassement ou pour l'ornement, ne peuvent choisir ni des délassemens plus nobles , ni des ornemens qui fissent mieux. Il se fit à Maisons un Jardin de Plantes rares , & un Laboratoire de

Chimie , dignes tous les deux d'un lieu où tout ce qui n'auroit pas été magnifique auroit eu fort mauvaise grace. Il est sorti du Jardin le seul Caffé , que l'on sçache qui ait encore pû venir à maturité en France , & on assure qu'il n'a pas moins de parfum que celui de Moka. M. de Maisons a fait lui-même dans le Laboratoire le Bleu de Prusse , le plus parfait que l'on ait encore dans cette espece de Couleur. Il avoit aussi depuis peu fait préparer des lieux pour les Expériences de M. Neuton sur la Lumiere , qui ne sont pas aisées à répéter , & qui peut-être eussent été poussées plus loin. Nous ne nous intéressons pas tant à son Cabinet de Médailles , quoique très-curieux , mais nous ne laissons pas de bien connoître tout le prix de l'étendue & de la variété de ses connoissances.

Avec tous les droits qu'il avoit , par rapport à nous , il desira d'être un de nos Honoraires , & il le fut vers la fin d'Août 1726. Le Roi le nomma Président de l'Academie pour l'année 1730. Il marqua par un redoublement d'assiduité qu'il ne regardoit pas ce titre comme un vain titre d'honneur , & il

le marqua encore mieux dans les occasions où il fut question de quelque intérêt général de la Compagnie. Alors un Corps ne peut guere se mouvoir par lui-même , toute son action , toute sa vie réside dans son Chef, & le nôtre s'acquitta de ses fonctions avec une ardeur & un zèle qui nous firent bien sentir l'avantage de le posséder. Il prenoit une habitude , qui lui devoit être utile dans des fonctions pareilles , & plus importantes auxquelles il étoit destiné , mais dont il a été privé par une fin trop prompte.

Il mourut de la petite Verole le 13 Septembre 1731 , ne laissant qu'un fils de la fille unique de M. d'Angervilliers , Secrétaire d'Etat.



E L O G E
DE MONSIEUR
C H I R A C.

PIERRE CHIRAC nâquit en 1650 à Conques en Roüergue , de Jean Chirac & de Marie Rivet , Bourgeois de cette petite Ville , & dont la fortune étoit fort étroite. Quoique Fils unique , il n'eut point de meilleur parti à prendre après ses études , que de se destiner à l'Eglise , qui lui parut une ressource presque absolument nécessaire. En étudiant la Theologie , il ne laissa pas de s'appliquer par curiosité à la Philosophie de Descartes , qui avoit déjà pénétré jusque dans le Roüergue. Quand il s'en fut rempli autant qu'il l'avoit pû , sans aucun secours , il crut pouvoir sortir de Conques , & il alla à Montpellier , où cette même Philosophie , naissante aussi , commençoit à remuer les esprits. Il fut bien-tôt connu dans cette Ville , quoiqu'accoutu-

mée depuis long-tems à la Science & au mérite.

M. Chicoineau, Chancelier & Juge de l'Université de Montpellier, prit chés lui en 1678 M. Chirac, qu'il regardoit déjà comme grand Phisicien, pour lui confier la direction des études de deux de ses fils qu'il destinoit à la Medecine. Il fut si content du Maître qu'il leur avoit donné, qu'il voulut songer solidement à ce qui pouvoit lui convenir, & comme il lui trouvoit peu de véritable vocation pour l'Etat dont il portoit l'habit, & d'ailleurs beaucoup d'acquis dans la Phisique, il le détermina à en profiter pour embrasser la profession de Medecin.

M. Chirac devenu Membre de la Faculté de Montpellier en 1682, y enseigna 5 ans après les différentes parties de la Medecine. On sentit bien le prix des Leçons qu'il dictoit à ses Auditeurs. Elles n'avoient pas le sort ordinaire de périr entre les mains de ceux qui s'étoient donné la peine de les écrire, on se les transmettoit des uns aux autres, & c'étoit une faveur, & encore aujourd'hui elles sont un trésor que l'on conserve avec soin. On recueilloit avec

le même empressement les discours qui en étoient l'explication , toujours plus étendus & encore plus approfondis que les Leçons , on rassembloit , on réunissoit ce que différentes personnes en avoient retenu , & on travailloit à en faire un Corps , tant on étoit animé par l'espérance d'une grande instruction.

Outre les Leçons publiques , M. Chirac faisoit chés lui des Cours particuliers , plus instructifs encore pour ses Disciples , & même pour lui , à cause de la liberté de la conversation ; les Etrangers y couroient en foule , & Montpellier se remplissoit d'Habitans qu'il lui devoit.

Quand il fut assés plein de Théorie , il se mit dans la Pratique. M. Barbeyrac y tenoit alors le premier rang à Montpellier , & son nom vivra longtemps. M. Chirac le prit pour guide & pour modele , avec les restrictions néanmoins qu'un grand homme met toujours à l'imitation d'un autre , sans renoncer aux connoissances particulières qu'il pouvoit avoir acquises , ni à des vûes dont la nouveauté eût peut-être empêché M. Barbeyrac lui-même d'oser les approuver.

En 1692 M. le Maréchal de Noailles lui donna , de l'avis de M. Barbeyrac , la place de Medecin de l'Armée de Rouffillon. Il fut en 1693 au Siège de Roses , après lequel une Dissenterie Epidémique se mit dans l'Armée. Le Ministre de la Guerre lui envoya de Paris de l'Ipecacuana , qui y étoit encore nouveau , & connu seulement sous le nom de *Remede du Medecin Hollandois*. Il en donna avec opiniâtreté , & de toutes les façons , sans en pouvoir tirer aucun bon effet. A la fin , réduit à trouver sa ressource en lui-même , il donna du Lait coupé avec la lessive de Sarmens de Vigne , & il eut le plaisir de voir presque tous ses Malades guéris.

Quelques années après il y eut à Rochefort une autre maladie Epidémique , qu'on appelle de *Siam* , beaucoup plus cruelle que la Dissenterie , nouvelle dans nos Climats , & effrayante par le seul spectacle. M. Bégon , Intendant de cette Ville , demanda au Roi M. Chirac , déjà très-célèbre , singulierement pour les cas extraordinaires. Il eut recours à l'ouverture des Cadavres , plus nécessaire que jamais dans un mal inconnu. Il en ouvrit peut-être

500, travail énorme, & qui demandoit une violente passion de s'instruire. Il vit le mal dans ses sources, & s'en assura si bien, que comme il crut qu'il en pourroit être attaqué lui-même, il composa un grand Mémoire de la manière dont il vouloit être traité en ce cas-là, & de tout ce qu'il y avoit à faire selon les différens accidens dont la maladie étoit susceptible, car il prévoyoit tout, il détaillait tout. Il chargeoit de l'exécution un Chirurgien seul, en qui il avoit pris confiance, & prioit instamment M. Bégon de ne pas permettre qu'aucun autre s'en mêlât. Pour l'honneur de M. Chirac, il fut attaqué de la Maladie, traité selon ses ordres, & guéri. Il lui en resta seulement la suite ordinaire, une Jaunisse, & sa convalescence fut très-longue.

Ce fut pendant ce séjour de Rochefort, où il traita beaucoup de petites Véroles, qu'il découvrit que dans ceux qui en étoient morts, il y avoit inflammation de Cerveau. Il eût fallu les saigner pour la prévenir, & même saigner du pied pour faire une diversion, ou *révulsion* du Sang en embas. Mais saigner dans la petite Vérole ! saigner
du

du pied , sur-tout des Hommes ! quelle étrange pratique ! n'en meurt-on pas toujours ? Et en effet la Saignée du pied dans les Hommes étoit presque toujours suivie de la mort , parce qu'on n'y avoit recours que trop tard , & dans les cas desespérés. Un violent préjugé sur ce sujet bien établi , bien enraciné chés le Peuple , ne l'étoit pas moins chés les Medecins , qui de plus ne se vouloient pas laisser renvoyer à l'Ecole. Ils ne l'accusoient que d'ignorance , ou de témérité , tandis que le Peuple l'accusoit d'un dessein formé contre les jours du Genre humain. Il soutint courageusement sa Pratique , malgré les clameurs qui s'élevoient de toutes parts ; ses Malades guérissoient , les autres mouroient , du moins en beaucoup plus grand nombre , & il n'étoit encore guere justifié.

C'est lui qui a réglé aussi , mais avec moins de contradiction , la maniere généralement reçüe dont on conduit aujourd'hui le Remede d'une autre Maladie du même nom. Les grands Medecins sont ceux dont la pratique fondée sur les principes d'expérience établis , est la plus sûre & la plus heureuse , mais

ceux qui établissent solidement de nouveaux principes , sont d'un ordre plus élevé. Les uns portent l'Art , tel qu'ils le trouvent , jusqu'où il peut aller , les autres le portent plus loin qu'il n'alloit. Aussi M. Silva , si bon Juge en ces matieres , & si intéressé à ne pas souffrir des Usurpateurs dans les premiers rangs , a dit qu'il appartenoit à M. Chirac d'être *Législateur en Medecine.*

Après s'être entièrement remis des fatigues & de sa maladie de Rochefort , il avoit repris à Montpellier ses anciennes fonctions de Professeur & de Medecin. Là il eut deux contestations à essuyer , & même plus que des contestations , car elles devinrent des procès en Justice. Il s'agissoit de la découverte de l'Acide du Sang avec M. Vieussens , célèbre Docteur de la même Faculté , & de la Structure des Cheveux avec M. Sorazzi , Medecin Italien. Ni l'un ni l'autre Sujet n'étoient dignes de la chaleur qui s'y mit. On est assez persuadé de son propre mérite , cependant il ne nous rassure pas assez pour nous procurer quelque tranquillité , quand on nous attaque. Le nom de M. Chirac ne laissoit pas de croître de jour en

jour, les Provinces voisines profitoient souvent de la proximité; on l'appelloit pour les Malades de distinction, & sa réputation contribuoit beaucoup à affermir celle de la fameuse Ecole de Montpellier.

En 1706 feu M. le Duc d'Orleans partit pour aller commander l'Armée de France en Italie. Il laissoit son premier Medecin à Paris, & comme il lui en falloit un auprès de sa personne, M. le Comte de Nocé, qui avoit fort connu M. Chirac à Montpellier, le proposa par zele pour un Prince à qui il étoit infiniment attaché. La voix publique parloit comme lui, le choix fut fait, & eut les suites les plus heureuses. M. le Duc d'Orleans au Siège de Turin fut très-dangereusement blessé au Poignet, & se trouvoit sur le point d'en perdre le Bras, lorsque M. Chirac imagina de lui mettre ce Bras dans des Eaux de Balaruc, qu'on fit venir. Ce Remede si simple, & auquel il eût été si naturel de ne pas penser, produisit une parfaite & prompte guérison, presque miraculeuse. Il en a fait l'Histoire dans une grande Dissertation en forme de These *sur les Playes*, Ouvrage qui par

la solidité & l'abondance de l'instruction, se fait pardonner sans peine une grande négligence de stile.

L'année suivante ce Prince mena encore avec lui en Espagne M. Chirac, que la grande réputation qu'il y acquit obligea d'y demeurer quelque tems après la Campagne finie.

Au retour d'Italie & d'Espagne il vint à Paris, & il en goûtoit fort le séjour. M. le Duc d'Orleans qui avoit M. Homberg pour premier Medecin, & ne croyoit pas que toute autre place fût digne de M. Chirac, voulut le renvoyer à Montpellier avec toutes les récompenses dûes à ses services; il craignoit d'ailleurs qu'un homme de ce mérite ne fût pas vu de trop bon œil à Paris, & peut-être à la Cour, qui n'avoit pas été consultée sur ce choix. Mais M. Chirac avoit trop bien senti les avantages de Paris, il obtint sans peine d'y demeurer, & il acheta le droit d'y exercer la Medecine par une des Charges de la Maison du Prince.

Il lui manquoit assés de choses, presque nécessaires en ce pais-ci. Il parloit peu, séchement, & sans agrément. Il ne faisoit guere aux Malades ces expli-

cations circonstanciées & détaillées de leurs maux , qu'ils ne sont pas ordinairement capables d'entendre , & qu'ils écoutent pourtant avec une espece de plaisir. Il leur présenteoit dans les occasions l'idée desobligeante , quoique vraie , qu'il y avoit de la fantaisie & de la vision dans leurs infirmités , il leur nioit sans détour jusqu'à leur sentiment même , & combien les Femmes principalement en devoient-elles être choquées ? Il se prêtoit peu aux objections souvent puériles des Malades , ou de leurs familles , & on n'arrachoit jamais de lui aucune complaisance , aucune modification à ses décisions laconiques ; heureux les Malades , quand il avoit pris le bon chemin ! Il n'étoit guere consolant , & n'avoit presque qu'un même ton pour annoncer les événemens les plus opposés. De plus il apportoit des pratiques nouvelles , & certainement il devoit avoir quelques mauvais succès , qui plus certainement encore seroient bien mis en évidence , & bien relevés.

Malgré tout cela , à peine fut-il fixé à Paris qu'il y eut une vogue étonnante. Sa rue étoit incommodée de la quantité

de Carrosses qu'on lui envoyoit de tous côtés. On peut croire que la nouveauté y avoit quelque part , puisque Paris étoit le lieu de la Scene , mais il falloit au fond que de grandes & rares qualités eussent surmonté à ce point-là tout ce qui lui étoit contraire. En effet il avoit ce qu'on appelle *le coup d'œil*, d'une justesse & d'une promptitude singulière , & peut-être unique. C'étoit une espece d'inspiration , dont la clarté & la force prouvoient la vérité , du moins pour lui. Par-là le plus difficile étant fait , il formoit en lui-même le *Plan de la Cure* , & le suivoit avec une constance inébranlable , parce qu'il n'auroit pû s'en départir sans agir contre des lumieres qui le frapportoient si vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres ou de moins vives , peuvent n'être pas si constans , & même ne le doivent pas. Les Malades prenoient d'autant plus de confiance en lui , qu'ils se sentoient conduits par une main plus ferme , son inflexibilité leur assuroit combien il contoit d'avoir pris le bon parti , & ils s'encourageoient par ses rigueurs. Ils voyoient encore que si les occasions le demandoient , il hazardoit

volontiers pour eux sa propre réputation. Lorsqu'il jugeoit nécessaire un de ces coups hardis qui lui étoient particuliers, & que le Malade étoit important, il sçavoit qu'il se rendoit responsable de l'événement, & que s'il étoit fâcheux, les cris d'une famille puissante soulevoient aussi-tôt le Public contre lui, cependant il ne mollissoit point, il ne préféroit point la route ordinaire plus périlleuse pour le Malade, mais moins pour le Medecin, & il vouloit, à quelque prix que ce fût, avoir tout fait pour le mieux.

A la mort de M. Homberg, qui arriva en 1715, M. le Duc d'Orleans, déjà Regent du Royaume, le fit son premier Medecin, choix presque nécessaire, qui lui donnoit un nouvel éclat, & eût augmenté, s'il eût été possible, sa grande pratique de Paris. L'année suivante il entra dans l'Académie en qualité d'Associé libre, & sans ses occupations continuelles & indispensables, on lui reprocheroit d'avoir trop joui des privileges de ce titre.

En 1718 il succeda à M. Fagon dans la Surintendance du Jardin du Roi. Il étoit à la source des graces, puisque le

Prince Regent en étoit le maître, & qu'il aimoit tant à en faire.

En 1720 Marseille fut attaquée d'une maladie d'abord inconnue, mais qui dès sa naissance faisoit de grands ravages. M. Chirac offrit au Regent d'y aller, afin que la Ville, qui se verroit secourue par le Gouvernement, en prît plus de courage pour se secourir elle-même. Son offre ne fut pas acceptée, il proposa en sa place MM. Chicoineau & Verny, célèbres Medecins de Montpellier dont il garantit le sçavoir, le zele & l'intrépidité, & les ordres pour leur voyage furent donnés par S. A. R. M. Chicoineau étoit le même dont il avoit été Précepteur, & de plus c'étoit son Gendre, car la fille unique du Précepteur étoit devenue un assez bon parti pour épouser le Disciple. Il étoit juste que la maison par où il avoit commencé sa fortune, & qui en avoit ouvert la route, en profitât.

MM. Chicoineau & Verny arrivés à Marseille trouverent la Peste, accompagnée de toute la désolation, de toute la consternation, de toutes les horreurs qu'elle a jamais traînées après elle. La Ville n'étoit presque plus habitée que

par des cadavres , qui jonchoient les ruës , ou par des mourans abandonnés qui n'avoient pas eu la force de fuir. Nulles provisions , nuls vivres , nul argent. M. Chirac fut , pour ainsi dire , le Medecin général de Marseille par le soin assidu dont il veilloit à tous ses besoins auprès du Regent , par les secours de toute espece qu'il obtenoit pour elle , par toutes les lumieres dont il fortifioit celles des habiles gens qu'il y avoit fait envoyer. Il procura encore à cette malheureuse Ville quatre Medecins de Montpellier , & ses amis qu'il crut dignes d'une Commission si honorable , & si peu recherchée. M. Boyer , de qui je tiens cette relation , & qui aujourd'hui pratique avec succès à Paris , fut l'un d'entre eux. Ils rassurerent d'abord le peuple par l'extrême hardiesse dont ils abordoient les Malades , & par l'impunité de cette hardiesse toujours heureuse. Peut-être , & cela ne diminueroit guere la gloire de l'Héroïsme , étoient-ils dans le sentiment de M. Chirac , que la Peste ne se communique pas par contagion. Quoiqu'il en soit de cette opinion si paradoxale , il seroit difficile qu'elle fût plus dangereuse

& plus funeste aux Peuples que l'opinion commune.

M. Chirac avoit conçu depuis long-tems une idée, qui eût pû contribuer à l'avancement de la Medecine. Chaque Medecin particulier a son sçavoir qui n'est que pour lui, il s'est fait par ses observations & par ses réflexions certains principes, qui n'éclairent que lui; un autre, & c'est ce qui n'arrive que trop, s'en fera fait de tous différens, qui le jetteront dans une conduite opposée. Non-seulement les Medecins particuliers, mais les Facultés de Medecine semblent se faire un honneur & un plaisir de ne s'accorder pas. De plus les observations d'un Païs sont ordinairement perduës pour un autre. On ne profite point à Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier. Chacun est comme renfermé chés soi, & ne songe point à former de Société. L'Histoire d'une Maladie qui aura regné dans un lieu, ne sortira point de ce lieu-là, ou plutôt on ne l'y fera pas. M. Chirac vouloit établir plus de communication de lumieres, plus d'uniformité dans les Pratiques. Vingt-quatre Medecins des plus employés de la Faculté de Pa-

ris auroient composé une Académie, qui eût été en correspondance avec les Medécins de tous les Hôpitaux du Royaume, & même des Païs étrangers, qui l'eussent bien voulu. Dans un tems où les Pleurésies, par exemple, auroient été plus communes, l'Académie auroit demandé à ses Correspondans de les examiner plus particulièrement dans toutes leurs circonstances, aussi-bien que les effets pareillement détaillés des Remedés. On auroit fait de toutes ces relations un Résultat bien précis, des especes d'Aphorismes, que l'on auroit gardés cependant jusqu'à ce que les Pleurésies fussent revenueës, pour voir quels changemens ou quelles modifications il faudroit apporter au premier Résultat. Au bout d'un tems on auroit eu une excellente Histoire de la Pleurésie, & des Regles pour la traiter, aussi sûres qu'il soit possible. Cet exemple fait voir d'un seul coup d'œil quel étoit le Projet, tout ce qu'il embrassoit, & quel en devoit être le fruit. M. le Duc d'Orleans l'avoit approuvé & y avoit fait entrer le Roi, mais il mourut lorsque tout étoit disposé pour l'exécution.

Par cette mort que le plus grand nombre sentit douloureusement , M. Chirac perdoit non-seulement un Prince de la Famille Royale , mais encore un Premier Ministre. Privé de ce Maître & de ce Protecteur , mais toujours attaché à son auguste Maison , il quitta la Cour , & commença à se livrer absolument à la Ville , qui regarda comme un bien pour elle le malheur d'un si grand Medecin. On lui donnoit la premiere place dans sa Profession , & les plus illustres de ses Confreres y consentoient , sans prétendre même diminuer sa supériorité par l'avantage qu'il avoit des années & de l'expérience. Il dominoit dans les Consultations comme auroit fait Hippocrate , on l'auroit presque dispensé de raisonner , & son autorité seule eut suffi.

Il obtint du Roi en 1728 des Lettres de Noblesse , & enfin en 1730 le plus grand honneur où il pût arriver , la place de premier Medecin vacante par la mort de M. Dodart. Tous les François zélés pour les jours de leur Maître , l'avoient nommé d'une commune voix , & pour cette fois seulement les intrigues de la Cour n'eurent rien à faire.

Il attira aussi-tôt à la Cour M. Chirac, son gendre, qui indépendamment de ce titre avoit pour lui l'Histoire de la Peste de Marseille, une grande capacité en Médecine, employée principalement au service des Malades indigens. Le Roi le mit auprès des Enfans de France.

La nouvelle autorité de M. Chirac lui reveilla les idées de son Académie de Médecine. Les fonds nécessaires, article le plus difficile, étoient réglés & assurés, mais quand le dessein fut communiqué à la Faculté de Paris, il se trouva beaucoup d'opposition. Elle ne goûtoit point que vingt-quatre de ses Membres composassent une petite Troupe choisie, qui auroit été trop fière de cette distinction, & se seroit cruë en droit de dédaigner le reste du Corps. Les plus employés devoient la former, & les plus employés pouvoient-ils se charger d'occupations nouvelles? N'étoit-on pas déjà assez instruit par les voyes ordinaires? Enfin comme il est aisé de contredire, on contredisoit, & avec force, & le premier Médecin trop engagé d'honneur pour reculer, persuadé d'ailleurs de l'u-

tilité de son Projet , tomboit dans l'incertitude de la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'un Corps respectable. La douceur & la vigueur sont également dangereuses , & il se déterminoit pour les partis de vigueur , lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 1 Mars 1732 âgé de 82 ans. Il avoit annoncé lui-même , pour pousser jusqu'au bout la Science du Pronostic , qu'il n'en pouvoit échapper.

Il a laissé une fortune considérable , bien dûë à un travail aussi long , aussi assidu , aussi pénible , aussi utile à la Société. Il legue par son Testament à l'Université de Montpellier la somme de trente mille livres , qui seront employées à fonder deux Chaires pour deux Professeurs , dont l'un fera des Leçons d'Anatomie comparée , l'autre expliquera le Traité de Borelli *De Motu Animalium* , & les matieres qui y ont rapport.

On peut juger par-là combien il estimoit l'Anatomie , & puisqu'il l'estimoit tant , on peut juger qu'il la possédoit à fond. Il alloit encore plus loin , jusqu'à la Chirurgie , & à tous les détails de cet Art , dont assez communé-

ment les Medecins ne s'inquietent pas. Convaincu qu'ils ne devoient pas regarder les Opérations manuelles comme indignes d'eux , & que toute leur gloire est de guérir ; il avoit obtenu en 1726 l'établissement de six places de Medecins - Chirurgiens entretenus par le Roi , qui seroient reçus gratuitement dans la Faculté de Montpellier , à condition qu'ils exerceroient eux-mêmes la Chirurgie dans l'Hôpital de cette Ville , mais ce dessein , qui à peine commençoit à s'exécuter , fut arrêté par des accidens étrangers , & le préjugé contraire à la réunion des deux Professions , qui peut-être eût été ébranlé par cet exemple , demeura dans toute sa force. Du moins M. Chirac l'attaqua toujours par sa conduite autant qu'il le pouvoit , il ne manquoit pas d'opérer de sa main , lorsqu'il trouvoit des Malades sans secours , ou avec de mauvais secours. Aussi les plus habiles Chirurgiens de Paris l'appelloient dans toutes les grandes occasions , ravis d'avoir un témoin & un juge si éclairé , qui se faisoit un honneur d'être alors l'un d'entre eux. C'est à lui que l'on doit M. de la Peyronnie , qui étoit

à la veille de prendre ses degrés de Docteur en Medecine à Montpellier , quand M. Chirac le détermina à prendre le parti de la Chirurgie , qu'il aimoit trop pour ne lui pas procurer un si grand Sujet. Il accompagna même ses conseils d'une prédiction de ce qui arriveroit à son Ami , & il a eu le plaisir de la voir accomplie.



E L O G E
DE M. LE CHEVALIER
DE LOUVILLE.

JACQUES EUGENE D'ALLONVILLE, Chevalier de Louville, nâquit le 14 Juillet 1671 de Jacques d'Allonville, Chevalier Seigneur de Louville, & de Catherine de Moyencourt. Il y avoit au moins 300 ans que ses Ancêtres possédoient la Terre & Seigneurie de Louville dans le Pays Chartrain.

Il étoit Cadet, il fut destiné à l'Eglise, & on lui en donna l'habit, qui assés souvent accoutume les Enfans à croire qu'ils y sont appelés. Pour lui, il ne se le laissa pas persuader si aisément, & quand il fut question de le tonsurer à 7 ans, il attendit le jour de la cérémonie pour déclarer en quatre paroles, avec une fermeté froide, inébranlable, & fort au-dessus de son âge, qu'il ne vouloit point être Ecclésiastique. Il fit ses études d'une manière

assés commune , & il ne se distingua que par un caractère plus sérieux & plus sensé que celui de ses pareils , & par son dédain pour leurs divertissemens. Le hasard lui fit tomber entre les mains ce qu'il lui falloit , & qu'il eût cherché s'il en eût eu quelque idée , les Elemens d'Euclide par Henryon. Il n'avoit que 12 ans , & les lisant seul il les entendit d'un bout à l'autre sans difficulté. C'est de lui que l'on tient ce fait , mais ceux qui l'ont connu n'ont pas hésité à l'en croire sur sa parole.

Sa naissance ne lui laissoit plus d'autre parti à prendre que celui de la Guerre , qui d'ailleurs s'accordoit assés avec son goût pour les Mathématiques. Il entra d'abord dans la Marine , & se trouva à la Bataille de la Hougue en 1690. De-là il passa au service de Terre , & fut Capitaine dans le Regiment du Roi à la fin de 1700. M. le Marquis de Louville , son frere aîné , Gentilhomme de la Manche du Duc d'Anjou , suivit en Espagne ce Prince devenu Roi de cette grande Monarchie , & bien-tôt après il fit venir le Chevalier dans une Cour où toutes sortes d'agréemens l'attendoient. Il les y

trouva en effet , il fut Brigadier des Armées du Roi d'Espagne , il eut un Brevet d'une Pension assez considerable sur l'Assiente , mais qui lui demeura inutile. Au bout de 4 ans il fut obligé par de malheureux événemens , qui ne sont que trop connus , à repasser en France , où il reprit le Service. Il fut pris à la Bataille d'Oudenarde , absolument dépouillé de tout , & envoyé prisonnier en Hollande , d'où il ne sortit qu'au bout de 2 ans qu'il fut échangé. Quand la Paix se fit , il avoit un Brevet de Colonel à la suite des Dragons de la Reine , avec une Pension de 4000 livres accordée par le feu Roi.

Le peu de tems qu'une vie agitée & tumultueuse lui avoit permis jusque-là de donner aux Mathematiques , n'avoit fait qu'irriter sa passion pour elles ; mais on entroît alors dans une Paix qui ne pouvoit être que longue , & qui lui assuroit en même tems & beaucoup de loisir , & une fortune honnête. Naturellement il devoit se contenter de cette situation , du moins jusqu'à une nouvelle Guerre ; cependant il voulut absolument rompre avec tout ce qui n'appartenoit pas à son goût dominant , &

malgré les remontrances de sa famille & de ses amis , malgré une breche considerable qu'il faisoit à son revenu , il alla avec cette fermeté invincible dont il avoit déjà donné un essai en refusant la Tonsure , remettre entre les mains du Ministre de la Guerre son Brevet de Colonel & les appointemens.

Maître enfin de lui-même , il se dévoua aux Mathematiques , & principalement à l'Astronomie. Il alla à Marseille en 1713 ou 14 dans le seul dessein d'y prendre exactement la hauteur du Pole , qui lui étoit nécessaire pour lier avec plus de sûreté ses Observations à celles de Pytheas anciennes d'environ 2000 ans.

En 1715 il fit le voyage de Londres exprès pour y voir l'Eclipse totale du Soleil , & il n'eût point de regret à un Contrat de 8000 livres sur la Ville , que cette curiosité lui coûta , & qui n'étoit pas un fort petit objet dans sa fortune.

Il n'y a guere dans Paris d'autre habitation que l'Observatoire , qui puisse parfaitement convenir à un Astronome. Il lui faut un grand Horison ,

des lieux d'une disposition particulière, & qu'il ne soit pas obligé de quitter selon les intérêts ou le caprice d'autrui. M. le Chevalier de Louville, très-porté d'ailleurs à la retraite par son caractère, fixa son séjour dans une petite maison de Campagne, qu'il acheta en 1717 à un quart de lieuë d'Orleans, ce lieu s'appelle Carré. La Nature lui offroit-là tout ce qu'il pouvoit desirer de commodités Astronomiques, & il sçut bien s'y procurer celles qui dépendoient de lui. Il étoit de l'Academie dès 1714, & cette demeure éloignée ne s'accordoit pas tout à fait avec nos regles; mais les Astronomes sont rares, il promit d'apporter tous les ans à Paris les fruits de sa retraite, & s'en acquitta regulierement.

On aura peut-être peine à croire combien dans ce siècle-ci, en France, à 30 lieuës de Paris, un Astronome avec tout son équipage & ses pratiques ordinaires, fut un spectacle étonnant aux yeux de tout le Canton de Carré. Nous ne rapporterions pas ces bagatelles, si elles n'étoient de quelque utilité pour l'Histoire des connoissances du Genre humain, & si elles ne faisoient

voir avec quelle extrême lenteur les Nations en corps cheminent vers les vérités les plus simples. Les Eclipses de Soleil & les Cometes , qui effrayoient le peuple de Paris , il n'y a pas 100 ans , lui sont devenuës indifférentes ; mais encore aujourd'hui les Payfans d'auprès d'Orleans ne peuvent pas prendre une autre idée d'un homme qu'ils voyent observer le Ciel , sinon que c'est un Magicien. Quand leurs Vignes ont manqué , ils l'en accusent. Un Mât de 30 ou 35 pieds qu'il a planté dans son Jardin pour y attacher une Lunette de 30 pieds , est destiné à lui faire voir les Etoiles de plus près , & plusieurs l'ont vû se faire *biffer* au haut du Mât , & y rester long-tems. Les honnêtes gens du Pays , trop éclairés pour donner dans la Magie , viennent de toutes parts lui demander quel tems il fera , ou si la recolte sera abondante. Il est vrai que Paris même n'est pas encore bien parfaitement désabusé de faire le même honneur à MM. de l'Observatoire.

M. le Chevalier de Louville eût été accablé par le nombre excessif de visites qu'une folle curiosité lui amenoit ,

comme s'il eût été un Brachmane , ou un Gimnosophe , mais il y mit ordre le mieux qu'il put par la maniere dont il sçavoit les recevoir. Il avoit établi qu'on pouvoit venir dîner avec lui , mais à condition d'y dîner seulement ; quand on arrivoit avant l'heure , on prenoit un Livre dans la Biblioteque pour s'amuser , ou bien on alloit se promener dans un Jardin assés agréable , & bien tenu , on étoit le maître ; mais lui il ne sortoit de son Cabinet que pour se mettre à Table , & le repas fini il rentroit dans ce Cabinet , laissant à ses Hôtes la même liberté qu'auparavant. On voit assés combien il gagnoit de tems par un retranchement si rigoureux & si hardi de toutes les inutilités ordinaires de la Societé.

Il faisoit de ses propres mains , dans ses Instrumens Astronomiques , tout ce qu'il y avoit de plus fin & de plus difficile , tout ce que les plus habiles Ouvriers n'osent faire dans la dernière perfection , parce qu'il leur en coûteroit un tems & des peines dont on ne pourroit pas se résoudre à leur tenir assés de conte. Pour lui il ne les épargnoit point , fort satisfait d'en être payé par

lui-même , si ses Observations en étoient plus justes. Nous avons donné en 1724 (a) un exemple assés remarquable de toutes les attentions scrupuleuses & presque vetilleuses qu'il avoit apportées à la détermination de la grandeur des Diametres du Soleil , point fondamental pour la Théorie de cet Astre , dont il donna de nouvelles Tables imprimées dans le Volume de 1720 (b). Nous y avons expliqué les principes de leur construction , qui demandoit également & une fine recherche de Spéculation , & une grande exactitude de pratique. Les Calculs Astronomiques , qui ne roulent que sur des *à peu-près* , quoiqu'extrêmement approchans , il les vouloit amener à être des Calculs Algebriques , exemts de tout tâtonnement. L'Astronomie acqueroit par-là une certaine noblesse , & devenoit plus véritablement Science. Ce que nous avons dit en 1724 (c) sur sa nouvelle Methode de calculer les Eclipses , explique suffisamment ses pensées sur ce sujet.

(a) Page 82 & suiv.

(b) Page 80 & suiv.

(c) Voyés l'Hist. de 1724 , p. 74 & suiv.

Il en avoit une plus singuliere & plus sujette à contestation sur l'obliquité de l'Ecliptique par rapport à l'Equateur. Tous les Astronomes la posent constante, & il la croyoit décroissante, mais seulement d'une Minute en 100 ans, de sorte que dans un tems très-long, qui se détermine aisément, l'Ecliptique viendrait à se mettre dans le Plan de l'Equateur, & les deux Poles verroient ensemble le Soleil pendant quelques années. M. de Louville se donna la peine de ramasser de tous côtés, & depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nous, tout ce qui pouvoit appartenir à ce sujet directement ou indirectement, & à quelque exception près, tout aboutissoit à rendre l'obliquité de l'Ecliptique décroissante, souvent assez juste selon la proportion posée. Il crut même pouvoir prouver dans certaines circonstances heureuses que ce décroissement, (a) qui ne peut être que d'une extrême lenteur, avoit été 5 ans précisément des 3 Secondes qu'il falloit. Il n'ignoroit pas que cette grandeur est en Astronomie un Infini-

(a) Voyés l'Hist. de 1714, p. 68, de 1716, p. 48, de 1721, p. 65.

ment petit ; mais le soin singulier qu'il mettoit à ses Observations pouvoit justifier une confiance qu'il ne se fût pas permise autrement.

Quoiqu'il parût s'être renfermé dans l'Astronomie, il se mêla de la célèbre Question des *Forces Vives*. Il fut le premier de l'Académie qui osât se déclarer contre M. Leibnitz (a). Quel nom ! quelle autorité ! Mais si le Geometre par lui-même est fait pour ne pas déférer aux noms & aux autorités, le caractère de M. de Louville le rendoit à cet égard plus Geometre qu'un autre. Il continua en 1728 (b) la même entreprise, & M. de Mairan se joignit à lui avec une nouvelle Theorie. C'étoit alors l'illustre M. Bernoulli qu'ils attaquoient. Le procès des *Forces Vives* n'est pas encore jugé en forme. Il ne faut pas s'attendre qu'il sorte du Monde Sçavant une voix générale qui le décide, mais dans la suite du tems les Geometres, que des occasions inévitables forceront à prendre un parti, tomberont dans le bon par l'enchaînement des vérités, & l'autre demeurera oublié. Il y

(a) Voyés l'Hist. de 1721, p. 81 & suiv.

(b) Voyés l'Hist. de 1728, p. 73 & suiv.

a en, & il y aura encore de ces décisions sourdes du Public.

Au commencement de Septembre 1732, M. le Chevalier de Louville eut deux accès de Fièvre Léthargique, qui ne l'étonnerent point. Il avoit coutume de regarder ses maux comme des Phénomènes de Phisique, auxquels il ne s'intéressoit que pour en trouver l'explication. Il continuoit sa vie ordinaire, lorsque la même Fièvre revint, & l'emporta le 10 du mois au bout de 40 heures, pendant lesquelles il fut absolument sans connoissance.

Il avoit l'air d'un parfait Stoïcien, renfermé en lui-même, & ne tenant à rien d'extérieur, bon ami cependant, officieux, généreux, mais sans ces aimables dehors, qui souvent suppléent à l'essentiel, ou du moins le font extrêmement valoir. Il étoit fort taciturne, même quand il étoit question de Mathématiques, & s'il en parloit, ce n'étoit pas pour faire parade de son sçavoir, mais pour le communiquer à ceux qui l'en prioient sincerement. Le Sçavant qui ne parle que pour instruire les autres, & qu'autant qu'ils veulent être instruits, fait une grace, au lieu

que lorsqu'il ne parle que pour étaler , on lui fait une grace , si on l'écoute. Dans les Lectures que M. de Louville faisoit à nos Assemblées , il ne manquoit pas de s'arrêter tout court , dès qu'on l'interrompoit ; il laissoit avec un flegme parfait un cours libre à l'objection , & quand il l'avoit defarmée , ou lassée par son silence , il reprenoit tranquillement où il avoit quitté ; apparemment il faisoit ensuite ses réflexions , mais il ne l'avoit seulement pas promis. On prétend que ce Stoïcien si austere , & si dur , ne laissoit pas d'avoir sur sa Table , sur ses Habillemens certaines délicatesses , certaines attentions raffinées , qui le rapprochoient un peu des Philosophes du parti opposé.



E L O G E
DE MONSIEUR
DE LAGNY.

THOMAS FANTET DE LAGNY nâquit à Lyon de Pierre Fantet, Secretaire du Roi à la Chancellerie de Grenoble, & de Jeanne d'Azy, fille d'un Docteur en Medecine de Montpellier. Il fut élevé dans sa premiere jeunesse par un Oncle paternel, Chanoine & Doyen de Jotiarre, & continua ses études aux Grands Jésuites de Lyon, toujours le premier de sa Classe. Il composoit des Vers Grecs dès la Quatrième, lorsqu'à peine ses Camarades sçavoient lire le Grec. Il ne faisissoit pas seulement mieux que les autres l'instruction générale qu'on leur donnoit à tous, il la prévenoit souvent, & les Leçons qu'il avoit reçues lui faisoient deviner celles qui alloient suivre. Il acheta un jour par hazard, ou par instinct, si on veut, l'Euclide du P. Fournier & l'Al-

gebre de Jacques Pelletier du Mans. Dès qu'il eût vû de quoi il s'agissoit dans ces deux Livres-là , il ne s'occupa plus d'autre chose , mais secrettement. La grande avance qu'il avoit dans ses Classes , le don de retenir par cœur ce qu'il avoit entendu réciter une fois , celui de composer en Latin à mesure qu'on lui dictoit le sujet de la composition en François , tout cela lui faisoit trouver beaucoup de tems pour son plaisir , c'est-à-dire , pour cette étude cachée , bien plus difficile que l'autre.

S'il sacrifioit les Belles-Lettres aux Mathématiques , on peut aisément juger qu'il ne traita pas mieux la Philosophie de l'Ecole , au moins celle de ce tems-là , d'autant plus insupportable à un esprit Geometre , qu'elle prétend raisonner , au lieu que l'Eloquence & la Poësie ne prétendent guere que flatter ou remuer l'imagination. La Jurisprudence à laquelle on le destinoit , car quel est le Pere qui aimât assés peu ses Enfans pour les destiner aux Mathématiques ? La Jurisprudence n'eut pas plus d'attraits pour lui. Après avoir fait trois années de Droit à Toulouse , il résista aux promesses les plus flateuses

d'une puissante protection que lui fit M. de Fieubet , Premier President de ce Parlement , pour l'attacher à son Barreau. Il résolut de se livrer entièrement à son goût , & de venir à Paris , où il avoit en vûë une place dans l'Académie des Sciences.

Il étoit déjà digne d'y penser. A l'âge de 18 ans , avec les deux Livres Elémentaires que nous avons nommés , & que l'on ne connoît presque plus , parce que d'autres plus parfaits & plus instructifs ont pris leur place , sans aucun autre guide , sans Maître , sans un Ami à qui il pût seulement parler sur ces matieres , il avoit jetté les fondemens des grandes Theories qu'il a depuis étenduës & perfectionnées d'une nouvelle Méthode pour la résolution des Equations réductibles du 3^{me} & du 4^{me} degré , de la Quadrature du Cercle infiniment approchée , de la Cubature de certaines portions Sphériques. Il est vrai que quand il lui fut ensuite permis d'avoir des Livres , & qu'après avoir étudié la Géometrie , il étudia les Géometres , il trouva , peut-être avec autant de joye que de déplaisir , qu'il avoit été prévenu , mais seule-

ment en partie, sur quelques-unes de ses découvertes. La gloire en étoit un peu diminuée, mais non pas le mérite, & il apporta toujours à Paris ce fond qui avoit tant produit de lui-même, & qui ne pouvoit que devenir plus fécond par les secours étrangers.

Les talens dénués de fortune aspirent tous à Paris, ils s'y rendent presque tous, & s'y nuisent les uns aux autres. Il arrive le plus souvent qu'on y trouve toutes les places prises. M. de Lagny ne put entrer dans l'Académie qu'en 1695, mais parce que son poste pouvoit être encore long-tems infructueux, M. l'Abbé Bignon, le protecteur général des Lettres, le fit nommer en 1697 Professeur Royal d'Hidrographie à Rochefort. Il se défendit d'abord d'accepter cet emploi, en représentant qu'il n'entendoit pas la Marine, mais son bienfaicteur, qui sentit bien le prix d'un refus si modeste & si desintereffé, le rassura contre sa prétendue ignorance, & lui garantit qu'il l'auroit bientôt surmontée. Cependant M. de Lagny, pour une plus grande sureté, & par un extrême scrupule sur ses devoirs, demanda au Roi la permission de faire

une Campagne sur Mer, afin de connoître par lui-même le Pilotage. Le Roi la lui accorda, & de plus, respectant en quelque sorte un Génie né pour de plus grands objets que l'Hidrographie, il eut la bonté de lui donner un autre Hidrographe qui travaillât sous lui, & c'est le même qui dans la suite lui a succédé.

Superieur à son emploi autant qu'il l'étoit, il eut tout le tems nécessaire pour de plus hautes spéculations. Il envoyoit ses découvertes à l'Académie, dont il étoit toujours Membre, mais les circonstances, quoique legeres, ont toujours un certain pouvoir dans les choses mêmes qui sembleroient en devoir être les plus indépendantes. On lisoit ses Mémoires avec moins d'attention que si on les lui avoit entendu lire. C'étoit assés sa coutume de supposer dans un Mémoire ce qui étoit établi dans un autre que l'on n'avoit pas, tout étoit bien lié, mais seulement pour lui, & on suspendoit son jugement, on arrêtoit l'impression naturelle que chaque partie auroit faite, jusqu'à ce qu'on eût vû le tout ensemble. Il m'a plusieurs fois avoué lui-même que ce

tout ensemble , il eût eu bien de la peine à le former ; ses nouvelles idées étoient en trop grand nombre , trop vives , trop impatientes de se placer , pour souffrir un arrangement bien régulier & bien tranquille. Enfin dans le tems du séjour de M. de Lagny à Rochefort , l'Académie commençoit à s'occuper beaucoup de la Géometrie nouvelle , & tout ce qu'il donnoit appartenoit à l'ancienne , quoique poussée plus loin , il ne parloit que de choses dont les autres avoient parlé , & quoiqu'il en parlât fort différemment , la curiosité étoit moins piquée que si les choses elles-mêmes avoient été plus neuves. La nouveauté ne perd guere ses droits sur nous , & il faut convenir qu'elle en avoit en cette occasion des plus forts qu'elle puisse jamais avoir.

M. de Lagny ennuyé de Rochefort , malgré les occupations de sa place , malgré ses études particulières , malgré le plaisir d'y réussir selon ses souhaits , car le moyen qu'il ne se sentît toujours propre à un plus grand Théâtre ? faisoit de tems en tems des voyages à Paris , pour épier les occasions d'y rester. Ce ne fut qu'au commencement de la

Régence que feu M. le Duc d'Orleans l'y arrêta, en le faisant Soudirecteur de la Banque Générale, de la même manière à peu près, & par les mêmes motifs que l'on donna en Angleterre la Direction de la Monnoye de Londres à M. Neuton. On jugea, & là & ici, que la grande science du Calcul, ordinairement assés stérile par rapport à l'utilité des Etats, seroit tournée avantageusement vers ce grand objet, & qu'en même-tems les deux Géometres à qui elle avoit coûté de longs travaux, en seroient récompensés par de semblables postes. Tous deux se trouverent tout-à-coup dans une richesse qui leur étoit nouvelle, transportés du milieu de leurs Livres sur des tas d'Argent, & tous deux y conserverent leurs anciennes mœurs, cet esprit de modération & de desintéressement, si naturel à ceux qui ont cultivé les Lettres. Mais la fortune de M. Neuton fut durable, & celle de M. de Lagny ne le fut pas; les affaires changerent en France, la Banque cessa, mais avec honneur pour M. de Lagny; tous ses Billets furent acquittés, & il laissa dans l'ordre le plus exact tout ce qui avoit appartenu

à son administration. Le Philosophe fut heureux de n'avoir pas perdu dans une situation passagere le goût de simplicité qui lui devoit être d'un plus long usage.

Rendu entierement à l'Académie, il ne lui fut pas difficile d'en bien remplir les devoirs. Il se trouvoit riche de plus de 20 gros Porte-feuilles *in-folio*, pleins de ses Réflexions, de ses Recherches, de ses Calculs, de ses nouvelles Théories, il n'avoit qu'à y choisir ce qu'il lui plairoit, & à l'en détacher. Tout cela tendoit principalement à une réforme, ou refonte entiere de l'Arithmétique, de l'Algebre & de la Géométrie commune. Il s'étoit rencontré avec M. Leibnitz, car les preuves de la rencontre ont été bien faites, sur l'idée singuliere d'une Arithmétique qui n'auroit que 2 chiffres, au lieu que la nôtre en a 10. L'Algebre sans comparaison plus étendue & plus compliquée, & qui l'est d'une maniere à effrayer, changeoit entierement de forme entre ses mains; tout se résolvoit par des Progressions Arithmétiques de son invention, qui naissoient des Equations proposées; le fameux Cas irréductible, ce

Noëud - Gordien , cet Écueil qui subsistoit depuis la naissance de l'Algebre , ou dispa-roissoit, ou n'embarra-ssoit plus. La Mesure des Angles , dont il faisoit une Science à part sous le nom de Goniometrie , méritoit cet honneur par la nouveauté de la Theorie qui l'établissoit , & de-là se tiroit une Trigonometrie , beaucoup plus simple que celle dont on se contente jusqu'à présent , & délivrée de toutes ces Tables de Sinus , Tangentes & Sécantes , attirail incommode, toujours borné quelque vaste qu'il soit , & qui demande qu'on se repose avec une confiance aveugle sur le travail d'autrui. Enfin un des grands objets de M. de Lagny étoit sa Cyclometrie , ou Mesure du Cercle. Il la trouvoit par des Séries ou Suites infinies de Nombres , telles que leurs Sommes , si on eût pû les avoir , Peussent donnée exactement , ou que du moins chacun de leurs termes , ou les sommes d'un nombre fini de ces termes , la donnoient toujours avec moins d'erreur , de sorte que l'erreur diminuoit tant qu'on vouloit. Il s'étoit encore rencontré avec M. Leibnitz sur une Série donnée en cette matiere par

ce grand Geometre, & qui fit du bruit en son tems, mais quoiqu'ingénieuse, elle a le défaut d'être trop lente dans tout son cours, au lieu que le mérite de ces sortes de Séries consiste à être fort rapides dans leur marche à leur origine, & ensuite si lentes vers leur extrémité, qu'on puisse sans erreur sensible négliger tous leurs derniers termes, quoiqu'en nombre infini. Il avoit souverainement l'art de former ces Séries avec facilité, de leur donner une certaine élégance dont elles sont susceptibles, & qui est une espece d'agrément de surérogation, de leur faire prendre enfin, selon les différens besoins, différentes formes sans en altérer le fond. Comme les médiocres Géometres ont souvent le malheur de trouver la Quadrature exacte du Cercle refusée aux autres, & qu'ils ne manquent pas d'apporter à l'Académie leurs magnifiques assertions, M. de Lagny les reprimoit dans le moment, en leur faisant voir, par le moyen de ses Séries, des Quadratures plus exactes que les leurs, & plus exactes à l'infini.

Il avoit peut-être mal pris son tems de ne travailler qu'à de nouveaux fon-

demens du grand édifice de la Géométrie, quand on ne songeoit presque plus qu'à en construire le Comble par la sublime & fine Theorie de l'Infini. Mais ce Comble une fois mis, il semble que les fondemens posés par M. de Lagny conviendroient mieux à tout l'édifice, tel qu'il sera alors. Non-seulement toutes les vûes qu'il a données se lieroient facilement avec l'Infini, elles y percent déjà & y entreroient, quand même il ne l'auroit pas voulu.

Nous avons rendu un conte assés détaillé de ses travaux, à chaque occasion qu'il nous en a donnée dans nos Volumes, où il s'agit si souvent de lui. Pour rapporter cependant quelques traits particuliers de son génie, assés courts pour trouver place ici, nous en choisirons deux, sans prétendre qu'ils soient absolument préférables à beaucoup d'autres.

Il a donné à l'Académie en 1705 (a) l'expression Algebrique de la Série infinie des Tangentes de tous les Arcs ou Angles multiples d'un premier Arc ou Angle quelconque connu, & cela d'une maniere si simple, qu'il n'avoit besoin

(a) Voyés l'Hist. page 99 & suiv.

que de deux Propositions très-élémentaires d'Euclide. Descartes a dit que ce qu'il avoit le plus désiré de sçavoir dans la Theorie des Courbes , étoit la Méthode générale d'en déterminer les Tangentes qu'il trouva , & je sçai de M. de Lagny qu'il avoit eu le même désir de trouver le Théorème énoncé , dont il voyoit l'utilité extrême pour toute la Goniometrie & la Cyclometrie. La fameuse joye d'Archimede s'est de tems en tems renouvelée chés les Géometres , plus souvent pour la vivacité du sentiment , mais assés souvent aussi pour la beauté & l'importance des découvertes.

La Cubature de la Sphere , ou la Cubature des Coins & des Pyramides Sphériques que l'on démontre égales à des Pyramides Rectilignes (a), est encore un morceau de M. de Lagny, neuf, singulier , & qui seul prouveroit un grand Géometre. Il l'eût choisi pour orner son Tombeau , qui en eût imité plus parfaitement celui d'Archimede , où la Sphere entroit aussi.

Quand ses forces baissèrent assés sensiblement , il demanda la Vétérançe ,

(a) Voyés les Mém. de 1714, p. 409.

qu'il

qu'il avoit bien méritée. On faisoit alors un Recueil général des anciens Ouvrages de l'Académie, on jugea à propos d'y faire entrer un grand Traité d'Algebre Manuscrit qu'il avoit fait, beaucoup plus étendu, plus complet & plus neuf que celui qu'il avoit publié en 1697. Mais il fallut que ce fût un de ses amis, M. l'Abbé Richer, Chanoine de Provins, fort au fait de ces matieres, & plein des vûes de M. de Lagny, qui se chargeât du soin de revoir ce Traité, d'éclaircir ce qui en avoit besoin, de perfectionner l'ordre du tout, & même il y ajouta beaucoup du sien.

M. de Lagny mourut le 12 Avril 1734. Dans les derniers momens, où il ne connoissoit plus aucun de ceux qui étoient autour de son lit, quelqu'un pour faire une expérience Philosophique, s'avisa de lui demander quel étoit le quarré de Douze; il répondit dans l'instant, & apparemment sans sçavoir qu'il répondoit, Cent quarante-quatre.

Il n'avoit point cette humeur sérieuse ou sombre, qui fait aimer l'étude, ou que l'étude elle-même pro-

duit. Malgré son grand travail il avoit toujours assés de gayeté ; mais cette gayeté étoit celle d'un homme de Cabinet. Elle eut cet avantage , que comme elle étoit fortifiée par des principes acquis dans ce Cabinet même , elle fut indépendante non - seulement d'une plus grande ou moindre fortune , mais encore des événemens litteraires , si sensibles à ceux qui n'ont point d'autres événemens dans leur vie. Il voyoit fort tranquillement que la plûpart des Géometres , qu'un certain torrent emportoit loin de lui dans des Regions où il n'avoit pas pris la peine de pénétrer , en fussent moins touchés de ce qu'il produisoit , & jamais il ne partit de lui aucun trait , ni de chagrin , ni de malignité contre la nouvelle Géometrie. Se fût-il possédé jusqu'à ce point-là , si son ame eût reçu quelque atteinte ? Nous laissons l'éloge d'une autre qualité de son ame aux regrets de quelques pauvres familles que la médiocrité de sa fortune ne l'empêchoit pas de soutenir.

Il a été honoré de l'amitié particulière de M. le Chancelier , & de M. le Duc de Noailles aujourd'hui Maréchal

de France , deux noms qu'il fuffit de prononcer.

M. le Duc d'Orleans lui fit l'honneur de s'aider de fes lumieres , & de plusieurs travaux qu'il lui ordonna , lorsqu'il voulut s'instruire à fond fur tout ce qui regarde le Commerce , les Changés , les Monnoyes , les Banques , les Finances du Royaume , connoiffances qui ne feroient pas moins néceffaires à ceux qui font à la tête de tout , qu'à ceux-mêmes chés qui elles paroiffent jufqu'ici prefque entierement renfermées , & qui en fçavent tirer tant d'utilité.

M. de Lagny a été marié deux fois , & n'a laiffé qu'une fille qui eft du premier lit.



E L O G E
DE MONSIEUR
DE RESSONS.

JEAN-BAPTISTE DESCHIENS DE RESSONS nâquit à Châlons en Champagne le 24 Juin 1660, de Pierre Deschiens, Secretaire du Roi, & de Marie Mauriset. Son Pere, qui étoit fort riche, le destina aux emplois qui du moins conservent la richesse, mais la nature le destinoit à un autre où le Patrimoine est fort exposé, sans conter la vie. A dix-sept ans il se déroba de la maison paternelle pour entrer dans les Mousquetaires Noirs, il en fût tiré par force, & ne demeura chés son pere qu'autant de tems qu'il lui fallut pour ménager une seconde évasion. Il se jetta dans le Régiment de Champagne, où il eut bien-tôt une Lieutenance, & d'où il fût encore arraché. Enfin pour finir ce combat perpetuel entre sa famille & lui, en la mettant plus hors de

portée de le poursuivre , il alla à Toulon , & y fût reçu dans la Marine en 1683 Volontaire à Brevet.

Cette inclination invincible pour la Guerre promettoit beaucoup , & elle tint tout ce qu'elle promettoit , une valeur signalée , de l'ardeur à rechercher les occasions , de l'amour pour les périls honorables. Il servit avec éclat dans les Bombardemens de Nice , Alger , Gennes , Tripoli , Roses , Palamos , Barcelone , Alicant. Dès l'an 1693 , 10 ans après son entrée dans la Marine , il étoit parvenu à être Capitaine de Vaisseau , élévation rapide , où la faveur & l'intrigue n'eurent cependant aucune part.

Il y a une infinité de Gens de guerre , qui font des Heros dans l'action , & hors de-là ne font guere de réflexions sur leur Métier. En général le nombre des Hommes qui pensent est petit , & l'on pourroit dire que tout le Genre humain ressemble au Corps humain ou le Cerveau , & apparemment une très-petite partie du Cerveau , est tout ce qui pense , tandis que toutes les autres parties , beaucoup plus considerables par leur masse , sont privées de cette

noble fonction , & n'agissent qu'aveuglement. M. de Reffons s'étoit particulièrement adonné à l'Artillerie , il ne se contenta pas d'en pratiquer les Regles dans toute leur exactitude , il en voulut approfondir les Principes , & examiner de plus près tous les détails , & quand un bon esprit prend cette route en quelque genre que ce soit , il est étonné lui-même de voir combien on a laissé encore à faire à ses recherches & à son industrie. Dans l'Art de tirer les Bombes , dont tant d'habiles gens se sont mêlés , M. de Reffons conta jusqu'à vingt-cinq défauts de pratique qu'il corrigea avec succès en différentes rencontres. (a) M. le Duc du Maine , Grand-Maître de l'Artillerie , voulut avoir dans ce Corps qu'il commande un Homme qui y convenoit si bien. Il le détermina à quitter le Service de Mer pour celui de Terre sur la fin de 1704 , & fit créer en sa faveur une dixième Charge de Lieutenant Général d'Artillerie sur Terre. A tout ce qui l'animoit auparavant il se joignit ce choix si flatteur , & les bontés d'un si grand Prince. Ainsi nous supprimons tout le

(a) Voyés les Mém. de 1716 , p. 19 & suiv.

détail de sa vie Militaire pendant la Guerre de la Succession d'Espagne, il ne pouvoit ni manquer d'occasions, ni leur manquer.

Dans les tems de Paix, cet Homme qui n'avoit respiré que Bombarde-mens, qui ne s'étoit occupé qu'à faire forger ou à lancer des Foudres, faisoit ses délices de la culture d'un affés beau Jardin qu'il s'étoit donné. Il avoit assurément fait plus de ravages que ces premiers Consuls ou Dictateurs Romains, plus célèbres par leur retour aux fonctions du Labourage après leurs triomphes que par leurs triomphes mêmes. Ces sortes de plaisirs si simples & si peu apprêtés, qu'on ne goûte que dans la solitude, ne peuvent guere être que ceux d'une ame tranquille, & qui ne craint point de se voir & de se reconnoître. Il faut être bien avec ceux avec qui l'on vit, & bien avec soi quand on vit avec soi.

M. de Reffons porta dans son Jardin le même esprit d'observation & de recherche, dont il avoit fait tant d'usage dans l'Artillerie, & quand il fut entré en 1716 dans l'Academie en qualité d'Associé libre, tantôt il nous donna

ce que nous avons déjà rapporté sur les Bombes , ou de nouvelles manieres d'éprouver la Poudre , (a) tantôt de nouvelles pratiques d'Agriculture , comme celle de garantir les Arbres de leur Lépre , ou de la Mouffe ; (b) alternativement Guerrier & Laboureur , ou Jardinier , toujours Citoyen.

Il avoit des idées particulieres sur le Salpêtre. Il en tiroit de certaines Plantes , & prétendoit faire une composition meilleure que la commune , & à meilleur marché. On dit que le Prince Regent , dont le suffrage ne sera ici conté , si l'on veut , que pour celui d'un habile Chimiste , avoit assés approuvé ses vûës , l'Academie accoutumée aux discussions rigoureuses , lui fit des objections qu'elle sçavoit bien mettre dans toute leur force ; il les essuya avec une douceur qui auroit pû servir d'exemple à ceux qui ne sont que Gens de Lettres ; mais il cessa de s'exposer à des especes de combats auxquels il n'étoit pas assés exercé. Il a laissé un Ouvrage considerable manuscrit sur le Salpêtre & la Poudre.

(a) Voyés l'Hist. de 1720 , p. 112.

(b) Voyés l'Hist. de 1716 , p. 31.

Dans

Dans les dernières années de sa vie , il tomba dans un grand affoiblissement , qui ne fut pourtant , pendant un tems assés long que celui de ses Jambes , dont il ne pouvoit plus se servir ; tout le reste étoit sain. Il n'avoit point attendu l'âge ou les infirmités pour se tourner du côté de la Religion , il en étoit bien pénétré , & je sçai de lui-même qu'il avoit écrit sur ce sujet. Je ne doute pas que la vive persuasion & le zèle ne fussent ce qui dominoit dans cet Ouvrage ; mais si la Religion pouvoit se glorifier de ce que les Hommes font pour elle , peut-être tireroit-elle autant de gloire des foibles efforts d'un homme de Guerre en sa faveur , que des plus sçavantes productions d'un Theologien. Il mourut le 31 Janvier 1735 , âgé de 75 ans , ayant fait tout le chemin qu'un bon Officier devoit faire par de longs Services , seulement peut-être un meilleur Courtisan auroit-il été plus loin.

Son caractère étoit assés bien peint dans son extérieur , cet air de Guerre hautain & hardi qui se prend si aisément , & qu'on trouve qui sied si bien , étoit surmonté ou même effacé par la douceur naturelle de son ame , elle se

marquoit dans ses manieres , dans ses discours , & jusque dans son ton. A peine toute la bienfiance d'un état absolument différent du sien auroit-elle demandé rien de plus.

Il avoit épousé Anne-Catherine Berrier , fille de Jean-Baptiste Berrier de la Ferriere , Doyen des Doyens des Maîtres des Requêtes , & de Marie Potier de Novion. Il en a eu deux Enfans.



E L O G E
DE MONSIEUR
S A U R I N.

JOSEPH SAURIN nâquit en 1659 à Courtaison dans la Principauté d'Orange. Pierre Saurin, Ministre Calviniste à Grenoble, eut trois garçons qu'il destina tous trois au Ministère, & dont il fut le seul Précepteur, depuis l'Alphabet jusqu'à la Theologie & à l'Hebreu. Joseph étoit le dernier des trois, & il fût reçu, quoique fort jeune, Ministre à Eure en Dauphiné.

Beaucoup d'esprit naturel, & ce qui est encore plus important, beaucoup de Logique naturelle, un caractère vif, ferme, noblement audacieux, & qui rendoit l'éloquence plus impérieuse, un extérieur agréable & animé qui s'accordoit au discours & le soutenoit, ce furent les talens qu'il apporta à la Prédication, & qui ne manquerent pas d'être applaudis par son parti, dans

un tems principalement où le Calvinisme visiblement menacé d'une ruine prochaine en France , avoit besoin plus que jamais d'Orateurs véhemens. M. Saurin ne le fut apparemment que trop, il s'échappa dans un Sermon à quelque chose de hardi , ou d'imprudent , & il fut obligé de quitter le Royaume , & de se retirer à Geneve , d'où il passa dans l'Etat de Berne , qui le reçut avec toutes les distinctions dûes à sa grande réputation naissante , & à son zèle pour la cause commune.

Si ses Sermons ne lui avoient pas été volés avec d'autres effets qu'ils accompagnoient , nous pourrions parler avec encore plus de sûreté du genre de son éloquence ; mais nous sçavons d'ailleurs quels étoient ses principes sur cette matiere. Il rejettoit sans pitié tous les ornemens , il ne vouloit que le Vrai rendu dans toute sa force , exposé avec sa seule beauté naturelle. Une éloquence si severe est assurément plus Chrétienne , plus digne d'hommes raisonnables , mais ne parle-t'on pas toujours à des hommes ?

MM. de Berne donnerent à M. Saurin , quoiqu'étranger , une Cure con-

fidérable dans le Bailliage d'Yverdun. Il étoit bien établi dans ce poste, lorsque la révocation de l'Edit de Nantes arrivée en 1686 dispersa dans tous les Etats Protestans presque tous ses Confreres François, fugitifs, errans, incertains du sort qui les attendoit. Mais le bonheur dont il jouissoit en comparaison d'eux, ou du moins sa tranquillité ne fut pas de longue durée.

Les Questions de la Prédestination & de la Grâce excitent des divisions & des tempêtes parmi les Protestans comme parmi nous. Ils ont comme nous deux sistêmes Theologiques, l'un plus dur, l'autre plus doux. Le plus dur est le plus ancien chés eux, c'est celui de Calvin, & c'est de-là que tous ses Sectateurs sont partis d'abord. Mais la raison naturelle résiste trop à ce sistême, & comme il faut que malgré l'extrême lenteur de son opération, elle produise enfin quelque effet, elle a ramené avec le tems un grand nombre de Theologiens Calvinistes au sistême le plus doux. Les Défenseurs de l'autre ont pour eux l'ancienneté, révérée dans le besoin même chés les Novateurs, le nom imposant ou plutôt fou-

droyant de leur premier Chef, & l'autorité de la Magistrature assés constante à suivre ses anciennes voyes. Ils ont obtenu en Suisse un Formulaire absolument dans leur goût, que tous ceux qui y exercent le Ministère Ecclésiastique sont obligés de signer.

Les Theologiens dominans, aussi durs dans la pratique qu'ils l'étoient dans leur Théorie, demanderent la signature du Formulaire aux Ministres François réfugiés, dont on sçavoit assés que le sentiment n'y étoit pas conforme, & dont la malheureuse situation méritoit quelques ménagemens particuliers. D'abord tous les François refuserent de signer, mais il s'agissoit de demeurer exclus de toute fonction utile, & le premier emportement de courage céda peu à peu à cette considération bien pesée; tous les jours il se détachoit quelqu'un qui alloit signer.

M. Saurin ne fut pas de ce nombre, il éluda la signature par toutes les chicanes à peu près raisonnables qu'il put imaginer pour gagner du tems; résolu, quand il ne pourroit plus se défendre, à quitter une place qui étoit toute sa

fortune, & à se retirer en Hollande. Toutes ses mesures étoient déjà prises pour cette courageuse retraite, lorsqu'un ancien Ministre fort accrédité en Suisse, fort son ami, & qui ne voyoit qu'avec douleur que la Suisse alloit le perdre, trouva l'expédient de lui donner un Certificat absolu qu'il avoit droit de donner, mais sur une signature qu'on ne verroit point, conçu en des termes dont toute la délicatesse de conscience de M. Saurin s'accommoderoit. Heureusement cet ami étoit d'un caractère aussi ferme & aussi vigoureux que M. Saurin lui-même, qui ne se fût pas livré à la conduite d'un homme dont les principes différens des siens lui auroient paru dangereux.

Il demeura donc tranquille dans son état, & ce fut pendant ce tems si convenable qu'il épousa à l'âge de 26 ou 27 ans une Demoiselle de l'ancienne & noble famille de Crouzas dans le Pays de Vaux, bien alliée dans toute la Suisse. Un Etranger ne possédant pour tout bien qu'une Cure, plus considérable, à la vérité, que plusieurs autres, mais au fond d'un revenu très-médiocre, n'étoit pas en droit de penser à un

pareil mariage , mais son mérite personnel fut conté pour beaucoup. Les Pays les plus sensés sont ceux où ce n'est pas là une si grande merveille.

Il n'étoit en repos que parce qu'il paroissoit avoir signé le fatal Formulaire. Les modifications secretes appaisoient sa conscience , mais l'apparence d'une lâcheté bleffoit sa gloire , il vouloit l'honneur d'avoir eu plus de courage que les autres , & il fit quelques confidences indiscrettes de la maniere dont tout s'étoit passé. Il prêcha même contre le sentiment Theologique qu'il n'approuvoit pas , & quoi qu'il eût pris des tours extrêmement adroits , on pouvoit l'entendre , & l'on sçait combien des ennemis ont l'intelligence fine. Il a réparé ces fautes en les racontant dans un Ecrit public. C'est le Chef-d'œuvre de la plus sincere modestie que d'avouer de l'orgueil , & les imprudences de cet orgueil.

Un orage violent se formoit contre lui , toute la protection qu'il pouvoit espérer de l'alliance qu'il avoit prise , ne l'auroit pas dérobé aux coups de Theologiens inexorables , il le sçavoit , mais ce n'étoit pas-là sa plus grande

peine , il étoit dans le fond du cœur fort ébranlé sur la Religion qu'il professoit. Il en avoit fait toute son étude , & toujours dans le dessein de s'y affermir , mais un bon esprit n'est pas autant qu'un autre le maître de penser comme il voudroit , peut-être aussi avoit-il déjà trop souffert d'une autorité Ecclésiastique , qui pour n'être que purement humaine , & pour ne prétendre à rien de plus , n'en est pas moins absolue , ni moins rigoureuse. Mais une Femme estimable , qu'il aimoit & dont il étoit aimé , étoit un nouveau lien qui l'attachoit à cette Religion , dont il commençoit à se désabuser. Quel parti prendre dans une situation si embarrassante & si cruelle ?

Après bien des agitations qui n'admettoient aucun confident , bien des irrésolutions qui n'étoient ni éclairées , ni soulagées par un conseil étranger , il se détermina à passer en Hollande sur un prétexte , qui quoique vrai , trompoit sa femme , qu'il laissoit en Suisse. Les entretiens qu'il eut avec les plus habiles Ministres de Hollande le confirmèrent d'autant moins dans leur parti , qu'ils étoient apparemment moins

précautionnés avec un Confrere , & enfin il écrivit à l'illustre M. Bossuet , Evêque de Meaux , le dessein ou plutôt le besoin où il étoit de conférer avec lui sur la Religion. Les Sauve-conduits nécessaires , car on étoit alors dans la Guerre , qui commença en 1688 , furent bien-tôt expédiés , toutes les difficultés du voyage applanies ; le zèle de ce grand Prélat égaloit ses lumieres , & en peu de tems le voilà tête à tête dans sa maison de Germini avec le jeune Ministre Calviniste fort instruit , plein de feu dans la dispute , nullement dressé à la politesse d'un monde qu'il n'avoit pas encore vû , ne reconnoissant rien de supérieur à lui que la raison , secretement animé encore , comme on le peut soupçonner , par la gloire de paroître à M. de Meaux une conquête digne de lui. Il se rendit à la fin , & il fit son abjuration entre les mains du vainqueur le 21 Septembre 1690 âgé de 31 an.

Le secret lui étoit absolument nécessaire par rapport à sa femme , mais un malheureux hasard le fit découvrir , & dès que la nouvelle en fut portée à Berne , il est aisé de s'imaginer le cri

universel qui s'éleva contre lui. De-là partirent des bruits qui attaquoient violemment son honneur, & comme ils n'ont pas été appuyés par la conduite qu'il a tenue depuis en France, on peut juger que le zèle de Religion produisit alors, ainsi qu'il le fait quelquefois, ce que la Religion désapprouve le plus.

Il s'agissoit de tirer de Suisse Madame Saurin, & ce qui étoit incomparablement plus difficile, de la convertir. Le voyage de M. Saurin déguisé, ses entrevues secretes avec sa femme, les reproches qu'il eut à soutenir, les larmes qu'il eut à essuyer, l'art qui lui fut nécessaire pour amener seulement la proposition du monde la plus révoltante, le refus absolu qu'on lui fit d'abord de le suivre, les combats de l'amour & du préjugé de Religion qui succederent à ce premier refus, la victoire de l'amour, encore imparfaite cependant & suivie de nouveaux combats, enfin une victoire entiere, & la résolution désormais ferme de suivre un mari, leur départ bien concerté, la détention du mari sur la frontiere, séparé alors de sa femme, détention à laquelle par le crédit de M. de

Meaux le Roi même s'intéressa , c'est ce que M. Saurin appelloit le *Roman de sa vie* ; il n'a pas voulu par cette raison le donner au Public dans un grand détail , & nous l'abregons encore infiniment en parlant à l'Academie des Sciences.

M. Saurin arrivé à Paris , eut l'honneur d'être présenté par M. de Meaux au Roi , qui le reçut avec une extrême bonté , & sur le témoignage du Prélat , l'honora aussi-tôt de ses bienfaits. C'est-là où commence la partie de son Histoire qui nous intéresse le plus.

Libre desormais & tranquille dans Paris , il n'eut plus qu'à se déterminer sur le choix d'une occupation , son esprit & sa fortune en avoient également besoin. Il délibéra entre la Géometrie & la Jurisprudence , la Géometrie l'emporta. Il sortoit d'une Theologie toute contentieuse , il seroit tombé dans la Jurisprudence qui l'est encore davantage ; il conçut qu'en se donnant à la Géometrie , il habiteroit une Région où la vérité est moins sujette à se couvrir de nuages , & où sa raison trop long-tems agitée jouiroit avec sûreté d'un certain repos. De plus il avoit l'esprit naturellement Géométrique , &

il eût été Géometre jusque dans le Barreau.

Dès l'an 1703, c'est-à-dire, après 12 ans tout au plus d'application aux Mathématiques, il s'y trouva assés fort pour oser défendre le système des Tourbillons de Descartes contre une objection de l'illustre M. Huguens, sous laquelle tous les Cartésiens avoient succombé, & qu'ils avoient le déplaisir de voir souvent répétée comme victorieuse. M. Huguens avoit prouvé que selon Descartes les Corps pesans auroient dû tendre, non au centre de la Terre, comme ils y tendent toujours, mais à différens points de l'Axe de la Terre, & M. Saurin démontra, fort simplement même, & fort naturellement, qu'ils tendroient toujours au Centre. L'objection ne reparoit plus depuis la réponse.

Après ce coup d'essai il donna encore dans la même année la solution d'un Problème proposé par M. le Marquis de l'Hôpital dès 1692 aux Géometres, comme *méritant leur recherche*, & qui certainement n'avoit pas été 10 ou 11 ans sans être tâté & même bien tourné de tous les sens par les plus habiles, mais

inutilement. M. Saurin étant alors le Géometre de la petite Societé choisie qui travailloit au Journal des Sçavans, ornoit ce Journal de tout ce qu'il vouloit publier dans le genre qui lui appartenoit.

Ensuite il se trouva engagé dans la fameuse dispute des Infinimens-petits ; il sembloit que quoique réfugié dans le sein de la Géometrie, la Controverse allât l'y chercher. Son Adversaire étoit M. Rolle, le plus profond de nos Algebristes, & en même-tems subtil, artificieux, fécond en certains Stratagèmes, dont on ne croiroit pas trop que des Sciences démonstratives fussent susceptibles. Avec la bonne cause en main, c'étoit bien tout ce qu'on pouvoit faire que de le suivre de retranchement en retranchement, & de se sauver de tous les pieges qu'il sçavoit tendre sur son chemin. M. Saurin las d'avoir passé bien du tems à cet exercice, las de ses avantages mêmes, s'adressa à l'Académie, dont M. Rolle étoit Membre, pour lui demander une décision, déclarant que si elle ne jugeoit pas dans un certain tems, il tiendrait M. Rolle pour condamné, puisque toute la fa-

veur de la Compagnie devoit être pour lui. L'Academie ne jugea entre eux qu'en adoptant M. Saurin en 1707, & avec des distinctions flatteuses. Il eut l'assurance de ne demeurer que fort peu de tems dans un premier grade par où la rigueur de l'usage établi vouloit qu'il passât, & quand il parvint à celui qui lui convenoit, il fut préféré à des concurrens dont on ne put s'empêcher de faire l'éloge dans le tems qu'on ne les choisissoit pas. La Géometrie des Infinitement-petits n'avoit pas besoin d'une décision plus formelle.

M. Saurin débuta dans l'Academie par d'importans Mémoires sur les Courbes de la plus vite Descente, question que les illustres Freres MM. Bernoulli avoient chargée à l'envi de difficultés pour s'embarasser mutuellement, & à plus forte raison ceux qui oseroient toucher après eux à cette matiere. Nous en avons rendu un conte assez ample en 1709. (a)

Il avoit entrepris un Traité sur la Pesanteur selon le sistême Cartesien, & il en donna un morceau dans la même année. Il se trouvoit en tête le redou-

(a) Voyés l'Hist. p. 68 & suiv.

table M. Newton , & quoiqu'animé par son succès avec M. Huguens , il n'en étoit pas enflé au point d'attaquer sans beaucoup de crainte ce nouvel Adversaire. Il propose des vûes ingénieuses , mais il ne les donne pas pour démontrées quand elles ne le sont pas , il ne se dissimule rien de ce qui est contre lui , & sauve du moins sa gloire ; mais au milieu des difficultés dont il se sent environné , il paroît toujours bien convaincu que les vrais Philosophes doivent faire tous leurs efforts pour conserver les Tourbillons de Descartes , *sans quoi , dit-il , on se trouveroit replongé dans les anciennes ténèbres du Péripatétisme , dont le Ciel veuille nous préserver.* On entend assés qu'il parle des Attractions Newtoniennes. Eût-on cru qu'il fallût jamais prier le Ciel de préserver des François d'une prévention trop favorable pour un système incompréhensible , eux qui aiment tant la clarté , & pour un système né en Pays étranger , eux qu'on accuse tant ~~de ne~~ goûter que ce qui leur appartient ?

Le principal & presque l'unique divertissement de M. Saurin , étoit d'aller tous les jours à un Caffé , où s'assembloient

bloient des Gens de Lettres de toutes les especes , & là se forma le plus cruel orage qu'il ait jamais effuyé. Nous n'en renouvellerons point l'histoire en détail , elle fut long-tems l'entretien de Paris & des Provinces. Il se repandit dans ce Caffé des Chansons contre tous ceux qui y venoient , ouvrage digne des trois Furies , si elles ont de l'esprit. On en soupçonna violemment M. Rousseau , illustre par son talent Poétique , & celui-ci en accusa juridiquement M. Saurin , à qui personne ne pensoit , & qui ne faisoit point de Vers. Cependant sur l'accusation du Poëte le Géometre fut arrêté en 1711 pour avoir fait les Chansons. Il écrivit de sa prison à des personnes d'un grand crédit , qui protegeoient hautement & vivement M. Rousseau , des Lettres fort touchantes , & où le Vrai se faisoit bien sentir , il publia sur le même ton des Requêtes adressées au Public autant qu'aux Juges , des Mémoires où il faisoit le parallele de sa vie & de ses mœurs , avec la vie & les mœurs de son accusateur , & c'est de là que sont tirées quantité de particularités que nous avons rapportées.

Toutes ces pieces font affés bien écrites, & affés bien tournées pour faire beaucoup d'honneur à quelqu'un qui auroit recherché cette gloire. Enfin le Parlement termina l'affaire par un Arrêt du 7 Avril 1712. M. Saurin fut pleinement justifié, & M. Rousseau banni à perpétuité du Royaume, & condamné à des dépens & dommages très-considérables. La France perdit un Poëte dont le génie & la réputation lui firent encore de grands & de respectables Protecteurs dans les Pais étrangers, où il pouvoit appeller de l'Arrêt du Parlement.

Cette interruption d'études dans la vie de M. Saurin, toujours fort cruelle malgré l'évenement, fut aussi fort longue, & on ne voit reparoître son nom dans nos Volumes annuels qu'en 1716 (a). Un ébranlement violent dure encore après que la cause en a cessé, & une ame long-tems agitée, bouleversée en quelque sorte par de vives passions, ne recouvre pas si-tôt la tranquillité nécessaire pour reprendre le fil délié des spéculations Mathématiques, qu'elle avoit entierement perdu. M. Saurin les

(a) Voyés l'Hist. de 1716, p. 47 & suiv.

recommença par une Question importante , déjà entamée avec M. Rolle sur la nouvelle Méthode des Tangentes des Courbes , il faisoit voir que l'ingénieuse application qu'en avoit faite M. Bernoulli à un sujet différent en apparence étoit plus étendue que n'avoit cru M. Bernoulli lui-même , & il en montrait aux yeux toute l'universalité par de certaines Colonnes de différentes grandeurs qui répondoient aux différens cas. La Géométrie va jusqu'à avoir de l'agrément , quand elle donne de ces sortes de spectacles dont l'Ordonnance & pour ainsi dire l'Architecture , plaisent à l'esprit.

M. Saurin traita encore cette matière en 1723 (a), & non-seulement il continuoit de répondre à M. Rolle, qu'il étoit à propos de poursuivre jusqu'au bout , mais il donna des éclaircissemens sur quelques autres points de la nouvelle Géométrie , qui n'avoient pas été bien saisis par d'habiles gens , car ce n'a été qu'avec le tems qu'on a appris à bien manier un Instrument si fin & si délicat. Ici j'hésite à lui donner un témoignage public de ma re-

(a) Voyés les Mém. p. 222.

connoissance , où l'on pourra bien croire que ma vanité aura la principale part. Il annonça à cette occasion dans les termes les plus obligeans un Ouvrage manuscrit sur *la Géometrie de l'Infini* qu'il avoit entre les mains , & qui fut imprimé 4 ans après en 1727. Il épuisa enfin en 1725 (a) tout ce sujet qu'il avoit tant approfondi , & rectifia encore quelques idées d'un bon Géometre.

Les intérêts du Siftême des Tourbillons ne lui étoient pas moins chers que ceux de la nouvelle Géometrie , mais il procédoit par tout de bonne foi. Il auroit bien souhaité pour se débarrasser entierement d'une terrible objection de M. Neuton , que des fluides plus subtils eussent eu par eux-mêmes moins de force pour le choc , mais il se convainquit malgré lui par ses propres lumieres que cela n'étoit pas , & il en donna en 1718 (b) une démonstration si simple & si naturelle qu'elle en marquoit encore plus combien il avoit eu tort. Cependant , & il le sçavoit bien , cette difficulté même pourra être réso-

(a) Voyés les Mém. p. 238.

(b) Voyés les Mém. p. 191.

luë d'ailleurs , d'autres aussi invincibles en apparence ont déjà été surmontées , tout commence à s'éclaircir , & il est permis de croire que l'Univers Cartésien violemment ébranlé & étrangement défiguré , se raffermira & reprendra sa forme.

On n'a eu qu'un échantillon de Remarques de M. Saurin sur l'Art de l'Horlogerie (a) , dont il avoit entrepris un examen général. Il avoit beaucoup de peine à se contenter lui-même , & par conséquent il expédioit peu , & finissoit difficilement. Il n'est pas impossible qu'un peu de paresse ne se cache sous d'honnêtes apparences , mais c'est dommage qu'il ait abandonné cette entreprise qui demandoit beaucoup de finesse d'esprit. Ce sont des Ouvriers , mais habiles , qui conduits moins par des principes scientifiques que par des observations bien faites & des expériences bien suivies , ont formé à la longue un Art si merveilleux. Il s'agit maintenant pour les Sçavans de développer ce qu'on peut y avoir mis sans trop sçavoir qu'on l'y mettoit , & de découvrir de la Géometrie & de

(a) Voyés l'Hist. de 1720 , p. 106 & suiv.

la Méchanique où elles ne sont pas visibles pour tous les Géometres & pour tous les Méchaniciens.

Nous ne nous arrêterons plus sur quelques morceaux de Geometrie , presque tous dans le goût de recherches fines , que M. Saurin a semés dans nos Volumes , jusqu'à ce qu'enfin il demanda & obtint la véterance en 1731. Il commençoit à ressentir les infirmités de l'âge avancé , il devenoit sujet à de fréquens accès de fievre qui paroissent venir de son naturel toujours ardent. Le tems de son repos fut occupé tantôt par des consultations qu'on lui faisoit d'Ouvrages importants , auxquelles il avoit le loisir de se prêter , tantôt par de simples lectures , dont il laissoit le choix à son goût seul , & si l'on veut aux caprices de son goût. Pousserons-nous assez loin la sincerité que nous nous sommes toujours prescrite , pour oser dire ici qu'il lisoit jusqu'à des Romans , & y prenoit beaucoup de plaisir ? Cependant si on y fait réflexion on trouvera que cette lecture frivole peut assez accommoder les deux extrêmes de la vie , la jeunesse infiniment moins touchée du simple Vrai que d'un

Merveilleux toujours passionné , la vieillesse qui devenuë moins sensible au Vrai , assés souvent douteux ou peu utile , a besoin d'être réveillée par le Merveilleux.

M. Saurin mourut d'une fièvre létargique le 29 Decembre 1737. Son caractère est déjà presque entierement représenté dans ce qui a été dit ; d'un côté un esprit élevé , lumineux , qui pensoit en grand , & ajoutoit du sien à toutes les lumieres acquises , un grand talent pour toutes les opérations d'esprit , & qui n'attendoit que son choix pour se déterminer entre elles, d'un autre côté du courage , de la vigueur d'ame , qui devoient rendre aussi les passions plus difficiles à maîtriser. Il avoit cette noble fierté qui rend impraticables les voyes de la fortune , qui sied si bien & est si nuisible , & qui par conséquent n'est guere permise qu'à un homme isolé , dont la conduite ne tire à conséquence que pour lui. La famille de M. Saurin a recueilli après sa mort quelque fruit de son nom & de son mérite , mais elle l'auroit peut-être manqué sous un Ministre moins persuadé de l'espece de droit qu'elle avoit , &

moins sensible à la maniere ingénieuse dont il fut appuyé par le fils du Defunt. Les soins de M. Saurin vivant auroient dû naturellement avoir des effets plus considerables. Il ne cherchoit pas à se faire beaucoup de liaisons , & jusqu'à sa forme de vie tout s'y opposoit , il travailloit toute la nuit & dormoit le jour. Ses principaux amis ont été M. de Meaux , M. de l'Hôpital , le P. Malebranche , on y peut joindre M. de la Motte digne d'entrer dans une liste si noble & si courte.



E L O G E

DE MONSIEUR

BOERHAAVE.

HERMAN - BOERHAAVE nâquit le dernier de Décembre 1668 à Voorhout près de Leyde , de Jacques Boerhaave , Pasteur de ce petit Village , & d'Agar Paalder. Sa famille étoit originaire de Flandre , anciennement établie à Leyde , & d'une fortune très-médiocre. Dès l'âge de 5 ans il perdit sa mere , qui laissoit encore trois autres Enfans. Un an après le Pere se remaria , & six nouveaux Enfans augmentèrent sa famille. Heureux les Pays où le luxe & des mœurs trop délicates n'en font point craindre le nombre ! il arriva encore une chose qui seroit assés rare dans d'autres Pays , & dans d'autres mœurs , la seconde Femme devint la mere commune de tous les Enfans de son mari , également occupée de tous , tendrement aimée de tous.

Tome VI.

E e e

Le Pere , & par un amour naturel , & par une économie nécessaire , étoit le Précepteur des garçons aussi long-tems qu'il pouvoit l'être. Il reconnut bien-tôt dans Herman des dispositions excellentes , & il le destina à remplir une place comme la sienne. Son ambition ne prenoit pas un plus grand vol. Il lui avoit déjà appris à l'âge de 11 ans beaucoup de Latin , de Grec , de Belles-Lettres , & dans le même tems qu'il lui formoit l'esprit , il avoit soin de lui fortifier le Corps par quelque'exercice modéré d'Agriculture , car il falloit que la bonne éducation ne coûtât pas.

Cependant vers l'âge de 14 ans le jeune Boerhaave fut attaqué d'un ulcere malin à la Cuisse gauche , il fut tourmenté pendant près de quatre ans & du mal & des remedes ; enfin après avoir épuisé tout l'Art des Medecins & des Chirurgiens , il s'avisa de se faire de fréquentes fomentations avec de l'urine où il avoit dissous du Sel , & il se guérit lui-même ; présage , si l'on veut , de l'avenir qui l'attendoit.

Cette longue maladie ne nuisit presque pas au cours de ses Etudes. Il avoit par son goût naturel trop d'envie de

ſçavoir , & il en avoit trop de beſoin par l'état de ſa fortune. Il entra à 14 ans dans les Ecoles publiques de Leyde , il paſſoit rapidement d'une Claſſe dans une plus élevée , & par-tout il enlevait les Prix. Il n'avoit que 15 ans quand la mort de ſon Pere le laiſſa ſans ſecours , ſans conſeil , ſans bien.

Quoique dans ſes Etudes il n'eût pour dernier & principal objet que la Theologie , il s'étoit permis des écarts aſſés conſidérables vers une autre Science extrêmement différente, vers la Géometrie , qu'il auroit preſque dû ne connoître que de nom. Peut-être certains Eſprits faits pour le Vrai ſçavent-ils par une eſpece d'inct , qu'il doit y avoir une Géometrie , qui ſera quelque choſe de bien ſatisfaiſant pour eux ; mais enfin M. Boerhaave ſe ſentit forcé à s'y appliquer , ſans aucune autre raiſon que celle du charme invincible qui l'attiroit. Heureuſement ce fut-là pour lui après la mort de ſon Pere une reſſource qu'il n'avoit pas prévuë. Il trouva moyen de ſubſiſter à Leyde , & d'y continuer ſes Etudes de Theologie , en enſeignant les Mathematiques à de jeunes gens de condition.

D'un autre côté la maladie dont il s'étoit guéri , lui fit faire des réflexions sur l'utilité de la Medecine , & il entreprit d'étudier les principaux Auteurs dans ce genre , à commencer par Hippocrate , pour qui il prit une admiration vive & passionnée. Il ne suivit point les Professeurs publics , il prit seulement quelques-unes des Leçons du fameux Drelincourt , mais il s'attacha aux Dissections publiques , & en fit souvent d'Animaux en son particulier. Il n'avoit besoin que d'apprendre des faits qui ne se devinent point , & qu'on ne sçait qu'imparfaitement sur le rapport d'autrui , tout le reste , il se l'apprenoit lui-même en lisant.

Sa Theologie ne laissoit pas d'avancer , & cette Theologie , c'étoit le Grec , l'Hebreu , le Chaldéen , la Critique de l'Ancien & du Nouveau Testament , les Anciens Auteurs Ecclésiastiques , les Commentateurs Modernes. Comme on le connoissoit capable de beaucoup de choses à la fois , on lui avoit conseillé d'allier la Medecine à la Theologie , & en effet il leur donnoit la même application , & se préparoit à pouvoir remplir en même-tems les

deux fonctions les plus indispensablement nécessaires à la Société.

Mais il faut avouer que quoiqu'également capable de toutes les deux, il n'y étoit pas également propre. Le fruit d'une vaste & profonde lecture dans les matieres Theologiques avoit été de lui persuader que la Religion très-simple au sortir, pour ainsi dire, de la bouche de Dieu, étoit présentement défigurée par de vaines, ou plutôt par de vitieuses subtilités Philosophiques, qui n'avoient produit que des dissensions éternelles, & les plus fortes de toutes les haines. Il vouloit faire un Acte public sur cette Question, *Pourquoi le Christianisme prêché autrefois par des Ignorans, avoit fait tant de progrès, & en faisoit aujourd'hui si peu, prêché par des Sçavans ?* On voit assés où ce sujet, qui n'avoit pas été pris au hazard, devoit le conduire, & quelle cruelle satire du Ministère Ecclesiastique en général y étoit renfermée.

Pouvoit-il avec une façon de penser si singuliere exercer ce Ministère tel qu'il le trouvoit ? Pouvoit-il esperer d'amener un seul de ses Collegues à son avis ? N'étoit-il pas sûr d'une guerre

générale déclarée contre lui , & d'une guerre Theologique :

Un pur accident , où il n'avoit rien à se reprocher , se joignit apparemment à ces réflexions , & le déterminâ absolument à renoncer au Ministère & à la Theologie. Il voyageoit dans une Barque , où il prit part à une conversation qui rouloit sur le Spinosisme. Un inconnu plus orthodoxe qu'habile , attaqua si mal ce Système , que M. Boerhaave lui demanda s'il avoit lû Spinoza. Il fut obligé d'avouer que non , mais il ne pardonna pas à M. Boerhaave. Il n'y avoit rien de plus aisé que de donner pour un zélé & ardent Défenseur de Spinoza , celui qui demandoit seulement que l'on connût Spinoza quand on l'attaquoit ; aussi le mauvais raisonneur de la Barque n'y manqua-t-il pas , le Public , non-seulement très-susceptible , mais avide de mauvaises impressions , le seconda bien , & en peu de tems M. Boerhaave fut déclaré Spinosiste. Ce Spinosiste cependant a été toute sa vie fort régulier à certaines pratiques de piété , par exemple , à ses Prières du matin & du soir. Il ne prononçoit jamais le nom

de Dieu, même en matiere de Phisique, sans se decouvrir la tête, respect qui, à la vérité, peut paroître petit, mais qu'un hipocrite n'auroit pas le front d'affecter.

Après son aventure, il se résolut à n'être désormais Theologien qu'autant qu'il le falloit pour être bon Chrétien, & il se donna entierement à la Medecine. Il n'eut point de regret à la vie qu'il auroit menée, à ce zele violent qu'il auroit fallu montrer pour des opinions fort douteuses, & qui ne méritoient que de la tolérance, à cet esprit de parti dont il auroit dû prendre quelques apparences forcées, qui lui auroient coûté beaucoup, & peu réussi.

Il fut reçu Docteur en Medecine l'an 1693, âgé de 25 ans, & ne discontinua pas ses Leçons de Mathématique, dont il avoit besoin en attendant les Malades qui ne viennent pas si-tôt. Quand ils commencerent à venir, il mit en Livres tout ce qu'il pouvoit épargner, & ne se crut plus à son aise que parce qu'il étoit plus en état de se rendre habile dans sa Profession. Par la même raison qu'il se faisoit peu à peu une Bibliotheque, il se fit aussi un La-

boratoire de Chimie , & quoiqu'il ne pût pas se donner un Jardin , il étudia beaucoup la Botanique.

Si l'on rassemble tout ce qui a été dit jusqu'ici , on sera sans doute étonné de la quantité de connoissances différentes qui s'amassoient dans une seule tête. Que seroit-ce donc si nous osions dire qu'il embrassa jusqu'à la Jurisprudence & à la Politique ? Il y a des Esprits à qui tout ce qui peut être sçû convient , & qu'une grande facilité de compréhension , une mémoire heureuse , une lecture continuelle , mettent en état d'apprendre tout. Peut-être ne feront-ils guere qu'apprendre , que sçavoir ce qui a été sçû par d'autres , mais ils sçauront eux seuls ce qui a été sçû par un grand nombre d'autres séparément , & il ne leur arrivera pas , comme à ceux du caractère opposé , d'être d'un côté de grands Hommes , & de l'autre des Enfans.

Sa réputation augmentoit assés vîte , & sa fortune fort lentement. Un Seigneur , qui étoit dans la plus intime faveur de Guillaume III Roi d'Angleterre , le sollicita par de magnifiques promesses à venir s'établir chés lui à la

Haye , mais le jeune Medecin craignit pour sa liberté , quoique peut-être avec peu de raison , & il refusa courageusement. Les Lettres , les Sciences forment assés naturellement des Ames indépendantes , parce qu'elles moderent beaucoup les desirs.

M. Boerhaave eut dès-lors trois amis de grande considération , M. Jacques Trigland célèbre Professeur en Theologie , & MM. Daniel Alphen & Jean Van-den-Berg , tous deux élevés aux premieres Magistratures , qu'ils exerçoient avec beaucoup d'honneur. Ils avoient presque deviné le mérite de M. Boerhaave , & ce fut pour eux une gloire dont ils eurent lieu dans la suite de se sçavoir bon gré , & pour lui un sujet de reconnoissance qu'il sentit toujours vivement. M. Van-den-Berg lui proposa de songer à une place de Professeur en Medecine dans l'Université de Leyde , & l'effraya par cette proposition qu'il jugea aussi-tôt trop téméraire & trop ambitieuse pour lui , mais cet ami habile & zélé qui se crut assés fort par son crédit , & encore plus par le Sujet pour qui il agiroit , entreprit l'affaire , & elle fut faite en 1702.

Devenu Professeur Public , il fit encore chés lui des Cours particuliers , qui sont & plus instructifs & plus fréquentés , & , pour tout dire , plus utiles au Maître. Le succès de ses Leçons fut tel , que sur un bruit qui courut qu'il devoit passer ailleurs , les Curateurs de l'Université de Leyde lui augmentèrent considérablement ses appointemens , à condition qu'il ne les quitteroit point. Leur sage économie scavoit calculer ce qu'il valoit à leur Ville par le grand nombre de ses Ecoliers.

Les premiers pas de sa fortune une fois faits , les suivans furent rapides. On lui donna encore deux places de Professeur , l'une en Botanique , l'autre en Chimie , & les honneurs qui ne sont que des honneurs , comme les Rectorats , ne lui furent point épargnés.

Ses fonctions multipliées autant qu'elles pouvoient l'être , attirèrent à Leyde un concours d'Etrangers qui auroit presque suffi pour enrichir la Ville , & assurément les Magistrats ne se repentirent point d'avoir acheté cher l'assurance de posséder toujours un pareil Professeur. Tous les Etats de l'E-

rope lui fournissoient des Disciples, l'Allemagne principalement, & même l'Angleterre, toute fiere qu'elle est, & avec justice, de l'état florissant où les Sciences sont chés elle.

Quoique le lieu où il tenoit chés lui ses Cours particuliers de Medecine ou de Chimie fût assés grand, souvent pour plus de sureté on s'y faisoit garder une place, comme nous faisons ici aux Spectacles qui réussissent le plus.

Il n'est pas étonnant que dans les Siècles où les Etablissmens publics, destinés aux foibles Sciences d'alors, étoient fort rares, on se soit rendu de tous les Païs de l'Europe auprès d'un Docteur devenu célèbre, que quelquefois même on l'ait suivi jusque dans des Solitudes, lorsqu'il étoit chassé des Villes par la jalousie & la rage de ses rivaux. Mais aujourd'hui que tout est plein de Colleges, d'Universités, d'Académies, de Maîtres particuliers, de Livres qui sont des Maîtres encore plus sûrs, quel besoin a-t-on de sortir de sa Patrie pour étudier en quelque genre que ce soit? Trouvera-t-on ailleurs un Maître si supérieur à ceux que l'on avoit chés soi? Sera-t-on suffisamment

récompensé du voyage ? Il n'est guere possible d'imaginer sur ce point d'autre cause que les talens rares & particuliers d'un Professeur.

Il ne sera point obligé à inventer des Systèmes nouveaux, mais il le sera à posséder parfaitement tout ce qui a été écrit sur sa Science, à porter de la lumiere par-tout où les Auteurs originaux auront, selon leur cotitume, laissé beaucoup d'obscurité, à rectifier leurs erreurs, toujours d'autant plus dangereuses, qu'ils sont plus estimables ; enfin à refondre toute la Science, si on peut esperer, comme on le peut presque toujours, qu'elle sera plus aisée à saisir sous une forme nouvelle. C'est ce qu'a fait M. Boerhaavé sur la Chimie, dans les deux Volumes in-quarto qu'il en a donnés en 1732. Quoiqu'on l'eût déjà tirée de ces ténèbres misterieuses où elle se retranchoit anciennement, & d'où elle se portoit pour une Science unique, qui dédaignoit toute communication avec les autres, il sembloit qu'elle ne se rangeoit pas bien encore sous les loix générales de la Phisique, & qu'elle prétendoit conserver quelques droits & quelques privileges par-

ticuliers. Mais M. Boerhaave l'a réduite à n'être qu'une simple Phisique, claire & intelligible. Il a rassemblé toutes les lumieres acquises depuis un tems, & qui étoient confusément répandues en mille endroits différens, & il en a fait, pour ainsi dire, une Illumination bien ordonnée, qui offre à l'esprit un magnifique spectacle.

Il faut avouer cependant que dans cette Phisique ou Chimie si pure & si lumineuse, il y admet l'Attraction, & pour agir avec plus de franchise que l'on ne fait assés souvent sur cette matiere, il reconnoît bien formellement que cette Attraction n'est point du tout un principe Mécanique. Peut-être la croiroit-on plus supportable en Chimie qu'en Astronomie, à cause de ces mouvemens subits, violens, impétueux, si communs dans les opérations Chimiques; mais en quelque occasion que ce soit, aura-t-on dit quelque chose, quand on aura prononcé le mot d'Attraction? On l'accuse d'avoir mis dans cet Ouvrage des Opérations qu'il n'a point faites lui-même, & dont il s'est trop fié à ses Artistes.

Outre les qualités essentielles aux

grands Professeurs, M. Boerhaave avoit encore celles qui les rendent aimables à leurs Disciples. Ordinairement on leur jette à la tête une certaine quantité de Sçavoir, sans se mettre aucunement en peine de ce qui en arrivera. On fait son devoir avec eux précisément & sèchement, & on est pressé d'avoir fait. Pour lui, il leur faisoit sentir une envie sincere de les instruire; non seulement il étoit très-exact à leur donner tout le tems promis, mais il ne profitoit point des accidens, qui auroient pû légitimement lui épargner quelque Leçon, il ne manquoit point de la remplacer par une autre. Il s'étudioit à reconnoître les talens, il les encourageoit, les aidait par des attentions particulieres.

Il faisoit plus; si ses Disciples tomboient malades, il étoit leur Medecin, & il les préféroit sans hésiter aux Pratiques les plus brillantes & les plus utiles. Il regardoit ceux qu'il avoit à instruire comme ses Enfans adoptifs à qui il devoit son secours, & en les traitant il les instruisoit encore plus efficacement que jamais.

Il avoit trois Chaires de Professeur,

& les remplissoit toutes trois de la même maniere. Il publia en 1707 ses *Institutiones Medicae*, & en 1708 ses *Aphorismi de cognoscendis & curandis morbis*. Nous ne parlons que des premières Editions, qui ont toujours été suivies de plusieurs autres. Ces deux Ouvrages, & principalement les Institutions, sont fort estimés de ceux qui sont en droit d'en juger; il s'y propose d'imiter Hippocrate. A son exemple, il ne se fonde jamais que sur l'Expérience bien avérée, & laisse à part tous les Systèmes qui peuvent n'être que d'ingénieuses productions de l'Esprit humain, désavouées par la Nature. Cette Sagesse est encore plus estimable aujourd'hui que du tems d'Hippocrate, où les Systèmes n'étoient ni en aussi grand nombre, ni aussi séduisans. L'imitation d'Hippocrate paroît encore dans le stile serré & nerveux de ses Ouvrages. Ce ne sont en quelque sorte que des germes de Vérités extrêmement réduites en petit, & qu'il faut étendre & développer, comme il le faisoit par ses explications.

Pourra-t'on croire que les Institutions de Medecine & les Alphorismes de M. Boerhaave ayent eu un assez grand

succès pour passer les bornes de la Chrétienté, pour se repandre jusqu'en Turquie, pour y être traduits en Arabe, & par qui ? Par le Mufti lui-même. Les plus habiles Turcs entendent-ils donc le Latin ? Entendront-ils une infinité de choses qui ont rapport à notre Physique, à notre Anatomie, à notre Chimie d'Europe, & qui en supposent la connoissance ? Comment sentiront-ils le mérite d'Ouvrages qui ne sont à la portée que de nos Sçavans ? Malgré tout cela, M. Albert Schultens, très-habile dans les Langues Orientales, & qui par ordre de l'Université de Leyde a fait l'Oraison funebre de M. Boerhaave, y a dit qu'il avoit vû cette traduction Arabe, il y avoit alors 5 ans, que l'ayant confronté à l'Original, il l'avoit trouvée fidelle, & qu'elle devoit être donnée à la nouvelle Imprimerie de Constantinople.

Un autre fait qui regarde les *Institutions* n'est guere moins singulier, quoique d'un genre très-différent. Lorsqu'il réimprima ce Livre en 1713, il mit à la tête une Epitre Dédicatoire à Abraham Drolenvaux, Sénateur & Echevin de Leyde, où il le remercie très-tendrement

drement & dans les termes les plus vifs de s'être privé de sa fille unique pour la lui donner en mariage. C'étoit au bout de 3 ans que venoit ce remerciement, & qu'il faisoit publiquement à sa femme une déclaration d'amour.

Il avoit du goût pour ces sortes de Dédicaces, & il aimoit mieux donner une marque flatteuse d'amitié à son égal, que de se prosterner aux pieds d'un Grand, dont à peine peut-être auroit-il été apperçû. Il dédia son Cours de Chimie à son Frere Jacques Boerhaave Pasteur d'une Eglise, qui destiné par leur Pere à la Medecine, l'avoit fort aidé dans toutes les Opérations Chimiques auxquelles il se livroit, quoique destiné à la Theologie. Ils firent ensuite entre eux un échange de destination.

Nous n'avons point encore parlé de M. Boerhaave comme Professeur en Botanique. Il eut cette place en 1709, année si funeste aux Plantes par toute l'Europe, & l'on pourroit dire que du moins Leyde eut alors une espece de dédommagement. Le nouveau Professeur trouva dans le Jardin public 3000 Plantes, il avoit doublé ce nombre dès

1720. Heureusement il avoit pris de bonne heure , comme nous l'avons déjà dit , quelque habitude d'Agriculture , & rien ne convenoit mieux , & à sa fanté , & à son amour pour la vie simple , que le soin d'un Jardin , & l'exercice corporel qu'il demandoit. D'autres mains pouvoient travailler , mais elles n'eussent pas été conduites par les mêmes yeux. Il ne manqua pas de perfectionner les Méthodes déjà établies pour la distribution & la *Nomenclature* des Plantes.

Après qu'il avoit fini un de ses trois Cours , les Etrangers qui avoient pris ses Leçons sortoient de Leyde , & se dispersoient en différens Païs , où ils portoient son nom & ses louanges. Chacune des trois fonctions fournissoit un flot qui partoît , & cela se renouvelloit d'année en année. Ceux qui étoient revenus de Leyde y en envoyoit d'autres , & souvent en plus grand nombre. On ne peut imaginer de moyen plus propre à former promptement la réputation d'un particulier , & à l'étendre de toutes parts. Les meilleurs Livres sont bien lents en comparaison.

Un grand Professeur en Medecine & un grand Medecin peuvent être deux hommes différens , tant il est arrêté à l'égard de la Nature humaine , que les choses qui paroissent les plus liées par elles-mêmes , y pourront être séparées. M. Boerhaave fut ces deux hommes à la fois. Il avoit sur-tout le *Pronostic* admirable , & pour ne parler ici que par faits , il attira à Leyde , outre la foule des Etudians , une autre foule presque aussi nombreuse de ceux qui venoient de toutes parts le consulter sur des Maladies singulieres rebelles à la Medecine commune , & quelquefois même par un excès de confiance sur des Maux ou incurables , ou qui n'étoient pas dignes du voyage. J'ai ouï dire que le Pape Benoît XIII le fit consulter.

Après cela on ne sera pas surpris que des Souverains qui se trouvoient en Hollande , tels que le Czar Pierre I , & le Duc de Lorraine , aujourd'hui Grand Duc de Toscane , l'ayent honoré de leurs visites. Dans ces occasions c'est le Public qui entraîne ses Maîtres , & les force à se joindre à lui.

En 1731 l'Académie des Sciences

choisit M. Boerhaave pour être l'un de ses Associés Etrangers, & quelque tems après il fut aussi Membre de la Société Royale de Londres. Nous pourrions peut-être nous glorifier un peu de l'avoir prévenuë, quoique la France eût moins de liaison avec lui que l'Angleterre.

Il se partagea également entre les deux Compagnies, en envoyant à chacune la moitié de la Relation d'un grand travail (a) suivi nuit & jour & sans interruption pendant 15 ans entiers sur un même feu, d'où il résultoit que le Mercure étoit incapable de recevoir aucune vraie altération, ni par conséquent de se changer en aucun autre Métal. Cette Opération ne convenoit qu'à un Chimiste & fort intelligent & fort patient, & en même-tems fort aisé. Il ne plaignit pas la dépense, pour empêcher, s'il est possible, celles où l'on est si souvent & si malheureusement engagé par les Alchimistes.

Sa vie étoit extrêmement laborieuse, & son tempérament, quoique fort & robuste, y succomba. Il ne laissoit pas de faire de l'exercice, soit à pied, soit

(a) Voyés l'Hist. de 1734, p. 55 & suiv.

à cheval , & quand il ne pouvoit fortir de chés lui , il jouïoit de la Guitarre , divertissement plus propre que tout autre à succéder aux occupations sérieuses & tristes , mais qui demande une certaine douceur d'ame que les gens livrés à ces fortes d'occupations n'ont pas ou ne conservent pas toujours. Il eut trois grandes & cruelles maladies, l'une en 1722 , l'autre en 1727 , & enfin la dernière qui l'emporta le 23 Septembre 1738.

M. Schultens qui le vit en particulier trois semaines avant sa mort , atteste qu'il le trouva au milieu de ses mortelles souffrances dans tous les sentimens non-seulement de soumission , mais d'amour pour tout ce qui lui venoit de la main de Dieu. Avec un pareil fond il est aisé de juger que ses mœurs avoient toujours été très-pures. Il se mettoit volontiers en la place des autres , ce qui produit l'équité & l'indulgence , & il mettoit volontiers aussi les autres en sa place , ce qui prévient ou réprime l'orgueil. Il desarmoit la médisance & la satire en les négligeant , il en comparoit les traits à ces étincelles qui s'élan-

cent d'un grand feu , & s'éteignent aussi-tôt quand on ne souffle pas dessus.

Il a laissé un bien très-considérable , & dont on est surpris quand on songe qu'il n'a été acquis que par les moyens les plus légitimes. Il s'agit peut-être de plus de deux Millions de Florins , c'est-à-dire , de quatre Millions de notre Monnoye. Et qu'auroient pû faire de mieux ceux qui n'ont jamais rejeté aucun moyen , & qui sont partis du même point que lui ? Il a jouï long-tems de trois Chaires de Professeur , tous ses Cours particuliers produisoient beaucoup , les Consultations qui lui venoient de toutes parts étoient payées sans qu'il l'exigeât , & sur le pied de l'importance des personnes dont elles venoient , & sur celui de sa réputation ; d'ailleurs la vie simple dont il avoit pris l'habitude , & qu'il ne pouvoit ni ne devoit quitter , nul goût pour des dépenses de vanité & d'ostentation , nulle fantaisie , ce sont encore - là de grands fonds , & tout cela mis ensemble , on voit qu'il n'y a pas eu de sa faute à devenir si riche. Ordinairement

les hommes ont une fortune proportionnée, non à leurs vastes & insatiables desirs, mais à leur médiocre mérite, *M. Boerhaave* en a eu une proportionnée à son grand mérite, & non à ses desirs très-moderés. Il a laissé une Fille unique héritière de tout ce grand bien.



E L O G E

DE MONSIEUR.

MANFREDI.

EUSTACHIO MANFREDI nâquit à Bologne le 20 Septembre 1674 d'Alphonse Manfredi, Notaire dans cette Ville, & d'Anne Fiorini. Il eut trois Freres & deux Sœurs.

Son esprit fut toujours au-dessus de son âge. Il fit des Vers dès qu'il put sçavoir ce que c'étoit que des Vers, & il n'en eut pas moins d'intelligence ou moins d'ardeur pour la Philosophie. Il faisoit même dans la maison paternelle de petites assemblées de jeunes Philosophes ses camarades; ils repassoient sur ce qu'on leur avoit enseigné dans leur College, s'y affermisoient, & quelquefois l'approfondissoient davantage. Il avoit pris naturellement assés d'empire sur eux pour leur persuader de prolonger ainsi leurs études volontairement. Il acquit dans ces petits exercices

exercices l'habitude de bien mettre au jour ses pensées , & de les tourner selon le besoin de ceux à qui on parle.

Cette Académie d'Enfans , animée par le Chef , & par les succès , devint avec un peu de tems une Académie d'Hommes , qui des premières connoissances générales s'éleverent jusqu'à l'Anatomie , jusqu'à l'Optique , & enfin reconnurent d'eux-mêmes l'indispensable & agréable nécessité de la Physique Expérimentale. C'est de cette origine qu'est venue l'Académie des Sciences de Bologne , qui se tient présentement dans le Palais de l'Institut ; elle a pris naissance dans le même lieu que M. Manfredi , & elle la lui doit.

Il eût été trop heureux s'il eût pû se livrer entièrement à son goût , soit pour la Poësie , soit pour la Philosophie , soit pour toutes les deux ensemble , & s'il n'eût pas eu d'autres besoins à satisfaire que ceux de son esprit. Il fut obligé de se donner aussi au Droit Civil & au Droit Canonique , plus utiles en Italie , & plus nécessaires que par-tout ailleurs. Heureusement il avoit une grande vivacité de conception , & une mémoire excellente. Il faisoit aisément des ac-

quifitions nouvelles , & les confervoit auffi aifément. Il fut fait Docteur en l'un & l'autre Droit à l'âge de 18 ans , prefque encore Enfant par rapport à ce grade-là , qu'il ne pouvoit pas tenir de la faveur ni de la brigade. On fe tromperoit de croire que les Vers qu'il faisoit alors fuffent pour lui un fimple dé-laflement , c'étoit une occupation fclon fon cœur , & qui le confoloit de la Jurifprudence.

Dans le Païs où il étoit , l'Aftrologie Judiciaire ne pouvoit manquer de fe préfenter à lui , & d'attirer fa curiosité , mais elle ne le féduifit pas , & il lui eut bien-tôt rendu juftice. Elle lui laiffa feulement l'envie d'étudier la Geographie dans laquelle il devint fort habile. Il en poffeda parfaitement la partie Historique , qui fournisfoit beaucoup d'exercice , & par conféquent de plaifir à fa grande mémoire.

La Gnomonique fucceda à la Geographie , & après que quelques Sciences Mathématiques par l'étroite liaifon qu'elles ont enfemble fe le furent ainfi envoyé les unes aux autres comme de main en main , elles le conduifirent enfin toutes jufqu'à la Geometrie pure ,

leur origine commune. Il en apprit les principes du fameux Guglielmini. Mais le moyen de s'arrêter à la Geometrie même ? l'Algebre est encore au-delà ; il remonta jusqu'à l'Algebre, quoique peu cultivée alors en Italie, qui a cependant été le lieu de sa naissance, du moins pour l'Europe.

M. Manfredi sentit si vivement le charme des Mathématiques, & s'y livra avec tant d'ardeur, qu'il en abandonna entierement cette Jurisprudence, qui lui devoit être si utile, mais il est vrai qu'il n'abandonna pas la Poësie, si inutile pour la fortune, & peut-être plus qu'inutile. De plus les Mathématiques pouvoient plutôt s'accorder avec la Jurisprudence qu'avec la Poësie ; ce grand amour qu'il eut pour elle, cette préférence si marquée, méritent que nous ne négligions pas de le considérer de ce côté-là.

L'Italie moderne s'étoit fait un goût de Poësie assés différent de celui de l'Italie ancienne. On ne se contentoit plus du Vrai que la Nature fournit dans tous les Sujets qu'on entreprend de traiter, on alloit chercher de l'esprit bien loin de-là, des traits ingénieux & for-

cés, qui coûtoient peut être beaucoup, & ne représentoient rien.

Il faut convenir que ce Vrai dont il s'agit est bien loin aussi pour la plupart des gens, il ne se trouve que dans la Nature finement & délicatement observée, on ne l'apperçoit que par un sentiment exquis, mais enfin c'est-là ce qu'il faut appercevoir, ce qu'il faut trouver. Du reste on s'attachoit beaucoup à une certaine pompe de Vers, à une harmonie, qui ont effectivement leur prix. M. Manfredi composa d'abord dans le ton de ceux qu'il voyoit réussir, & il eut un succès des plus brillans; mais la droiture de sa raison, fortifiée peut-être par les Mathématiques, ne lui permit pas d'être long-tems satisfait de lui-même, il s'aperçut contre son propre intérêt que le goût de son Siècle étoit faux, & il eut le courage de se croire injustement applaudi. Il se rapprocha donc désormais des Modeles anciens pour le fond de la composition, & conserva d'ailleurs cette magnificence de stile poétique que les Modernes aimoient, & à laquelle il étoit naturellement porté. Ce milieu, cet accommodement concilia tout, & il n'y

eut qu'une voix en faveur de M. Manfredi. Nous parlons sur le témoignage qu'en rend M. Zanotti, Secrétaire de l'Institut de Bologne, fameux lui-même dans la Poësie aussi-bien que dans les Sciences.

M. Manfredi étoit grand Imitateur, non pas Imitateur forcé à l'être par la Nature, toujours asservi à copier quelqu'un, mais Imitateur libre & de dessein formé, qui prenoit le caractère de tel Poëte qu'il vouloit, & ne le prenoit point sans s'y rendre supérieur à son Original même. Je tiens encore ceci d'un Italien, excellent connoisseur, occupé en France des fonctions les plus importantes.

Les Sonnets sont beaucoup plus à la mode en Italie que chés nous. M. Manfredi en a fait un grand nombre, & sur toutes sortes de sujets. Il y en a de simple galanterie, d'amour passionné, de dévotion, sur les événemens des Guerres d'Italie de son tems, à la louange des Princes, des Généraux, des grands Prédicateurs. Ces Sonnets ne se piquent point comme les nôtres de finir toujours par quelque trait frappant, il leur suffit d'être bien travaillés & riches en

expressions poétiques. Dans un autre genre que nous n'avons point, & que les Italiens appellent *Canzoni*, M. Manfredi a fait un des plus beaux Ouvrages qui soient jamais sortis de l'Italie, nous ne craignons point de le dire après M. Zanotti. Le sujet en est une très-belle personne, Giulia Vandi, qui se fit Religieuse.

Le Poëte commence par dire qu'il a vû ce que des yeux mortels, toujours couverts d'un voile trop épais ne sçau-roient voir, tout ce qu'il y a de céleste dans Giulia. La Nature & l'Amour s'étoient unis pour former sa beauté à l'envi l'un de l'autre, & ils ont été étonnés de leur propre Ouvrage, quand ils l'ont vû fini. L'Ame choisie pour habiter ce beau Corps y descend du Ciel, entraînant avec elle tout ce qu'il y a de plus pur & de plus lumineux dans les différentes Spheres, par où elle passe. Elle ne se montre aux Humains que pour leur faire voir, par l'éclat dont elle brille, le lieu de son origine, & le chemin qui les y conduira. Après avoir rempli chés eux cette noble destination, elle les quitte, & tandis que tout retentit des concerts des Anges, qui lui applaudis-

sent, elle s'enfonce dans une lumière immense, où elle disparoît. Au milieu de tout cela l'Auteur a eu l'adresse de parler de lui, & en termes fort passionnés. Auroit-il eu de l'amour pour Giulia? On le croiroit, si l'on ne connoissoit chés les Auteurs illustres beaucoup d'exemples d'un certain amour Platonique & Poétique, qui ne demande qu'une matiere à dire de belles choses.

Une autre *Canzone* de M. Manfredi, où il invite des Nymphes & des Pasteurs à danser toute la nuit, est plus dans le goût de la simplicité antique, & même dans le nôtre, car les François peuvent-ils s'empêcher de rapporter tout à leur goût? Ce sont de petits Vers qui ont un Refrain, fort coupés, fort légers, fort vifs, qui semblent danser. Il y a là toute la grace, toute la gentillesse, que nous pourrions désirer dans des paroles faites pour le Chant.

En voilà beaucoup sur un Poète & sur la Poésie dans une Académie des Sciences, mais il n'étoit guere connu dans cette Académie que comme grand Mathématicien, & il importe à sa mémoire qu'il le soit aussi comme grand

Poëte. L'Académie de la Crusca dont il étoit en cette qualité , uniquement occupée , comme l'Académie Française , de sa Langue , & des Belles-Lettres , aura sans doute permis qu'on le louât chés elle sur cet autre genre dont elle ne se pique point. Si l'une des deux parties de son mérite étoit ignorée , il y perdrait beaucoup plus que la moitié de sa gloire , car outre les deux talens pris séparément , il a fallu encore pour les unir un autre talent plus rare , & supérieur aux deux. Ce fut en vertu de cette union qu'il osa chanter dans ce même petit Poëme qu'il fit pour Giulia , les Tourbillons de Descartes , inconnus jusque-là aux Muses Italiennes.

La fameuse Méridienne de Bologne entreprise & finie en 1655 par feu M. Cassini (a) , ce merveilleux Gnomon , le plus grand , & par conséquent le plus avantageux que l'Astronomie eût jamais eu , & qu'elle pût même espérer , demeuroid abandonné , négligé dans l'Eglise de S. Petrone , il manquoit des Astronomes à ce bel Instrument. M. Manfredi , âgé peut-être de 22 ans , résolut de le devenir pour ôter à sa Pa-

(a) Voyés l'Hist. de 1712 , p. 84 & suiv.

trie cette espece de tache , & il fut secondé par M. Stancari , son ami particulier , & digne de l'être. Ils se mirent à étudier de concert des Livres d'Astronomie , bien-tôt ils passerent les nuits à observer avec les meilleurs Instrumens qu'ils purent obtenir de leurs Ouvriers , & ils furent peut-être les premiers en Italie qui eurent une Horloge à Cycloïde.

Ils s'étoient fait un petit Observatoire chés M. Manfredi , où venoient aussi ses trois Freres , tous gens d'esprit , devenus Astronomes , ou du moins Observateurs , apparemment pour lui plaire. Le premier , mais le moins assidu , étoit de la Compagnie de Jesus , célèbre Prédicateur dans la suite , le second Gabriel , dans un âge peu avancé Auteur d'un Livre sur l'Analise des Courbes , traitée à la maniere de M. de l'Hôpital , le troisiéme Medecin , & grand Philosophe. Mais ce qu'il y a de plus singulier , c'est que les deux Sœurs alloient aussi à l'Observatoire , non par une curiosité frivole , qui auroit été bien-tôt satisfaite & dégoutée , mais pour observer , pour apprendre , pour s'instruire dans l'Astronomie. Ils étoient.

là six Freres ou Sœurs attachés à suivre ensemble, & à découvrir les mouvemens célestes, jamais une famille entiere & aussi nombreuse ne s'étoit unie pour un semblable dessein. Ordinairement les dons de l'esprit & les inclinations louïables, sont semés par la Nature beaucoup plus loin à loin.

Au milieu de ces exercices particuliers, M. Manfredi fut fait à la fin de 1698 Lecteur public de Mathématique dans l'Université de Bologne. Peu de tems après il lui survint des chagrins domestiques, dont le détail seroit inutile à son Eloge, & n'y peut appartenir que par la fermeté dont on assure qu'il les soutint. Son pere fut obligé de quitter Bologne, lui laissant des affaires en fort mauvais état, & une famille dont tout le poids tomboit sur lui, parce qu'il étoit l'Aîné, & qu'il avoit le cœur bien fait. Dans cette situation il s'en falloit beaucoup que sa place de Lecteur ne pût suffire à tous ses besoins, & il recueillit le fruit, non pas tant de ses talens pour la Poësie, & pour les Mathématiques, que de son caractère qui lui avoit acquis l'amitié de beaucoup d'honnêtes gens, car pour recevoir des

services d'une certaine espece, & d'une certaine durée, il ne suffit pas tout-à-fait d'être estimé, il faut pour le plus sûr plaire & être aimé. M. le Marquis Orsi, qui s'est distingué par plusieurs Ouvrages d'esprit, se distingua encore plus glorieusement dans cette occasion par sa générosité. Les affaires de M. Manfredi se rétablirent, & il recommença à jouir de la tranquillité qui lui étoit si nécessaire.

Nous avons dit dans les Eloges de MM. Viviani (a), Guglielmini (b) & Cassini (c) quels sont les embarras & les contestations que les Rivières causent dans toute la Lombardie, & même au-delà. Il semble que si on y laissoit la Nature en pleine liberté, tout ce grand Païs ne deviendrait à la longue qu'un grand Lac, & il faut que ses Habitans travaillent sans cesse à défendre leur terrain contre quelque Rivière qui les menace de les inonder. Par malheur ce Païs est partagé en plusieurs Dominations différentes, & chaque Etat veut renvoyer les inondations ou le péril sur

(a) Voyés l'Hist. de 1703, p. 141 & suiv.

(b) Voyés l'Hist. de 1710, p. 154 & suiv.

(c) Voyés l'Hist. de 1712, p. 91 & suiv.

un Etat voisin qui n'est pas obligé de les souffrir. Il faudroit s'accorder ensemble pour le bien commun, trouver quelque expédient général, qui convînt à tout le monde; mais il faudroit donc aussi que tout le monde se rendît à la raison, les puissans comme les foibles, & est-ce là une chose possible? Bologne & Ferrare, qui quoique toutes deux sujettes du Pape, sont deux Etats séparés, ont ensemble à cette occasion un ancien différent, qui étant devenu plus vif que jamais, Bologne crut ne pouvoir mieux faire que de donner à M. Manfredi par un Decret du Public l'importante Charge de Surintendant des Eaux; ce fut en 1704. L'Astronomie en souffrit un peu, mais l'Hidrostatique en profita, il y porta de nouvelles lumieres, même après le grand Guglielmini.

La contestation de Bologne & de Ferrare intéressa aussi Mantouë, Modene, Venise. Cette énorme complication d'intérêts qu'il avoit à manier en même-tems, & à concilier, s'il étoit possible, lui coûta une infinité de peines, d'inquiétudes, de recherches fatigantes, de lectures desagréables, quel-

quefois inutiles, & indispensables malgré leur inutilité, d'Ecrits qu'il falloit composer avec mille attentions gênantes. S'il en fut récompensé par la grande réputation qu'il se fit, cette réputation devint pour lui une nouvelle source de travaux de la même espece; les démêlés de l'Etat Ecclesiastique avec la Toscane sur la Chiana, dont nous avons parlé en 1710 (a), les anciens différens de la Toscane, & de la République de Lucques, les frayeurs continuelles de Lucques sur le voisinage de la Riviere du Serchio, la réparation des Ports, le dessèchement des Marais, tout ce qui regardoit les Eaux en Italie vint à lui, tout eut besoin de lui.

Comme il ne se contentoit pas des spéculations du Cabinet, il vouloit voir par ses propres yeux les effets de la Nature, & cet excès d'exactitude pensa un jour lui coûter la vie. Il avoit grimpé avec une peine infinie sur une roche escarpée, pour voir de-là le cours du Serchio, & la corrosion qu'il caufoit à ses rives; il étoit posé de maniere à ne pouvoir absolument ni continuer de monter, ni redescendre, ni demeu-

(a) Voyés l'endroit cité ci-dessus.

rer long-tems là. S'il n'eût eu un prompt secours, qui pouvoit bien lui manquer, & si son courage naturel n'eût empêché que la tête ne lui tournât, il retomboit dans le moment, & se brisoit.

La plus grande partie de ce qu'il a écrit sur les Eaux a été imprimée à Florence en 1723 dans un Recueil qu'on y a fait de Pieces qui appartiennent à une matiere si intéressante pour l'Italie, & d'excellentes Notes qu'il ajoûtoit à Gu-glielmini s'imprimoient quand il mourut. Il ne tiendra pas à l'Hidrostatique & aux Sciences que tout ne s'arrange pour le plus grand bien du Public, mais il est plus facile de domter les Rivieres que les intérêts particuliers.

Dans la même année M. Manfredi fut fait Surintendant des Eaux du Bolognois, il fut mis aussi à la tête du College de Montalte fondé à Bologne par Sixte V, pour de jeunes gens destinés à l'Eglise, qui auroient au moins 18 ans. Ils avoient avec le tems secoué le joug, & des études Ecclesiastiques, qui devoient être leur unique objet, & des bonnes mœurs encore plus nécessaires. Ils faisoient gloire d'avoir triomphé des Regles & de la Disci-

plaine. Leur nouveau Recteur eut besoin avec eux de l'art qu'ont employé les Fondateurs des premiers Etats. Il ramena ces Rebelles à l'étude par des choses agréables qu'il leur présenta d'abord, par la Géographie, qui fut un degré pour passer à la Chronologie, & de-là il les conduisit à l'Histoire Ecclésiastique, & enfin à la Theologie & aux Canons, dernier terme où il falloit arriver. On dit même que de plusieurs de ces jeunes gens il en fit de bons Poètes, faute d'en pouvoir rien faire de mieux. C'étoit toujours les appliquer, & l'oisiveté avoit été une des principales causes de leurs déreglemens.

On connoît par-tout aujourd'hui l'Institut des Sciences de Bologne. Nous en avons fait l'Histoire en 1730 (a), & nous avons dit que M. Manfredi y eut la place d'Astronome. Ce fut en 1711, & dès-lors il renonça absolument au College Pontifical, à la Poësie même qu'il avoit toujours cultivée jusque-là, & il est glorieux pour elle que cette renonciation soit une Epoque si remarquable dans une pareille vie,

(a) Page 139 & suiv.

Quatre ans après il publia deux Volumes d'Ephemerides dédiés au Pape Clement XI. Il l'assure fort qu'il n'y a point fait entrer d'Astrologie Judiciaire, quoique de grands personnages, tels que Regiomontanus, Magin, Kepler, se soient laissés entraîner au torrent de la folie humaine. Il paroît par-là que si on ne donne plus aujourd'hui dans l'Astrologie, du moins on daigne encore dire qu'on n'y donne pas. Le premier Volume tout entier est une Introduction aux Ephemerides en général, ou plutôt à toute l'Astronomie, dont il expose & développe à fond les principes. Le second Volume contient les Ephemerides de 10 années, depuis 1715 jusqu'en 1725, calculées sur les Tables non imprimées de M. Cassini, & le plus souvent sur les Observations de Paris, M. Manfredi se fioit beaucoup à ces Tables & à ces Observations. Ses Ephemerides embrassent bien plus de choses que des Ephemerides n'avoient coutume d'en embrasser. On y trouve le passage des Planetes par le Meridien, les Eclipses des Satellites de Jupiter, les Conjonctions de la Lune avec les Etoiles les plus remarquables, les

les Cartes des Païs qui doivent être couverts par l'ombre de la Lune dans les Éclipses Solaires.

Il parut ensuite deux nouveaux Tomes de ces Ephemerides , l'un qui va depuis 1726 jusqu'en 1737 , & l'autre depuis 1738 jusqu'en 1750. Cet Ouvrage s'est répandu , s'est rendu nécessaire dans tous les lieux où l'on a quelque idée de l'Astronomie. Nos Missionnaires de la Chine s'en servent pour prouver aux Chinois le génie Européen , qu'ils ont bien de la peine à croire égal seulement au leur. Ils devroient , à la vérité , par beaucoup de circonstances particulieres , avoir un grand avantage sur nous en fait d'Astronomie , jusque-là ils auront raison , mais cela même leur donneroit ensuite un extrême desavantage dans le parallèle qu'on feroit des deux Nations.

M. Manfredi n'a pas manqué d'apprendre au Public les noms de ceux qui l'avoient aidé dans la fatigante composition de ses Ephemerides. Cependant il a certainement reçu des secours qu'il a dissimulés , & on le lui reprocheroit avec justice , si la raison qu'il a eu de les dissimuler ne se présenteoit dès

que l'on sçait de qui ils venoient. C'étoit de ses deux Sœurs, qui ont fait la plus grande partie des Calculs de ses deux premiers Tomes. S'il y a quelque chose de bien directement opposé au caractère des femmes, de celles surtout qui ont de l'esprit, c'est l'attention sans relâche, & la patience invincible que demandent des Calculs très-désagréables par eux-mêmes, & aussi longs que désagréables; & pour mettre le comble à la merveille, ces deux *Calculatrices*, car il faut faire un mot pour elles, brilloient quelquefois dans la Poësie Italienne.

En 1723, le 9 Novembre, il y eut une Conjonction de Mercure avec le Soleil, d'autant plus précieuse aux Astronomes, qu'on avoit déjà espéré inutilement deux Conjonctions pareilles, l'une en 1707, l'autre en 1720 (a). Celle-ci fut, comme on le peut aisément juger, observée avec un extrême soin par M. Manfredi dans l'Observatoire de l'Institut, qui à peine venoit d'être achevé, & dont l'ouverture se faisoit presque par ce rare & important Phénomene. L'Observation fut publiée

(a) Voyés l'Hist. de 1723, p. 76 & suiv.

par son Auteur en 1724 avec toutes ses curieuses dépendances.

Il fut choisi en 1726 pour Associé Etranger de cette Académie. Le nombre de ces Etrangers n'est que de huit. Certainement tous ceux qui seroient dignes de cette place n'y peuvent pas être, mais du moins ceux qui y sont en doivent être bien dignes. Il fut reçu aussi en 1729 dans la Société Royale de Londres, dont les places sont toujours très-honorables, malgré leur grand nombre.

Vers ces tems-là il se fit en Angleterre une découverte nouvelle, & tout-à-fait imprévûë dans l'Astronomie, celle des *Aberrations* ou Ecart des Etoiles fixes, qui toutes au lieu d'être parfaitement fixes les unes à l'égard des autres, comme on l'avoit toujours crû, changent de position jusqu'à un certain point. Ces Aberrations ont été exposées plus au long (a). Sur le bruit qui s'en répandit dans le Monde Sçavant, M. Manfredi se mit à étudier le Ciel plus soigneusement que jamais par rapport à cette nouveauté, qui demandoit les Observations les plus assiduës, & les

(a) Voyés l'Hist. de 1737, p. 76.

plus délicates, puisqu'elle avoit échappé depuis tant de siècles à tant d'yeux si clairvoyans. Il publia sur ce sujet en 1729 un Ouvrage dédié au Cardinal da Via, où il rendoit conte & de ses Observations, & des Conclusions qu'il en tiroit. Il reçut ensuite ce qu'on avoit donné soit en Angleterre, soit ailleurs, sur cette même matiere, & il la traita en 1730 dans un nouvel Ouvrage, mais plus court, adressé à l'illustre M. Leprotti, premier Medecin du Pape.

On crut d'abord que l'Aberration des Fixes, qui certainement n'est qu'apparente, viendroit de ce que la Terre change de distance à l'égard des Fixes par son mouvement annuel, & ç'eût été-là une démonstration complete & absoluë de ce mouvement. Les Italiens qui n'osent le reconnoître, se seroient abstenus de toucher à ce sujet, & l'embarras, où ils se trouvent si souvent dans l'Astronomie Phisique, en auroit considerablement agmenté. Mais heureusement l'Aberration mieux observée n'étoit point telle que le mouvement de la Terre la demandoit, & M. Manfredi s'engagea sans crainte dans cette recherche. M. Bradley, cé-

lebre Philosophe Anglois , trouva enfin un Siftême de l'Aberration très-ingénieux, & peut-être aussi vraisemblable, où , à la vérité , le mouvement annuel de la Terre entroit encore , mais nécessairement combiné avec le mouvement successif de la Lumiere , découvert ou proposé , il y a déjà du tems par MM. Roemer & Cassini. M. Manfredi fit bien encore , ainsi qu'il le devoit , quelque legere résistance à ce Siftême , mais il n'en imagina pas d'autre. Il s'en servit comme s'il l'eût embrassé avec plus de chaleur , & n'en prouva que mieux la nécessité de s'en servir.

En 1736 il donna un Ouvrage sur la Méridienne de S. Petrone , sa premiere Ecole d'Astronomie. Elle avoit besoin de quelques réparations , que l'Etat voulut bien faire. On lui en donna la direction , & l'on conta bien que c'étoit plus que sa propre affaire.

Il étoit trop fidele à tous ses engagements , pour ne se pas croire obligé de contribuer aux travaux d'une Académie qui l'avoit adopté. Il a envoyé ici deux Mémoires , dont l'un est dans le Volume de 1734 (a) , l'autre dans celui

(a) Voyés l'Hist. p. 59 & suiv.

de 1738 (a), tous deux d'une fine & subtile Astronomie. On y voit le grand Astronome bien familier avec le Ciel, & on y sent l'Homme d'esprit, qui sçait penser par lui-même.

L'Académie dut lui sçavoir d'autant plus de gré de ces deux Écrits, que dans ce tems-là il étoit surchargé d'occupations nouvelles. M. Bianchini mort en 1729 (b) avoit laissé une grande quantité d'Observations Astronomiques & Geographiques dans un desordre, & dans une confusion dont la seule vûe effrayoit, & faisoit desespérer d'en tirer jamais rien. Il l'entreprit cependant par zele pour les Sciences, & pour la mémoire d'un illustre Compatriote ; il parvint à faire un choix, qui fut bien reçu du Public. Il avoit toujours conservé la fatigante Surintendance des Eaux du Bolonnois, mais de plus, la Cour de Rome voulut qu'il entrât en connoissance d'un différent du Ferrarois avec l'Etat de Venise, & rejetta sur lui un fardeau de la même espece que celui qu'il portoit déjà avec tant de peine. Il fut accablé de vieux Titres &

(a) Voyés l'Hist. p. 75 & suiv.

(b) Voyés l'Hist. p. 102 & suiv.

d'Actes difficiles à déchiffrer & à entendre, de Cartes anciennes & modernes, & enfin en 1735 le résultat de ses recherches fut imprimé à Rome.

Dans cette affaire du Ferrarois, aussi bien que dans le débrouillement des Papiers de M. Bianchini, on retrouve encore ses deux Sœurs, qui lui furent infiniment utiles, sur-tout pour toute la manœuvre désagréable de ces sortes de travaux. Avec beaucoup d'esprit, elles étoient propres à ce qui demanderoit presque une entière privation d'esprit.

Sans ce secours domestique il ne fût jamais venu à bout de tout ce qu'il fit dans les 5 ou 6 dernières années de sa vie, pendant lesquelles il fut tourmenté de la Pierre. Il soutint ce malheureux état avec tant de courage qu'à peine sa gayeté naturelle en fut altérée. Quelquefois au milieu de quelque discours plaisant qu'il avoit commencé, car il réussissoit même sur ce ton-là, il étoit tout-à-coup interrompu par une douleur vive & piquante, & après quelques momens il reprenoit tranquillement le fil de son discours, & jusqu'au visage qui y convenoit. J'ai ouï dire

cette même particularité de notre grand Poète Burlesque, mais celui-ci étoit plus obligé à être toujours gai, il eût perdu son principal mérite dans le monde, s'il eût cessé de l'être.

Le mal de M. Manfredi alla toujours en augmentant, & en ne lui laissant que de moindres intervalles de repos, & enfin après 18 jours de douleurs continues, il mourut le 15 Février 1739, non pas seulement avec la constance d'un Philosophe, mais avec celle d'un véritable Chrétien. Son Corps fut accompagné à la sépulture avec une pompe extraordinaire par les Sénateurs Présidens de l'Institut de Bologne, par les Professeurs de cet Institut, & par les deux Universités d'Ecoliers. L'Italie & l'Angleterre sçavent rendre aux Hommes illustres les honneurs funebres.

Il avoit une taille médiocre, assez d'embonpoint, le teint vermeil, les yeux vifs, beaucoup de physionomie, beaucoup d'ame dans tout l'air de son visage. Il n'étoit ni sauvage comme Mathématicien, ni fantasque comme Poète. Il aimoit fort, sur-tout dans sa jeunesse, les plaisirs de la Table, & pour être exempt de toute contrainte, il

ne les vouloit qu'avec ses Amis. Ce n'est pas qu'il n'observât dans la société toutes les regles de la politesse, tout le cérémonial Italien plus rigoureux que le nôtre; il y étoit même d'autant plus attentif qu'il se sentoît plus porté à y manquer, par le peu de cas qu'il en faisoit naturellement; mais enfin il valoit encore mieux éviter les occasions qui rendoient nécessaires ces faux respects, & ces frivoles déférences. Aussi étoit-il plus incommodé qu'honoré des visites ou de gens de marque ou d'Etrangers que son nom lui attiroit de toutes parts.

Pour la vraie politesse, il la possédoit. Il cédoit volontiers l'avantage de parler à tous ceux qui en étoient jaloux. Quand il y avoit lieu de contredire quelqu'un dans la conversation, ce qui assurément n'étoit pas rare, il prenoit le parti de se taire, plutôt que de relever des erreurs sous prétexte d'instruction. Il est fort douteux qu'on instruisse, & il est sûr qu'on choquera. Un sentiment contraire au sien, & qui avoit quelque apparence, l'arrêtoit tout court, & lui faisoit craindre de s'être trompé, au lieu que d'ordinaire on

commence par s'élever vivement contre ce qui s'oppose à nous, & on se met hors d'état de revenir à la raison. Personne ne sentoit mieux le mérite d'autrui, il alloit presque jusqu'à s'y complaire. Le fond de tout cela est qu'il avoit sincèrement peu d'opinion de lui-même, disposition qu'on pourroit nommer héroïque.

Il étoit d'une Confrairie qui assiste, console les Criminels que l'on conduit au supplice. Il n'en put faire son devoir que très-rarement, & il en souffrit tant, qu'il s'étoit déterminé à y renoncer pour toujours. Les fonctions de la compassion étoient arrêtées en lui par l'excès de la compassion.

Avec une ame si tendre, il ne pouvoit manquer d'être bienfaisant, officieux, libéral autant que sa fortune le pouvoit permettre. Quand il s'agissoit d'une dette, & qu'il y avoit quelque incertitude sur la quantité, il aimoit mieux courir le risque de payer trop que trop peu.

Les qualités de son cœur ont fait l'effet qu'elles devoient, il a été généralement aimé, & nous pouvons nous contenter d'un exemple qui certaine-

ment suffira , il s'est vû honoré de l'amitié de M. le Cardinal Lambertini son Archevêque , Prélat d'un mérite rare , & qui a un grand nom jusque dans les Lettres. On donne souvent des loüanges à de grands Hommes par pure estime , mais à celles que j'ai entendu donner à M. Manfredi , j'ai toujours remarqué qu'on y ajoûtoit un sentiment d'affection beaucoup plus flatteur.



E L O G E

DE MONSIEUR

D U F A Y.

CHARLES-FRANÇOIS DE CISTERNAI DU FAY nâquit à Paris le 14 Septembre 1698 de Charles-Jerôme de Cisternai, Chevalier, & de Dame Elisabeth Landais d'une très-ancienne Famille originaire de Touraine. Celle des Cisternai étoit noble, & avoit fait profession des Armes sans discontinuation depuis la fin du quinzième siècle. Elle pourroit se parer de quelque ancienne alliance avec une Maison souveraine d'Italie, mais elle se contente de ce qu'elle est naturellement, sans rechercher d'illustration forcée.

L'Ayeul paternel de M. du Fay mourut Capitaine des Gardes de M. le Prince de Conty frere du Grand Condé. Il avoit servi long-tems dans le Regiment de ce Prince, & quoi qu'homme de Guerre, il s'entêta de la Chimie, dans

le deſſein , à la vérité , de parvenir au grand Œuvre. Il travailla beaucoup , dépenſa beaucoup , avec le ſuccès ordinaire.

Le pere de M. du Fay étant Lieutenant aux Gardes eut une Jambe emportée d'un coup de Canon au Bombardement de Bruxelles en 1695 ; il n'en quitta pas le Service , il obtint une Compagnie dans le Regiment des Gardes , mais il fut obligé à y renoncer par les incommodités qui lui ſurvinrent , & par l'impoſſibilité de monter à cheval. Heureuſement il aimoit les Lettres , & elles furent ſa reſſource. Il ſ'adonna à la curioſité en fait de Livres , curioſité qui ne peut qu'être accompagnée de beaucoup de connoiſſances , agréables pour le moins. Il rechercha avec ſoin les Livres rares en tout genre , les belles éditions de tous les Païs , les Manuſcrits qui avoient quelque mérite outre celui de n'être pas imprimés , & ſe fit à la fin une Bibliotheque bien choiſie & bien aſſortie , qui alloit bien à la valeur de 25000 écus. Ainſi il ſe trouva dans Paris un Capitaine aux Gardes en commerce avec tous les fameux Libraires de l'Europe , ami des

plus illustres Sçavans , mieux fourni que la plupart d'entre eux des Instrumens de leur Profession , plus instruit d'une infinité de particularités qui la regardoient.

Lorsque M. du Fay vint au monde , son Pere étoit déjà dans ce nouveau genre de vie. Les Enfans , & sur-tout les Enfans de condition , n'entendent parler de Science qu'à leur Précepteur , qui dans une espece de Réduit séparé leur enseigne une Langue ancienne , dont le reste de la Maison fait peu de cas. Dès que M. du Fay eut les yeux ouverts , il vit qu'on estimoit les Sçavans , qu'on s'occupoit de recueillir leurs productions , qu'on se faisoit un honneur de les connoître , & de sçavoir ce qu'ils avoient pensé , & tout cela sans préjudice , comme on le peut bien croire , du ton & des discours militaires , qui devoient toujours dominer chés un Capitaine aux Gardes. Cet Enfant , sans qu'on en eût expressément formé le projet , fut également élevé pour les Armes & pour les Lettres , presque comme les anciens Romains.

Le succès de l'éducation fut à souhait. Dès l'âge de 14 ans , en 1712 , il

entra Lieutenant dans le Regiment de Picardie, & à la Guerre d'Espagne en 1718 il se trouva aux Sièges de Saint Sebastien & de Fontarabie, où il se fit de la réputation dans son Métier, & ce qui devoit encore arriver plus sûrement, des Amis, car dans une seule Campagne il pouvoit manquer d'occasions de paroître, mais non pas d'occasions de plaire à ceux avec qui il avoit à vivre.

Pour remplir ses deux vocations, il se mit dans ces tems-là à étudier en Chimie. Peut-être le sang de cet Ayeul, dont nous venons de parler, agissoit-il en lui, mais il se trouva corrigé dans le Petit-Fils qui n'aspira jamais au grand Œuvre. Il avoit une vivacité qui ne se feroit pas aisément contentée des spéculations paresseuses du Cabinet, elle demandoit que ses mains travaillassent aussi-bien que son esprit.

Il eut une occasion agréable d'aller à Rome, il s'agissoit d'y accompagner M. le Cardinal de Rohan, dont il étoit fort connu & fort goûté. Tout le mouvement nécessaire pour bien voir Rome, pour en examiner le détail immense, ne fut que proportionné à son ardeur

de sçavoir, & aux forces que lui fournissoit cette ardeur. Il devint Antiquaire en étudiant les superbes débris de cette Capitale du Monde, & il en rapporta ce goût de Médailles, de Bronzes, de Monumens antiques, où l'érudition semble être embellie par je ne sçai quoi de noble qui appartient à ces sortes de sujets.

Apparemment il avoit eu en vûe dans ses études Chimiques une place de Chimiste de l'Académie des Sciences. Il y parvint en 1723, & quoique Capitaine dans Picardie, il l'emporta sur des Concurrens, qui par leur état devoient être plus Chimistes que lui.

Sa constitution étoit aussi foible que vive, & sa prompte mort ne l'a que trop prouvé. Tout le monde prévoyoit une longue Paix, fort contraire à l'avancement des gens de Guerre. Plus il connoissoit l'Académie, plus il aimoit ses occupations, & plus il se convainquoit en même-tems qu'elles demandoient un homme tout entier, & le méritoient. Toutes ces considérations jointes ensemble le déterminèrent à quitter le Service, & il ne fut plus qu'Académicien.

Il le fut si pleinement, qu'outre la Chimie, qui étoit la Science dont il tiroit son titre particulier, il embrassa encore les cinq autres, qui composent avec elle l'objet total de l'Académie, l'Anatomie, la Botanique, la Geometrie, l'Astronomie, la Méchanique. Il ne les embrassoit pas toutes avec la même force, dont chacune en particulier est embrassée par ceux qui ne s'attachent qu'à elle, mais il n'y en avoit aucune qui lui fût étrangere, aucune chés laquelle il n'eût beaucoup d'accès, & qu'il n'eût pû se rendre aussi familiere qu'il eût voulu. Il est jusqu'à présent le seul qui nous ait donné dans tous les six genres des Mémoires que l'Académie a jugés dignes d'être présentés au Public; peut-être s'étoit-il proposé cette gloire sans oser trop s'en déclarer. Il est toujours sûr que depuis sa réception il ne s'est passé aucune année où il n'ait fait parler de lui dans nos Histoires, & qu'aucun nom n'y est plus souvent répété que le sien.

Dans ce que nous avons de lui, c'est la Phisique Expérimentale qui domine. On voit dans ses Opérations toutes les attentions délicates, toutes les ingé-

nieuses adresses , toute la patience opiniâtre , dont on a besoin pour découvrir la Nature , & se rendre maître de ce Protée , qui cherche à se dérober en prenant mille formes différentes. Après avoir débuté par le Phosphore du Barometre (*a*), par le Sel de la Chaux inconnu jusque-là aux Chimistes (*b*) ; il vint à des recherches nouvelles sur l'Aiman (*c*), & enfin , car nous accourcissions le dénombrement , à la matiere qu'il a le plus suivie , & qui le méritoit le mieux , à l'Electricité (*d*).

Il l'avoit prise des mains de M. Gray célèbre Philosophe Anglois qui y travailloit. Loin que M. Gray trouvât mauvais qu'on allât sur ses brisées , & prétendît avoir un privilege exclusif pour l'Electricité , il aida de ses lumieres M. du Fay , qui de son côté ne fut pas ingrat , & lui donna aussi des vûes. Ils s'éclairerent , ils s'animerent mutuellement , & arriverent ensemble à

(*a*) Voyés l'Hist. de 1723 , p. 13.

(*b*) Voyés l'Hist. de 1724 , p. 39.

(*c*) Voyés les Hist. de 1728 , p. 1 , de 1730 , p. 1 , & de 1731 , p. 15.

(*d*) Voyés les Hist. de 1733 , p. 4 , de 1734 , p. 1 , de 1737 , p. 1.

des découvertes si surprenantes & si inouïes, qu'ils avoient besoin de s'en attester, & de s'en confirmer l'un à l'autre la vérité; il falloit, par exemple, qu'ils se rendissent réciproquement témoignage d'avoir vû l'Enfant devenu lumineux pour avoir été électrisé. Pourquoi l'exemple de cet Anglois & de ce François, qui se sont avec tant de bonne foi & si utilement accordés dans une même recherche, ne pourroit-il pas être suivi en grand par l'Angleterre & par la France? Pourquoi s'éleve-t-il entre les deux Nations des jalousies, qui n'ont d'autre effet que d'arrêter, ou au moins de retarder le progrès des Sciences?

La réputation de M. du Fay sur l'art de bien faire les Expériences de Physique, lui attira un honneur particulier. Le Roi voulut qu'on travaillât à un Reglement, par lequel toutes sortes de Teintures tant en Laine qu'en Soye seroient soumises à certaines épreuves, qui feroient juger de leur bonté, avant qu'on les reçût dans le Commerce. Le Conseil crut ne pouvoir mieux faire que de nommer M. du Fay pour examiner par des Opérations Chimiques,

& déterminer quelles devoient être ces Epreuves. L'Arrêt du Conseil est du 12 Février 1731. De-là est venu un Mémoire que M. du Fay donna en 1737 (a) sur le mélange de quelques Couleurs dans la Teinture. Toutes les Expériences dont il avoit besoin sont faites, & on les a trouvées mises en un Corps, auquel il manque peu de chose pour sa perfection.

Nous avons fait dans l'Eloge de feu M. Fagon en 1718 (b) une petite Histoire du Jardin Royal des Plantes. Comme la Surintendance en étoit attachée à la place de premier Medecin, avons-nous dit en ce tems-là, & que ce qui dépend d'un seul homme dépend aussi de ses goûts, & a une destinée fort changeante, un premier Medecin, peu touché de la Botanique, avoit négligé ce Jardin, & heureusement l'avoit assez négligé pour le laisser tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le souffrir. Il étoit arrivé précisément la même chose une seconde fois & par la même raison en 1732, à la mort d'un autre premier Medecin. Ce n'est pas que d'excellens Professeurs en Botanique, que MM. de

(a) Voyés l'Hist. de 1737.

(b) Page 94 & suiv.

Jussieu n'eussent toujours fait leurs Leçons avec la même assiduité, & d'autant plus de zèle, que leur Science, qui n'étoit plus soutenue que par eux, en avoit plus de besoin, mais enfin toutes les influences favorables, qui ne pouvoient venir que d'en-haut, manquoient absolument, & tout s'en ressentoit, les Plantes étrangères s'amai-grissoient dans des Serres mal entretenues & qu'on laissoit tomber; quand ces Plantes avoient péri, c'étoit pour toujours, on ne les renouvelloit point, on ne réparoit pas même les breches des Murs de clôture, de grands Terreins demeuroient en friche.

Tel étoit l'état du Jardin en 1732. La Surintendance alors vacante par la mort du premier Medecin fut supprimée, & le premier Medecin déchargé d'une fonction qu'effectivement il ne pouvoit guere exercer, comme il l'eût fallu, à moins que d'avoir pour les Plantes une passion aussi vive que M. Fagon. La direction du Jardin fut jugée digne d'une attention particuliere & continuë, & le Roi la donna sous le nom d'Intendance à M. du Fay. Elle se trouva aussi-bien que l'Académie des

Sciences dans le département de la Cour & de Paris, qui est à M. le Comte de Maurepas, & comme le nouvel Intendant étoit de cette Académie, le Jardin Royal commença à s'incorporer en quelque sorte avec elle.

M. du Fay n'étoit pas Botaniste comme MM. de Jussieu, mais il le devint bien-tôt avec eux autant qu'il étoit nécessaire. Ils gémissaient sur les ruines de ce Jardin qu'ils habitoient, & ne desiroient pas moins ardemment que lui de les voir relevées. Ils le mirent au fait de tout, ne se réservèrent rien de leurs connoissances les plus particulières, lui donnerent les conseils qu'ils auroient pris pour eux-mêmes, & cette bonne intelligence qui subsista toujours entre eux, ne leur fut pas moins glorieuse qu'utile aux succès. L'Angleterre & la Hollande ont chacune un Jardin des Plantes, M. du Fay fit ces deux voyages, & celui d'Angleterre avec M. de Jussieu le cadet, pour voir des exemples, & prendre des idées dont il profiteroit, & sur-tout pour lier avec les Etrangers un commerce de Plantes. D'abord ce commerce étoit à notre desavantage, nous étions dans la né-

cessité humiliante ou d'acheter, ou de recevoir des présens, mais on en vint dans la suite à faire des échanges avec égalité, & même enfin avec supériorité. Une chose qui y contribua beaucoup, ce fut une autre correspondance établie avec des Medecins ou des Chirurgiens, qui ayant été instruits dans le Jardin par MM. de Jussieu, alloient de-là se répandre dans nos Colonies.

A mesure que le nombre des Plantes augmentoit par la bonne administration, on construisoit de nouvelles Serres pour les loger, & à la fin ce nombre étant augmenté de six ou sept mille especes, il fallut jusqu'à une cinquième Serre. Elles sont construites de façon à pouvoir représenter differens Climats, puisqu'on veut y faire oublier aux différentes Plantes leurs Climats naturels, les degrés de chaleur y sont conduits par nuances depuis le plus fort jusqu'au temperé, & tous les raffinemens que la Phisique moderne a pû enseigner à cet égard ont été mis en pratique. De plus M. du Fay avoit beaucoup de goût pour les choses de pur agrément, & il a donné à ces petits Edifices toute l'élégance, que le sé-

rieux de leur destination pouvoit permettre.

A la fin il étoit parvenu à faire avoûer unanimement aux Etrangers que le Jardin Royal étoit le plus beau de l'Europe , & si l'on fait reflexion que le prodigieux changement qui y est arrivé s'est fait en 7 ans, on conviendra que l'exécution de toute l'entreprise doit avoir été menée avec une extrême vivacité. Aussi étoit-ce là un des grands talens de M. du Fay. L'activité toute opposée qu'elle est au génie qui fait aimer les Sciences & le Cabinet, il l'avoit transportée de la Guerre à l'Académie.

Mais toute l'activité possible ne lui auroit pas suffi pour exécuter en si peu de tems tous ses desseins sur le Jardin, en n'y employant que les fonds destinés naturellement à cet établissement, il falloit obtenir, & obtenir souvent des graces extraordinaires de la Cour. Heureusement il étoit fort connu des Ministres, il avoit beaucoup d'accès chés eux, & une espece de liberté & de familiarité, à laquelle un homme de Guerre ou un homme du Monde parviendra plus aisément qu'un simple Académicien.

Académicien. De plus il sçavoit se conduire avec les Ministres , préparer de loin ses demandes , ne les faire qu'à propos , & lorsqu'elles étoient presque déjà faites , essuyer de bonne grace les premiers refus , toujours à peu près infaillibles , ne revenir à la charge que dans des momens bien fereins , bien exemts de nuages ; enfin il avoit le don de leur plaire , & c'est déjà une grande avance pour persuader , mais ils sçavoient aussi qu'ils n'avoient rien à craindre de tout son art , qui ne tenoit qu'à des fins utiles au Public , & glorieuses pour eux-mêmes.

Il étoit quelquefois obligé d'aller au-delà des sommes qu'on lui avoit accordées , & il n'hésitoit pas à s'engager dans des avances assez considérables. Sa confiance n'a pas été trompée par ceux qu'elle regardoit , mais elle pouvoit l'être par des événemens imprévûs. Il risquoit , mais pour ce Jardin qui lui étoit si cher.

Devons-nous espérer qu'on nous croye , si nous ajoutons que tout occupé qu'il étoit & de l'Académie & du Jardin , il l'étoit encore dans le même tems d'une affaire de nature toute dif-

férente, très-longue, très-embarrassée, très-difficile à suivre, dont la seule idée auroit fait horreur à un homme de Lettres, & qui auroit été du moins un grand fardeau pour l'homme le plus exercé, le plus rompu aux manœuvres du Palais & de la Finance tout ensemble? M. Landais Trésorier général de l'Artillerie mourut en 1729, laissant une succession modique pour un Trésorier, & qui étoit d'ailleurs un Chaos de Contes à rendre, une Hidre de discussions renaissantes les unes des autres. Elle devoit être partagée entre la Mere de M. du Fay & trois Sœurs qu'elle avoit, & il fut lui seul chargé de quatre Procurations, seul à débrouïller le Chaos & à combattre l'Hidre. Malgré toute son activité naturelle, qui lui fut alors plus nécessaire que jamais, il ne put voir une fin qu'au bout de dix années, les dernières de sa vie, & on assure que sans lui les quatre Héritières n'auroient pas eu le quart de ce qui leur appartenoit. Il est vrai que la réputation d'honneur & de probité que son Oncle avoit laissée, & celle qu'il avoit acquise lui-même, durent lui servir dans des occasions où il s'agissoit de fi-

délicé & de bonne-foi, mais cela ne va pas à une épargne considérable des soins ni du tems. Cette grande affaire ne souffrit point de son attachement pour l'Académie & pour le Jardin Royal, & ni l'un ni l'autre ne souffrirent d'une si violente distraction. Il concilioit tout, & multiplioit le tems par l'industrie singulière avec laquelle il sçavoit le distribuer. Les grands plaisirs changent les heures en momens, mais l'art des Sages peut changer les momens en heures.

Comme on sçavoit que l'on ne pouvoit trop occuper M. du Fay, on l'avoit admis depuis environ deux ans aux Assemblées de la grande Police, composées des premiers Magistrats de Paris, qu'on tient toutes les semaines chés M. le premier President. Là il étoit consulté sur plusieurs choses qui intéressoient le Public, & pouvoient se trouver comprises dans la variété de ses connoissances. Il étoit presque le seul qui quoiqu'étranger à ces respectables Assemblées, y fût ordinairement appelé.

Son dernier travail pour l'Académie, qui quoiqu'il ne soit pas entièrement

fini est en état d'être annoncé ici , & peut être publié , a été sur le Cristal de Roche & celui d'Islande. Ces Cristaux , ainsi que plusieurs autres Pierres transparentes , ont une double réfraction , qui a été connue de MM. Bartholin , Huguens & Newton , & dont ils ont tâché de trouver la mesure , & d'expliquer la cause. Mais ni leurs mesures ne sont exactes , ni leurs explications exemptes de grandes difficultés. Il étoit arrivé par un grand nombre d'expériences à une mesure juste & à des faits généraux , qui du moins pouvoient tenir lieu de principes , en attendant la premiere cause Phisique encore plus générale.

Il avoit découvert , par exemple , que toutes les Pierres transparentes , dont les Angles sont droits , n'ont qu'une seule réfraction , & que toutes celles dont les Angles ne sont pas droits en ont une double , dont la mesure dépend de l'inclinaison de leurs Angles.

Il tomba malade au mois de Juillet dernier , & dès qu'on s'apperçut que c'étoit la petite Vérole , il ne voulut point attendre qu'on vînt avec des tours préparés lui parler de la mort sans

en prononcer le nom, il s'y condamna lui-même pour plus de sûreté, & demanda courageusement ses Sacremens qu'il reçut avec une entière connoissance.

Il fit son Testament dont c'étoit presque une partie qu'une Lettre qu'il écrivit à M. de Maurepas, pour lui indiquer celui qu'il croyoit le plus propre à lui succéder dans l'Intendance du Jardin Royal. Il le prenoit dans l'Académie des Sciences, à laquelle il souhaitoit que cette place fût toujours unie, & le choix de M. de Buffon qu'il proposoit étoit si bon que le Roi n'en a pas voulu faire d'autre.

Il mourut le 16 Juillet après 6 ou 7 jours de Maladie.

Par son Testament il donne au Jardin Royal une collection de Pierres précieuses, qui fera partie d'un grand Cabinet d'Histoire Naturelle, dont il étoit presque le premier Auteur, tant il lui avoit procuré par ses soins d'augmentation & d'embellissement. Il obtint même que le Roi y fit transporter ses Coquilles.

L'Exécuteur Testamentaire choisi par M. du Fay est M. Hellot, Chimiste

de cette Académie. Toujours le Jardin Royal, toujours l'Académie, autant qu'il étoit possible.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans son Testament, c'est d'avoir fait Madame sa Mere sa Legataire universelle. Jamais sa tendresse pour elle ne s'étoit démentie. Ils n'avoient point discuté juridiquement leurs droits réciproques, ni fait de partages; ce qui convenoit à l'un lui appartenoit, & l'autre en étoit sincerement persuadé. Quoique ce Fils si occupé eût besoin de divertissemens, quoiqu'il les aimât, quoique le monde où il étoit fort répandu, lui en offrît de toutes les especes, il ne manquoit presque jamais de finir ses journées par aller tenir compagnie à sa Mere avec le petit nombre de personnes qu'elle s'étoit choisies. Il est vrai, car il ne faut rien outrer, que les gens naturellement doux & gais comme il l'étoit, n'ont pas besoin de plaisirs si vifs, mais ne court-on pas souvent à ces plaisirs-là sans en avoir besoin, & par la seule raison que d'autres y courent? La raison du devoir & de l'amitié, plus puissante sur lui, le retenoit.

Il étoit extrêmement connu, & per-

sonne ne l'a connu qui ne l'ait regretté. Je n'ai point vû d'Eloge funebre, fait par le Public, plus net, plus exempt de restrictions & de modifications que le sien. Aussi les qualités qui plaisoient en lui étoient précisément celles qui plaisent le plus généralement, des mœurs douces, une gayeté fort égale, une grande envie de servir & d'obliger, & tout cela n'étoit mêlé de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de sçavoir, d'aucune malignité ni déclarée ni envelopée. On ne pouvoit pas regarder son extrême activité comme l'inquiétude d'un homme qui ne cherchoit qu'à se fuir lui-même par les mouvemens qu'il se donnoit au-dehors, on en voyoit trop les principes honorables pour lui, & les effets souvent avantageux aux autres.

L'Académie a été plus touchée de sa mort que le reste du Public. Quoiqu'occupée des Sciences les plus élevées au-dessus de la portée ordinaire des hommes, elle ne laisse pas d'avoir des besoins & des intérêts, pour ainsi dire, temporels, qui l'obligent à négocier avec des hommes, & si elle n'y employoit que des Agens qui ne

ſcuſſent que la Langue qu'elle parle, elle ne ſeroit pas ſi bien ſervie par eux, que par d'autres qui parleroient & ſa Langue & celle du monde. M. du Fay étoit une eſpece d'Amphibie, propre à vivre dans l'un & l'autre Element, & à les faire communiquer enſemble. Jamais il n'a manqué l'occafion de parler ou d'agir pour l'Académie, & comme il étoit par-tout, elle étoit ſûre d'avoir par-tout un Agent habile & zélé, ſans même qu'il eût été chargé de rien. Mais ce qu'elle ſent le plus, c'eſt d'avoir perdu un Sujet déjà diſtingué par ſes talens, deſtiné naturellement à aller fort loin, & arrêté au milieu de ſa courſe.

Fin du VI^e & dernier Volume.



TABLE

TABLE DES ELOGES

Contenus dans ce VI^e Volume.

E loge de Monsieur de la Hire.	page 1
Eloge de M. de la Faye.	27
Eloge de M. Fagon.	34
Eloge de M. l'Abbé de Louvois.	47
Eloge de M. de Montmort.	54
Eloge de M. Rolle.	74
Eloge de M. Renau.	87
Eloge de M. le Marquis de Dangeau.	122
Eloge de M. des Billettes.	135
Eloge de M. d'Argenson.	141
Eloge de M. Couplet.	159
Eloge de M. Mery.	168
Eloge de M. Varignon.	182
Eloge du Czar Pierre I.	203
Eloge de M. Littré.	248
Eloge de M. Hartsoëker.	262
Eloge de M. Delisle.	294
Eloge de M. de Malézieu.	314
Eloge de M. Neuton.	327
Eloge du P. Reyneau.	368
Eloge de M. le Maréchal de Tallard.	376
Eloge du P. Sebastien Truchet, Carme.	384
Eloge de M. Bianchini.	401
Eloge de M. Maraldi.	428
Eloge de M. de Valincourt.	437
Eloge de M. du Verney.	448
Eloge de M. le Comte de Marsigli.	465
Eloge de M. Geoffroy.	487
Eloge de M. Ruysch.	501

674 TABLE DES ELOGES, &c.

<i>Eloge de M. le President de Maisons.</i>	519
<i>Eloge de M. Chirac.</i>	524
<i>Eloge de M. le Chevalier de Louville.</i>	545
<i>Eloge de M. de Lagny.</i>	557
<i>Eloge de M. de Resson.</i>	572
<i>Eloge de M. Saurin.</i>	579
<i>Eloge de M. Boerhaave.</i>	601
<i>Eloge de M. Manfredi.</i>	624
<i>Eloge de M. du Fay.</i>	652

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Oeuvres de Monsieur de Fontenelle*; & je ne doute point que le Public ne reçoive avec un nouveau plaisir le Recueil complet des Ouvrages d'un Auteur qui écrit avec autant de politesse que d'esprit, & qui embellit le Sçavoir par l'enjouement des Graces. A Paris, ce 29 Août 1739.

Signé, DANCHET.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre très-cher & bien amé le Sieur DE FONTENELLE, l'un des Quarante, tant de notre Académie Française, que de notre Académie Royale des Inscriptions, & de la Société Royale de Londres, & Secrétaire de notre Académie Royale des Sciences, Nous ayant fait remontrer qu'il auroit ci-devant donné au Public, en vertu de nos Lettres de Privilege que nous lui avons ci-devant accordées pour l'impression de *divers Ouvrages de sa composition*, lesquels ont été bien reçûs, & dont il desireroit donner une nouvelle Edition; mais comme le tems porté par lesdites Lettres est prêt à expirer, il nous au-

roit très-humblement fait supplier de lui en accorder la continuation sur ce nécessaire ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contre-Scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant donner audit Sieur DE FONTENELLE les marques d'estime que méritent ses talens & son sçavoir, & le récompenser du zele qu'il nous témoigne avoir pour l'utilité publique à nous procurer des Livres dont les éditions & la lecture ne peuvent être que très-utiles pour l'avancement des Sciences & des Belles-Lettres, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer *toutes les Oeuvres de sa composition*, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, Païs, Terres & Seigneuries de notre obéissance, pendant le tems & espace de vingt années consécutives, à compter du jour de l'expiration du précédent Privilege. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages de sadite composition, ci-dessus spécifiés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même d'impression étrangere ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de Copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguèsseau, Chan-

celier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueffeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposé, ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE à Paris, le vingt-huitième jour de Septembre, l'an de grace mil sept cent trente-neuf, & de notre Règne le vingt-cinquième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

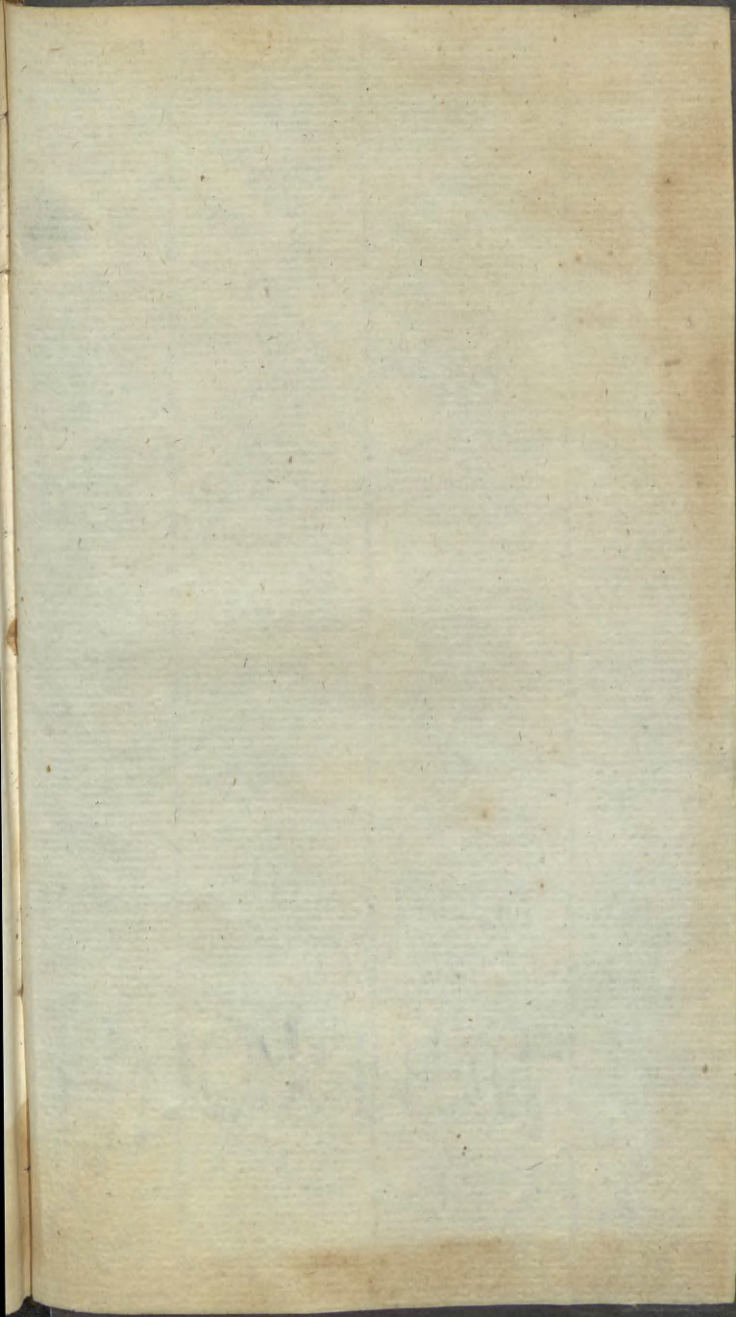
J'AI cédé & transporté le présent Privilege à Bernard Brunet, Libraire à Paris, pour en jouir à mon lieu & place, pour toujours, lui & ses ayans causes, même au cas d'augmentation, ou autrement. Fait à Paris, ce premier Octobre 1739.

FONTENELLE.

Registré ensemble la Cession ci-dessus sur le Registre Dix de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 291, fol. 279, conformément au Règlement de 1723, qui fait défense, Art. 4, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir huit Exemplaires à ladite Chambre Royale & Syndicale, prescrits par l'Art. 108 du même Règlement. A Paris, le 8 Octobre 1739.

Signé, LANGLOIS, Syndic.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils. 1742.



3423 KZ

KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

3413 KZ

